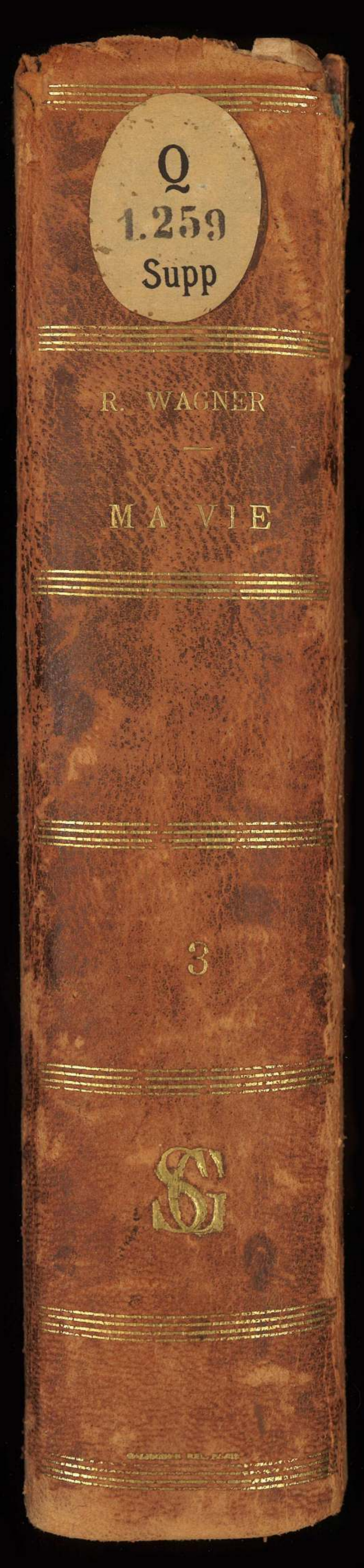
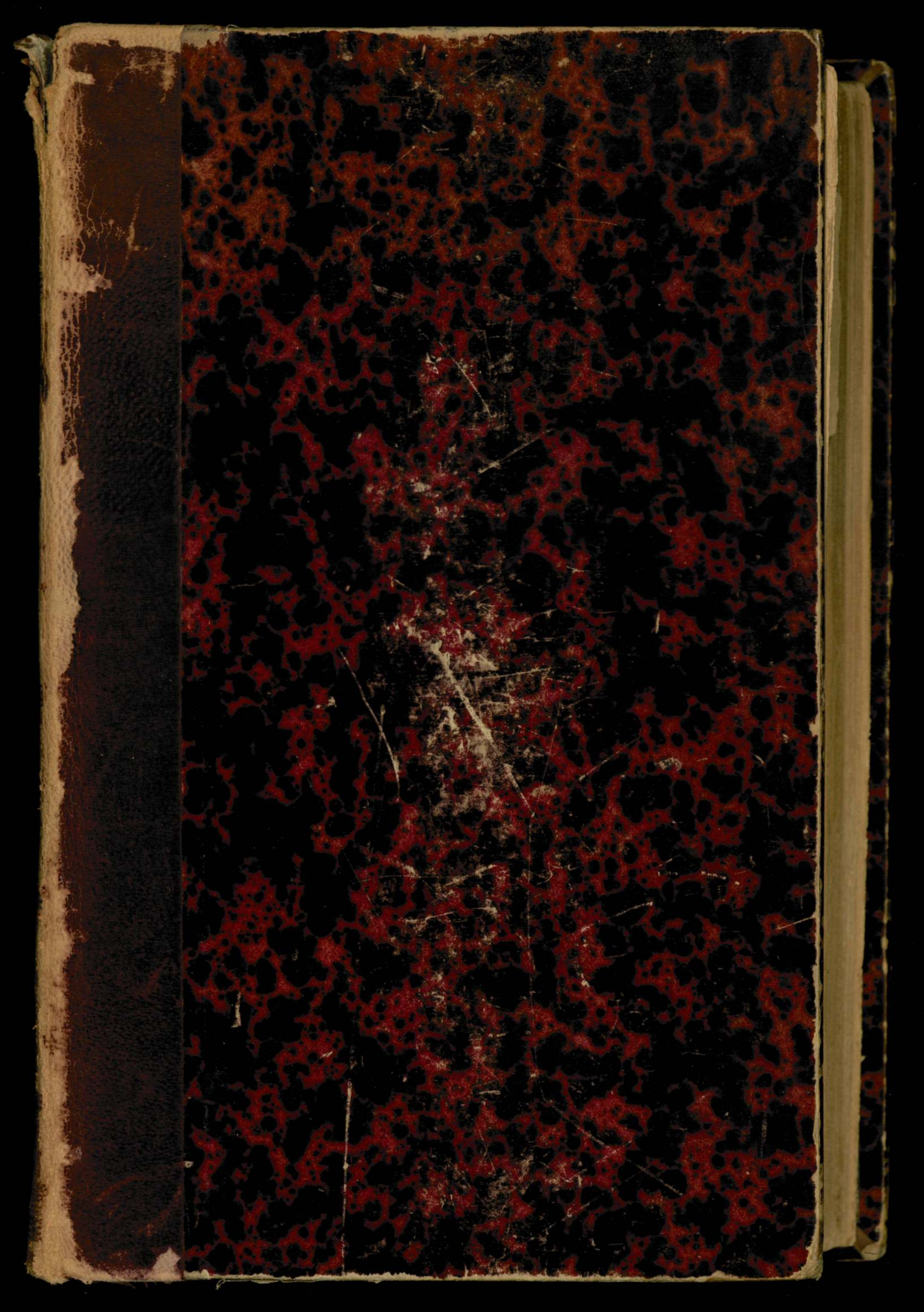
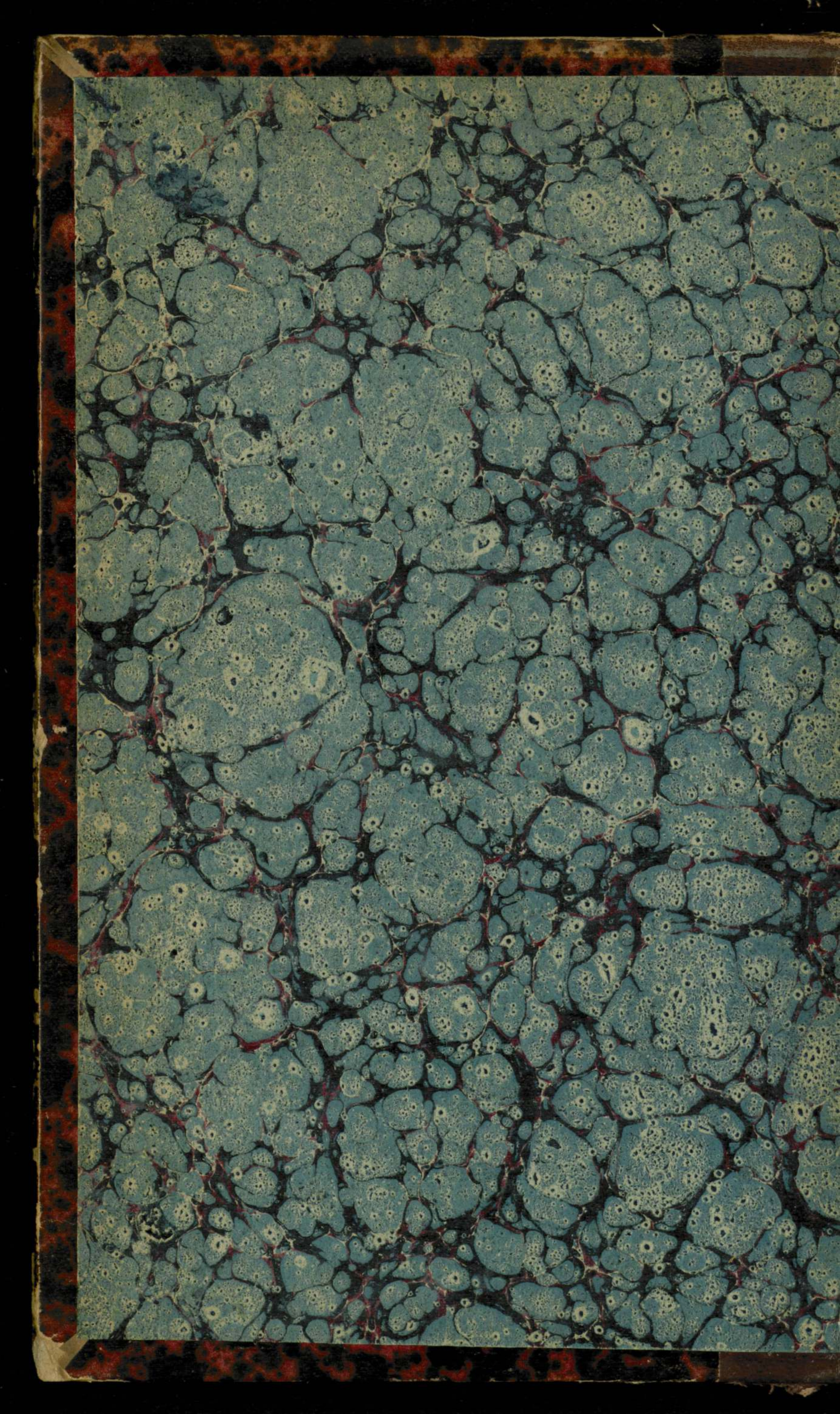
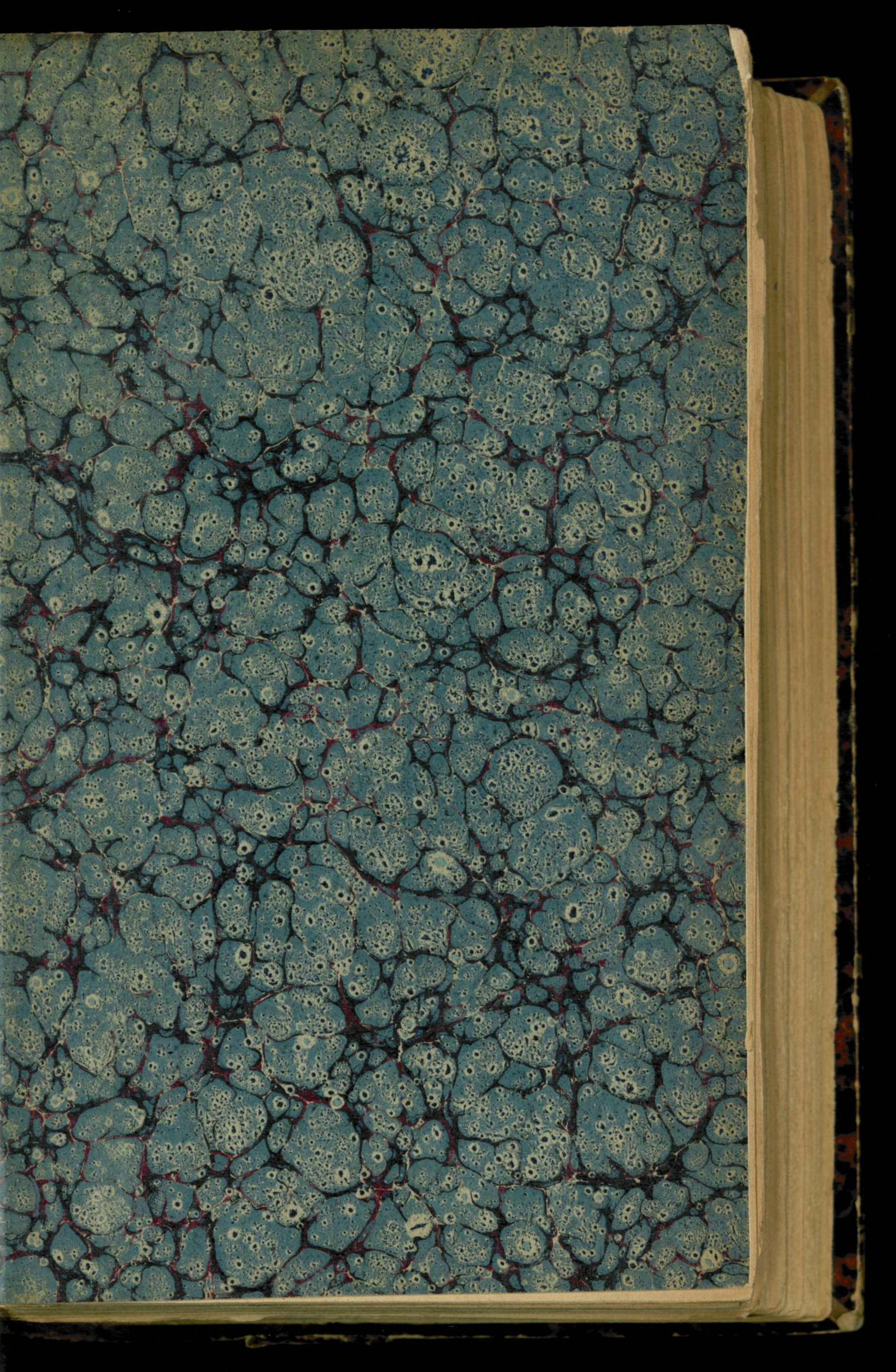

Q
1.259
Supp
R. WAGNER
MA VIE
3









MA VIE

III

1850-1864



Il a été tiré de cet ouvrage :

3 exemplaires sur papier de Chine, numérotés I à III ;

3 exemplaires sur papier de la manufacture impériale du Japon, numérotés IV à VI ;

25 exemplaires sur papier de cuve des papeteries d'Arches, numérotés 1 à 25.

RICHARD WAGNER

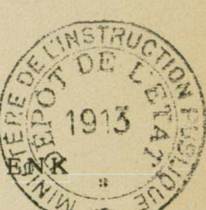
MA VIE

III

1850-1864

TRADUCTION DE

N. VALENTIN ET A. SCHENK



Avec index alphabétique, table par année et table des matières

Deuxième édition



PARIS
LIBRAIRIE PLON
PLON-NOURRIT ET Cie, IMPRIMEURS-ÉDITEURS
8, RUE GARANCIÈRE — 6e

1912

TROISIÈME PARTIE

(1850-1861)

MA VIE

Minna avait eu la chance de découvrir dans les environs de la ville un logis qui répondait absolument aux vœux que j'avais exprimés avant mon départ de Zurich. C'était, sur le lac, dans le faubourg de l' « Enge », à un bon quart d'heure de la cité, une vieille propriété bourgeoise appelée « l'Étoile du berger » et appartenant à une aimable vieille, Mme Hirzel. Le premier étage, très tranquille et d'un prix modéré, offrait suffisamment de confort à nos modestes exigences.

J'y arrivai le matin de bonne heure. Minna était encore au lit. Comme elle craignait que je ne fusse revenu par pitié auprès d'elle, je dus la rassurer, mais lui fis promettre de ne jamais reparler de ce qui s'était passé. Au demeurant, elle se retrouva bien vite dans son élément à me montrer les progrès de son ingénieuse installation. A partir de cette époque, et pendant une longue suite d'années, les conditions matérielles de notre existence s'améliorèrent de plus en plus, bien qu'avec des interruptions causées par diverses difficultés ; une certaine gaieté même ne tarda pas à se répandre dans notre intérieur. Toutefois, je n'arrivai pas à étouffer complètement le désir inquiet et souvent violent que j'avais de rompre avec tout ce qui m'était devenu habitudes.

Nos animaux domestiques, Peps et Papo, contribuèrent

d'abord pour leur grande part à l'agrément de notre ménage. Chien et perroquet m'aimaient passionnément, parfois même de façon importune. Peps prétendait avoir sa place derrière moi, sur ma chaise de travail, et Papo m'appelait par mon nom : Richard, lorsque je m'absentais trop longtemps du salon où il se tenait. Quand je ne répondais pas, il arrivait en voletant dans mon cabinet et, posé sur ma table, se mettait à jouer d'une manière inquiétante avec les plumes et le papier. Il était si bien dressé que jamais il ne poussait son cri naturel d'oiseau : on ne l'entendait que parler ou chanter. Dès qu'il percevait mes pas dans l'escalier, il m'accueillait par la marche finale de la Symphonie en *ut mineur* ou par le commencement de la Huitième symphonie en *fa majeur*, ou encore par un des joyeux motifs de l'ouverture de *Rienzi*.

Quant à Peps, il était d'une nervosité extraordinaire ; mes amis l'appelaient « Peps l'agité », et à certains moments, on ne pouvait lui adresser de paroles affectueuses qu'il ne se mît à gémir et à hurler. Ces animaux remplaçaient les enfants qui nous manquaient, et comme ma femme éprouvait pour eux une tendresse presque passionnée, ils formaient entre nous un lien et un objet d'intérêts communs. Il n'en était pas de même de la malheureuse Nathalie ; ses rapports avec Minna étaient une source intarissable de discussions. Jusqu'à son dernier jour, ma femme a gardé la singulière pudeur de ne pas avouer à la jeune fille qu'elle était sa mère, de sorte que Nathalie se croyait sa sœur et ne comprenait pas qu'elle ne fût point traitéeen égale. Minna, s'adjugeant l'autorité maternelle, se laissait aller au dépit de voir l'enfant si

mal élevée. Nathalie, qui avait sans doute été gâtée et négligée à l'âge décisif, était demeurée lourde de corps et d'esprit : petite et portée à l'embonpoint, elle semblait maladroite et sotte. De plus, son caractère, bonasse à l'origine, avait changé sous l'influence des gronderies et des sarcasmes de Minna ; il était devenu entêté et désagréable. Aussi les relations des soi-disant sœurs amenaient-elles dans le calme domestique des perturbations insupportables. Ma patience envers elles ne résultait que de mon indifférence intime pour tout ce qui concernait mon entourage.

Notre petit ménage gagna beaucoup en agrément par la présence de mon jeune ami Carl Ritter, qui devint notre commensal. Il s'installa dans une mansarde au-dessus de notre logis, partagea nos repas, m'accompagna dans mes promenades, et, pendant un certain temps, parut très satisfait. Mais je ne tardai pas à constater chez lui une inquiétude croissante. Il avait eu l'occasion d'assister aux scènes violentes qui, d'ancienne coutume, étaient redevenues fréquentes dans ma vie conjugale, et il avait pu se rendre compte où me blessait le bât dont, sur son désir, je m'étais rechargé si bénévolement. Il demeura silencieux lorsqu'un jour je lui rappelai à ce sujet, qu'en consentant à revenir à Zurich, j'avais obéi à un tout autre sentiment qu'à l'espoir d'une existence familiale heureuse.

Mais je découvris d'autres causes, pour le moins bizarres, de son malaise. Souvent mon jeune ami arrivait irrégulièrement aux repas et n'avait alors que peu d'appétit ; au début, je craignis que notre nourriture ne lui convînt pas, mais j'appris bientôt qu'il témoignait

d'un goût si vif pour les petits gâteaux des pâtissiers, que j'eus peur de le voir s'abîmer l'estomac par les friandises dont il abusait. Mes observations là-dessus parurent le mettre de fort mauvaise humeur. Dès lors, il ne resta presque plus à la maison ; je supposai que sa chambre trop étroite lui déplaisait et ne fis aucun effort pour l'empêcher de chercher à se loger ailleurs.

Son état de mécontentement devenant permanent, je fus heureux de lui donner l'occasion d'interrompre un séjour qui, de toute évidence, n'était plus de son gré ; à la fin d'août je le décidai à se rendre à Weimar où devait avoir lieu la première représentation de *Lohengrin*. De mon côté, j'invitai Minna à m'accompagner dans une excursion au Righi. Nous en fîmes alertement l'ascension à pied ; malheureusement la fatigue provoqua chez ma femme les premiers symptômes de la maladie de cœur dont elle devait souffrir de plus en plus. Le 28 août, jour de la première de *Lohengrin*, nous passâmes la soirée à l'hôtel du « Cygne » à Lucerne, suivant en esprit, heure par heure, le cours de la représentation. Mais le même sentiment de chagrin et de déception m'envahissait chaque fois que j'essayais de faire partager une de mes émotions à ma femme.

Les rapports que je reçus de cette représentation de Weimar n'étaient d'ailleurs pas propres à me rassurer sur le sort de mon œuvre. Carl Ritter, qui revint bientôt à Zurich, me parla de défauts de mise en scène et d'un fort médiocre chanteur qui tenait le rôle principal ; l'ensemble, cependant, avait fait bonne impression. Des nouvelles plus satisfaisantes m'arrivèrent de Liszt lui-même. Il

connaissait assez l'insuffisance des moyens avec lesquels il avait risqué cette entreprise étonnamment hardie et ne trouvait pas nécessaire de s'y étendre ; à son avis, la chose importante était l'esprit de l'œuvre et l'effet qu'elle avait produit sur différentes personnalités de marque qu'il avait su attirer à Weimar pour assister à la représentation.

Tout ce qui devait résulter de cet événement significatif et qui n'éclata sous son vrai jour que plus tard, demeura pour l'instant sans influence sur ma situation. J'étais préoccupé surtout de la vocation du jeune ami qui m'était confié. De Weimar, Carl était allé voir sa famille à Dresde ; à son retour, il m'avait fait part de son intention d'entrer dans la carrière de musicien et de tâcher d'obtenir une place de directeur de musique à un théâtre. Je ne connaissais pas encore ses capacités musicales ; il s'était toujours refusé à jouer du piano devant moi, mais il m'avait soumis une composition, *la Walkyrie*, qu'il avait faite sur une poésie de lui, en vers allitérés. J'y avais constaté une grande gaucherie, il est vrai, mais aussi un savoir très approfondi des règles de l'harmonie. On y reconnaissait clairement l'élève de Robert Schumann. Ce maître m'avait assuré autrefois qu'il considérait Carl Ritter comme des mieux doués, son oreille étant des plus sûres et sa rapidité de conception très grande. Je n'avais donc aucune raison de ne point partager la confiance que le jeune homme avait lui-même en ses qualités de futur chef d'orchestre.

La saison d'hiver approchant, je m'informai où se trouvait le directeur du théâtre de Zurich et j'appris qu'il

donnait encore des représentations à Winterthour. Sulzer, comme toujours dès qu'on lui demandait aide et conseil, se mit en quatre pour nous : il arrangea un rendez-vous avec le directeur Kramer à l'hôtel du « Sauvage » à Winterthour, où nous dînâmes ensemble. Il fut décidé qu'à partir d'octobre, Carl Ritter serait chef d'orchestre pour l'hiver suivant et qu'il recevrait même un traitement passable. Seulement, mon protégé étant débutant avéré, je dus répondre de ses qualités de directeur de musique et garantir que je le remplacerais au cas où son inexpérience causerait des perturbations dans les affaires du théâtre.

Carl parut fort content. Lorsque octobre fut là et qu'on annonça l'ouverture d'une saison théâtrale aux « tendances artistiques toutes spéciales », je jugeai nécessaire d'examiner les « aptitudes directoriales » de mon jeune ami. Pour ses débuts, j'avais choisi le *Freischutz*, parce que c'est un opéra très connu. Carl n'avait pas le moindre doute sur la facilité à diriger une œuvre aussi simple, mais lorsqu'il lui fallut la parcourir avec moi au piano et qu'il se vit obligé de surmonter enfin la timidité qui l'avait toujours retenu de jouer de cet instrument en ma présence, je m'aperçus avec effroi qu'il n'avait aucune idée de l'accompagnement ; il exécutait la partie de piano avec la négligence du dilettante qui ne se gêne pas de ralentir la mesure d'un quart de temps quand ses doigts rencontrent une difficulté. En outre, il n'avait pas plus d'idée de la précision rythmique et de la connaissance des temps, indispensables pourtant à un chef d'orchestre. Stupéfait, ne sachant que dire et comptant sur l'éclosion

imprévue du talent du jeune homme, je laissai arriver la première répétition avec orchestre. Avant tout, j'avais muni Carl d'une paire de fortes lunettes, car j'avais remarqué chez lui une myopie prononcée, dont je ne m'étais pas encore aperçu ; elle forçait mon directeur en herbe à pencher si fortement le nez sur son cahier qu'il lui était impossible de garder orchestre et chanteurs en même temps sous les yeux. Mais quand je le vis plein de confiance à son pupitre, et, malgré ses lunettes, ne regardant que sa partition ; quand, de son bâton, je le vis dessiner dans le vide une vague mesure qu'il se récitait à lui-même comme en un rêve, je me rendis compte que je me trouvais dans la nécessité de tenir ma promesse de garantie. Il me fut difficile et pénible de faire comprendre à Carl les raisons qui m'obligeaient à le remplacer. Bon gré mal gré, il me fallut cependant inaugurer la saison théâtrale de l'entreprise Kramer et le succès que me valut cette direction du *Freischutz* me mit dans une situation étrange vis-à-vis du théâtre aussi bien que du public. Je ne devais pas m'en dégager avec facilité.

Il n'était plus question de songer à Ritter pour la place de chef d'orchestre. Mais cette malencontreuse expérience coïncida de façon bizarre avec le changement qui se fit dans la carrière d'un autre de mes jeunes amis, de Hans de Bülow, que j'avais également connu à Dresde. L'année précédente, à Zurich, j'avais rencontré son père, Édouard de Bülow : il venait de se remarier et avait fixé sa demeure sur les bords du lac de Constance. Hans de Bülow, qui s'y trouvait alors en séjour, m'écrivit qu'il lui était impossible de réaliser son ardent désir de venir

me voir à Zurich, ainsi qu'il me l'avait annoncé. Autant que je pus en juger, sa mère, alors divorcée de son père, s'efforçait d'empêcher le fils de devenir musicien ; elle eût voulu le voir continuer ses études de droit et entrer dans le barreau ou la diplomatie. Mais les goûts et le talent du jeune homme le portaient vers la musique. Sa mère en autorisant Hans à aller chez son père lui avait, semble-t-il, particulièrement recommandé d'éviter une rencontre avec moi. Apprenant que le père (malgré sa sympathie pour moi) le retenait également de partir pour Zurich, je supposai qu'il faisait ainsi une concession à sa femme divorcée et se gardait d'un nouveau conflit avec elle et cela bien que le sort de son propre fils fût en jeu.

Cette supposition, qui me remplit d'amertume contre Édouard de Bülow, était confirmée par le ton de la lettre où Hans me confiait la cruelle nécessité d'entrer les yeux ouverts dans une carrière qui lui répugnait et de se jeter, pour toute son existence, dans un désaccord moral qui briserait son âme. Je m'indignai contre de telles contraintes et n'hésitai pas à intervenir tout de suite. Je lui répondis par une lettre détaillée et énergique où je lui démontrais l'importance de la phase vitale qu'il traversait. Le déchirement et le chagrin avec lesquels il s'était adressé à moi me donnaient le droit de lui faire comprendre qu'il ne s'agissait pas seulement de sa future profession, mais de toute sa vie intellectuelle et morale. Je lui expliquai ce que je ferais à sa place, si je sentais en moi une impulsion irrésistible vers la carrière des arts et que je fusse prêt à surmonter les plus grandes difficultés et même les désagréments d'une brouille de

famille. Plutôt que de m'engager dans une voie fausse, je n'hésiterais pas à prendre une résolution extrême et à accepter la main qu'on me tendrait comme je lui tendais la mienne. Donc, si malgré la défense de son père, il persistait à venir me voir, il devait exécuter son projet aussitôt ma lettre reçue. Carl Ritter fut tout heureux de se charger de cette missive et de la porter à Hans afin qu'elle lui fût remise personnellement. Arrivé dans la propriété de M. de Bülow, il fit appeler son ami et l'emmena dans les champs où il lui donna à lire ce que j'avais écrit. Sur l'heure et tel qu'il était, Hans se décida à partir. Par la pluie et le vent, et la saison étant très rude, sans argent aussi, les deux amis firent le voyage à pied jusqu'à Zurich. Et un beau soir, ces jeunes gens entraient chez moi, exaltés, aventureux et portant sur leurs vêtements les traces de leur longue expédition pédestre. Ritter rayonnait de joie d'avoir si bien réussi dans sa mission et le jeune de Bülow me témoigna une reconnaissance passionnée. J'eus immédiatement conscience des grands devoirs qui m'incombaient envers lui et j'éprouvai une pitié sincère pour son excitation maladive. Pendant longtemps ces deux sentiments guidèrent ma conduite à son égard.

Pour commencer, il s'agissait de lui montrer un visage content et affectueux, afin de remonter son courage. Ses occupations furent bien vite réglées. Il entra comme associé dans le contrat théâtral de Carl et participa à ses modestes honoraires ; moi, je me portai garant pour tous les deux.

Dès le premier soir de spectacle, il lui fallut diriger un

vaudeville. Sans même savoir de quoi il s'agissait, Hans prit place au pupitre de direction et brandit son bâton avec un véritable plaisir et une grande sûreté. A l'instant, je fus rassuré de ce côté et perdis toute inquiétude sur les aptitudes du nouveau chef d'orchestre. Mais j'eus peine à consoler Carl de la confusion où le jetait la constatation définitive de son impuissance comme musicien praticien. Je m'aperçus qu'à partir de ce jour un certain manque de confiance envers moi germa dans le cœur de ce jeune homme, si bien doué d'autre part, et ce sentiment devint même une antipathie secrète. Cependant il n'y avait pas moyen de le maintenir au poste que je lui avais procuré et de le laisser reprendre le bâton de directeur.

Une difficulté inattendue se présenta aussi dans la situation de Hans de Bülow : Kramer et son personnel se croyaient en droit, depuis que je leur avais fait goûter de ma direction, de me rappeler constamment au pupitre. Plusieurs fois encore, je pris, en effet, la place de chef d'orchestre, en partie pour accréditer, par mon autorité auprès du public, la troupe d'opéra composée d'assez bons chanteurs ; en partie aussi pour servir de modèle à mes jeunes amis, spécialement à Bülow dont c'était la vocation. Ce dernier, du reste, se montra absolument à la hauteur de sa tâche ; je pus donc déclarer bientôt et en toute conscience que je ne me sentais plus obligé de le remplacer en aucun cas. Mais une cantatrice que mes éloges avaient rendue arrogante, choisit ce moment pour créer des embarras à Hans et me força ainsi à reprendre la direction. Nous ne tardâmes pas à nous apercevoir de

quoi il retournait ; las des colères que moi j'éprouvais de cet état de choses, nous décidâmes, d'accord avec le directeur du théâtre, de rompre un contrat devenu fort pénible. A cette même époque, on offrait à Hans un engagement de maître de chapelle à Saint-Gall ; j'abandonnai donc les deux jeunes gens à leur sort et ils partirent pour cette ville voisine afin d'y tenter la fortune ensemble, ou tout au moins de gagner du temps.

Quoique fort indisposé contre moi, M. de Bülow s'était résigné très sagement à accepter la résolution qu'avait prise son fils. A la vérité, il n'avait pas répondu à la lettre où je cherchais à justifier ma manière d'agir, mais il était venu voir Hans à Zurich dans le but de se réconcilier avec lui.

Dans le courant de l'hiver, je fis moi-même plusieurs visites aux deux jeunes gens à Saint-Gall. Carl avait éprouvé un nouvel échec en essayant de diriger l'ouverture d'*Iphigénie* de Gluck : je le trouvai donc ruminant de sombres pensées. Le manque d'occupation le maintenait dans cette assez malheureuse disposition d'esprit. Hans, au contraire, avec une troupe exécrable, un affreux orchestre et le misérable local qui lui servait de théâtre, était très actif, malgré tout ce qu'il rencontrait de pénible dans son métier. Voyant sa situation difficile, je lui déclarai qu'il avait suffisamment travaillé et qu'il en savait assez maintenant pour remplir avec succès les fonctions de chef d'orchestre dans une sphère plus digne de ses capacités. Restait à trouver cette sphère. Le jeune homme me raconta alors que son père lui avait promis des recommandations pour le baron de Poissl, intendant

du Théâtre de la cour à Munich. De son côté, sa mère ne tarda pas à intervenir : elle désirait envoyer son fils à Weimar, chez Liszt, pour lui faire achever son éducation musicale.

Rien ne m'était plus agréable et je fus vraiment heureux de pouvoir, moi aussi, recommander à mon grand ami ce jeune homme à l'avenir de qui je prenais une part si sincère. Hans quitta Saint-Gall à Pâques 1851, et comme il demeura assez longtemps sous la protection weimarienne, je fus relevé de ma sollicitude envers lui. Ritter resta seul, ne sachant s'il devait revenir auprès de moi ; mais son échec à Zurich lui avait laissé de si mauvais souvenirs qu'il préféra demeurer provisoirement dans sa solitude saint-galloise.

Des manifestations musicales plus réjouissantes que celles de Saint-Gall avaient eu lieu à Zurich au cours d'une visite que m'avaient faite mes jeunes amis, l'hiver précédent. Hans s'était produit comme pianiste dans un concert de la Société de musique où, moi, j'avais dirigé une symphonie de Beethoven ; il en était résulté une stimulation réciproque. On m'avait supplié de continuer à m'occuper des concerts de cette société, mais l'orchestre étant très peu nombreux, je ne promettais jamais mon aide (qui du reste se bornait exclusivement à diriger une symphonie de Beethoven), qu'à la condition qu'on fît venir du dehors un renfort de bons musiciens, surtout pour les instruments à cordes. J'exigeais chaque fois trois répétitions de la symphonie à exécuter, et les musiciens étrangers arrivant dans ce seul but à Zurich, ces répétitions avaient toujours quelque chose de solen-

nel ; de plus, le temps que l'on consacre d'ordinaire à l'exercice de tout le programme d'un concert m'étant réservé pour la symphonie seule, j'avais le loisir de mettre tous mes soins à la diction musicale. Comme il n'y avait généralement pas de grandes difficultés d'exécution à surmonter, j'arrivai à obtenir une perfection dans le jeu, une finesse dans les nuances qui me ravissaient d'autant plus que j'en constatais l'effet vraiment surprenant sur le public.

Je découvris dans l'orchestre plusieurs musiciens de talent, dociles à s'instruire. Je mentionnerai surtout le hautboïste Fries, que j'avais tiré de sa place modeste dans l'orchestre pour lui confier le poste de premier hautbois dans les symphonies de Beethoven. Il devait exercer sa partie avec moi absolument comme une voix humaine. A l'audition de la Symphonie en *ut mineur*, la première que nous donnâmes, il exécuta, dans la première partie, la courte cadence, indiquée par un « adagio » sur l'un des points d'orgue, d'une façon si caractéristique et si émouvante que, depuis lors, je ne l'ai plus entendu rendre pareillement. Ce singulier musicien quitta l'orchestre lorsque je cessai de le diriger et se fit marchand de musique.

Parmi les exécutants, nous avions aussi un clarinettiste distingué. C'était M. Ott-Imhof, riche patricien, cultivé et ami des arts. Sa manière manquait peut-être de force, mais elle était remarquablement tendre et pure. Je n'oublierai pas non plus l'excellent corniste Baer, dont j'avais fait le chef des instruments de cuivre, où il exerçait une influence heureuse. Je ne crois pas avoir entendu ailleurs les accords puissants et prolongés du finale de la Sym-

phonie en *ut mineur*, rendus avec autant d'intensité qu'alors à Zurich, et je ne puis mettre en parallèle avec cette impression que celle que je reçus de l'orchestre du Conservatoire dans la *Symphonie avec chœurs*.

L'exécution de cette symphonie en *ut mineur* produisit un effet tout spécial sur notre public de concert et en particulier sur mon fidèle ami Sulzer, qui jusqu'alors s'était montré réfractaire à la musique. Il s'enthousiasma à tel point que, pour répondre à la critique malveillante d'un journaliste, il publia une satire écrite dans le style de Platen.

Dans le courant de cet hiver, je consentis encore à diriger l'*Eroïca* de Beethoven. C'est dans ce même concert que Bülow se produisit comme pianiste. Téméraire, et peut-être un peu irréfléchi, il choisit l'ouverture de *Tannhäuser* arrangée pour piano par Liszt, morceau aussi ingénieux que difficile. Bülow fit sensation et me remplit moi-même d'étonnement. Jusqu'alors je n'avais pas apprécié sa virtuosité à sa véritable valeur, et elle éveilla en moi la plus grande confiance dans l'avenir du jeune artiste.

Je le savais extraordinairement bien doué pour diriger et accompagner, car pendant l'hiver j'avais eu différentes occasions de constater son talent. Souvent, des amis se réunissaient chez moi ; nous avions formé une sorte de club dont seul le talent de Bülow rendait possibles les passe-temps ordinaires. Je chantais certains passages de mes opéras, et Hans m'accompagnait avec compréhension et intelligence. Dans ces réunions, je faisais aussi lecture de mes manuscrits : c'est ainsi que durant quelques soirées

consécutives et devant un auditoire fort attentif et sans cesse grandissant, je lus à haute voix le gros livre sur *l'Opéra et le Drame,* que j'avais écrit au cours de l'hiver. Il faut savoir qu'après mon retour à Zurich, ayant enfin recouvré un peu de calme et de contenance, j'avais songé aussitôt à me remettre sérieusement au travail. Cependant, il ne pouvait être question de composer la musique de *la Mort de Siegfried.* La pensée d'écrire une partition qui ne serait pas jouée me décourageait, et toujours je recherchais par quel chemin (et ce chemin fût-il même un grand détour) je pourrais arriver à faire représenter une telle œuvre. Et il me semblait indispensable d'intéresser au problème que j'avais à résoudre le petit nombre de mes amis qui, de près ou de loin, s'occupaient de mon art.

L'occasion de commencer ce travail d'éclaircissement me fut donnée par Sulzer, un jour qu'il me fit lire dans le grand Dictionnaire contemporain de Brockhaus un article sur l'*Opéra* qui, croyait-il, correspondait à mes idées. Un coup d'œil me suffit pour constater les défauts de cet article et je m'efforçai de démontrer à Sulzer la différence qui existait dans ces questions entre l'opinion de gens même fort intelligents et la mienne. N'arrivant pas à lui faire comprendre mes idées dans les explications trop brèves que je pus lui donner, j'esquissai dès mon retour au logis un plan détaillé de leur développement. Ainsi fut commencé l'ouvrage publié sous le titre d'*Opéra et Drame,* ouvrage qui m'absorba plusieurs mois, jusqu'en février 1851.

J'eus à expier cruellement l'ardeur que je mis à achever

ce livre. D'après mes calculs, je n'avais plus que quelques jours de travail pour en terminer le manuscrit, lorsque mon cher perroquet qui, d'ordinaire, me regardait écrire, perché à mes côtés, tomba gravement malade. Comme il s'était déjà remis plusieurs fois de crises pareilles, je ne m'en tourmentai pas outre mesure et quand ma femme me pria d'aller dans un quartier éloigné quérir un vétérinaire qui nous était recommandé, je remis la course au lendemain, puis au surlendemain, pour ne pas abandonner mon travail. Enfin, un soir le fatal manuscrit était achevé, mais le matin suivant notre pauvre Papo gisait mort sur le plancher. Ma désolation fut partagée par Minna ; l'affection commune que nous portions à nos chers animaux domestiques demeura longtemps le lien cordial de notre existence conjugale.

Avec l'affection de nos animaux domestiques, j'avais conservé celle de mes amis de Zurich : ils m'étaient restés attachés même après la catastrophe qui avait frappé ma vie de famille. De toutes cependant, l'amitié de Sulzer demeurait la plus précieuse et la plus importante. Elle était, semble-t-il, motivée précisément par notre différence d'esprit et de tempérament. Sans cesse, nous nous causions des surprises réciproques qui, n'ayant jamais d'origine banale, nous amenaient à des expériences aussi intéressantes qu'instructives.

Sulzer, très irritable et d'une santé délicate, était entré contre son gré dans l'administration : faisant, au sens le plus large du mot, le sacrifice de ses goûts et de ses penchants, il avait obéi à sa conscience de citoyen dévoué. A son idée, ses rapports avec moi l'avaient entraîné dans

la sphère des jouissances esthétiques plus que ne le lui permettait son devoir. Il se serait peut-être laissé aller plus facilement à ces écarts, si l'art n'avait été chose si sérieuse pour moi. M'entendre proclamer que la vocation artistique de l'homme passe avant tout ce que nous devons à l'État, mettait souvent Sulzer hors de lui. Mais, d'un autre côté, la sincérité de mes affirmations l'attirait vers moi et vers ma manière de voir. On conçoit que nos entretiens n'étaient pas toujours de tranquilles discussions ; fréquemment, et grâce à notre égale excitabilité, elles dégénéraient en violentes collisions à la suite desquelles Sulzer, les lèvres tremblantes, s'emparait de sa canne et de son chapeau et me quittait sans adieu.

Heureusement, le lendemain soir, — et c'était très beau de sa part, — il revenait à l'heure habituelle et nous avions tous les deux le sentiment qu'il n'y avait rien eu du tout entre nous. Quand certaines souffrances corporelles le forçaient à une réclusion complète, mais alors seulement, il devenait d'un accès très difficile et il entrait en fureur dès qu'on s'enquérait de sa santé. Dans ce cas, il n'y avait qu'un moyen de lui faire retrouver sa bonne humeur, c'était de lui demander un service d'ami. Tout de suite, il témoignait une joyeuse surprise et se montrait on ne peut plus obligeant ; son visage se rassérénait alors et s'égayait.

Dans notre cercle, le musicien Wilhelm Baumgartner formait le plus parfait contraste avec Sulzer. Joyeux compère, sans aucun penchant à se concentrer, il avait étudié juste assez de piano pour devenir un bon maître

de musique, donnant pour vivre autant de leçons qu'il le fallait. Il goûtait avec ardeur tout ce qui était beau, pourvu que ce ne fût pas trop élevé. Cœur fidèle et brave homme, Baumgartner respectait Sulzer sincèrement, mais éprouvait pour le cabaret une inclination si prononcée, que Sulzer lui-même ne parvenait pas à l'en corriger.

A ceux-là, deux autres amis s'étaient joints dès le début de mon séjour à Zurich : le second chancelier Hagenbuch, fort capable et digne d'estime, et un avocat nommé Bernard Spyri ; ce dernier était rédacteur à l'*Eidgenössiche Zeitung*. Il était très bon enfant, mais non d'une intelligence supérieure, et Sulzer ne le traitait pas toujours avec beaucoup de ménagements.

Alexandre Müller, que des infortunes domestiques, des maladies et son métier de professeur de musique absorbaient de plus en plus, disparut bientôt de notre milieu. Un autre musicien, Abt, ne m'attira guère, malgré sa composition vocale, *les Hirondelles* (1). Il nous quitta d'ailleurs peu après mon arrivée pour aller s'établir à Brunswick où il fit brillante carrière.

Grâce aux événements politiques d'alors, la société zurichoise s'était encore enrichie de toutes sortes d'éléments étrangers. Lorsque j'y étais revenu en janvier 1850, j'y avais déjà trouvé Adolphe Kolatschek, personnage qui ne manquait pas de manières, mais assez ennuyeux. Il se sentait la vocation de rédacteur et avait fondé une revue mensuelle allemande ouverte aux vaincus de la Révolution et destinée à poursuivre la lutte sur

(1) Devenue très populaire en Suisse.

le terrain intellectuel. Kolatschek me considérait comme écrivain et je fus presque flatté de ce qu'il trouvât qu'une « puissance » telle que moi ne devait pas manquer dans le faisceau d'intelligences sur lequel s'appuierait son entreprise.

De Paris déjà, je lui avais envoyé un article sur *l'Art et le Climat.* A Zurich, il accepta volontiers quelques extraits assez considérables de mon ouvrage inédit sur *l'Opéra et le Drame* et me les paya fort convenablement. Cet homme est demeuré pour moi le type unique du rédacteur plein de tact. Il me donna à lire la critique manuscrite qu'un M. Palleske avait faite de mon *Œuvre d'art de l'avenir* et me déclara qu'il ne l'imprimerait pas sans mon autorisation. C'était une dissertation écrite avec prétention ; de plus, superficielle et inintelligente. Si elle paraissait dans notre *Revue,* je me voyais obligé d'y répondre par d'interminables et fatigantes explications sur ma véritable théorie. N'ayant aucune envie d'accomplir cette besogne, j'acceptai volontiers la décision de Kolatschek qui rendit le manuscrit à son auteur.

Aux côtés de Kolatschek, je fis la connaissance d'un homme extrêmement intéressant et distingué, Reinhold Solger. Mais sa nature inquiète et aventureuse ne put supporter longtemps la vie mesquine et étroite de Zurich. Solger ne tarda pas à nous quitter et partit pour l'Amérique du Nord où il fit parler de lui par son attitude provocante et ses conférences sur les conditions sociales de l'Europe. Il est regrettable que cet homme de talent n'ait pas produit d'ouvrages importants. Ce que, pendant son court séjour à Zurich, il écrivit pour notre *Revue* est supé-

rieur à tout ce qu'un Allemand ait jamais publié sur ces matières.

Georges Herwegh apparut aussi parmi nous l'année suivante (1851). A mon grand étonnement, je le rencontrai un beau matin chez Kolatschek. Je n'ai appris que plus tard, et d'une façon quelque peu désagréable pour moi, les raisons qui l'amenaient à Zurich. Pour le moment, avec son air d'aristocrate et d'homme habitué au bien-être et à l'élégance, il me fit l'effet d'être bien le fils de son époque. Les interjections françaises dont il parsemait ses discours lui donnaient quelque chose de singulièrement distingué ou du moins de factice. Toutefois son extérieur avantageux, son œil vif et ses manières pleines de condescendance ne laissaient pas de fasciner ceux qui l'approchaient. Je fus quasi flatté de le voir accepter volontiers mon invitation à nos rustiques réceptions. Celles-ci ne manquaient d'ailleurs pas d'attrait quand Bülow était là pour les animer ; à moi, il est vrai, elles n'offrirent jamais rien. Le soir que j'y commençai la lecture de mes manuscrits, ma femme prétendit que Kolatschek s'était endormi et que Herwegh ne s'était soucié que de faire honneur au punch. Lorsque plus tard, dans douze séances consécutives, je lus à mes amis zurichois mon livre sur *l'Opéra et le Drame*, Herwegh ne s'y montra pas ; il prétendit qu'il ne voulait pas être de ceux pour qui des choses pareilles n'ont pas été écrites.

Peu à peu cependant, nos rapports devinrent plus animés ; ce qui m'attirait en Herwegh, ce n'était pas exclusivement le poète auquel tant d'hommages avaient été rendus, c'étaient surtout les qualités foncièrement délicates et

fines d'un esprit admirablement cultivé. Je m'aperçus enfin que Herwegh aussi éprouvait le besoin de me voir. La discussion des questions profondes et sérieuses à laquelle, devant lui, je me vouais avec passion éveilla une sympathie anoblissante en l'homme qui, depuis ses rapides succès de poète, s'était laissé aller à prendre des attitudes désavantageuses et triviales fort éloignées de sa vraie nature. La gêne croissante d'une situation dans laquelle il cherchait à conserver les apparences d'un certain luxe contribua sans doute aussi à ce changement. Bref, c'est en Herwegh que je trouvai la première compréhension intelligente de mes opinions et projets hasardeux et j'ai cru à la sincérité de ses paroles quand il m'assura qu'il ne cessait de songer à mes idées et que nul, certainement, ne s'en occupait aussi sérieusement que lui. Notre commerce intime et vraiment élevé reçut un nouvel aliment par la communication que je fis à Herwegh de la composition à laquelle je devais travailler dès le printemps prochain.

La représentation de *Lohengrin* organisée par Liszt l'automne précédent à Weimar avait eu des résultats plus considérables qu'il n'était possible de les attendre d'une entreprise exécutée avec des moyens si restreints. Ces résultats étaient dus au zèle intelligent de mon généreux ami. Il n'avait pas été au pouvoir de Liszt d'engager tout de suite pour Weimar les chanteurs de valeur qu'il eût fallu pour bien donner *Lohengrin;* dans certaines parties, il s'était vu forcé aussi d'indiquer seulement ce que devait être une représentation convenable de mon opéra, mais ces indications, il les fit à sa manière spiri-

tuelle et claire. D'abord, il avait écrit lui-même un essai étendu sur *Lohengrin*. Cet essai, il l'avait fait imprimer, et, comme il y dissertait de l'œuvre jusque dans ses moindres détails, Liszt, par sa brochure, avait provoqué chez les amis des arts un enthousiasme attentif et convaincu qu'il est rare d'obtenir si complet. Carl Ritter se distingua très avantageusement en faisant de l'original français une excellente traduction allemande qui parut dans l'*Illustrirte Zeitung*. Peu après, Liszt écrivait sur *Tannhäuser* un article qui complétait celui de *Lohengrin;* ces deux études furent réunies en un fascicule et celui-ci éveilla pendant longtemps, à l'étranger surtout, une sympathie surprenante pour mes œuvres, les rendant plus compréhensibles que n'eussent pu le faire des arrangements pour piano qu'on n'étudie qu'imparfaitement.

Loin d'en rester là, Liszt réussissait encore à engager des artistes du dehors pour les représentations weimariennes de mes opéras ; et par son aimable insistance, il y attirait les personnages en vue capables de comprendre et d'apprécier ma musique.

Ses bonnes intentions échouèrent, il est vrai, avec Franz Dingelstedt ; ce dernier n'avait écrit qu'à son corps défendant un compte rendu sur *Lohengrin* pour l'*Allgemeine Zeitung* et il en était résulté un article fort embrouillé. Mais Liszt réussit mieux avec Adolphe Stahr qu'il avait converti à ses idées par son éloquence enthousiaste. La critique détaillée de Stahr, qui parut dans la *National Zeitung* de Berlin, et dans laquelle il établissait l'importance de *Lohengrin* fut certainement d'un effet durable sur le public allemand. Dans le cercle moins

étendu des musiciens de profession, Liszt ne manqua pas non plus d'agir et Robert Franz, obligé presque de force d'assister à mon opéra, s'exprima à son tour avec une chaleur qu'on ne saurait méconnaître. Ces exemples exercèrent leur action de divers côtés, et, pendant un certain temps, la presse musicale, d'ordinaire si stupide, parut disposée à s'intéresser énergiquement à moi.

J'aurai l'occasion de dire ce qui devait bientôt faire dévier ce mouvement dans le sens opposé qu'il garda toujours. Pour l'instant, Liszt profita de ces présages encourageants et me poussa à reprendre mon activité de compositeur. Ayant réussi avec *Lohengrin*, il se sentait le courage de tenter une chose plus hasardeuse encore : il m'engagea à mettre en musique mon poème de *la Mort de Siegfried*, qu'il monterait à Weimar. A son instigation, M. de Ziegesar, intendant de son théâtre, me présenta, au nom du grand-duc, un véritable contrat à signer. Je promettais d'achever l'ouvrage dans le courant de l'année et je recevais pendant ce temps une somme de cinq cents thalers. Chose curieuse, à peu près à la même époque, et toujours par l'entremise de Liszt, le duc de Cobourg m'offrit neuf cents thalers pour instrumenter un opéra qu'il allait composer. Ce généreux « employeur » proposait même de me faire venir chez lui, malgré mon bannissement. Enfermés dans son château de Cobourg, lui, le prince compositeur, Mme Birchpfeiffer la poétesse, et moi, nous pourrions conférer sur la nouvelle œuvre et y travailler. Liszt, bien entendu, n'exigea de moi qu'un honorable prétexte de refus, mais il me conseilla d'y faire mention de ma « dépression morale et physique ».

Dans la suite mon ami m'a raconté que le prince avait particulièrement désiré ma collaboration à cause du bon emploi que je savais faire des trombones. Ayant demandé à Liszt quelle était en cela ma recette, celui-ci avait répondu : « Elle est simple, monseigneur ; avant d'écrire pour les trombones, Wagner attend qu'il ait quelque chose à dire. »

L'offre de Weimar, au contraire, me tentait beaucoup. Fatigué encore du travail acharné que m'avait coûté *l'Opéra et le Drame*, éprouvé par tout ce qui avait attristé mon humeur, je m'assis devant mon piano de Haertel, sauvé de la catastrophe de Dresde, et essayai, après une bien longue période d'inaction, de commencer la composition de mon grand drame héroïque. Je notai rapidement le chant des Nornes, qui, dans cette première forme, n'était que légèrement esquissé ; mais lorsque je voulus traduire en musique la première apostrophe de Brunnhilde à Siegfried, je perdis bientôt tout courage : je ne pouvais m'empêcher de me demander quelle cantatrice serait capable de créer, l'année suivante, le rôle de mon héroïne. Je songeai à ma nièce Johanna dont les belles aptitudes m'avaient paru autrefois, à Dresde, propres à ce rôle. Entrée dans la carrière de prima donna, Johanna Wagner était alors à Hambourg, mais d'après ce que j'avais appris sur elle et sa famille, de même que d'après le sans-gêne de leur conduite envers moi, je savais qu'il me fallait renoncer à tout espoir de pouvoir jamais recourir à son talent. Et durant ce même travail de composition, mon imagination me joua le méchant tour de m'importuner sans cesse par l'image d'une

autre prima donna de Dresde, Mme Gentiluomo-Spatzer, celle qui jadis avait enthousiasmé Marschner et lui avait inspiré des dithyrambes à la Donizetti. Furieux, je finis par bondir du piano en déclarant qu'il m'était impossible d'écrire pour de pareilles péronnelles.

Dès que je me retrouvais ainsi en contact avec le théâtre, ne fût-ce qu'en pensée, j'étais repris d'un découragement que je ne parvenais pas à secouer. Je fus presque soulagé de constater qu'un malaise physique contribuait sans doute à rendre mon humeur si morose. Ce printemps-là, une éruption qui s'étendit sur tout le corps me fit beaucoup souffrir. Mon médecin m'ordonna des bains sulfureux que j'avais à prendre régulièrement chaque matin. Bien que cette cure provoquât une excitation pénible de mon système nerveux et me forçât à faire plus tard usage d'un remède radical, j'éprouvai moralement un effet favorable des promenades matinales que je faisais en ce frais mois de mai pour aller prendre mon bain en ville.

Je conçus alors le plan du *Jeune Siegfried*, comédie héroïque qui devait précéder et compléter la tragédie de la *Mort de Siegfried*. Entraîné par la fièvre créatrice, je me persuadai que cette pièce serait plus facile à exécuter que l'autre, si sombre et si puissante. Faisant part de mon intention à Liszt, j'offris à l'Intendance de Weimar, en échange de la subvention annuelle de cinq cents thalers que j'acceptai, le nouveau poème du *Jeune Siegfried* qu'il me fallait encore versifier et mettre en musique. On se déclara immédiatement d'accord et je me retirai aussitôt dans la petite mansarde qu'avait aban-

donnée Carl Ritter, pour écrire rapidement, au milieu des effluves sulfureux et printaniers et dans les meilleures dispositions du monde, le poème du *Jeune Siegfried*, d'après l'esquisse que j'en avais tracée jadis.

Il me faut parler maintenant des rapports de véritable et féconde amitié que j'avais conservés, après mon départ de Dresde, avec Théodore Uhlig, le jeune musicien dont j'ai fait mention déjà. Par l'intérêt qu'Uhlig prenait à mon sort et à mes œuvres, son caractère indépendant, parfois même un peu brusque, s'était modifié vis-à-vis de moi et il m'était devenu presque absolument soumis. Lui aussi s'était trouvé parmi les spectateurs de la première de *Lohengrin*, et il m'en avait envoyé un rapport très judicieux. L'éditeur de musique Haertel, à Leipzig, ayant volontiers consenti à publier *Lohengrin* sans me payer d'honoraires, je chargeai Uhlig du travail de l'arrangement pour piano. Mais, plus que tout cela, les questions théoriques que je soulevais dans mes écrits contribuèrent à maintenir une correspondance suivie entre nous. Je me sentais touché de ce que lui, qui n'avait point eu d'autre instruction que celle d'un musicien, acceptait sans hésitation, parce que son esprit clair les lui faisait saisir, les tendances qui épouvantaient au suprême degré des artistes dont la culture paraissait être bien plus complète.

Afin d'exprimer notre concordance d'idées, Uhlig avait développé ses facultés d'écrivain et avait fait paraître dans la *Revue allemande* de Kolatschek un excellent et assez long article sur la musique instrumentale. En outre, il me communiqua un grand travail, sévèrement

théorique, demeuré manuscrit jusqu'à présent, sur la formation des phrases et thèmes musicaux. J'y constatai une interprétation originale et un examen approfondi des manières de Mozart et de Beethoven dans leurs différences très caractéristiques. Il me parut que cette étude si consciencieuse était propre à servir de base à une nouvelle théorie de la phrase musicale ; par elle, on pourrait éclairer le procédé mystérieux de Beethoven et arriver à en élaborer un système compréhensible et applicable.

Ses articles avaient attiré l'attention de l'éditeur de la *Nouvelle revue musicale*, Franz Brendel. D'un instinct sûr, celui-ci devina la valeur du jeune homme. Devenu collaborateur de ce journal, Uhlig réussit facilement à tirer Brendel de son indécision et à pousser cet homme, dont les intentions étaient honnêtes et sérieuses, vers la « Nouvelle École » qui devait faire sensation dans le monde de la musique. Je ne pus m'empêcher de collaborer à mon tour à cette revue et j'envoyai un article qui eut des conséquences fatales. Je m'étais aperçu qu'on employait souvent dans un mauvais sens les grands mots de « mélodies juives », « musique de synagogue » et autres du même genre et qu'il n'en résultait que d'inutiles provocations. Je me sentis donc poussé à examiner à fond la question de l'ingérence des juifs modernes dans la musique, à montrer leur influence et à énumérer les signes caractéristiques de ce phénomène. J'exprimai mes pensées là-dessus en une longue dissertation que j'intitulai : *le Judaïsme dans la musique.* Je n'avais aucunement l'intention de désavouer ma signature si l'on voulait con-

naître le nom de l'auteur ; pourtant j'avais trouvé préférable de prendre un pseudonyme afin d'éviter que ce sujet, qui me tenait à cœur, ne devînt une affaire de personnalité et ne perdît ainsi sa véritable signification. Le scandale que causa cet article, l'effroi qu'il répandit sont indescriptibles. Les hostilités incroyables auxquelles j'ai été en butte jusqu'aujourd'hui de la part de tous les journaux d'Europe ne sont compréhensibles qu'à celui qui a été témoin de l'éclat provoqué par ma publication et qui sait que la presse européenne est presque exclusivement entre les mains des Juifs. Ceux qui, au contraire, ne croient devoir rechercher le motif de ces incessantes persécutions que dans l'aversion théorique et pratique qu'inspiraient à mes adversaires mes points de vue et mes travaux n'auront jamais une idée nette de ces choses.

Le premier effet de cette tempête atteignit le pauvre Brendel, qui dut pâtir d'un article dont il ne pouvait mais. Un autre résultat immédiat fut celui-ci : ceux qui, poussés par Liszt, s'étaient déclarés en ma faveur, s'empressèrent de garder un silence prudent ou prirent même une attitude malveillante, car ils estimaient que dans l'intérêt de leurs propres affaires il serait bon de pouvoir prouver à l'occasion qu'ils s'étaient détournés de moi.

Uhlig, lui, ne m'en témoigna que plus d'attachement. Brendel étant un peu pusillanime, il l'engagea à tenir ferme et lui fournit constamment pour son journal des articles ou sérieux et approfondis, ou mordants et amusants. Il s'attaqua spécialement à notre principal controversiste, un certain Bischoff, de Cologne, que Ferdinand Hiller avait gagné à sa cause. C'est lui qui inventa

pour moi et mes amis la dénomination ironique de « musiciens de l'avenir ». Il s'ensuivit entre eux une polémique assez divertissante, qui posa le principe fondamental du problème de la « musique de l'avenir ». Cette expression qui avait soulevé une tempête par toute l'Europe, Liszt l'avait relevée et acceptée avec joie et orgueil. J'en avais, il est vrai, donné moi-même la première idée par le titre de mon livre : *l'Œuvre d'art de l'avenir*. Mais elle devint un véritable cri de guerre quand *le Judaïsme dans la musique* eut ouvert toutes les écluses de la rage qui se répandit alors sur moi et mes amis.

Mon ouvrage *l'Opéra et le Drame* ne parut que dans la seconde moitié de cette année (1850) et, en tant qu'il fut remarqué par les musiciens alors au pouvoir, il donna un aliment de plus à la fureur déchaînée contre moi. A partir de ce moment, cette animosité prit le caractère de perfidie et de calomnie où l'on reconnaissait le grand expert en ces matières, M. Meyerbeer. C'est lui qui, jusqu'à sa fin bienheureuse, dirigea la campagne d'une main ferme et sûre.

Uhlig avait appris à connaître mon *Opéra et Drame* dès le début des clameurs qui nous entouraient. Je lui avais fait cadeau du manuscrit habillé d'une élégante reliure rouge. Par antithèse à la pensée de Gœthe (*Faust*) : « Grise, mon cher, est toute théorie », j'eus l'idée d'y écrire en dédicace : « *Rouge*, mon cher, sera *ma* théorie.» De là, une correspondance animée et vraiment agréable avec ce jeune homme d'esprit sagace et ouvert. Nous avions été séparés deux ans : j'éprouvais un vif désir de le revoir. Mais accepter mon invitation n'était pas une

petite affaire pour le pauvre garçon, à peine arrivé au rang de musicien de chambre. Il s'employa cependant avec ardeur à triompher de toutes les difficultés qui s'opposaient au voyage et m'annonça sa visite pour les premiers jours de juillet. Je résolus d'aller à sa rencontre jusqu'à Rorschach, sur le lac de Constance, et de l'amener à Zurich par le détour d'une excursion à travers la Suisse orientale. Moi-même, je me mis en route à pied, suivant mon habitude, et, passant par l'agréable contrée du Toggenbourg, je parvins à Saint-Gall, ragaillardi et de bonne humeur. J'y allai voir Carl Ritter qui, depuis le départ de Bülow, était resté dans le plus singulier isolement. Je devinai bien le motif de sa retraite, quoiqu'il me vantât quelles agréables relations il avait nouées avec un musicien saint-gallois nommé Greitel et dont je n'ai plus entendu parler depuis.

Bien que très fatigué de ma course pédestre, je ne pus résister au désir de lire à ce jeune ami, si intelligent et d'une si vive compréhension, mon poème du *Jeune Siegfried*, que je venais d'achever. Ce premier auditeur en reçut une impression qui me réjouit infiniment. Dans mon heureuse disposition d'esprit, je persuadai à Carl de quitter sa bizarre solitude et de venir avec moi à la rencontre d'Uhlig pour faire ensuite l'ascension du Säntis et finalement nous acheminer ensemble vers Zurich, où je le recevrais amicalement chez moi.

La vue d'Uhlig, mon invité, débarquant au port de Rorschach, me remplit d'inquiétude : il portait en lui les germes de la phtisie, cela sautait aux yeux. Afin de le ménager, je proposai de renoncer à l'ascension pro-

jetée, mais il n'en voulut rien entendre et prétendit avec vivacité qu'une saine fatigue en plein air ne pouvait que le remettre de l'épuisement où l'avait jeté son abominable métier de violoniste. Donc, après avoir traversé le petit pays d'Appenzell, nous nous préparâmes vraiment tous les trois à gravir le Säntis, entreprise qui n'est pas sans difficulté.

C'était la première fois que je marchais, en plein été, plusieurs heures de suite sur un long champ de neige. Arrivés sur ces sauvages hauteurs, dans la cabane de notre guide, nous n'eûmes pour nous restaurer qu'un très frugal repas après lequel il nous fallut encore escalader une pyramide de rocher d'une centaine de pieds pour atteindre la cime extrême de la montagne. A mi-chemin, Carl refusa soudain de nous suivre. Pour lui faire vaincre sa mollesse, je lui envoyai le guide ; celui-ci, moitié par violence et moitié par persuasion, parvint à l'amener auprès de nous ; mais pendant que nous grimpions de roche en roche sur le bord des précipices, je m'aperçus que j'avais eu tort de forcer Carl à nous accompagner dans cette montée périlleuse. De toute évidence, le vertige lui avait enlevé la conscience de ses actes ; il regardait devant lui avec des yeux d'aveugle et il nous fallut le faire marcher entre nos alpenstocks ; à chaque instant, nous craignions de le voir s'affaisser et glisser dans l'abîme. Sur le sommet, il tomba sans connaissance. Alors je me rendis compte de la terrible responsabilité que j'avais assumée, car nous avions encore une dangereuse descente devant nous. La peur que j'éprouvai pour mon jeune ami m'enlevait pour ma personne toute crainte

de danger et c'est poursuivi sans cesse par l'image de Carl fracassé au fond d'un précipice, que je finis par arriver heureusement avec les autres à la cabane.

Uhlig et moi, nous étions décidés à descendre de l'autre côté de la montagne par un sentier qui n'était pas sans risques ; je persuadai donc à Ritter de rester dans la hutte et d'attendre le retour du guide qui, après nous avoir indiqué notre chemin, reviendrait pour l'accompagner sur la route facile que nous avions prise en montant. Nous nous séparâmes donc. Lui, alla du côté de Saint-Gall, tandis que nous nous dirigions par le beau Toggenbourg vers Rapperswyl et le lac de Zurich. Nous ne fûmes rassurés sur le sort de Carl que bien des jours après, lorsqu'il arriva enfin à Zurich. Il ne demeura que peu de temps auprès de nous et ne tarda pas à nous quitter, sans doute pour ne pas être tenté de nous accompagner dans une nouvelle course de montagne que nous avions projetée. Je n'eus de ses nouvelles que bien plus tard, alors qu'il séjournait depuis assez longtemps à Stuttgart où il semblait vivre heureux dans l'intimité d'un jeune acteur dont il avait rapidement fait son ami.

De mon côté, j'étais heureux aussi de jouir de la société du jeune musicien dresdois, si extraordinairement bien doué et d'un caractère si ferme et si doux à la fois. Avec ses cheveux blonds bouclés et ses beaux yeux bleus, Uhlig produisait à ma femme l'effet d'un ange descendu parmi nous. Son visage avait pour moi quelque chose de particulièrement intéressant par le fait qu'il ressemblait d'une manière frappante au roi de Saxe alors régnant, Frédéric-Auguste, mon ancien protecteur. Cette res-

semblance paraissait confirmer les « on dit » qui voulaient qu'Uhlig fût son fils naturel. Il me distrayait par les détails qu'il m'apportait de Dresde, du théâtre et de ses conditions musicales. Mes opéras, qui avaient été la gloire de cette scène, ne se trouvaient plus au répertoire et pour me donner une idée de la façon dont me jugeaient mes anciens collègues, Uhlig me raconta que l'un d'eux, à l'apparition de *l'Art et la Révolution,* avait exprimé cette jolie réflexion : « Il fera chaud avant qu'*il* ne redevienne maître de chapelle. »

Pour caractériser la manière dont on entendait à Dresde les progrès musicaux, mon jeune ami me narra que Reissiger ayant à diriger la Symphonie en *la majeur,* que j'avais fait exécuter autrefois, s'était tiré comme il suit d'un problème qui l'embarrassait : Beethoven, on le sait, développe le grand finale de la dernière partie par un « forte » continu qu'il n'augmente que par un « sempre più forte ». Or, lorsqu'il dirigeait cette symphonie avant moi, Reissiger intercalait là un « piano », sans doute pour obtenir le « crescendo » convenable. Bien entendu, j'avais tout de suite supprimé ce « piano » et recommandé à l'orchestre de jouer sans interruption aussi fort que possible. Quand la symphonie fut retombée entre les mains de mon prédécesseur, il parut difficile à celui-ci de rétablir ce malheureux « piano ». Alors, pour sauver son autorité qui menaçait d'être compromise, Reissiger avait décrété qu'au lieu du « forte », on jouerait un « mezzo forte » !

Ce qui m'attrista cependant le plus, ce fut d'apprendre le désarroi complet où se trouvait ma malheureuse entreprise d'édition, sous la protection de Meser, le libraire

de la cour ; ce dernier, obligé de débourser toujours sans jamais rien encaisser, se plaignait d'être un agneau expiatoire. Toutefois ma « victime » veillait avec un soin jaloux à ce que personne ne mît le nez dans ses livres et prétendait sauver ainsi une propriété qui autrement eût été saisie tout de suite, puisque mes biens étaient confisqués. Il m'était plus agréable de m'entretenir de *Lohengrin* avec mon ami ; il en avait achevé l'arrangement pour piano et les épreuves gravées en étaient déjà corrigées.

Uhlig professait une admiration sans bornes pour l'hydrothérapie et sous ce rapport il exerça une influence durable sur moi. Il me donna à lire sur cette méthode l'ouvrage d'un certain Rausse, qui m'enchanta par ses tendances radicales. Dans leur genre, elles me rappelaient un peu celles de Feuerbach. La négation de toute science médicale avec son empirisme, et la foi dans l'action de la nature, secondée par un usage méthodique de l'eau fortifiante et rafraîchissante, eurent bientôt en moi un adepte passionné. Rausse prétendait qu'un médicament ne peut agir sur l'organisme qu'en tant que poison non assimilé ; il prouvait dans son livre que des gens affaiblis par un trop long usage de remèdes avaient été guéris par le fameux Priesnitz, qui faisait complètement sortir par la peau les poisons contenus dans le corps. Je me rappelai aussitôt les bains sulfureux que j'avais pris le printemps passé avec tant de répugnance et imputai à cette cure, non sans raison peut-être, mon énervement chronique. Je résolus donc de débarrasser mon sang de tous les poisons que j'avais absorbés et de suivre

un traitement d'eau froide qui referait de moi un homme primitif absolument sain. Ce souci resta pendant longtemps mon unique préoccupation. Uhlig aussi croyait être certain que par un régime hydrothérapique sévère et régulier, il arriverait à fortifier définitivement sa propre santé. Ma confiance dans cette méthode grandit de jour en jour.

A la fin de juillet, nous entreprîmes un voyage à pied à travers la Suisse centrale. De Brunnen, sur le lac des Quatre-Cantons, nous allâmes par Beckenried à Engelberg. En traversant le col sauvage des Surenes, nous apprîmes assez bien à glisser sur la neige. Au passage d'un petit torrent, Uhlig eut la maladresse de se laisser choir dans l'eau ; mais il dissipa sur-le-champ les inquiétudes que m'inspiraient les conséquences de son bain forcé en m'assurant que c'était un bienfaisant exercice pour la continuation de sa cure. L'obligation où il se voyait de faire sécher ses vêtements ne le tourmenta guère : il les étendit au soleil et lui-même, complètement nu, fit en plein air une promenade, à son avis fort salutaire. En attendant que le soleil eût rempli son office, nous nous entretenions des problèmes importants que présentent les thèmes musicaux de Beethoven. Soudain, je m'amusai à faire perdre contenance à mon compagnon en lui criant que je voyais venir derrière lui le conseiller de cour Carus, de Dresde, avec toute une société.

Ainsi nous arrivâmes très gais dans la vallée de la Reuss, près d'Attinghausen et, le même soir, nous cheminâmes jusqu'à Amsteg. Le lendemain matin, malgré notre grande fatigue, nous allâmes encore visiter la vallée

de la Maderane. La vue imposante dont on jouit sur les névés du glacier de Hüfi, avec, dans le fond, l'imposant massif du Tödi, nous récompensa de nos efforts ; mais, de retour à Amsteg, le même jour, nous étions éreintés. Je réussis à persuader mon ami, toujours entreprenant et enthousiaste, de renoncer à passer le col de Klausen par la vallée de Schächen, comme je l'avais projeté pour le lendemain. Nous reprîmes donc tranquillement le chemin de Fluelen.

Je ne remarquai aucune trace d'épuisement chez ce jeune homme tranquille et gai, lorsque, au commencement d'août, il se remit en route pour Dresde. Il espérait alléger un peu le poids de son existence si difficile et si démoralisante de musicien d'orchestre, en acceptant de diriger de façon artistique les intermèdes musicaux dans les représentations de comédie. Mais en l'accompagnant à la diligence, je fus saisi d'un grand chagrin. Lui aussi parut éprouver une angoisse soudaine et, en vérité, nous nous vîmes alors pour la dernière fois.

Le port des lettres étant fort cher à cette époque, de trop lourdes missives grevaient désagréablement notre budget. Uhlig eut alors l'idée ingénieuse de se servir des messageries pour notre correspondance ; mais comme elles n'expédiaient que les paquets d'un certain poids, un vieil exemplaire du *Figaro* de Beaumarchais que possédait Uhlig en une vénérable traduction allemande, eut le sort bizarre de faire la navette entre Dresde et Zurich pour servir de lest à nos lettres. Et chaque fois, nous nous les annoncions en disant : « Voici *Figaro* qui apporte encore des nouvelles. »

Tout de suite après notre séparation, j'avais écrit comme préface à une nouvelle édition de mes trois poèmes du *Fliegender Hollaender*, de *Tannhäuser* et de *Lohengrin* une *Communication à mes amis* qui enchanta Uhlig. Il s'égaya fort lorsque je lui appris que Haertel, qui s'était chargé d'éditer le volume en me payant dix louis d'honoraires, se choquait beaucoup de certains passages de cette préface où je blessais ses sentiments conservateurs et son orthodoxie. Il protestait même avec tant d'énergie que je fus sur le point de remettre la publication à une autre maison. Finalement, je penchai vers la conciliation et calmai la conscience timorée de Haertel par quelques légères modifications.

Je considérai cette ample préface qui m'avait occupé pendant tout le mois d'août comme le point final de mon activité littéraire. Mais toutes les fois que je songeais à me remettre à la composition du *Jeune Siegfried*, promise à Weimar, j'étais repris de doutes inquiétants et même de dégoût pour ce travail. Ignorant la cause de ce mécontentement intime, j'eus l'idée de la chercher dans mon état de santé et me décidai un jour à mettre sérieusement en pratique les théories hydrothérapiques que j'avais accueillies avec tant d'enthousiasme. Je m'informai où se trouvait l'établissement convenable le plus proche. Vers la mi-septembre, j'annonçai à ma femme que j'allais me retirer à Albisbrunn, situé à trois heures de Zurich, pour ne revenir que radicalement guéri. Minna fut très effrayée de ma résolution et se figura que c'était un nouveau prétexte pour l'abandonner. Mais je la priai de profiter de mon absence pour s'installer dans l'appar-

tement que nous venions de louer au rez-de-chaussée d'une des maisons Escher, au Zeltweg. Le logis était petit, mais bien situé, tandis que celui de l'Enge, où nous demeurions, se trouvait trop éloigné de la ville. C'est pourquoi nous avions décidé de quitter celui-ci pour l'hiver.

Tout le monde s'étonna de me voir entreprendre une cure hydrothérapique dans cette saison avancée, et pourtant un compagnon d'infortune se joignit tout de suite à moi. Je n'avais pas encore réussi de décider Herwegh à m'accompagner, lorsque le hasard m'envoya Hermann Müller, l'ancien lieutenant de la garde saxonne, amant de Mme Schrœder-Devrient ; c'était un camarade loyal et d'agréable conversation. Il lui avait été impossible de conserver son poste dans l'armée de Saxe et, bien qu'il ne fût pas véritablement réfugié politique, il jouissait des égards qu'on témoignait aux patriotes exilés, car il ne pouvait plus espérer faire carrière en Allemagne. Il était donc venu en Suisse afin de s'orienter dans la recherche d'une existence.

Me connaissant par les fréquents rapports que nous avions eus jadis à Dresde, il était bien vite devenu, à Zurich, un ami de ma maison ; ma femme surtout le voyait volontiers. Je l'amenai facilement à me rejoindre à Albisbrunn pour se guérir d'un mal qui le tourmentait. En l'attendant, je m'installai aussi bien que possible, car je comptais rester dans cet établissement jusqu'au succès complet de la cure.

Le traitement était entre les mains d'un docteur Brunner. Ma femme l'avait pris en grippe lorsqu'elle était venue me voir et l'avait surnommé « trafiquant

d'eau ». Il traitait ses patients d'après une méthode toute superficielle. A cinq heures du matin, maillot mouillé dans lequel on restait quelques heures ; puis, en pleine transpiration, plongeon dans un bain froid descendant peu à peu à quatre degrés ; enfin, pour la réaction, promenade énergique dans l'air automnal, qui devint bientôt glacé ; de plus, abstinence complète de vin, de café et de thé ; rien que de l'eau aux repas dans une horrible société composée exclusivement d'incurables ; de tristes soirées avec un whist sauveur ; absence de toute occupation intellectuelle et avec cela une nervosité et une faiblesse croissantes. Telle est la vie que je menai pendant neuf semaines de suite. Je ne voulais m'y soustraire qu'après être parvenu à faire paraître à fleur de peau tous les médicaments que j'avais absorbés dans ma vie. Considérant le vin comme très nuisible, je me disais qu'il me fallait, par de violentes transpirations, faire sortir de mon corps tout ce qui, de mes beuveries chez Sulzer, n'avait pas été assimilé.

Cette existence pleine de privations, dans une mauvaise chambre ne renfermant que les meubles durs et l'inconfort des pensions suisses, éveilla en moi, par contraste, le désir d'une installation particulièrement agréable et ce désir devint chez moi un goût presque passionné qui augmenta avec les années. Mon imagination s'occupait à créer la maison et l'intérieur que j'aurais voulu posséder pour que mon esprit eût toute sa liberté de production artistique.

Une amélioration de ma situation matérielle sembla se manifester à cette époque. Carl Ritter se trouvait

aussi dans un établissement hydrothérapique, à Stuttgart. Pour son malheur, il m'écrivit qu'il essayait d'arriver à de bons résultats, non point en se baignant, mais en buvant énormément d'eau. Or, je savais que boire trop d'eau sans recourir à un traitement complémentaire peut avoir des suites fort dangereuses et je signifiai à Carl qu'il eût à se soumettre à une cure rationnelle et à ne pas reculer lâchement devant les privations. De plus je le sommai de me rejoindre immédiatement à Albisbrunn.

Et vraiment il m'obéit et me fit la joyeuse surprise d'apparaître quelques jours après. L'hydrothérapie radicale le remplit d'admiration, mais son usage pratique lui fut bientôt des plus pénibles. Il polémisa contre le lait froid indigeste, se basant sur l'observation que dans la nature le lait maternel se boit chaud. Le maillot et les bains froids l'agitaient, aussi ne tarda-t-il pas à se traiter à sa façon, d'une manière plus agréable, à l'insu du médecin. Avec cela, il avait déniché dans le village voisin un épicier qui vendait de médiocres sucreries et il devenait furieux quand on l'attrapait faisant secrètement ses achats. Peu à peu, il se vit dans une situation insupportable où il ne restait que par amour-propre.

C'est à Albisbrunn que le surprit la nouvelle de la mort d'un oncle riche qui léguait une somme assez importante à chaque membre de la famille Ritter. Sa mère nous annonça ce changement avantageux de leur état de fortune et déclara qu'elle se trouvait maintenant à même de me servir la subvention que m'avaient offerte autrefois les familles Ritter et Laussot réunies. De sorte que, depuis lors, j'entrai dans la communauté des Ritter en

jouissant d'une rente annuelle de huit cents thalers aussi longtemps qu'elle me fut nécessaire.

Cette circonstance heureuse et encourageante fit immédiatement naître en moi le souhait de réaliser mon ancien projet des *Niebelungen* sans me soucier de l'exécution plus ou moins possible de ses différentes parties sur nos scènes théâtrales. Avant tout, cependant, il fallait me libérer de mon engagement avec l'intendance de Weimar. J'avais déjà touché deux cents thalers des honoraires fixés. Carl rayonna de pouvoir mettre sur-le-champ cette somme à ma disposition, afin de la rendre. J'envoyai donc cet argent à l'intendance weimarienne en y joignant mes remerciements de sa bienveillance à mon égard ; j'adressai aussi à Liszt une lettre où je lui expliquais en détail mon grand projet et l'obligation intime qui me poussait à agir de la sorte. Dans sa réponse, Liszt ne témoigna que de la joie de me savoir prêt à commencer une œuvre si grandiose : il semblait trouver ce plan digne de moi, ne fût-ce que par son originalité.

Alors, je respirai réellement. La pensée de devoir livrer mon *Jeune Siegfried* à des acteurs non préparés, bien qu'appartenant au meilleur théâtre allemand, m'avait tourmenté comme si l'engagement signé avait été un véritable mensonge envers moi-même.

Le séjour à Albisbrunn me devenait de plus en plus pénible ; j'étais pris du besoin de travailler et, ne pouvant le satisfaire, mon agitation s'accrut de façon inquiétante. Ma cure était totalement manquée et son effet, une aggravation de ma nervosité. Par entêtement, je refusai cependant d'en convenir. Les sécrétions radi-

cales n'étaient pas venues ; j'avais seulement maigri d'une façon effrayante. Je me contentai donc de ce résultat et pensai en avoir fait assez pour que les suites fussent favorables. A la fin de novembre, je quittai l'établissement. Müller suivit mon exemple quelques jours après. Carl resta seul, pour obtenir à son tour l'amélioration dont je me vantais.

A Zurich, je fus très satisfait de notre nouveau logis. Bien qu'il fût fort étroit, Minna l'avait bien installé. Un large et grand divan, quelques tapis, des meubles commodes avaient été achetés. Dans la chambre sur la cour, je trouvai ma table de travail. Comme elle était en bois commun, on l'avait, sur mes instances, recouverte d'un drap vert et garnie tout autour de rideaux en légère soie verte. Cela me plut énormément et tout le monde partagea mon goût. Cette table, à laquelle j'ai toujours travaillé depuis, me suivit à Paris bien des années plus tard, et lorsque je quittai cette ville, elle devint la propriété de Blandine Ollivier, fille aînée de Liszt. Cette dernière l'envoya dans la propriété de son mari, à Saint-Tropez, et je crois qu'elle y est encore.

Il me fut agréable de recevoir mes amis de Zurich dans cet appartement, plus commodément situé que le précédent. Mais longtemps, je gâtai toutes nos réunions amicales par une persistance passionnée à faire de la réclame pour l'hydrothérapie et à combattre en fanatique le vin et autres boissons alcooliques. J'avais fait ma religion de ces idées. Lorsque Sulzer, et Herwegh surtout qui se piquait de connaissances en chimie et en physique, me poussaient dans mes retranchements, et

me prouvaient l'absurdité de la théorie de Rausse sur les propriétés vénéneuses du vin, je me raccrochais aux raisons esthétiques et morales et maudissais ce succédané barbare et détestable qui permet de provoquer en nous l'extase que seul l'amour devrait produire. Je prétendais que ce qu'on recherche dans le vin, même quand on n'en abuse pas, ce n'est que la griserie qui excite nos forces intellectuelles jusqu'à l'exaltation ; or, cette exaltation, l'homme vraiment noble ne doit la ressentir que sous l'influence de l'amour. Ceci nous amenait à un examen des rapports modernes entre les sexes et je critiquais, entre autres, la grossière coutume des Suisses qui, en société, séparent les hommes des femmes. Sulzer, comme célibataire, prétendait qu'il se laisserait volontiers griser par la présence des femmes, mais « où les prendre sans les voler »? Herwegh était plutôt de mon avis, seulement il mettait le vin hors de cause ; il le considérait comme un fortifiant s'harmonisant fort bien avec l'extase amoureuse, ainsi que le prouve Anacréon.

Mes amis eurent bientôt lieu de s'inquiéter de mon état d'excitation et de mon entêtement singulier et extravagant à prolonger mes « exercices aquatiques ». J'étais d'une pâleur et d'une maigreur terrifiantes ; je dormais très peu et, à la moindre occasion, j'entrais dans une agitation anormale. Mais quoique le sommeil eût fini par me fuir totalement, je soutenais que jamais je ne m'étais senti plus gai et mieux portant et, par cette température hivernale, je continuais à prendre dès l'aube mes bains froids, au grand tourment de ma femme qui devait éclairer mon chemin d'une lanterne dans mes promenades matinales.

C'est dans cet état d'âme et de santé que je reçus le premier exemplaire imprimé de *l'Opéra et le Drame;* je l'accueillis avec une joie presque excentrique et le dévorai plutôt que je ne le lus. Ce qui contribuait surtout à me jeter dans ce ravissement, c'était la certitude d'être délivré à jamais, avec l'approbation (forcée, il est vrai) de Minna, de l'obligation de rentrer dans ma carrière si douloureuse de maître de chapelle et de compositeur d'opéra. Nul n'exigeait plus de moi ce qui, deux ans auparavant, m'avait rendu si malheureux. Le subside de la famille Ritter m'assurait le nécessaire et me laissait toute ma liberté ; ce sentiment me mettait dans une disposition d'esprit si heureuse que je considérai en vrai présomptueux ce que j'allais entreprendre.

Quoique les mauvaises conditions théâtrales du moment semblassent enlever tout espoir de voir mes œuvres artistiques exécutées en public, je n'en conservais pas moins la conviction intime de ne pas écrire pour moi seulement. J'admettais qu'un grand bouleversement allait s'opérer dans nos aspirations musicales aussi bien que dans notre vie sociale et qu'il en résulterait de nouveaux besoins auxquels répondraient précisément les œuvres dont je venais d'esquisser le plan audacieux. Je ne pouvais pas, bien entendu, initier mes amis à ces espoirs téméraires, nés du jugement que je portais sur l'état général du monde d'alors. L'insuccès complet des derniers mouvements politiques ne m'avait pas troublé ; au contraire, je croyais être sûr que cet insuccès ne provenait que du manque de clarté avec lequel on avait reconnu les causes premières de la Révolution

Pour moi, c'était le résultat d'une poussée sociale qui, malgré son échec politique, n'avait rien perdu de son énergie ; le mouvement semblait même s'être développé davantage. Ma conviction s'étayait sur les constatations que j'avais faites lors de mon dernier séjour à Paris. Ayant assisté à une assemblée électorale de ce qu'on nommait le parti social démocratique, j'en avais été fortement impressionné. La séance avait lieu dans la grande salle provisoire de la « Fraternité », au faubourg Saint-Denis, et la tenue digne, éloignée de tout genre tumultueux, des six mille hommes présents me donna une idée fort avantageuse de l'esprit sûr et concentré de ce jeune parti. Les harangues des orateurs qui appartenaient à l'extrême gauche de l'Assemblée nationale, m'avaient surpris autant par leur belle envolée rhétorique que par la fermeté des opinions émises. Comme ce parti vraiment extrême s'augmentait de tous les citoyens qui se ralliaient à l'opposition contre la réaction régnante et que les éléments autrefois simplement libéraux devenaient franchement démocrates, il était à prévoir qu'à Paris du moins, ce parti l'emporterait dans les élections de 1852, lorsqu'on nommerait un nouveau président de la République.

Mes suppositions étaient du reste partagées par toute la France et on s'attendait à ce que cette année 1852 amenât un revirement extraordinaire de toutes choses : les conservateurs craignaient beaucoup ce revirement et le voyaient venir avec terreur. La situation des autres États européens où toute tentative libertaire avait été écrasée avec une brutale ineptie, donnait lieu de croire que la situation actuelle ne serait nulle part de longue

durée. On attendait donc avec émotion et curiosité le grand moment critique.

Pendant ma cure, nous avions correspondu activement, moi et mon ami Uhlig, et nous avions discuté de la question européenne aussi bien que des cures d'eau froide. Lui, qui venait à moi au sortir de ses répétitions d'orchestre et de théâtre dresdois, avait peine à partager ma foi hardie dans le changement héroïque qui, à mon avis, se préparait. Il m'assurait que je n'avais aucune idée de la lâcheté des hommes. Cependant je le convainquis si bien qu'il finit par croire comme moi au grand bouleversement que nous amènerait l'année 1852.

Nos lettres, apportées toujours par le *Figaro*, renfermaient bien des allusions à ce sujet. Avions-nous à nous plaindre de quelque infamie, j'invoquais tout de suite cette date d'espérance et de fatalité. Je me figurais qu'au début nous resterions spectateurs passifs de l'écroulement général du monde. Notre rôle ne commencerait qu'ensuite, quand les autres ne sauraient plus que faire.

Je ne puis dire avec quelle force ce singulier espoir s'était ancré dans mon esprit, mais je dus bientôt constater que l'inquiétante excitation de mon système nerveux était due en grande partie à l'arrogance que je mettais à certifier mes convictions. La nouvelle du coup d'État du 2 décembre me parut tout à fait incroyable : ce n'était pas l'organisation définitive du monde ; à mes yeux, c'en était l'écroulement. Lorsque le succès des manœuvres réactionnaires parut établi, je me détournai de ce monde énigmatique avec l'indifférence qu'on a pour un problème qui ne vaut pas la peine d'être résolu.

Pour nous narguer de nos anciennes illusions, j'engageai Uhlig à considérer le nouvel an de 1852 comme non avenu et je continuai à dater mes lettres de décembre 1851, de sorte que ce mois obtint une longueur démesurée. Mais je ne tardai point à devenir la proie d'une extraordinaire dépression morale. Elle résultait à la fois de la déception que m'avait causée la tournure des événements politiques et du malaise qui suivit ma cure hydrothérapique exagérée. De tous côtés reparaissaient dans la vie sociale les symptômes démoralisateurs et décevants dont nous avions essayé de nous délivrer par les révolutions des années précédentes. Je voyais le moment où nous serions descendus si bas, intellectuellement parlant, qu'un nouveau livre de Henri Heine serait salué comme un stimulant bienvenu. Et, en effet, voilà que peu de temps après, le *Romanzero* de ce poète, dont plus personne ne se souciait, vint jeter l'alarme dans les journaux avec le bruit dont Heine était coutumier. J'en ris aux éclats. Je fais partie du nombre, sans doute très petit, des Allemands qui n'ont jamais ouvert cet ouvrage. Au demeurant, on ne le dit pas sans mérite. J'avais assez à faire à m'occuper très sérieusement de ma santé fort affaiblie et je dus enfin me résoudre à suivre un traitement diamétralement opposé à l'ancien.

Toutefois ce changement ne se fit que peu à peu et sous l'influence de mes amis. Leur cercle s'était agrandi dès le début de l'hiver. Pourtant Carl Ritter n'en était plus. Il avait tourné le dos à Albisbrunn huit jours après moi et essayé de s'établir dans mon voisinage; mais, lassé de Zurich qui n'apportait évidemment pas assez

de distractions à sa jeunesse, il était bientôt retourné à Dresde.

En compensation, une famille Wesendonck qui venait de se fixer à Zurich, parvint à faire ma connaissance par l'entremise de Marschall de Bieberstein, mon ancien ami de la révolution dresdoise. Il m'avait succédé dans l'appartement de la maison Escher, que j'avais habité à Zurich les tout premiers temps de mon séjour. Ayant été, à cette occasion, invité chez lui, je me souviens qu'au cours de la soirée, je me laissai aller à une discussion d'une violence immodérée avec le professeur Osenbruck. Durant tout le repas, je ne cessai de l'irriter par mes paradoxes obstinés et enflammés, si bien que cet homme me prit positivement en horreur et évita dès lors anxieusement de me rencontrer.

La connaissance que je venais de faire de la famille Wesendonck m'ouvrait les portes d'une maison agréable qui se distinguait avantageusement des intérieurs zurichois. M. Otto Wesendonck, de quelques années plus jeune que moi, avait acquis une assez belle fortune comme associé d'une maison de soieries de New-York. Dans toutes les décisions importantes de la vie, il ne semblait se guider que d'après les goûts de sa jeune femme. Ils étaient originaires de la province rhénane et portaient tous deux la blonde empreinte de leur pays. Ayant dû se fixer dans une ville d'Europe profitable à sa firme américaine, Wesendonck avait choisi Zurich de préférence à Lyon, à cause de l'élément allemand sans doute. L'année précédente, ils avaient assisté à l'exécution d'une symphonie de Beethoven que je dirigeais et la sensa-

tion que ce fait avait produite à Zurich leur avait suggéré le désir de me voir dans le cercle de leurs relations.

Cet hiver-là, après le nouvel an, je me laissai encore persuader d'organiser trois concerts de la Société de musique. J'avais posé la condition que je pourrais y faire exécuter quelques morceaux exceptionnels avec des musiciens de renfort. Personnellement, j'éprouvais grand plaisir à pouvoir diriger, avec tout le soin voulu, la musique d'*Egmont*, de Beethoven. Herwegh souhaitant vivement entendre quelque chose de moi, nous jouâmes, en son honneur, l'ouverture de *Tannhäuser* dont j'avais expliqué les tendances dans un programme écrit à cette occasion. J'en fis de même pour l'ouverture de *Coriolan*, qui obtint aussi une excellente audition.

Mes amis prenaient une part si vive à tout cela que je finis par céder aux prières du directeur de théâtre Lœwe et lui promettre de surveiller une représentation du *Fliegender Hollaender*, ce qui m'obligea à de nouveaux rapports, désagréables, bien que momentanés, avec une troupe théâtrale. Je dois dire aussi qu'une considération humanitaire avait influencé ma décision, car la représentation devait être au bénéfice du jeune maître de chapelle Schœneck, que j'avais pris en affection à cause de son véritable talent de directeur.

L'effort que me coûta cette incursion dans la région des répétitions d'opéra, région que je ne connaissais plus, ne contribua pas peu à aggraver mon énervement. Souffrant à l'excès, je devins infidèle à mes principes radicaux à l'égard des médecins et, écoutant le conseil de Wesendonck, je me confiai aux soins du docteur

Rahn-Escher. Cet homme, aux manières tranquilles, parvint, avec le temps et grâce à son traitement calmant et modéré, à me remettre dans une voie normale supportable.

Je ne souhaitais plus qu'une chose : commencer mon poème combiné des *Niebelungen*. Mais, pour trouver le courage de faire cet effort, j'attendais la venue du printemps. J'employai mon temps à de petits travaux parmi lesquels je mentionnerai une lettre à Liszt destinée à la publicité. A propos de la « Fondation Gœthe », j'exposai mes idées sur la nécessité de créer un théâtre allemand original. J'écrivis encore une seconde lettre, adressée à Franz Brendel, dans laquelle j'exprimai mon opinion sur la ligne de conduite que devait suivre une revue musicale.

De cette époque, je me rappelle une visite de Henri Vieuxtemps, venu à Zurich en compagnie de Belloni pour donner un concert. Comme autrefois à Paris, il réjouit mes amis en jouant du violon chez moi.

A l'entrée du printemps, Hermann Franck me fit aussi la surprise de sa visite. J'eus avec lui une conversation intéressante sur les récents événements politiques pendant lesquels je l'avais totalement perdu de vue. De son ton calme, il m'exprima son déplaisir de la fougue avec laquelle je m'étais mêlé à la révolution de Dresde. Très étonné, je me mépris sur le sens de ses paroles. Il m'expliqua alors qu'il m'avait toujours estimé capable de tous les enthousiasmes, mais qu'il ne m'avait pas cru assez étourdi pour prendre part à des entreprises aussi niaises. J'appris de lui l'opinion qui avait généralement

cours en Allemagne sur ces événements décriés par la calomnie et, à ma grande satisfaction, il me fut possible de rectifier son jugement, surtout à propos de Rœckel qui passait pour un lâche fripon. Franck me fut sincèrement reconnaissant de lui avoir ouvert les yeux.

Depuis que Rœckel avait été *gracié*, c'est-à-dire condamné aux travaux forcés à perpétuité, j'entretenais avec lui une petite correspondance, ouverte bien entendu. Le caractère de ses lettres me prouva qu'avec sa nature vaillante et gaie, il était plus heureux dans sa captivité que moi dans ma liberté, troublée par la perspective d'une vie sans espoir.

Le mois de mai arriva enfin. J'avais besoin d'un séjour de campagne qui fortifiât mes nerfs délabrés et me permît d'entreprendre mon travail de poète. A mi-hauteur du Zurichberg, non loin de notre demeure, nous trouvâmes une installation supportable dans la propriété Rinderknecht, et le 22 mai nous pouvions fêter mon trente-neuvième anniversaire par un repas rustique pris en plein air, avec, sous les yeux, le panorama des Alpes et du lac. Malheureusement le temps ne tarda pas à se gâter et la pluie persista presque tout l'été, exerçant sur mon humeur une influence contre laquelle j'avais toutes les peines du monde à réagir. Je me remis cependant à l'ouvrage et ayant commencé par la fin ma grande trilogie, je continuai dans ce sens toute la composition, de sorte qu'après avoir terminé la *Mort de Siegfried* et le *Jeune Siegfried*, j'achevai premièrement la pièce principale, la *Walkyrie*, et ne m'occupai qu'en dernier lieu

de son prologue : l'*Or du Rhin*. De cette manière j'avais, les derniers jours de juin, versifié toute la tétralogie.

Dans mes moments de loisir, j'écrivis aussi la dédicace à Liszt de la partition de *Lohengrin*, de même qu'une réprimande en vers adressée à un critique non autorisé de mon *Fliegender Hollaender;* je la fis paraître dans un journal suisse. Ma villégiature fut troublée par une fort désagréable affaire concernant Herwegh. Un jour, un sieur Haug, qui se disait ancien général romain du temps de Mazzini, se présenta chez moi afin de m'induire à entrer dans une sorte de complot organisé par une famille qu'avait outragée cet « indigne poète lyrique », ainsi qu'il qualifiait Herwegh. Je le congédiai sans l'écouter.

Une visite plus agréable et de plus longue durée fut celle de Julie, la fille aînée de mon amie vénérée, Mme Ritter. Elle avait épousé un jeune musicien de chambre de Dresde, nommé Kummer, et comme la santé de ce dernier semblait totalement perdue, ils étaient venus consulter un célèbre hydropathe qui faisait des siennes à quelques heures de Zurich. J'eus ainsi une bonne occasion de polémiser contre ce genre de cures, à la grande stupéfaction de mes jeunes amis qui me croyaient « enragé d'eau froide ». Cependant ayant abandonné le musicien de chambre à son sort, nous jouîmes, à la propriété Rinderknecht, de la présence de notre aimable jeune amie.

Satisfait du résultat de mes travaux et le mauvais temps ne cessant pas, je me décidai à retourner en ville à la fin de juin, pensant attendre dans notre demeure plus confortable les beaux jours d'été, avant d'entreprendre un voyage pédestre à travers les Alpes. J'espérais

que l'action en serait favorable à ma santé. Herwegh m'avait promis de m'accompagner ; mais des affaires apparemment fort ennuyeuses le retenant à Zurich, je partis seul vers la mi-juillet, en lui donnant rendez-vous dans le Valais. Je commençai mon excursion par Alpnacht sur le lac des Quatre-Cantons ; je voulais la faire tout entière à pied en suivant un plan à moi, d'après lequel je laissais de côté les points principaux de l'Oberland et parcourais les montagnes par des sentiers peu fréquentés. Je procédai en conscience et grimpai, entre autres, sur le Faulhorn, dans l'Oberland bernois, ascension assez difficile à cette époque. Par la vallée du Hasli, j'arrivai ensuite à l'Hospice de la Grimsel et m'informai auprès de l'aubergiste, homme de robuste apparence, sur les moyens d'escalader le Siedelhorn. Comme guide, il me donna un de ses valets. Cet individu, d'aspect rude et antipathique, me conduisit sur les champs de neige, non pas en suivant les zigzags habituels, mais en ligne droite, ce qui me fit soupçonner qu'il avait l'intention de m'épuiser. Sur la cime du Siedelhorn, je jouis de la vue admirable que présentent les colosses de l'Oberland quand on peut les contempler du sommet de l'un d'eux. Vers le sud, l'aspect subit des Alpes italiennes avec le mont Blanc et le mont Rose m'éblouit. Je n'avais pas manqué d'emporter une petite bouteille de champagne, à l'instar du prince Puckler dans son ascension sur le Snowdon, mais je ne sus à la santé de qui la vider.

Pour redescendre, mon guide se laissa glisser avec une rapidité vertigineuse sur les névés en s'aidant de son alpenstock ; moi, je le suivis lentement, enfonçant

avec précaution mes talons dans la neige. Le soir, j'arrivai harassé à Obergestelen où je me reposai deux jours, en attendant Herwegh. A sa place, arriva une lettre qui me tira violemment de mes impressions alpestres pour me jeter dans les ennuis bourgeois où se débattait le malheureux. Herwegh craignait qu'influencé par son adversaire, je ne portasse sur lui un jugement désobligeant. Je lui répondis de ne pas se faire de cheveux gris là-dessus et de me rejoindre, si possible, dans la Suisse italienne.

Je me remis donc en route, avec mon peu rassurant guide, pour monter au glacier et au col de Gries et redescendre par le versant sud des Alpes. A l'ascension, un spectacle attristant s'offrit à moi. La fièvre aphteuse régnait parmi le bétail des hauts pâturages et de nombreux troupeaux regagnaient en longues files la vallée pour y être soignés. Les vaches, horriblement amaigries, ressemblaient à des squelettes et c'était pitié de les voir se traîner péniblement. La nature florissante avec ses prairies luxuriantes semblait contempler d'une joie maligne cette misérable fuite.

Arrivé au pied de la raide paroi du glacier, je sentis mon humeur si déprimée et mes nerfs si tendus que je déclarai à mon guide ne plus vouloir continuer. L'homme, alors, eut l'air de me narguer à cause de ma faiblesse et se moqua grossièrement de moi. Mais la colère me rendit mes forces et je me mis à escalader si rapidement le glacier escarpé que ce fut au tour du guide de rester en arrière. Le passage du névé, qui dura deux heures, offrit des dangers dont même le valet de la Grimsel parut s'in-

quiéter, du moins pour sa propre personne. Une neige fraîchement tombée cachait les crevasses et empêchait de reconnaître les endroits dangereux. J'obligeai le guide à marcher en avant pour sonder le terrain. Enfin nous parvînmes au col qui, par une pente abrupte de neige et de glace, aboutit à la vallée de Formazza. Et de nouveau mon compagnon se risqua dans une descente hasardeuse en me faisant prendre tout droit par les passages les plus raides, au lieu de suivre des lacets prudents, de sorte que nous nous trouvâmes tout à coup au beau milieu d'un éboulis rapide. Le péril était imminent. Je sommai donc impérieusement cet imprudent de retourner sur ses pas avec moi pour aller rejoindre un sentier plus sûr que j'avais aperçu assez loin de là. Il obéit en maugréant.

Sortant de ce désert sauvage, je fus profondément impressionné par les premiers vestiges de civilisation. A la Bettelmatt, maigre alpage très élevé, le premier être humain que nous rencontrâmes fut un chasseur de marmottes. La solitude s'anima enfin aux superbes chutes de la Tosa, torrent qui se précipite dans la vallée en bondissant sur trois gradins successifs et en formant des cascades d'une imposante beauté. Dans notre descente continue, nous vîmes peu à peu la mousse et les lichens faire place à l'herbe et aux prairies et les broussailles se transformer en sapins toujours plus grands. Enfin, je me trouvai dans le riant vallon au bout duquel est situé le village de Pommath, en italien Formazza, but de notre course ce jour-là. Pour la première fois de ma vie, je goûtai du rôti de marmotte. Dès le lendemain matin, à peine remis de ma grande fatigue par un sommeil

insuffisant, je continuai mon chemin seul, après avoir payé et congédié mon guide qui s'en retourna à la Grimsel.

Au mois de novembre de cette même année, j'appris qu'en confiant ma vie à cet homme, je m'étais exposé à un véritable danger. A cette date, la Suisse entière fut émue de l'incendie de l'Hospice de la Grimsel, allumé par l'aubergiste lui-même. Celui-ci avait cru forcer ainsi les communes à lui renouveler son bail, mais voyant son crime découvert, il s'était noyé dans le petit lac au pied de l'hospice. Le domestique qui l'avait secondé dans son œuvre d'incendiaire avait été arrêté. En lisant son nom, je vis que c'était l'homme que le trop bienveillant hôtelier m'avait donné comme guide dans ma course solitaire sur le glacier. J'appris encore que peu de temps auparavant deux voyageurs francfortois, qu'il avait également accompagnés, avaient péri dans les neiges. Une fois de plus, je pus me féliciter d'avoir échappé à un danger mortel.

Les impressions que me laissa ma promenade dans la vallée de la Tosa sont inoubliables. Sortant d'un étroit défilé de roches qui encaissait la rivière, je fus surtout surpris par l'apparition soudaine de la végétation méridionale. L'après-midi, par un soleil brûlant, j'atteignis Domodossola et je me rappelai soudain une fine comédie, écrite dans le style de Platen par un auteur qui m'est demeuré inconnu. Édouard Devrient me l'avait fait lire à Dresde et les sentiments qui y étaient exprimés correspondaient à ceux que j'éprouvais précisément en quittant la sauvage nature du nord pour entrer dans celle de l'Italie, ouverte devant moi. J'ai souvenance aussi

d'un repas à l' « italiana » qui me fut servi d'une façon naïve et confortable.

Trop fatigué pour continuer ma marche et désireux de voir bientôt les bords du lac Majeur, je commandai une voiture qui devait me transporter avant la nuit à Baveno. Je me sentais si heureux de rouler seul dans mon cabriolet que je me rendis coupable d'un manque d'égards envers un officier italien auquel je refusai carrément la permission de m'accompagner, comme le vetturino était venu me le demander de sa part. Dans les beaux villages que je traversai, j'étais aussi ravi de l'élégante ornementation des maisons que de la physionomie agréable des gens. Une jeune mère qui se promenait, avec son enfant sur le bras, tout en chantonnant et en tournant son fuseau, est demeurée inoubliable dans ma mémoire.

Peu après le coucher du soleil j'aperçus les îles Borromées émergeant gracieusement des flots du lac et dans la joie de ce qu'allait m'apporter le lendemain, je ne pus m'endormir. Le jour suivant, la visite aux îles m'enchanta au point que mon ravissement m'inquiéta : je me demandais comment tout cela était possible et ce que je devais en faire. La sensation de me trouver dans un lieu auquel je n'appartenais pas, m'en chassa cependant au bout d'un jour. Je remontai le lac Majeur jusqu'à Locarno et, passant par Bellinzona, je me dirigeai sur territoire helvétique vers Lugano où, suivant mon plan primitif, je devais m'arrêter assez longtemps. Mais la chaleur y devint bientôt insupportable ; même les bains du lac surchauffé ne m'apportaient plus aucun rafraîchissement. J'étais, il est vrai, logé fort somptueusement dans une sorte de

palais qui, en hiver, abritait le gouvernement tessinois et en été servait d'hôtel. J'aurais pu être content si je n'avais examiné de trop près le mobilier malpropre dans lequel figurait aussi le fameux « pensoir » des *Nuées* d'Aristophane.

Je ne tardai pas à retomber dans l'état de santé dont j'avais souffert si longtemps et dans lequel mes nerfs surexcités ne me permettaient aucun repos, état où je retombais dès que je prenais la résolution de m'adonner à une agréable paresse. J'avais emporté de la lecture ; Byron, entre autres, devait servir à me distraire. Mais je me contraignis pour y trouver quelque plaisir et, plus j'avançais dans la lecture de *Don Juan*, plus cela me devenait difficile. Au bout de quelques jours, j'étais de nouveau à me demander ce que je faisais à Lugano, quand tout à coup Herwegh m'annonça son arrivée avec plusieurs amis. Un instinct bizarre me poussa alors à télégraphier à ma femme de me rejoindre aussitôt. Elle obéit à mon appel avec une célérité surprenante et débarqua de la diligence du Gothard à une heure avancée de la soirée. Elle était si fatiguée qu'elle s'endormit immédiatement sur le « pensoir » sans se laisser troubler par un orage, le plus violent que j'aie vu de ma vie. Le lendemain, mes amis de Zurich apparaissaient aussi.

Le principal compagnon de Herwegh était le docteur François Wille que j'avais déjà souvent vu chez lui. Wille se distinguait par un visage couvert de balafres provenant de ses duels d'étudiant et par ses boutades spirituelles et pittoresques. Établi depuis peu à Meilen, sur le lac de Zurich, il m'avait souvent engagé à aller

lui faire visite avec Herwegh. J'avais trouvé dans sa maison les habitudes des familles hambourgeoises aisées, car sa femme était fille du riche armateur Sloman. Bien qu'au fond il restât l'éternel étudiant, il avait réussi de bonne heure à se faire remarquer. Ayant été rédacteur d'un journal politique de Hambourg, il connaissait beaucoup de monde, racontait une foule d'anecdotes et passait pour un excellent causeur. Pour le moment, il semblait avoir pris à cœur de tirer Herwegh de ses sombres pensées et c'est lui qui l'avait enfin entraîné à faire ce voyage à pied auquel il n'arrivait pas à se décider.

En traversant le Saint-Gothard avec Wille et un professeur, Eichelberger, Herwegh s'était indigné de devoir marcher sur une belle route carrossable ; il trouvait qu'il n'est de mise d'aller à pied que sur les chemins où il est impossible de faire usage d'une voiture.

Après une excursion aux environs de Lugano où j'eus le désagrément d'entendre sans cesse les carillons enfantins des églises italiennes, je persuadai à la compagnie de m'accompagner aux îles Borromées, vers lesquelles je me sentais irrésistiblement attiré. Sur le bateau à vapeur du lac Majeur, nous rencontrâmes un étranger efflanqué, aux longues moustaches de hussard, que nous surnommâmes entre nous « général Haynau » ; nous nous amusions à le traiter avec une méfiance ostensible, mais nous découvrîmes bientôt que c'était un aimable et bienveillant patricien hanovrien qui, ayant longuement voyagé en Italie pour son plaisir, sut nous donner d'utiles renseignements sur la manière de s'entendre avec les Italiens. Ses recommandations nous facilitèrent

beaucoup la visite que nous fîmes aux îles Borromées.

Là, nos compagnons se séparèrent de moi et de ma femme, pour rentrer par le plus court chemin ; nous, nous comptions encore passer par le Simplon et le Valais et voir Chamonix. La fatigue que le voyage m'avait causée jusque-là me faisait pressentir que je ne recommencerais pas de sitôt une telle entreprise ; aussi étais-je désireux de visiter cette fois tout ce qui est digne d'être vu en Suisse. De plus, j'espérais que l'état dans lequel je me trouvais depuis longtemps changerait sous l'influence d'une nouvelle et forte impression venant du dehors. C'est pourquoi je ne voulais pas laisser échapper celle que j'attendais du mont Blanc. Elle ne fut obtenue qu'au prix de grandes difficultés. Arrivés de nuit à Martigny, nous trouvâmes tous les hôtels bondés ; nous n'eûmes de gîte que grâce à un postillon qui avait une liaison amoureuse avec une femme de chambre : celle-ci nous ouvrit illicitement le logis de ses maîtres, absents pour cette nuit. Dans la vallée de Chamonix, nous visitâmes, comme de juste, la Mer de glace et la Flégère, d'où le mont Blanc me produisit un effet saisissant. Cependant mon imagination était moins tentée par l'idée de l'ascension du colosse que par celle de la traversée du col des Géants, avec sa longue et majestueuse solitude. Longtemps, j'avais nourri le projet d'accomplir une fois encore une telle ascension. Mais à la descente de la Flégère, Minna se tordit le pied, et les suites de cet accident nous empêchèrent d'entreprendre toute autre excursion. Il nous fallut hâter notre retour par Genève.

Je revins de ce voyage si grandiose et si intéressant,

le seul pour ainsi dire que j'eusse jamais fait exclusivement pour ma santé, dans une disposition de singulier mécontentement ; la nostalgie me restait d'un je ne sais quoi de lointain qui donnerait à ma vie une autre direction.

De retour chez moi, je trouvai vraiment les signes précurseurs d'un changement de ma destinée. C'étaient les demandes et les commandes de différents théâtres allemands désireux de jouer *Tannhäuser*. La première fut celle du Théâtre de la cour, à Schwerin. La sœur cadette de Rœckel avait épousé l'acteur Moritz, que je connaissais de ma prime jeunesse. D'Angleterre, où elle avait été élevée, elle était revenue comme cantatrice en Allemagne. Or, la représentation de *Tannhäuser*, à Weimar, lui avait produit une telle impression qu'elle en avait parlé avec enthousiasme à plusieurs membres du théâtre de Schwerin, particulièrement au caissier Stock. Celui-ci, après avoir étudié personnellement l'opéra, avait recommandé chaudement à la direction de le faire représenter.

Les théâtres de Breslau, de Prague et de Wiesbaden suivirent bientôt cet exemple. A Wiesbaden, le maître de chapelle était mon ami d'enfance Louis Schindelmeisser. D'autres scènes s'annoncèrent à leur tour ; mais, ce qui m'étonna le plus, ce fut la demande du Théâtre de la cour de Berlin, par l'entremise de son nouvel intendant, M. de Hülsen. J'avais bien des raisons de supposer que, dans ce dernier cas, l'impulsion était venue de la princesse de Prusse, influencée par ma fidèle amie Frommann et par le succès des représentations de Weimar.

Cependant, autant je me réjouissais de l'accueil que faisaient à mon œuvre les théâtres de moyenne importance, autant m'effrayait la manière dont elle serait exécutée sur la plus grande des scènes allemandes. Je savais que dans les petites villes les représentations seraient dirigées par des maîtres de chapelle dévoués à ma personne et qui, assurément, avaient poussé eux-mêmes à la chose. Mais à Berlin, c'était tout différent. Comme maîtres de chapelle, il y avait Taubert, personnage vaniteux et sans talent, et cet Henri Dorn, l'ancien directeur de Riga, homme de funeste mémoire que je connaissais de longue date. Avec aucun d'eux je n'éprouvais le désir de m'entendre sur l'exécution de mon opéra et n'en voyais d'ailleurs pas la possibilité. Mais sachant leur mauvais vouloir, et n'ignorant pas leur manque de capacité, j'avais tout lieu de douter du succès de la représentation de *Tannhäuser* sous leur direction. Comme exilé, je ne pouvais me rendre à Berlin pour veiller à ce que l'exécution fût dans l'esprit de mon œuvre. Je demandai donc tout de suite à Liszt la permission de le proposer comme mon représentant et *alter ego*, à quoi il consentit volontiers. Mais lorsque je posai cette condition à l'Intendance berlinoise, on me répondit que la présence d'un maître de chapelle weimarien serait une grossière offense envers ceux de la cour de Prusse et qu'il me fallait par conséquent renoncer à cette clause. Il en résulta des essais de transactions sans fin qui n'aboutirent qu'à remettre à une époque assez éloignée la représentation de *Tannhäuser* à Berlin.

Toutefois, à partir de cette saison, *Tannhäuser* se

répandit avec une rapidité croissante sur les scènes de l'Allemagne. Mais j'éprouvai une grande inquiétude de ce fait, car je ne pouvais point me rendre clairement compte de l'esprit qui animait ces représentations. Ma présence étant interdite partout, j'essayai de faire comprendre mes intentions par le moyen d'une dissertation très détaillée renfermant toutes les instructions nécessaires à une représentation intelligente de mon opéra. Je fis imprimer, élégamment et à mes frais, ce livret assez volumineux, et à tout théâtre qui commandait la partition, j'en envoyais un certain nombre d'exemplaires destinés à être remis au maître de chapelle, au régisseur et aux acteurs principaux.

Dans la suite, je n'ai pas appris qu'une seule personne eût lu ces instructions ou s'en fût servie. En 1864, il ne me restait aucune des brochures que j'avais si généreusement distribuées. J'eus alors le plaisir de retrouver, non coupées, dans les archives du Théâtre de la cour, à Munich, toutes celles que j'avais envoyées autrefois. Je me suis vu ainsi dans l'agréable situation de pouvoir présenter cet écrit au roi de Bavière, qui me le réclamait ; de plus, j'en gardai quelques exemplaires pour moi et mes amis.

Par un destin bizarre, la propagation de mon opéra coïncidait avec ma résolution de composer une œuvre dont la conception me forçait à n'avoir aucun souci des conditions où travaillaient les théâtres allemands. La tournure inattendue que prenaient les événements n'influença nullement ma détermination. En ne déviant pas d'une ligne de mon plan, je trouvai au contraire le calme

nécessaire pour laisser les choses suivre leur cours en ce qui concernait les représentations de *Tannhäuser* et de mes autres opéras. Je ne me mêlai donc de rien, et quoique je fusse grandement étonné de n'entendre parler que de succès, mon jugement sur le théâtre en général et sur l'opéra en particulier resta ce qu'il était. Je demeurai inébranlable dans mon dessein de construire mes drames des *Niebelungen* comme si le théâtre d'alors n'existait pas et comme si le théâtre idéal de mes rêves devait nécessairement être créé un jour.

En octobre de cette même année, je mis la dernière main au poème de l'*Or du Rhin*, et clôturai ainsi le cycle des *Niebelungen*, tel que je l'avais esquissé en le commençant par la fin. En même temps, je remaniai le *Jeune Siegfried* et surtout la *Mort de Siegfried*, de façon à ce qu'ils eussent des proportions convenant à l'ensemble. Ce dernier drame acquit donc les développements nécessités par l'importance qu'il a dans la Tétralogie. De plus, je lui donnai un titre qui répondait mieux à sa signification et le nommai le *Crépuscule des dieux*. D'autre part, le drame du *Jeune Siegfried* n'ayant plus pour sujet qu'un unique épisode de la vie du héros, ce qui assignait à celui-ci sa place exacte aux côtés des personnages principaux du cycle, je pus appeler ce drame simplement *Siegfried*.

Il m'était fort pénible de ne plus pouvoir, sans doute de longtemps, donner connaissance de ce grand travail poétique à ceux qui, me semblait-il, y avaient porté de l'intérêt. Comme les théâtres me causaient de temps en temps la surprise de m'envoyer des tantièmes inattendus

pour *Tannhäuser*, je résolus d'utiliser une partie de cet argent à faire imprimer mon poème à quelques exemplaires, pour mon usage particulier. Je n'en voulais que cinquante dans une belle impression. Cette occupation me mettait de fort bonne humeur, mais l'impression n'était pas achevée que j'eus à surmonter un grand chagrin.

Il est certain qu'autour de moi je recevais des preuves de l'intérêt qu'inspirait mon grand poème, bien que la plupart de mes connaissances fussent tentées de le traiter de chimère ou même d'œuvre présomptueuse. Herwegh seul me témoignait une compréhension véritablement chaleureuse ; nous en parlions souvent ensemble et je lui lisais d'ordinaire les parties achevées. Sulzer, lui, était mécontent du remaniement de la *Mort de Siegfried* : à son avis, et bien qu'il convînt de l'utilité de certains changements, le drame tel quel était bon et caractéristique. C'est pourquoi il me pria de lui faire cadeau du manuscrit renfermant la version primitive et qui aurait pu se perdre.

Afin de me rendre compte de l'effet que produirait le poème entier, je me décidai, au milieu de décembre, peu de temps après l'avoir achevé, à passer quelques jours dans la propriété de la famille Wille pour en faire la lecture à notre petit cercle habituel. Outre Herwegh qui m'accompagnait, il s'y trouva Mme Wille et sa sœur, Mme de Bissing. Dans mes fréquentes visites à Mariafeld où j'arrivais à pied en deux heures, j'avais gagné l'amitié de ces deux femmes, qui formaient un public enthousiaste lorsque je leur jouais du piano à ma manière.

M. Wille, lui, n'était guère ravi de ces divertissements : il avouait franchement que la musique lui était un supplice ; avec son sans-gêne bon enfant, il avait cependant fini par prendre la chose du bon côté.

J'arrivai vers le soir, et tout de suite je me mis à lire l'*Or du Rhin*. Puis, comme il n'était pas tard et qu'on ne pensait pas que la fatigue me fût nuisible, je donnai encore la *Walkyrie*, qui dura jusqu'à minuit. Le lendemain matin, après le déjeuner, ce fut le tour de *Siegfried*, et le soir, pour finir, je fis la lecture du *Crépuscule des dieux*. J'eus lieu d'être satisfait de l'impression produite ; les deux dames surtout se livrèrent à de vifs épanchements sur ce qu'elles avaient éprouvé. Moi, malheureusement, cette lecture me jeta dans une agitation inquiète ; je ne pus dormir, et, le lendemain, j'évitai toute conversation avec un air si farouche que personne ne comprit mon départ précipité. Herwegh seul, qui m'accompagna aussi au retour, parut concevoir mon humeur : il la partagea en silence.

Je m'étais réservé une grande joie, celle d'offrir l'œuvre complètement terminée à mon ami Uhlig de Dresde, avec lequel j'avais correspondu régulièrement sur mon poème et qui avait suivi, phase par phase, son élaboration. Je n'avais pas voulu lui envoyer la *Walkyrie* avant d'avoir achevé l'*Or du Rhin*, puis j'attendis encore que le tout pût être présenté dans un bel exemplaire imprimé. Mais, au commencement de l'automne, les lettres d'Uhlig m'alarmèrent sur l'état de sa santé. Il se plaignit de quintes de toux fréquentes et finalement d'une extinction de voix absolue. Ce n'était, pensait-il,

que les conséquences de sa faiblesse de constitution ; il voulait la vaincre en fortifiant son corps par l'eau froide et les longues courses à pied. Si le métier de violoniste de théâtre l'épuisait, il se sentait toujours mieux portant après une marche de sept heures. Mais la toux et l'enrouement ne disparaissaient toujours pas et il avait de la peine à se faire entendre même en parlant de très près.

Jusque-là, espérant que son état amènerait enfin un médecin à lui faire suivre un traitement raisonnable, je n'avais pas voulu inquiéter le malheureux. Mais comme il continuait à m'affirmer sa foi dans les préceptes de l'hydrothérapie, je ne pus me dominer plus longtemps et lui conseillai vivement de laisser là cette folie et de se confier aux soins d'un médecin réfléchi : il ne s'agissait plus pour lui de se fortifier, mais de se ménager. Ma lettre le bouleversa ; il comprit que je le croyais gravement atteint de phtisie.

« Que deviendront ma femme et mes pauvres enfants, m'écrivit-il, s'il en est réellement ainsi ! » Hélas ! c'était trop tard. Rassemblant ses dernières forces, il essaya encore de tracer quelques mots pour moi ; à la fin, mon vieil ami Fischer, le directeur des chœurs, dut approcher son oreille tout près des lèvres d'Uhlig pour comprendre ses dernières volontés, dont il me fit part ensuite. La nouvelle de la mort suivit la lettre de Fischer avec une rapidité foudroyante : Uhlig expira le 3 janvier de l'année nouvelle 1853. Avec Lehrs, c'était le deuxième de mes amis vraiment dévoués que me ravissait cette maladie.

Devant moi, le bel exemplaire de l'*Anneau des Nie-*

belungen que je lui avais destiné, gisait inutile. J'en fis cadeau à mon filleul, le cadet de ses fils, auquel il avait donné le nom de Siegfried. Je priai sa femme de me faire parvenir ce qu'Uhlig avait laissé en fait d'écrits théoriques. Je reçus bien des choses importantes, parmi lesquelles ce traité sur la formation des thèmes, dont j'ai parlé.

Bien que la publication de ces études eût été pour moi un grand travail à cause des corrections indispensables, je demandai à M. Haertel, de Leipzig, s'il serait disposé à en payer de bons honoraires à la veuve. Il me répondit qu'il ne ferait pas pour rien cette édition, car les publications de ce genre n'étaient d'aucun rapport. Alors déjà je m'apercevais de la haine qui existait dans certains milieux contre tout musicien s'attachant à moi.

L'expérience de la mort d'Uhlig donna plus de poids à l'opposition que mes amis faisaient à mes théories hydrothérapiques. Herwegh réussit à persuader ma femme qu'après les fatigues des répétitions et des concerts dont je me chargeai encore cet hiver-là, elle devait m'engager à boire un verre de bon vin. Peu à peu, je repris l'habitude des excitants anodins tels que le thé et le café et mes amis remarquèrent avec plaisir que je redevenais un homme parmi les hommes. Le docteur Rahn-Escher, mon médecin, fut pendant nombre d'années un ami de la maison toujours bien accueilli ; par ses bons conseils, il se rendit maître de mes nerfs surexcités. Il donna une preuve de son jugement lorsque, vers le milieu de février, je me proposai de lire mon poème tétralogique à un grand cercle d'auditeurs et durant

quatre soirées consécutives. Le premier soir, je me refroidis fortement et m'éveillai le lendemain matin complètement enroué. Je déclarai aussitôt à Rahn combien je serais affecté de renoncer à ma lecture. Que faire pour me débarrasser au plus tôt de cet enrouement? Le docteur me recommanda de me tenir absolument tranquille tout le jour, puis de me faire conduire, bien couvert, à la salle de la conférence et de prendre alors quelques tasses de thé léger ; le reste irait de soi. Je risquais de tomber sérieusement malade si, au contraire, je me laissais dominer par le chagrin que me causait ce fâcheux contretemps. Et, en vérité, la lecture du drame passionné marcha on ne peut mieux. Le troisième et le quatrième soir, il en fut de même et je me sentis tout à fait guéri.

J'avais retenu pour ces séances une grande salle élégante de l'hôtel « Baur au lac », et je constatai avec surprise que chaque soir elle se peuplait davantage, bien que je n'eusse invité qu'un petit groupe de connaissances. Je leur avais, il est vrai, laissé la liberté d'amener avec elles les personnes qui leur paraîtraient attirées plus par un intérêt véritable que par la simple curiosité. L'effet de ces lectures fut très favorable : les hommes les plus marquants de l'université et du gouvernement m'en firent de grands éloges et exprimèrent des réflexions fort justes sur mon poème et sur les intentions artistiques qui s'y manifestaient. Le sérieux un peu sec mais convaincu de leurs appréciations me suggéra alors l'idée d'essayer jusqu'à quel point je pourrais mettre ces bonnes dispositions au service de mes tendances artis-

tiques. Se basant sur des observations toutes superficielles, on se figurait généralement qu'on pourrait m'amener à m'occuper du théâtre de Zurich. Je méditai donc de quelle façon, en tenant compte des conditions scéniques insuffisantes de la ville, mais en m'appuyant sur des principes raisonnables, il serait possible d'y réaliser un bon développement de l'art théâtral. Je couchai par écrit mes idées à ce sujet dans une dissertation ayant pour titre : *Un théâtre à Zurich*, et je la fis imprimer, permettant ainsi à chacun d'en prendre connaissance. L'édition d'une centaine d'exemplaires fut vendue sans qu'un résultat quelconque se fît remarquer.

Plus tard seulement, à l'occasion d'un banquet de la Société de musique, j'appris que de divers côtés on trouvait mes idées fort belles, mais irréalisables. Le vénérable Ott-Imhof déclara ne pas être de cet avis ; seulement, d'après lui, il manquait dans mes propositions la seule chose qui eût pu les rendre acceptables, c'était mon consentement à me charger moi-même de la direction de ce théâtre : nul autre que moi ne saurait mettre mes idées en pratique. Ayant dû répondre que je ne songeais nullement à une telle éventualité, l'affaire fut classée et, en mon for intérieur, je ne pouvais donner tort à ces messieurs. L'intérêt que j'inspirais aux Zurichois allait croissant. Mais comme je ne pouvais répondre au souhait de mes amis, désireux de voir au théâtre une de mes œuvres principales, j'offris finalement de choisir dans mes opéras quelques morceaux caractéristiques qui seraient joués sous ma direction, à condition toutefois qu'on me procurât les musiciens nécessaires à la réussite

de l'entreprise. Aussitôt une souscription s'ouvrit ; elle eut un plein succès, grâce à quelques riches amis des arts qui promirent de couvrir les frais du concert. Quant à moi, j'avais à réunir un orchestre tel qu'il me le fallait. De près et de loin, on appela de bons musiciens et après d'innombrables peines, je pus me flatter d'avoir trouvé un ensemble suffisant.

J'avais arrangé les concerts de manière que les musiciens étrangers restassent à Zurich d'un dimanche à l'autre, c'est-à-dire une semaine entière. La première moitié en fut consacrée exclusivement aux répétitions. Les auditions eurent lieu le mercredi 18, le vendredi 20 et le dimanche soir 22 mai 1853. Ce dernier jour, je célébrai en même temps mon quarantième anniversaire de naissance. J'avais eu la joie de voir mes ordres suivis ponctuellement. De Mayence, Wiesbaden, Francfort et Stuttgart ainsi que de Genève, Lausanne, Bâle, Berne et d'autres villes principales de la Suisse, des musiciens choisis étaient arrivés ponctuellement à Zurich le dimanche après-midi. Ils s'étaient rendus sur-le-champ au théâtre où on leur avait indiqué leur place dans l'orchestre, installé sur le plan qui m'avait valu de si bons résultats à Dresde ; de sorte que le lendemain ils étaient orientés et les répétitions purent commencer sans retard ni désordre.

Ayant ces gens à ma disposition du matin au soir, je leur fis exercer sans effort d'assez longues parties du *Fliegender Hollaender*, de *Tannhäuser* et de *Lohengrin*. J'eus plus de mal à former le chœur, mais celui-ci me donna aussi de la satisfaction. En fait de solo, je n'avais

pris que la ballade de Senta du *Fliegender Hollaender;* la femme du directeur de musique Heim la chanta d'une belle voix non exercée, mais avec un zèle irréprochable.

Toute l'entreprise ayant, en somme, un caractère plus patriarcal que public, j'avais cru réaliser le vœu d'un grand nombre de mes connaissances en les initiant, selon mes moyens, au caractère de ma musique. Or, pour cela, il était indispensable de connaître le canevas poétique de mes œuvres. J'avais donc invité ceux qui pensaient fréquenter le concert à venir, trois soirs durant, écouter, dans la salle de la Société de musique, la lecture du texte des trois opéras dont étaient tirés les morceaux figurant au programme. On répondit avec ardeur à mon invitation et je pus me dire que mon public zurichois était mieux préparé que nul autre à l'audition des fragments caractéristiques de mes œuvres.

Ces concerts furent particulièrement émouvants pour moi parce que c'était la première fois que j'entendais quelque chose de mon *Lohengrin* exécuté par un orchestre. Je pus me rendre compte ainsi de l'effet produit par mes combinaisons d'instruments dans le prélude. Entre deux concerts, il y eut un banquet et sauf celui de Pesth plus tard, celui de Zurich est le seul qu'on ait jamais organisé en mon honneur. Le toast de M. Ott-Usteri, le respectable président de la Société de musique, me toucha sincèrement. Il s'adressa aux musiciens venus de côtés si différents et les rendit attentifs au but et aux résultats de cette réunion, leur recommandant d'emporter avec eux la conviction qu'ils avaient participé à un grand

événement dans le domaine d'un art nouveau et qu'ils en récolteraient des fruits précieux.

La sensation qu'occasionnèrent ces concerts se répandit de plus en plus en Suisse ; de très loin on nous pria de répéter ces auditions. Il me fut assuré que je pourrais redonner les trois concerts la semaine suivante sans craindre une moins forte affluence d'auditeurs. Lorsqu'on discuta la chose et que j'objectai ma fatigue et aussi mon désir de laisser à ces exécutions leur caractère extraordinaire, je fus heureux de rencontrer chez l'ami Hagenbuch une approbation aussi intelligente qu'efficace. On termina donc la fête et les musiciens purent repartir à la date convenue.

J'avais espéré que Liszt serait des nôtres à ces concerts, lui qui, en mars, avait célébré une « Semaine wagnérienne » à Weimar en représentant les trois opéras dont je n'avais donné que des fragments à Zurich. Malheureusement, il lui avait été impossible de se libérer assez tôt ; il me promit sa visite pour le commencement de juillet. D'Allemagne, mes fidèles amies Julie Kummer et Émilie Ritter étaient seules arrivées à temps. Elles partirent pour Interlaken les premiers jours de juin, et comme je sentais moi-même le besoin de me reposer, je les rejoignis avec ma femme à la fin de ce mois. Mais ce séjour d'agrément fut complètement gâté par une pluie continuelle. Le 1er juillet cependant, au moment où, désespérés, nous nous apprêtions tous les quatre à retourner à Zurich, le temps se remit au beau. Nous l'accueillîmes avec enthousiasme, affirmant qu'il nous était apporté par Liszt ; et en effet, dès notre retour à

Zurich, mon grand ami y débarquait plein d'entrain. Et ce fut une de ces semaines de joie dont chaque jour et chaque heure renferme un riche trésor de souvenirs.

Je venais de m'installer au deuxième étage d'une des maisons Escher où jusqu'alors j'avais habité un rez-de-chaussée horriblement étroit. Mme Stockar-Escher, copropriétaire de l'immeuble, femme d'un talent artistique personnel (elle faisait de l'aquarelle en amateur) et pleine d'enthousiaste dévouement pour moi, s'était efforcée de rendre ce nouveau logis très agréable. Le goût inné que j'ai pour les installations confortables avait été avivé par mon séjour dans l'établissement d'Albisbrunn et exaspéré par les privations. Je pus lui donner libre cours, car les commandes de plus en plus nombreuses de mes opéras avaient amené une amélioration inattendue dans ma situation pécuniaire. J'arrangeai donc mon logis aussi confortablement que possible, achetant sans retenue des tapis et des meubles neufs. Lorsque Liszt entra chez moi, il s'extasia sur ce qu'il appela ma « petite élégance ».

Pour la première fois, j'eus le plaisir d'apprendre à connaître le compositeur en mon ami. Nous parcourûmes avec ardeur plusieurs de ses morceaux pour piano, devenus célèbres plus tard, de même que quelques-unes des compositions symphoniques qu'il venait d'achever. J'eus l'occasion de dépeindre, dans une lettre à Mme de Wittgenstein et qui a été publiée, l'impression que j'éprouvai alors. Le plaisir que je ressentais pour tout ce que j'apprenais de Liszt était grand et sincère et surtout remarquablement stimulant. N'allais-je pas moi-même, après une si longue interruption, m'adonner de

nouveau à la production musicale? Que pouvais-je souhaiter de meilleur pour moi et de plus fécond que l'intimité si longtemps désirée de cet ami, alors dans la pleine maîtrise de son talent, de cet ami qui s'était si généreusement voué à la diffusion de mes œuvres et avait su les faire comprendre?

Ces jours de bonheur risquant de devenir étourdissants par la foule inévitable des amis et connaissances qui venaient nous voir, nous nous échappâmes pour faire une excursion au lac des Quatre-Cantons. Herwegh seul nous accompagna. Au Grütli, Liszt eut la jolie idée de nous offrir de nous tutoyer mutuellement en buvant aux trois sources qui sourdent du rocher. Mais alors l'ami nous quitta après avoir pris rendez-vous avec moi pour l'automne.

Je me serais senti bien délaissé après le départ de Liszt si les Zurichois ne s'étaient pas chargés de me distraire d'une manière qui m'était nouvelle. On avait enfin achevé le chef-d'œuvre calligraphique du diplôme d'honneur que la Société de chant de Zurich avait décidé de me décerner et la remise solennelle de ce document devait être accompagnée d'un grand cortège aux flambeaux auquel prendraient part tous ceux qui, officiellement ou individuellement, s'intéressaient à moi. Par une belle soirée d'été, je vis donc arriver au Zeltweg, musique en tête, une foule imposante de porteurs de torches qui m'offrit un spectacle unique et me produisit une impression sans pareille.

On chanta et, de la rue, le discours du président de la Société monta jusqu'à moi. J'étais si ému que je me

laissai emporter par mon tempérament sanguin, et, mon imagination se mettant de la partie, je fis, dans ma réponse, des allusions non dissimulées à la possibilité de voir les éléments bourgeois de Zurich donner l'élan qui réaliserait mon grand idéal artistique. On crut, je pense, que j'entendais parler d'un épanouissement spécial des Sociétés chorales masculines de la ville et l'on se montra assez satisfait de mes prédictions hardies. En dehors de ce quiproquo dont j'étais seul coupable, je gardai de cette soirée et de ses suites une disposition d'esprit absolument bienfaisante et gaie.

Mais je n'arrivais toujours pas à me débarrasser de la crainte et de la timidité qui s'emparaient de moi chaque fois qu'après une longue interruption je voulais me remettre à composer. De plus, j'étais fortement fatigué par tout ce que j'avais fait et éprouvé, et l'instinct malheureux qui depuis mon départ de Dresde me poussait sans trêve à rompre définitivement avec mon passé et à rechercher des conditions nouvelles de vie, me tourmentait plus que jamais.

Je me figurai qu'avant d'entreprendre un travail aussi colossal que la mise en musique de mes *Niebelungen*, il me fallait tenter, une dernière fois, de me créer dans un autre milieu une existence plus en harmonie avec mes besoins intimes que ne l'était celle où j'avais dû accepter tant de compromis. Tout d'abord, je fis le plan d'un voyage en Italie et je pensais aller aussi loin que le permettait ma condition de réfugié politique. La réalisation de ce désir m'était rendue facile par les moyens que m'offrait mon ami Wesendonck, dont la sympathie ne

se démentit jamais dès lors. Toutefois, ce voyage ne pouvait s'effectuer avant l'automne, et moi, comprenant d'autre part que pour en jouir il était nécessaire de fortifier mes nerfs par la cure que me conseillait mon médecin, je résolus de me rendre tout d'abord aux bains de Saint-Moritz en Engadine. Je me mis donc en route dans la seconde moitié de juillet, en compagnie de Herwegh.

Il est curieux que ce qui, dans les carnets des autres gens, ne serait noté que comme un simple voyage ou une visite, prend toujours chez moi les proportions d'une aventure. Cette fois encore, il en fut ainsi. Pendant notre trajet, nous fûmes arrêtés à Coire, où nous avions trouvé la diligence de l'Engadine retenue jusqu'à la dernière place. Avec cela, une pluie battante et un hôtel inconfortable. Pour nous distraire, nous n'avions que les livres. Je pris le *Divan oriental* de Gœthe, à la lecture duquel je m'étais préparé par l'étude des œuvres de Hafiz, dans la traduction de Daumer. A présent même, je ne puis songer à certaines réflexions de Gœthe dans les éclaircissements qu'il donne sur ces poésies, sans me rappeler immédiatement cet incident si désagréable de notre voyage dans l'Engadine.

A Saint-Moritz, nous n'eûmes pas plus de chance. Le bon hôtel qu'on y voit aujourd'hui n'existait pas encore ; il fallut nous contenter du gîte le plus primitif, ce qui m'ennuya surtout à cause de Herwegh, qui ne faisait ce séjour que pour son plaisir et non pour sa santé. Bientôt cependant, nous nous déridâmes à la vue des grandioses aspects que présente cette haute vallée où ne

croît que de l'herbe et nous fîmes des excursions sur les sentiers abrupts qui conduisent aux vallons italiens. Puis nous entreprîmes une course plus sérieuse en visitant le glacier de Rosetsch. Le maître d'école de Samaden nous servit de guide. En pénétrant dans le massif de la Bernina, dont la beauté surpasse même celle du mont Blanc, nous avions compté qu'une jouissance extraordinaire nous récompenserait de nos peines. Malheureusement, elle fut gâtée pour mon compagnon par les trop grandes fatigues qui résultèrent de notre longue marche à travers cet admirable glacier. Moi, j'éprouvai, cette fois encore, et à un degré supérieur, le sentiment d'auguste sainteté de la solitude et celui de la quiétude presque engourdissante que les choses inanimées répandent sur la vie bouillonnante de l'organisme humain.

Après avoir marché péniblement deux heures sur le glacier et avant de reprendre le dur chemin du retour, nous nous restaurâmes en déjeunant des provisions que nous avions emportées et en buvant le champagne frappé dans une crevasse de glace. Cette descente, je la fis au moins deux fois, car, à ma surprise, Herwegh se révéla alpiniste extrêmement craintif. Souvent il me fallut passer et repasser devant lui les endroits dangereux, jusqu'à ce qu'il pût se résoudre à les franchir lui-même.

Je pus constater l'appétit extraordinaire que procure l'air de ces régions, lorsque, arrivés au premier chalet, nous nous régalâmes d'un lait délicieux. J'en avalai de tels flots que nous en restâmes stupéfaits, d'autant plus que je n'en ressentis aucun malaise. Quant aux eaux ferrugineuses de Saint-Moritz, on les disait très efficaces,

qu'on les bût on qu'on s'y baignât. Sur moi, elles eurent le même effet que toutes les eaux médicinales : mon tempérament agité en retira plus de mal que de bien.

Dans mes heures de repos, je lus les *Affinités électives* de Gœthe, que je n'avais que feuilletées dans ma première jeunesse. Cette fois, je dévorai littéralement le livre, mot à mot, et il devint le sujet de violentes discussions entre moi et Herwegh. Connaisseur expérimenté des singularités de notre grande littérature poétique, Herwegh croyait devoir défendre le caractère de Charlotte contre mes attaques. L'emportement dont je faisais preuve dans nos colloques me prouva où j'en étais encore à quarante ans. A part moi, je dus m'avouer que mon compagnon jugeait l'œuvre de Gœthe plus objectivement que moi, dont l'âme était toujours embarrassée d'un joug. Si jamais Herwegh avait senti ce joug, il s'y était résigné et les rapports singuliers qu'il entretenait avec sa maîtresse femme étaient sans doute pour quelque chose dans cette résignation.

Ma cure tirant à sa fin, et m'apercevant que je n'en aurais plus grand profit, nous reprîmes vers la mi-août le chemin de Zurich. Là, je m'apprêtai avec impatience à partir pour l'Italie.

Septembre arriva enfin, le mois le plus propice à un voyage au Midi, à ce qu'on m'avait assuré. Je me mis en route par Genève, l'imagination remplie des choses extraordinaires qui m'attendaient et me permettraient de réaliser mon rêve. De nouveau, les aventures les plus surprenantes illustrèrent ce voyage jusqu'à Turin où je parvins en voiture particulière après avoir traversé le

mont Cenis. Cette ville me déplut ; au bout de deux jours, je filais sur Gênes. Là, enfin, le miracle désiré sembla s'accomplir. Aujourd'hui encore, l'admirable impression de Gênes domine tous mes souvenirs d'Italie. Pendant quelques jours, je vécus dans une véritable ivresse. Mais la solitude où je me voyais fut cause sans doute que je ne tardai pas à me sentir de nouveau délaissé et malheureux à l'idée que jamais je ne serais à mon aise dans ce monde étranger. Incapable de suivre un plan régulier pour visiter les chefs-d'œuvre de la ville, sans direction aucune, je me laissai aller à jouir de ce nouvel élément d'une façon qu'on pourrait appeler musicale. Avant tout, je me mis à la recherche du coin de terre tranquille où j'aurais envie de rester pour déguster mes impressions, car toujours j'étais poussé par le besoin de découvrir l'asile qui m'accorderait l'harmonieux repos nécessaire à mon travail d'artiste.

Mais, ayant abusé de boissons glacées, j'attrapai la dysenterie et, à mes transports, succéda un abattement complet. Pour fuir le vacarme du port près duquel je logeais et trouver la tranquillité absolue, je crus bien faire de m'embarquer pour la Spezzia huit jours après mon arrivée à Gênes. Le vent contraire qui soufflait fit de cette unique nuit de navigation une pénible aventure. Le mal de mer augmenta ma dysenterie et j'arrivai à la Spezzia dans un état de si déplorable épuisement que je fus presque incapable de me traîner jusqu'au meilleur hôtel, qui, à mon grand effroi, se trouva situé dans une rue étroite et bruyante. Après une nuit de fièvre et d'insomnie, je me contraignis à une promenade dans les envi-

rons de la ville, sur les collines couvertes de forêts de pins. Tout me parut désert et nu, et je me demandai ce que j'étais venu faire là. En rentrant, l'après-midi, je m'étendis sur un canapé très dur, attendant le sommeil si désiré. Il ne vint pas. Je tombai seulement dans une sorte de somnolence pendant laquelle il me sembla que soudain j'enfonçais dans un rapide courant d'eau. Le bruissement de cette eau prit bientôt un caractère musical : c'était l'accord de *mi bémol* majeur retentissant et flottant en arpèges ininterrompus ; puis ces arpèges se changèrent en figures mélodiques d'un mouvement toujours plus rapide, mais jamais le pur accord de *mi bémol* majeur ne se modifia et sa persistance semblait donner une signification profonde à l'élément liquide dans lequel je plongeais. Soudain, j'eus la sensation que les ondes se refermaient en cascades sur moi et, épouvanté, je me réveillai en sursaut. Je reconnus immédiatement que le motif du prélude de *l'Or du Rhin* venait de se révéler tel que je le portais en moi sans être parvenu encore à lui donner une forme. En même temps, je compris la singularité de ma nature : c'est en moi-même que je devais chercher la source de vie et non au dehors.

Je résolus de retourner sur-le-champ à Zurich et de commencer la composition de mon grand poème. Je télégraphiai à ma femme afin de la prévenir qu'elle eût à préparer mon cabinet de travail. Le soir même, je pris la diligence qui, descendant la « Riviera di Levante », conduisait à Gênes. Pendant toute cette journée de voyage j'eus l'occasion d'admirer les beautés du pays ; les couleurs diverses que me présentait cette nature me

ravissaient : le rouge des montagnes rocailleuses, le bleu du ciel et de la mer, le vert transparent des pins et même le blanc éclatant d'un troupeau de bœufs agirent si fortement sur moi que je regrettai en soupirant que la jouissance de tout cela ne pût servir à l'ennoblissement de mes sens.

A Gênes, je me retrouvai agréablement ranimé et, croyant avoir cédé à une sotte faiblesse, je me ravisai et repris mon projet primitif. Je m'occupais déjà des moyens de gagner Nice par la « Riviera di Ponente » qu'on m'avait tant vantée. Mais je m'étais à peine décidé que je m'apercevais que ma gaieté ne provenait pas du pays où j'étais, mais bien de ma résolution de me remettre au travail. Il me suffisait de renoncer à cette idée pour retomber dans mon ancienne humeur et ressentir même des symptômes de dysenterie. Je compris enfin : j'abandonnai le projet de Nice et, prenant le chemin le plus rapide par Alexandrie et Novare, sans me soucier des îles Borromées près desquelles je passai, je rentrai par le Gothard à Zurich.

Une seule chose eût été capable de me rendre mon contentement intime : pouvoir entreprendre tout de suite mon grand travail. Or, j'en prévoyais une interruption prochaine et prolongée par le rendez-vous que Liszt m'avait donné à Bâle pour le mois d'octobre. Agité et mal disposé, j'essayai de tuer le temps en allant voir ma femme à Baden-am-Stein où, croyant à une longue absence de ma part, elle s'était rendue pour une cure. Suivant l'habitude que j'ai d'accepter les conseils qui me sont donnés avec conviction sur ma santé, je me laissai persuader de prendre aussi quelques-uns de ces bains

chauds ; mais ils aggravèrent mon excitation d'une manière inquiétante.

Enfin, le moment de la réunion de Bâle arriva. Liszt, sur l'invitation du grand-duc de Bade, avait organisé et dirigé à Carlsruhe un festival musical dont la tendance avait été de donner des auditions dignes de nos propres compositions. Comme il m'était encore défendu de mettre le pied sur le territoire de la Confédération germanique, Liszt avait choisi Bâle, le point le plus rapproché de la frontière badoise, pour y amener les jeunes amis qui s'étaient réunis autour de lui à Carlsruhe et qui désiraient me voir. Je fus le premier au rendez-vous. Le soir, j'étais seul, assis dans la salle à manger de l'hôtel des « Trois-Rois » quand, tout à coup, dans le vestibule, retentit le motif de la fanfare de *Lohengrin* dans l'appel du roi ; il était chanté par un chœur de voix d'hommes peu nombreuses, mais fortes. La porte s'ouvrit et une bande joyeuse fit irruption, Liszt en tête. Je revis alors Hans de Bülow, après son hiver aventureux à Zurich et à Saint-Gall ; avec lui se trouvaient Joachim, Peter Cornélius, Richard Pohl et Dyonis Pruckner.

Pour le lendemain, Liszt m'annonça la visite de son amie la princesse Caroline de Wittgenstein et de sa fille, la jeune Marie. Il ne pouvait en être autrement : cette réunion qui, malgré son air familier, avait un certain air de grandeur, comme tout ce qui venait de Liszt, devint avec les heures d'une gaieté extraordinaire. A l'instant le plus bruyant, je remarquai que Pohl avait disparu ; je le connaissais par l'ardeur avec laquelle il soutenait notre cause dans des articles qu'il signait

« Hoplit ». Je sortis donc subrepticement à sa recherche et le rejoignis dans la chambre écartée où, souffrant de violents maux de tête, il s'était déjà couché. Mon apitoiement sincère le réconforta si bien qu'il se prétendit soudain guéri ; il sauta hors de son lit, s'habilla hâtivement en acceptant mon aide et me suivit auprès de la société avec laquelle nous passâmes joyeusement une partie de la nuit.

La fête fut complète quand, le lendemain, arrivèrent les deux dames attendues. Pendant quelques jours, elles formèrent le centre de nos réunions. L'extrême vivacité de la princesse Caroline et la part ardente qu'elle prenait à tout ce qui nous enthousiasmait la rendaient irrésistible ; tous ceux qui, à cette époque, eurent l'occasion de l'approcher le certifieront. Témoignant le même intérêt aux questions les plus élevées qui nous occupaient et aux plus minces détails de nos relations personnelles avec le monde, elle provoquait chez chacun de nous une sorte d'extase qui animait au plus haut point nos meilleures facultés. Sa fille, âgée de quinze ans, nous charmait par son air rêveur. Sa toilette et sa tenue étaient d'une jeune fille à peine adolescente, aussi l'avais-je honorée du titre de l' « Enfant ». Lorsque nos discussions ou notre gaieté devenaient trop vives et frisaient la pétulance, son œil sombre et rêveur conservait sa belle placidité, et nous sentions involontairement que dans les problèmes qui nous émouvaient, l'Enfant représentait la sagesse de l'innocence.

Il ne fut pas difficile de m'amener à faire la lecture de mes *Niebelungen*, car j'avais alors la faiblesse de les réciter

volontiers en public (chose qui, soit dit en passant, agaçait Herwegh) ; mais le moment de la séparation approchant, je ne choisis que *Siegfried*. Liszt allant voir ses enfants à Paris, nous l'accompagnâmes tous jusqu'à Strasbourg. Moi, je m'étais décidé à le suivre à Paris, tandis que la princesse se croyait obligée de retourner à Weimar avec sa fille. Pendant les quelques heures de ce court arrêt en Alsace, ces dames me prièrent de continuer la lecture de mes œuvres, mais nous n'en trouvâmes pas le loisir.

Le matin du départ, Liszt vint m'éveiller en m'annonçant que la princesse et sa fille nous accompagnaient à Paris. Il ajouta en riant que Marie avait décidé sa mère parce qu'elle voulait connaître encore les autres parties des *Niebelungen*. Je fus enchanté du tour aventureux que prenaient nos plans de voyage ; malheureusement, le moment était venu aussi de nous séparer de nos jeunes compagnons.

A propos de Joachim, qui s'était toujours tenu modestement, presque craintivement à l'écart, Bülow m'expliqua qu'une sorte de timidité mélancolique s'emparait du jeune artiste quand il était devant moi, et cela à cause des opinions que j'avais exprimées dans mon fameux article sur le « Judaïsme ». Montrant une de ses compositions à Bülow, il lui avait demandé s'il trouvait vraiment quelque chose de « juif » dans ce travail. Ce trait touchant, je dirai presque émouvant, me poussa à dire un adieu particulièrement affectueux à Joachim et je l'embrassai cordialement. Je ne l'ai plus revu depuis (1),

(1) Ceci a été écrit en 1869.

mais j'ai appris dans la suite les choses les plus extraordinaires sur son animosité contre Liszt et contre moi.

En retournant en Allemagne, nos jeunes amis eurent l'amusante mésaventure d'entrer en conflit avec la police qui les arrêta comme perturbateurs du repos public : ils avaient fait leur entrée à Bade aux sons bruyants de la fanfare de *Lohengrin* et la population avait eu grand'-peine à comprendre le sens de cette manifestation.

Notre commun voyage à Paris, de même que le séjour dans cette ville, fut riche en impressions profondes, résultat de l'amitié presque passionnée que nous avions l'un pour l'autre. Le soir de notre arrivée, fort tard, après être parvenus à loger ces dames à l' « Hôtel des Princes », Liszt m'entraîna dans une promenade sur les boulevards absolument déserts à cette heure avancée. Je crois que nos sentiments alors étaient aussi différents que l'étaient nos souvenirs.

Le lendemain, quand j'entrai dans la chambre de mon ami, il me dit avec un sourire particulièrement amical que la princesse Marie se montrait déjà fort agitée, tant elle était désireuse d'entendre une nouvelle lecture. Pour mon compte, Paris m'était indifférent ; la princesse Caroline désirant de son côté être remarquée le moins possible, et Liszt étant occupé par ses affaires de famille, il en résulta cette aventure originale qu'avant même d'avoir mis le pied sur le pavé de Paris, nous consacrâmes la première matinée à continuer la lecture commencée à Bâle. Et les jours suivants, on n'eut de cesse que je n'eusse lu à haute voix toutes les parties de mon *Anneau des Niebelungen.*

Alors enfin, Paris reprit ses droits. Mais tandis que ces dames parcouraient les musées, moi, je me retirai solitaire dans ma chambre, tourmenté par de désagréables maux de tête nerveux. Cependant, sur les instances de Liszt, je pris part à diverses distractions. Dès son arrivée, il avait loué une loge pour une représentation de *Robert le Diable,* pensant faire voir ainsi sous un aspect favorable le célèbre Grand-Opéra à ces dames. J'ai lieu de croire que mes amis ne furent pas exempts de la misérable humeur dont je fus assailli moi-même à ce spectacle. Mais Liszt avait encore d'autres intentions : il m'avait prié de venir en habit, et satisfait de ma bonne volonté à lui obéir, il m'engagea, dans l'entr'acte, à faire avec lui un tour au foyer. Il était clair qu'il se rappelait certaines soirées de jeunesse particulièrement animées passées dans ce foyer, et ces souvenirs le leurraient sur la tristesse de la soirée d'aujourd'hui. Sans trop savoir pourquoi nous avions entrepris cette promenade, nous retournâmes assez fatigués dans notre loge.

Une impression des plus stimulantes et presque comparable à celle que m'avait produite jadis la *Symphonie avec chœurs* exécutée par l'orchestre du Conservatoire, fut celle que je ressentis à l'audition des quatuors en *mi bémol majeur* et en *ut dièze mineur* de Beethoven, à laquelle nous avions été invités, mon ami et moi, par la Société des quatuors Morin-Chevillard. A ma très heureuse surprise, je reconnus de nouveau les avantages énormes du zèle intelligent par lequel les Français se rendent maîtres des trésors d'une musique qu'en Allemagne on traite encore si brutalement. A Paris seulement,

j'appris à connaître vraiment le quatuor en *ut dièze mineur*, et pour la première fois, je compris clairement sa mélodie. Ce séjour à Paris ne m'eût-il laissé que cet unique souvenir, celui-ci eût suffi pour rendre cette époque importante et inoubliable.

Cependant, d'autres souvenirs encore sont restés gravés plus ou moins profondément dans mon esprit. Un jour, Liszt m'emmena passer la soirée chez ses enfants qui vivaient très retirés à Paris, sous la garde d'une institutrice. C'était bien nouveau pour moi d'observer mon ami entre ses filles qui grandissaient encore et son fils presque adolescent. Lui-même s'étonnait, semblait-il, de jouir des joies d'une paternité dont, pendant tant d'années, il n'avait connu que les soucis. Ici aussi on en vint à me faire lire quelque chose, cette fois le dernier acte du *Crépuscule des dieux*, qui forme la fin du poème. Berlioz arriva sur ces entrefaites ; il prit son parti de sa malchance avec amabilité et convenance.

Le lendemain, il nous invita à un déjeuner d'adieu, car il partait pour une tournée de concerts en Allemagne et avait déjà emballé sa musique. Liszt nous joua des passages de *Benvenuto Cellini* de Berlioz, que celui-ci accompagna en chantant à sa manière originale et sèche. C'est là que, sans savoir longtemps qui c'était, je vis Jules Janin, le célèbre feuilletonniste parisien ; il ne me frappa que par son langage nonchalant de Parisien absolument incompréhensible pour moi.

Nous eûmes encore la distraction d'un dîner suivi de soirée chez Érard, le fameux fabricant de pianos. Ici, de même qu'à un dîner offert par Liszt au Palais-Royal,

je revis les enfants de mon ami. Le plus jeune, son fils Daniel, me frappa et m'émut par sa vivacité et sa grande ressemblance avec son père. Chez ses filles, en revanche, je ne remarquai qu'une grande timidité.

Je me rappelle aussi un soir passé chez Mme Kalergis, la femme remarquable que je revoyais pour la première fois après la représentation de *Tannhäuser* à Dresde. A table, elle me posa une question au sujet de Louis-Napoléon ; moi, dans mon énervement mêlé d'amertume, je m'oubliai au point de répondre qu'on ne pouvait rien attendre d'un homme qu'une femme ne serait jamais capable d'aimer véritablement, et ma réplique jeta un froid dans la conversation. Après le dîner, pendant que Liszt jouait du piano, la jeune Marie de Wittgenstein s'aperçut de ma réserve et de ma tristesse qui provenaient en partie de mes maux de tête et en partie du sentiment d'être absolument étranger à cette société. Je fus touché d'avoir excité son intérêt et je lui rendis grâce du sentiment qu'elle avait éprouvé en me montrant sa sympathie et en cherchant à me distraire.

Après huit jours qui m'avaient horriblement fatigué, mes amis quittèrent Paris. Puisque je n'avais pourtant pas pu me remettre au travail, je résolus de ne pas m'en aller sans avoir acquis la tranquillité d'esprit nécessaire à mon grand projet. J'offris donc à ma femme de venir me trouver afin qu'elle pût revoir ce Paris où nous avions passé ensemble par tant de misères. Lorsqu'elle fut là, Kietz et Anders devinrent nos hôtes réguliers ainsi qu'un jeune Polonais, fils de ce comte Vincent Tyskiewicz qui, dans les anciens temps, avait été l'objet de ma vénéra-

tion enflammée. Ce très jeune homme n'était pas né encore à l'époque où j'avais connu son père. Passionné de musique comme beaucoup de jeunes gens d'à présent, il avait fait parler de lui à Paris : assistant à une représentation du *Freischütz* que l'on s'était permis de mutiler et de modifier selon la coutume du Grand-Opéra, il s'était révolté contre le « vol » que l'on commettait ainsi envers ceux qui connaissaient l'œuvre, et il avait intenté un procès au théâtre pour se faire rembourser le prix de son billet. Il voulait de plus fonder un journal dans lequel il démontrerait qu'à Paris le laisser aller de la musique officielle était une insulte au bon goût du public.

Un jeune prince, Eugène de Wittgenstein-Sayn, connaissance de Liszt, était aussi resté en relations avec moi. Assez bon artiste amateur, il fit de moi un médaillon pour lequel je dus poser plusieurs fois et qui, avec l'aide de Kietz, ne réussit pas trop mal.

J'avais encore des consultations importantes avec le docteur Lindemann, jeune médecin ami de Kietz. Il s'efforçait de me faire perdre ma foi à l'hydrothérapie et voulait me convertir à sa théorie sur la vertu des poisons. Il avait acquis une certaine considération dans la Faculté de Paris en se vaccinant lui-même divers poisons, devant témoins, dans un hôpital, et en en étudiant consciencieusement les effets sur son organisme. Lindemann se faisait fort de me guérir de ma nervosité, si je lui permettais les expériences nécessaires pour déterminer les substances métalliques sous l'influence desquelles mes nerfs réagissaient spécifiquement. En attendant, il me conseilla, avec la plus grande tranquillité d'esprit, d'employer du lau-

danum dans les crises aiguës. Au demeurant, la valériane lui paraissait le remède le plus efficace.

Très fatigué, très agité, et finalement excité à un point douloureux, je quittai Paris avec Minna à la fin d'octobre 1853, sans avoir compris pourquoi j'étais venu y dépenser tant d'argent. Espérant que la diffusion de mes œuvres en Allemagne m'apporterait quelque dédommagement, je rentrai résigné à Zurich, avec la ferme intention de ne plus en sortir que je n'eusse mis en musique tout au moins quelques parties de mes *Niebelungen*. Dès le commencement de novembre, j'entrepris en effet ce travail si longtemps retardé. Depuis la fin de mars 1848, il y avait cinq ans et demi que je me tenais éloigné de toute composition musicale. Si j'ai réussi très vite à me retrouver dans la bonne disposition d'esprit, cela provient certainement de ce que cette reprise de mes travaux de compositeur correspondait à la renaissance qui suivit une sorte de migration de mon âme. En ce qui concernait le côté technique de mon œuvre, je me vis embarrassé lorsque je voulus, suivant mon habitude, esquisser sur deux portées le motif introductif que j'avais conçu dans mon assoupissement à la Spezzia. Dès le début, je fus forcé d'avoir recours au formulaire pour partition complète et cela m'induisit à adopter une nouvelle manière d'écrire : à grands traits rapides au crayon, j'ébauchai la partition complète de ma composition. De sérieuses difficultés découlèrent plus tard de ce procédé, car la moindre interruption de mon travail me faisait oublier la signification des signes hâtifs que j'avais jetés sur mon formulaire et je ne retrouvais ensuite qu'avec peine ce que j'avais

voulu noter. Cependant ces difficultés ne se manifestèrent pas encore dans l'*Or du Rhin*. Le 16 janvier, toute la composition en était fixée et j'avais en même temps esquissé le plan des thèmes les plus importants qui forment l'architecture musicale de mon œuvre si touffue. Car il était nécessaire que les fondements thématiques de l'édifice fussent posés précisément dans cette grande introduction. Je me rappelle que durant ce travail ma santé s'améliora sensiblement et il ne m'est resté que peu de souvenirs de mon entourage à cette époque.

Dans les premiers jours de la nouvelle année, je dirigeai encore quelques concerts d'orchestre. Pour faire plaisir à mon ami Sulzer, on exécuta l'ouverture de l'*Iphigénie en Aulide*, de Gluck, après que je l'eus dotée d'un finale de mon cru. L'obligation de m'occuper de cette petite composition, que j'opposais aux finales de Mozart, me fournit matière à un article sur ce problème artistique et je le publiai dans la revue musicale de Brendel. Cela ne m'empêcha pas toutefois de parachever la partition de l'*Or du Rhin*, que j'écrivis tout d'abord au crayon sur des feuilles détachées. Le 28 mai 1854, l'instrumentation en était terminée aussi.

Mes relations d'amitié avaient peu changé pendant ce temps ; j'avais continué d'agréable façon celles que je m'étais formées au cours des dernières années. Seulement, ma situation économique se retrouvait un peu gênée, car dans l'installation de mon intérieur, de même que dans ma manière de vivre, j'avais trop compté sur le maintien de l'augmentation des recettes de mes opéras. Les plus importants et les plus productifs théâtres de l'Allemagne

se tenaient encore à l'écart. Cette année spécialement, il me fut pénible de devoir constater que je n'arrivais à percer ni à Berlin, ni à Vienne. J'en eus des soucis qui me tourmentèrent pendant une grande partie de l'année. Pour chasser ces préoccupations, je me replongeai dans mon travail et au lieu de me borner à mettre au net l'*Or du Rhin*, j'attaquai tout de suite la composition de la *Walkyrie*. La première scène était achevée vers la fin de juillet, lorsqu'un voyage dans la Suisse méridionale vint m'interrompre à nouveau.

La Société fédérale de musique m'avait invité à diriger à Sion le festival de sa réunion annuelle. J'avais refusé tout en promettant, si les moyens étaient suffisants, de diriger à l'un des jours de fête la Symphonie en *la majeur* de Beethoven. Par la même occasion, je pensais aller à Montreux, faire visite à Carl Ritter qui y séjournait avec la jeune femme qu'il venait d'épouser. Je m'y arrêtai à peu près huit jours, apprenant avec quelque inquiétude à connaître les singularités de ce nouveau ménage, où je ne pouvais découvrir les signes d'un bonheur durable. Puis, je partis avec Carl Ritter pour le Valais, où avait lieu la fête de musique. En chemin, à Martigny, un jeune homme fort original se joignit à nous. Je l'avais vu l'année précédente à Zurich à l'occasion de mes grands concerts et il m'avait été présenté comme musicien enthousiaste. C'était Robert de Hornstein. Mon jeune ami Ritter paraissait fort content d'avoir trouvé ce compagnon très amusant. Hornstein désirait tant suivre notre fortune qu'ayant entendu dire que je dirigerais la fête fédérale de musique, il était venu exprès de Souabe en Suisse.

Mais cette fête avait été organisée si pitoyablement, de façon si peu digne d'une entreprise artistique, que j'emportai une impression absolument décevante du maigre orchestre jouant dans la petite église qui servait de salle de concert. Je m'indignai de l'étourderie avec laquelle je m'étais laissé prendre à pareille offre. Hâtivement, j'écrivis quelques lignes au véritable directeur de la fête, le chef d'orchestre Methfessel de Berne, et je pris congé de Sion sans autre cérémonie, cachant même à mes jeunes amis mon départ par la prochaine poste.

A propos de ces derniers j'avais des motifs particuliers d'agir ainsi. Je n'ai pas oublié ces motifs, car ils pourraient former l'objet d'une étude psychologique. Lorsque, à midi, je m'étais retrouvé à l'hôtel dans la compagnie de Ritter et de Hornstein, j'avais donné devant eux libre cours à l'irritation où me jetait le manque absolu de sentiment artistique dans l'organisation de ce festival, et ma colère avait provoqué chez ces jeunes gens un fou rire de gamins qui dégénéra en impertinence. Je supposai que leur gaieté provenait de l'entretien qu'ils avaient eu sans doute à mes dépens. Mes remontrances et mon courroux même n'arrivant pas à les ramener à la bienséance, je quittai la salle à manger absolument stupéfait et m'occupai si secrètement de mon départ qu'ils ne s'aperçurent de rien.

J'allai passer quelques jours à Genève et à Lausanne, puis je revins à Montreux dire adieu à la jeune Mme Ritter. Près d'elle, je retrouvai Carl et son ami. Totalement dégrisés par mon départ subit, ils avaient quitté eux aussi la malheureuse fête et étaient rentrés à Mon-

treux, dans l'espoir d'y apprendre de mes nouvelles. Je ne fis aucune allusion à leur conduite de mal élevés et Carl m'ayant prié affectueusement de rester encore un peu chez lui, j'y consentis, surtout parce que j'étais curieux de connaître un travail poétique qu'il venait d'achever. C'était une comédie intitulée *Alcibiade,* conçue et exécutée avec une finesse et une liberté d'allures remarquables.

A Albisbrunn déjà, Carl m'avait parlé de cette pièce ; à cette occasion, il m'avait montré un élégant poignard sur la lame duquel étaient gravées les syllabes « Alci » et il m'avait expliqué qu'à Stuttgart un de ses amis, le jeune acteur dont j'ai parlé naguère, possédait le pendant de ce poignard, où se lisaient les syllabes « Biade ». Il me parut alors que, sans l'aide de poignards symboliques, Carl avait trouvé en ce jeune imbécile de Hornstein le complément nécessaire à ses goûts alcibiadesques et sans doute qu'à Sion ils avaient cru jouer une scène « antique » à un nouveau « Socrate ». La comédie de Carl me prouva heureusement que son talent artistique était supérieur à ses prédispositions physiques. Aujourd'hui encore, je regrette que les difficultés, très grandes il est vrai, que présentait la mise en scène de cette pièce n'aient pas été résolues. Pendant ces quelques jours Hornstein se conduisit aussi avec convenance et modestie. Lorsqu'il partit pour Lausanne, je l'accompagnai à pied un bout de chemin ; avec son havresac sur le dos, il avait un air comique et presque touchant.

Passant par Berne et Lucerne, j'arrivai par le plus court à Seelisberg, sur le lac des Quatre-Cantons, où

ma femme faisait une cure de petit-lait en m'attendant. Les symptômes de la maladie de cœur que j'avais remarqués chez elle s'étaient aggravés et on lui avait conseillé ce séjour pour sa santé. Pendant quelques semaines, je supportai patiemment les ennuis de la vie de pension ; mais, malheureusement, je troublais la quiétude de ma femme. Elle avait pris des habitudes qui lui plaisaient beaucoup et je les dérangeais par ma présence. Néanmoins le bon air et ma promenade journalière dans les sentiers de la montagne me firent du bien à moi aussi. En pensée, je choisissais même l'emplacement retiré où je me ferais un jour bâtir le chalet qui abriterait ma tranquille vie de tr vail. A la fin de juillet, nous revînmes ensemble à Zurich et je me remis aussitôt à la composition de la *Walkyrie*. Pendant ce mois d'août, j'en notai tout le premier acte.

A cette époque, j'étais fort tourmenté par les ennuis pécuniaires dont j'ai parlé et fort désireux aussi d'avoir le calme autour de moi ; j'accédai donc volontiers au désir de ma femme qui me demandait la permission d'aller voir ses parents et connaissances de Dresde et de Zwickau. Elle me quitta au commencement de septembre. Peu après, elle m'écrivait de Weimar que la princesse de Wittgenstein l'avait reçue amicalement à son château d'Altenbourg. Elle avait aussi revu la femme de Roeckel pour laquelle le frère de celui-ci se dévouait tout à fait. Minna n'obéit qu'à un mouvement de son caractère singulièrement énergique en se décidant à aller voir Roeckel à la prison de Waldheim, afin de pouvoir dire à sa femme dans quel état elle l'avait trouvé. Elle réussit en effet

à lui parler, mais, en me décrivant cette visite, elle ne put s'empêcher de constater ironiquement la bonne mine de Roeckel, sa gaieté et la façon aisée dont il semblait supporter son sort.

Pendant ce temps, moi, je me renfonçai dans mon travail. Le 26 septembre, je terminai la copie très soignée de la partition de *l'Or du Rhin*. Puis, dans la paisible solitude de ma maison, je pris connaissance d'un livre dont l'étude devait être pour moi de la plus grande importance. Je veux parler du *Monde considéré comme volonté et intelligence*, par Arthur Schopenhauer. Herwegh m'avait signalé cet ouvrage en me racontant que, chose curieuse, bien qu'il eût paru depuis plus de trente ans, il venait en quelque sorte d'être découvert. Lui y avait été rendu attentif par un article explicatif d'un M. Frauenstaedt. Je me sentis aussitôt attiré puissamment par cette œuvre et me consacrai à sa lecture attentive.

A différentes reprises déjà, j'avais éprouvé le besoin intime de comprendre le véritable sens de la philosophie et pendant mon premier séjour à Paris, ce désir avait été réveillé par mes conversations avec Lehrs ; j'avais essayé aussi de le satisfaire en suivant les cours des professeurs de Leipzig et, plus tard, en parcourant les écrits de Schelling et de Hegel. Mais toutes mes tentatives avaient été vaines et j'avais cru trouver dans Feuerbach le pourquoi de l'insuccès de mes efforts. Maintenant, je me sentis tout de suite captivé par le livre de Schopenhauer, non seulement à cause de l'intérêt que m'inspirait sa curieuse destinée, mais surtout à cause de la grande clarté et de la mâle précision que, dès le début, je remarquai dans les

explications qu'il donnait sur les plus difficiles problèmes de la métaphysique. Il est vrai que j'avais été influencé par le jugement d'un critique anglais. Celui-ci avait déclaré avec franchise que le respect instinctif, mais non convaincu, qu'il avait toujours professé pour la philosophie allemande telle que l'exposent des écrivains incompréhensibles comme Hegel et autres, provenait non pas de sa propre incapacité, mais de l'enflure voulue où se complaisent ces philosophes. Il en avait vu la preuve dans la rapidité avec laquelle tout s'était éclairci dans son esprit à la lecture de Schopenhauer.

Ainsi que cela arrive toujours à ceux que passionne le sens de la vie, je courus tout d'abord aux conclusions du système de Schopenhauer. Bien que le côté esthétique de ce système me satisfît pleinement et que la place remarquable qu'il attribue spécialement à la musique me surprît, je fus effrayé (comme devait l'être toute personne dans ma disposition d'âme) de sa conclusion morale, car la mort de la volonté et la plus complète résignation y sont considérées comme le seul affranchissement possible des liens de notre incapacité individuelle, qui ne peut arriver à concevoir et à comprendre l'univers.

Celui qui aurait voulu tirer de la philosophie le droit d'agir politiquement et socialement en faveur de la soi-disant « liberté de l'individu », n'aurait donc pas trouvé d'argument dans cet ouvrage où l'auteur démontre que pour satisfaire l'instinct de la personnalité il faut suivre un tout autre chemin. Tout cela n'était guère de mon goût, au début : je ne croyais pas devoir me défaire si tôt de la sereine sagesse antique dont j'avais éclairé

mon *Œuvre d'art de l'avenir*. Ce fut Herwegh qui, par une parole décisive, m'amena à réfléchir sur ma susceptibilité.

Le tragique de la vie, me dit-il, est précisément renfermé dans la conscience que Schopenhauer nous donne de la non-existence du monde visible ; tout grand poète, en général tout grand homme, a eu l'intuition de ce néant. Je songeai alors à mon poème des *Niebelungen* et constatai avec surprise que j'avais inconsciemment, dans mes conceptions poétiques, reconnu ce qui me rendait si perplexe en théorie. De sorte que je n'eus la réelle intelligence de mon « Wotan » qu'à ce moment. Tout impressionné de cette découverte, je retournai à l'étude attentive du livre de Schopenhauer. Je me rendis compte alors qu'il s'agissait surtout d'en comprendre la première partie, qui explique et approfondit la théorie de Kant sur l'idéalité du monde basée sur le temps et l'espace, et je crus avoir fait le premier pas vers sa compréhension quand je me fus convaincu qu'elle ne s'acquiert qu'au prix de difficultés extrêmes.

A partir de ce jour et pendant bien des années, je n'abandonnai jamais complètement ce livre. L'été de l'année suivante, je l'avais relu pour la quatrième fois. Son influence sur moi fut extraordinaire et certainement décisive pour toute ma vie. Jusqu'à présent je ne m'en étais rapporté qu'à mon sentiment pour juger tout ce que je m'appropriais ; par Schopenhauer, mon jugement gagna un sérieux pareil à celui qu'au point de vue musical j'avais acquis par l'étude du contrepoint avec mon vieux maître Weinlich. On a certainement dû s'apercevoir plus tard de ce que m'ont valu les

leçons de Schopenhauer quand, dans mes travaux d'écrivain, je me laissai aller par hasard à parler de mon art, sujet qui me tint toujours à cœur.

Pour l'instant, j'envoyai un exemplaire de mon poème des *Niebelungen* au philosophe vénéré, me contentant de tracer sous le titre ces simples mots : « Hommage respectueux », sans écrire autre chose. Jétais déterminé à agir ainsi autant par la grande timidité que j'éprouvais à m'expliquer vis-à-vis du grand homme que par le sentiment de l'inanité d'une lettre même très détaillée. Schopenhauer en lisant mes poèmes devait comprendre de lui-même à qui il avait affaire. Je renonçai ainsi à la vanité de me voir honoré d'une réponse, mais j'ai appris dans la suite, par Carl Ritter et par le docteur Wille, qui tous deux avaient été voir Schopenhauer à Francfort, que celui-ci s'était exprimé sur mon œuvre d'une manière favorable et significative.

A côté de ces études philosophiques, je poursuivais la composition de la *Walkyrie* et vivais toujours de la même vie retirée, n'employant mes heures de loisir qu'à de longues promenades dans les environs. Mais à cette époque, ainsi que c'était toujours le cas quand je m'étais longtemps adonné à la musique, je fus repris du besoin de faire œuvre de poète. La disposition d'esprit sérieuse où m'avait amené la lecture de Schopenhauer fut cause sans doute que je cherchai pour mes sentiments une expression toute extatique et c'est ainsi que je conçus mon poème de *Tristan et Iseult.* Je connaissais à fond ce sujet depuis mes études de Dresde, mais Carl Ritter y avait rappelé mon attention en me communiquant le

plan d'un drame qu'il venait de faire là-dessus. Je ne m'étais pas gêné de démontrer à mon jeune ami les défauts de son travail. Il ne s'était servi que des situations aventureuses du roman ; moi, au contraire, attiré par son caractère de tragique profondeur, j'écartai tout ce qui n'avait point de rapport avec cette tendance principale. Rentrant un jour d'une promenade, je dessinai les trois actes dans lesquels je comptais resserrer l'action de ce sujet. Dans le dernier acte, je glissai un épisode que j'éliminai plus tard : c'était, au lit de Tristan moribond, une visite de Parcifal errant à la recherche du Graal. Tristan, blessé à mort et n'arrivant pas à trépasser, s'identifiait dans mon esprit avec le personnage d'Amfortas du roman de *Graal*. Cependant, j'eus assez d'empire sur moi-même pour m'arracher momentanément à cette conception et continuer sans interruption ma grande composition musicale. Entre temps, grâce à l'aide de mes amis, j'arrivai aussi à donner une tournure satisfaisante à mes affaires d'argent. Minna avait été à Berlin et, par l'entremise de notre vieille amie Frommann, elle avait pu avoir une entrevue avec M. de Hülsen, intendant du Théâtre de la cour. Après deux ans de tergiversations, je n'avais plus de motifs d'imposer les conditions que j'avais mises autrefois à mon autorisation de jouer *Tannhäuser* à Berlin. Son succès persistait sur les autres scènes d'Allemagne ; un échec devait donc nuire davantage à la direction théâtrale berlinoise qu'à la réputation de mon opéra.

Minna revint de son voyage au commencement de novembre et, m'en rapportant à ce qu'elle me disait,

j'abandonnai *Tannhäuser* à son sort pour les représentations de Berlin. Elles devinrent pour moi un sujet de grande irritation à cause de la misérable exécution de mon œuvre, mais j'eus, du moins, la satisfaction de jouir de tantièmes assez importants qui pendant un certain temps tombèrent en rosée bienfaisante dans ma bourse.

C'est alors que la Société de musique de Zurich vint me redemander de participer à ses concerts d'hiver. Je promis mon concours, mais à condition qu'on s'occuperait sérieusement d'améliorer l'orchestre d'après mes idées. J'avais déjà envoyé aux membres de la Société deux projets sur la manière dont j'entendais créer un bon orchestre ; j'en élaborai un troisième, très détaillé, où j'expliquais amplement comment on pourrait y arriver, sans grands frais, en l'associant au théâtre. Je déclarai donc à la Société que ce serait la dernière fois que je m'occuperais d'elle cet hiver, si l'on ne se décidait pas à exécuter bientôt mes plans si peu coûteux.

En outre, j'embrassai les intérêts d'un quatuor qu'avaient formé les premiers musiciens de l'orchestre. Ceux-ci m'avaient prié de leur inculquer la véritable exécution des pièces que je leur avais recommandées. Je fus heureux de pouvoir procurer à ces gens des revenus accessoires assez considérables, grâce à la faveur que j'avais su leur amener de la part du public. Malheureusement leurs progrès artistiques n'avançaient guère et je m'aperçus que, dans leur jeu individuel, les nuances dynamiques ne pouvaient remplacer ce que donne aux musiciens une longue étude artistique de leur instrument. Je ne me risquai pas moins à leur faire étudier moi-

même le quatuor en *ut dièze mineur* de Beethoven, ce qui me coûta d'innombrables répétitions et une dure persévérance. Pour leur programme, j'écrivis une petite introduction explicative à cette œuvre curieuse. Je ne sais pourtant si j'ai réussi, soit par mes explications, soit par l'exécution de la pièce au concert, à faire impression sur l'un ou l'autre des auditeurs. Si j'ajoute que le 30 décembre de cette année, l'esquisse de toute la *Walkyrie* était achevée, je crois en avoir dit assez pour faire comprendre combien mon activité était sérieuse et grande à cette époque ; je ne me laissai troubler par aucune distraction dans ma sévère manière de vivre.

En janvier 1855 déjà, je commençai l'instrumentation de la *Walkyrie.* Mais, dès le début, un travail intermédiaire vint m'interrompre. Par hasard, j'avais parlé à quelques amis de mon *Ouverture de Faust*, composée à Paris quinze ans auparavant ; ils souhaitèrent l'entendre. Leur désir m'engagea à revoir cette œuvre qui, à son temps, avait provoqué un revirement total de mes conceptions musicales. Quelques mois auparavant, Liszt l'avait fait exécuter à Weimar et m'en avait parlé en termes élogieux, tout en m'exprimant le souhait que certains passages qui n'étaient qu'ébauchés y fussent plus accentués. Je remaniai donc cette ouverture d'après les conseils très fins que m'avait donnés mon ami. C'est sous cette forme qu'elle a été publiée par Haertel à Leipzig. Je la fis ensuite étudier par notre orchestre et elle eut du succès, me semble-t-il. Seule ma femme eut l'impression que je n'y disais rien qui vaille, et lorsque je partis pour Londres, elle me pria de ne pas l'y faire exécuter.

C'est précisément à ce moment que je reçus une offre bizarre qui ne devait plus jamais se répéter dans ma vie. En janvier, la Société philharmonique de Londres me demanda si je serais disposé à diriger les concerts qu'elle donnait cette année-là. J'hésitais à répondre, voulant d'abord m'informer exactement des conditions musicales qui me seraient offertes, quand vint me surprendre la visite d'un M. Anderson, membre de la direction de cette célèbre Société. Il était arrivé de Londres à Zurich rien que pour s'assurer de mon consentement. Je devais me rendre à Londres pour quatre mois, diriger huit concerts et recevoir pour ma peine deux cents livres sterling. Je ne savais toujours pas à quoi me résoudre, car, au point de vue pratique, le bénéfice ne serait pas grand et il n'était guère dans mes goûts de diriger des concerts. Une seule chose me tentait, c'était de reprendre contact une fois avec un bel et imposant orchestre ; de plus, je croyais voir un signe du destin dans les circonstances pleines de mystère qui amenaient les musiciens d'un monde si étranger à jeter les yeux sur moi. Finalement, je dis oui à M. Anderson dont la physionomie d'Anglais stupide et aimable rayonna quand il reprit le chemin de son île en se drapant dans un beau manteau de fourrure dont j'appris plus tard à connaître le propriétaire.

Avant de partir, j'eus encore à subir quelques tracas que je m'étais mis sur le dos par bonhomie. Le très indiscret directeur du théâtre de Zurich avait fini par obtenir mon autorisation pour une représentation de *Tannhäuser*. Il était arrivé à ses fins en me reprochant d'avoir

donné la partition à tous les autres théâtres, sauf au sien, et de causer ainsi un vrai dommage à son entreprise, puisque je lui refusais cette faveur uniquement parce que je vivais à Zurich. Ma femme s'en mêla aussi, car les chanteurs des rôles de Tannhäuser et de Wolfram avaient eu recours à sa protection. Elle réussit à m'apitoyer sur l'un de ses protégés, un malheureux ténor jusque-là persécuté par la direction.

Je fis chanter plusieurs fois leurs rôles à ces gens ; puis il me fallut les surveiller aux répétitions, si bien que, de fil en aiguille, j'arrivai au pupitre de directeur où je dus vraiment rester pour la première représentation. J'ai surtout gardé de cette soirée théâtrale le souvenir de la cantatrice chargée du personnage d'Élisabeth ; d'ordinaire, elle remplissait les rôles de soubrette : dans *Tannhäuser*, elle parut un éventail à la main et en gants blancs glacés.

Cette fois, j'en eus assez de toutes mes concessions et lorsque le public m'appela sur la scène, je déclarai sans me gêner à mes amis qu'on m'y voyait bien pour la dernière fois et que dorénavant ils n'avaient qu'à s'occuper tout seuls de leur théâtre, dont ils avaient justement pu constater la médiocre valeur. Ce fut un étonnement général. Je fis une déclaration semblable à la Société de musique où, avant mon départ, j'avais encore dirigé un concert, et véritablement bien le dernier.

Malheureusement, on crut que je plaisantais et on ne se donna pas la peine de faire mieux, de sorte que l'hiver suivant, je dus avoir recours à une explication sérieuse et presque impolie afin de me débarrasser une fois pour

toutes des prétentions des Zurichois. Je les laissai donc assez stupéfaits et, le 26 février, je me mis en route pour Londres.

Je passai par Paris où je m'arrêtai quelques jours sans voir personne que Kietz et son ami le docteur Lindemann, ce soi-disant faiseur de miracles. A Londres, le 2 mars, j'allai tout d'abord chez Ferdinand Praeger, ami d'enfance des frères Roeckel, qui me l'avaient dépeint d'une façon fort avantageuse. Praeger était établi à Londres depuis de longues années et je rencontrai en lui un homme excellent, mais trop infatué de lui-même pour le peu d'instruction qu'il possédait. Après avoir passé la première nuit chez lui, je choisis avec son aide un logis sur la Portland-Terrace, dans les environs du Regents-Park, dont mon premier séjour à Londres m'avait laissé un bon souvenir. Je me promis de passer, au printemps suivant, d'agréables semaines à proximité du parc dont les grands hêtres jetaient de l'ombre jusque dans la rue. Mais bien que je sois resté quatre mois à Londres, je n'ai rien vu de ce printemps, tant le climat nébuleux pesa sur mes impressions.

Praeger s'occupa de moi avec beaucoup de complaisance. Il m'accompagna dans les différentes visites que j'eus à faire, entre autres chez M. Costa, chef d'orchestre de l'Opéra italien. J'appris ainsi à connaître le généralissime de la musique londonienne, car Costa était en même temps directeur de la « Sacred Music Society » où l'on joue du Hændel et du Mendelssohn presque chaque semaine.

Puis, Praeger me conduisit chez son ami Sainton, pre-

mier violon de l'orchestre de Londres. Celui-ci me reçut fort amicalement, et c'est par lui que je sus la singulière histoire de mon appel à Londres. Méridional de Toulouse à l'âme naïve et chaleureuse, Sainton avait comme commensal un Allemand pur sang, fils d'un musicien d'orchestre de Hambourg et nommé Luders. Celui-ci, d'apparence rébarbative, était pourtant très cordial de nature. Je fus extrêmement touché d'entendre de quelle manière le hasard avait fait de ces deux hommes des amis inséparables. Dans une tournée de virtuose, Sainton, venant de Saint-Pétersbourg, avait échoué à Helsingfors en Finlande. Là, poursuivi par le démon de la malchance, il ne voyait plus comment se tirer d'affaire, quand, sur l'escalier de son hôtel, il se trouva nez à nez avec ce timide et modeste fils du musicien municipal hambourgeois. Spontanément, Luders, qui s'était aperçu de l'embarras de Sainton, lui offrit son amitié en même temps que sa bourse. A partir de ce jour, ils ne se quittèrent plus ; ils firent des tournées en Suède et en Danemark et, après les aventures les plus singulières, gagnèrent le Havre, Paris, Toulon et se fixèrent finalement à Londres. Sainton obtint une place d'importance dans l'orchestre, tandis que Luders tâchait de gagner sa vie comme modeste maître de musique. Je les vis dans un oli appartement où ils vivaient en ménage uni, sans cesse remplis d'égards et d'affection l'un pour l'autre.

Or, ce Luders avait lu mes écrits sur l'art musical ; celui de *l'Opéra et le Drame*, entre autres, lui avait fait pousser cette exclamation: « Mâtin ! Il y a quelque chose là dedans ! » C'est ainsi que Sainton avait été rendu attentif à

moi. Quand, avant le début de la saison, et pour des motifs restés obscurs, le puissant M. Costa, brouillé avec la Société philharmonique, avait déclaré ne plus vouloir diriger les concerts, M. Anderson, le « treasurer », était, dans son embarras, venu demander conseil à Sainton. Et c'est celui-ci qui, se fiant à la bonne opinion que Luders avait de moi, conseilla à M. Anderson de m'engager. On ne fut, paraît-il, pas tout de suite d'accord ; mais Sainton ayant prétendu, au petit bonheur, m'avoir vu diriger à Dresde, le « treasurer », paré d'une belle pelisse empruntée à Sainton, se décida à ce voyage de Zurich dont le résultat était ma présence à Londres. Seulement j'appris aussi que Sainton avait agi avec l'imprévoyance propre au caractère de sa nation, car Costa, en faisant sa déclaration à la Société philharmonique, avait pensé qu'on ne la prendrait pas au sérieux ; ma nomination lui était donc fort désagréable. Chef de l'orchestre même qui était mis à ma disposition pour les concerts philharmoniques, il ne cessa d'user de son influence dans un sens hostile aux entreprises que je dirigeais, et mon ami Sainton eut à pâtir de cette inimitié sans qu'il comprît pourquoi.

Cette situation alla s'aggravant sans cesse. Mais j'avais à lutter contre bien d'autres éléments encore qui m'occasionnaient des tracas. Tout d'abord, ce fut l'aversion déclarée de M. Davison, critique musical du *Times*. Cet homme-là fut le premier à me faire sentir positivement et clairement les suites de mon ancien article sur le *Judaïsme dans la musique.* A ce que me raconta en outre Praeger, ce Davison était, par l'omnipotence que lui

valait sa place au *Times*, habitué à recevoir les hommages de quiconque débarquait en Angleterre dans un but musical. Jenny Lind elle-même s'était soumise à cette exigence et en avait retiré de grands avantages. La Sontag, seule, alors comtesse Rossi, avait cru pouvoir passer outre. Moi, je n'avais d'autre projet en tête que de jouir du riche et bon orchestre avec lequel j'arriverais à donner de belles auditions, aussi fus-je extrêmement découragé d'apprendre que je n'étais pas libre de fixer le nombre d'exercices qui me paraissaient nécessaires. Pour des raisons d'économie, la Société me priait de me contenter d'une seule répétition avant chaque concert où il fallait jouer deux symphonies et plusieurs autres morceaux. Cependant, par ma direction, j'espérais arriver à provoquer une certaine émulation ; mais arracher quelque chose à la routine était absolument impossible à Londres. Je ne tardai donc pas à reconnaître que les devoirs que j'avais assumés devenaient pour moi la plus pénible des corvées.

Au premier concert, nous exécutâmes l'*Eroïca* de Beethoven et le succès de ma direction apparut si incontestable que le comité de la Société se montra disposé à d'importants sacrifices pour le deuxième concert. On me demanda d'y faire figurer des fragments de mes compositions ainsi que la *Symphonie avec chœurs*, et, par exception, on m'accorda deux répétitions. Le concert marcha assez bien. J'avais esquissé un programme explicatif pour mon ouverture de *Lohengrin;* mais, avec des mines critiques, on y supprima les mots *Holy Gral* et *God*, qu'il n'était pas permis d'employer dans une audition

profane. Pour les chœurs de la symphonie, il me fallut avoir recours au personnel de l'Opéra italien et, pour le grand récitatif, me contenter d'un baryton qui, à la répétition, me mit au désespoir par son flegme anglais stylé à l'italienne. Dans les textes traduits en anglais, je ne compris que *Hail thee joye* pour « joie, éclair divin ». La Société philharmonique avait tout fait pour assurer le succès de ce concert qui ne laissa rien à désirer en soi. On fut d'autant plus effrayé de la critique aussi méprisante que furibonde du collaborateur du *Times*. On s'adressa à Praeger pour qu'il m'amenât à faire quelques avances à M. Davison, ou tout au moins à accepter de paraître à un banquet que devait organiser M. Anderson et où je pourrais me présenter aimablement au critique. Mais Praeger me connaissait assez déjà pour ne laisser à ces messieurs aucun espoir d'obtenir de moi une concession quelconque. Le banquet n'eut donc pas lieu et je vis bien que la Société regrettait sincèrement d'avoir engagé une mauvaise tête comme moi pour diriger ses concerts.

Les vacances de Pâques amenant une longue relâche après le deuxième concert, et moi, ayant reconnu la folie et l'infructuosité de cette entreprise de la Société philharmonique, je consultai mes amis pour leur demander s'ils ne trouvaient pas plus raisonnable que je renonçasse à Londres en retournant le plus vite possible à Zurich. Praeger m'assura alors que mon départ ne serait nullement considéré comme une condamnation de la situation, mais simplement comme une absurde impolitesse dont mes amis supporteraient toutes les consé-

quences. Je me décidai donc à rester, mais sans plus avoir aucun espoir de donner jamais une impulsion sensible à la vie musicale de Londres.

Il n'y eut de véritable stimulation qu'au septième concert : la reine le choisit pour sa visite annuelle à ces auditions. Elle avait fait demander par son mari, le prince Albert, qu'on jouât l'ouverture de *Tannhäuser*. Par la présence de la cour royale, cette soirée prit un air d'agréable solennité. J'eus le plaisir d'être appelé auprès de la reine et du prince consort, et je m'entretins avec eux d'une façon assez animée. La conversation tomba sur la possibilité de représenter mes opéras au théâtre et le prince Albert ayant fait la remarque que les chanteurs italiens seraient incapables de rendre ma musique, je fus amusé d'entendre la reine répliquer que ces acteurs italiens étaient pourtant presque tous des Allemands. Je conservai de cette soirée une impression réconfortante : évidemment, elle constituait une démonstration en ma faveur, mais elle n'aboutit pas à grand'chose, car, après comme avant, la grande presse continua à prétendre que tous mes concerts faisaient fiasco. Ferdinand Hiller qui, alors, assistait à une fête de musique dans la Province rhénane, se crut autorisé à proclamer que ça ne marchait pas à Londres et qu'on m'en avait, pour ainsi dire, chassé. Cependant une belle satisfaction m'attendait au dernier concert : il s'y passa une de ces scènes rares qui résultent de l'explosion des sentiments longtemps étouffés. Après mes succès, les membres de l'orchestre n'avaient pas tardé à s'apercevoir que pour être bien noté auprès de leur chef tout-puissant, M. Costa,

et ne pas risquer d'être remercié tout de suite, il ne fallait en aucune façon me marquer de sympathie. De là le silence subit des musiciens qui s'étaient d'abord laissés aller à me témoigner leur satisfaction. Mais maintenant, les concerts prenant fin, les sentiments des musiciens se firent jour et éclatèrent en applaudissements assourdissants ; de son côté, le public, qui d'ordinaire quittait bruyamment la salle sans attendre les derniers accords, se réunit en groupes enthousiastes qui m'entourèrent en m'acclamant également et en me serrant les mains. Aucune manifestation venant des musiciens et du public ne fut plus amicale que celle-là.

Mon existence à Londres fut spécialement caractérisée par les différentes relations personnelles que je nouai au cours de mon séjour. Tout de suite à mon arrivée, j'avais eu la visite d'un disciple préféré de Liszt, le jeune Carl Klindworth, qui devait rester un de mes agréables et fidèles amis. Malgré sa jeunesse et le peu de temps qu'il habitait Londres, Klindworth avait su se créer un jugement sur le mouvement musical anglais et quoique ce jugement me parût bien pessimiste, je dus bientôt en constater la justesse. Incapable d'entrer dans les singulières coteries des cliques musicales anglaises, Klindworth avait perdu bien vite tout espoir d'y trouver l'approbation qu'il méritait. Il s'était donc résigné et gagnait péniblement sa vie à courir le cachet dans les déserts de la vie anglaise. Excellent musicien et pianiste distingué, l'élève de Liszt était trop fier pour accorder la moindre attention aux critiques influents qui, dès son arrivée, s'étaient jetés sur lui. Il trouva moyen de s'occuper de

moi en me demandant l'autorisation d'arranger pour le piano ma partition de l'*Or du Rhin,* mais pour des exécutants de premier ordre seulement. A mon regret, une grave maladie dont il souffrit longtemps, me priva de sa société, que j'aimais beaucoup.

Si Praeger et sa famille continuaient à me témoigner un grand attachement, j'avais trouvé aussi un véritable foyer auprès du singulier ménage Sainton-Luders. Une fois pour toutes, ils m'avaient invité à dîner chez eux, et j'allais presque toujours prendre mes repas chez ces amis sincèrement dévoués. C'est là que, très souvent, Praeger venait me retrouver quand je me reposais des tracas de mes occupations londoniennes. Parfois, le soir, nous parcourions ensemble les rues remplies de brouillard et Luders savait alors, par un excellent punch qu'il préparait dans un bar quelconque, nous infuser le réactif nécessaire aux mauvaises impressions de Londres. Mais un soir, nous nous vîmes séparés par la terrible cohue qui remplissait les rues : la foule accompagnait l'empereur Napoléon allant de Saint-James à Covent-Garden. Il était venu avec l'impératrice faire une visite à la reine Victoria pendant une phase critique de la guerre de Crimée, et je pus constater que la population anglaise comptait autant de badauds que celle des autres pays. Voulant traverser une rue pour me rendre de Haymarket à Regent-Street, je fus pris pour un de ces enragés curieux et traité comme tel avec force bourrades dans les côtes. Cette méprise évidente me mit de fort bonne humeur.

Si les grands désagréments que me valait la singulière hostilité existant entre Sainton et Anderson et

entretenue par Costa, m'enlevaient toute possibilité d'exercer une influence quelconque sur la Société, je fis pourtant quelques expériences amusantes à ce propos. Cet Anderson avait, grâce à la protection d'un cocher attaché au service de la reine, réussi à devenir directeur de la Chapelle royale (Queen's band). Mais il était si dépourvu de toute connaissance musicale que le concert annuel qu'il dirigeait se transformait chaque fois pour le pétulant Sainton en une fête du persiflage et du rire. J'appris là-dessus bien des choses comiques. A l'occasion de sa brouille avec Anderson, Sainton fit connaître au public que la grosse Mme Anderson (à cause de sa corpulence, je l'avais surnommée « Charlemagne ») avait accaparé et le rôle et les appointements d'un trompette de la cour. Je me rendis bientôt compte que mon joyeux ami, dans son plaisir à révéler les plaisants faits et gestes de cette clique invétérée, aurait sûrement le dessous ; je fus en effet témoin de la disgrâce dont il fut victime lorsqu'il s'agit de savoir qui devait céder, d'Anderson ou de lui. Preuve que dans la libre Angleterre les choses ne marchent guère mieux qu'ailleurs.

Notre petit cercle s'agrandit de façon très intéressante par l'arrivée de Berlioz, également appelé à Londres pour diriger deux concerts de la nouvelle Société « The New Philharmonic Society ». Le directeur ordinaire de cette Société était le docteur Wilde, homme extraordinairement bienveillant, mais d'une incapacité frisant le ridicule. Je ne sais quelles influences avaient fait placer au pupitre ce vrai Anglais joufflu qui avait dû prendre, chez Lindpaintner, à Stuttgart, des leçons particulières de

direction d'orchestre. Ce dressage d'un nouveau genre n'avait abouti qu'à mettre Wilde en état de laisser l'orchestre jouer à sa guise et de le suivre tant bien que mal en battant la mesure. J'entendis exécuter ainsi une symphonie de Beethoven et, à ma surprise, le public éclata en applaudissements tout aussi véhéments que lorsque moi, je dirigeais la même œuvre avec autant de précision que de feu. Toutefois, et pour donner quelque importance à ces concerts, on avait fait venir Berlioz.

J'assistai donc à quelques auditions d'œuvres classiques dirigées par lui, entre autres, à une symphonie de Mozart, et je fus interdit de voir ce directeur, si énergique quand il faisait exécuter ses propres compositions, s'abandonner ici à une routine digne du dernier des chefs d'orchestre. Diverses de ses œuvres, par exemple les morceaux à effet de la symphonie de *Roméo et Juliette,* me produisirent cette fois encore une impression remarquable, mais j'étais mieux à même de comprendre les faiblesses qui se remarquent dans les meilleures conceptions de ce musicien extraordinaire. Autrefois, au contraire, l'intensité de la sensation me produisait plutôt un malaise général.

La personnalité même de Berlioz m'intéressa vivement. Sainton nous ayant réunis plusieurs fois à dîner, je compris soudain la personnalité de cet homme tourmenté, à la sensibilité émoussée sous bien des rapports, si remarquablement doué pourtant. Moi qui n'étais venu à Londres que poussé par le besoin de distraction et de stimulation étrangère, je me sentais au septième ciel lorsque je me comparais à Berlioz, qui, bien plus âgé

que moi, n'y avait été attiré que par l'appât de quelques guinées. Je m'aperçus de sa fatigue et de sa désespérance et j'éprouvai la plus profonde pitié pour cet artiste si supérieur à tous ses rivaux. Berlioz sembla apprécier ma joyeuse familiarité ; lui, d'ordinaire un peu renfermé, dégelait visiblement pendant les heures cordiales que nous passions ensemble. Il me raconta bien des détails amusants sur Meyerbeer et sur l'impossibilité d'échapper à ses flatteries lorsqu'il voulait obtenir un article élogieux. Avant la première de son *Prophète*, Meyerbeer avait donné l'habituel « dîner de la veille » et comme Berlioz s'excusait de ne pouvoir y assister, l'autre lui en avait fait d'amicaux reproches en le priant de racheter le chagrin qu'il lui causait par un « très joli article » sur son opéra. Berlioz déclarait qu'il n'y avait pas moyen de rien faire accepter contre Meyerbeer dans un journal parisien.

Il m'était moins facile de m'entretenir avec lui de questions artistiques plus spéciales, car je me heurtais toujours au Français s'exprimant en termes catégoriques et tranchants et si sûr de lui qu'il ne lui venait même pas à l'idée de n'avoir peut-être pas compris son interlocuteur. M'étant une fois amicalement échauffé et constatant avec surprise que je possédais la langue française, je cherchais à lui expliquer quel était, selon moi, le secret des « conceptions artistiques ». J'essayai de lui démontrer la force des impressions que la vie produit sur l'âme ; ces impressions nous tiennent enchaînés jusqu'à ce que nous puissions nous en délivrer en donnant une forme à ce que nous ressentons intimement, de sorte que cette création artistique ne nous paraît pas

être la conséquence d'impressions directes de la vie, mai bien le produit de nos facultés tirées de leur engourdissement par ces impressions mêmes, et dont l'expression nous fait l'effet d'une délivrance.

Berlioz eut un sourire d'intelligente condescendance et dit : « Nous appelons cela « digérer ». Mon étonnement fut grand à le voir comprendre si rapidement mes pénibles explications et cet étonnement répondit à la manière dont mon nouvel ami se comporta généralement envers moi. Je l'invitai à assister à mon dernier concert et au petit dîner d'adieu que je donnai chez moi à quelques intimes. Il ne resta pas longtemps à notre réunion et prétexta un malaise. Les autres ne me cachèrent pas qu'à leur avis Berlioz était vexé des adieux trop enthousiastes que venait de m'adresser le public.

Au fond, je ne tirai pas grand profit des quelques connaissances que je fis à Londres. J'eus plaisir à voir un M. Ellerton, bel homme agréable, beau-frère de lord Brougham, poète, ami des arts, et malheureusement aussi compositeur. Il s'était fait présenter à moi à l'un des concerts philharmoniques et, sans gêne aucune, m'avait souhaité la bienvenue en me disant qu'il espérait me voir refréner l'admiration exagérée que les Londoniens avaient pour Mendelssohn. C'est le seul Anglais qui me fit l'honneur d'une invitation. Il nous offrit, à moi et à mes bons amis, un dîner à l' « University Club », et j'appris à connaître à cette occasion le luxe de ces sortes d'établissements. Après nous être fort bien entretenus, nous pûmes constater le côté faible de cette hospitalité anglaise : comme une chose qui s'entendait de soi, mon

hôte se fit ramener chez lui par deux hommes qui le prirent chacun sous un bras : il n'eût pas été en état de traverser la rue sans leur aide.

Je fis aussi la connaissance d'un très aimable original nommé Potter, compositeur vieux genre dont on exécuta une symphonie sous ma direction. Elle m'avait séduit par ses proportions modestes et son contrepoint correct ; j'y goûtai plus de plaisir encore quand l'auteur, avec une timidité presque inquiète, déclara s'en rapporter entièrement à moi pour l'interprétation. Je dus positivement le forcer à me laisser donner son véritable mouvement à l'*andante*. Je lui prouvai ainsi que je trouvais celui-ci joli et intéressant. Lui avait si peu de confiance en son œuvre qu'il voulait presser le temps, crainte de devenir ennuyeux. Aussi rayonnait-il de joie et de gratitude quand il constata que cet andante, sous ma direction, lui valait de grands applaudissements.

J'aimais moins un certain M. Mac Farrinc, Écossais mélancolique et emphatique, dont les compositions étaient pourtant estimées très haut à ce que m'assura le comité de la Société philharmonique. Il paraissait posséder trop de fierté pour s'entendre avec moi sur l'exécution d'une de ses œuvres ; je fus donc bien aise qu'on mît de côté une de ses symphonies qui n'éveillait point ma sympathie et qu'on choisît une ouverture, *Steeple-chase*, dont le caractère sauvage et passionné me plaisait.

Les Wesendonck m'avaient recommandé à un commerçant nommé Beneke et à sa famille, afin qu'une « maison » au moins me fût ouverte à Londres. Leurs rares invitations me dérangèrent énormément, car pour y

répondre il me fallait faire plus d'une lieue allemande et aller jusqu'à Camberwell où ils demeuraient. Là j'apprenais à connaître la famille dans laquelle Mendelssohn se sentait comme chez lui quand il venait à Londres. Ces braves gens ne savaient trop de quoi me parler ; ils me décernaient des compliments sur ma manière de diriger les compositions de Mendelssohn et me racontaient des « traits touchants » du défunt.

Howard, le secrétaire de la Société philharmonique, un agréable vieux bourgeois, s'occupa aussi de moi. Il croyait être seul parmi mes connaissances anglaises à songer à me procurer des distractions. En compagnie de sa fille, je dus me rendre quelquefois à l'Opéra italien de Covent-Garden, où j'entendis *Fidelio* donné d'assez ridicule façon et avec des récitatifs, par des Allemands malpropres et des Italiens sans voix. Je réussis à éviter des soirées trop fréquentes à ce théâtre. Mais ce que je ne pus éviter, ce fut, à ma visite d'adieu chez Howard, la rencontre imprévue de Meyerbeer : il venait de débarquer à Londres pour la représentation de son *Étoile du Nord*. Lorsque je le vis entrer, je me souvins subitement que Howard n'était pas seulement secrétaire de la Société philharmonique, seul titre dont je me fusse soucié, mais aussi critique musical de l'*Illustrated News*. Et c'est pourquoi les grands compositeurs s'empressaient toujours de lui faire visite. En m'apercevant, Meyerbeer fut comme atteint de paralysie, ce qui me mit de mon côté dans un tel embarras que je fus incapable de lui adresser un mot. M. Howard, qui croyait que nous nous connaissions, fut fort étonné. En m'accompagnant à la sortie, il me

demanda si je n'avais pas encore été présenté à ce célèbre maître, à quoi je répondis en le priant de s'informer auprès de M. Meyerbeer lui-même. Le soir, ayant encore rencontré Howard, celui-ci m'affirma que M. Meyerbeer avait parlé de moi avec la plus grande considération. Je lui conseillai alors de lire quelques numéros de la *Gazette musicale* de Paris, dans lesquels M. Fétis venait de reproduire les opinions peu avantageuses de Meyerbeer sur mon compte. Howard hocha la tête et ne parut pas comprendre « qu'une paire de *grands compositeurs* pussent se rencontrer de si bizarre façon ».

Une autre surprise, mais agréable cette fois, fut la visite de mon vieil ami Hermann Franck qui, se trouvant alors à Brighton, vint passer quelques jours à Londres. Nous causâmes longuement et j'eus assez de peine à lui donner de moi une véritable opinion ; dans ces dernières années et depuis que nous ne nous étions vus, les musiciens allemands lui avaient narré des choses impossibles sur mon compte. Tout d'abord, il s'étonna de me rencontrer à Londres où le terrain, lui semblait-il, n'était nullement propice à mes tendances musicales. Je ne compris pas ce qu'il entendait par ces « tendances » et lui racontai tout simplement ce qui m'avait décidé à accepter l'invitation de la Société philharmonique.

Les concerts terminés, je comptais retourner à mes travaux à Zurich. Franck avait supposé tout autre chose, car, d'après les on-dit, je cherchais à me créer une grande situation à Londres afin d'y entreprendre une guerre d'extermination contre tous les musiciens d'Allemagne. Voilà les intentions qu'on me prêtait généralement dans

mon pays. Aussi Franck ne trouvait-il rien de plus étonnant que le singulier contraste entre ma personnalité fictive, telle que la voyaient les gens, et ma véritable nature que lui avait reconnue tout de suite. Nous nous expliquâmes là-dessus avec force plaisanteries.

Je fus heureux de le voir pénétré, comme moi, d'admiration pour l'ouvrage de Schopenhauer découvert l'année précédente. Il en parla avec une précision extraordinaire : il croyait à la déchéance complète de l'esprit allemand et de ses conditions politiques, ou bien alors à une régénération totale par les idées de Schopenhauer. Il me quitta bientôt pour aller au-devant d'une fin aussi tragique qu'incompréhensible. Peu de mois après mon retour à Zurich, j'appris sa mort mystérieuse.

Ainsi que je l'ai dit, il était allé à Brighton accompagner son fils, garçon d'environ seize ans qu'une vocation irrésistible poussait vers la marine anglaise, et cela au grand mécontentement du père. Le matin du jour où le jeune homme devait s'embarquer, on relevait Franck mort devant sa maison, le crâne fracassé. Il était tombé par la fenêtre. Mais le fils aussi était mort, selon les apparences, étouffé dans son lit. La mère avait fermé les yeux depuis plusieurs années. Il ne restait donc personne pour donner l'explication de ce terrible événement demeuré, que je sache, un mystère jusqu'aujourd'hui. En me quittant, Franck avait oublié un plan de Londres que je n'avais pu lui renvoyer, ignorant son adresse. Je l'ai toujours gardé.

Un souvenir moins triste, quoique mélancolique aussi, est celui qui me resta de mes relations avec Semper que

je vis à Londres où il était établi depuis longtemps avec sa famille. A Dresde, autrefois, je l'avais connu violent et même maussade ; maintenant il me surprit par le calme et la résignation avec lesquels il supportait la rupture de sa carrière d'artiste et tirait profit de son grand talent suivant les circonstances. En Angleterre il ne pouvait espérer recevoir de commandes pour des constructions importantes ; cependant il attendait quelque chose de la protection que lui accordait le prince Albert et qui lui ouvrait des perspectives pour l'avenir. Il se contentait, en attendant, de dessiner des ornements architecturaux et des meubles de luxe, et il y consacrait autant de zèle et de conscience qu'à de grandes bâtisses. Ces travaux lui étaient bien payés, du reste. Nous nous rencontrions souvent et je passai plusieurs soirées chez lui à Kensington. Nous retrouvions alors notre vieille disposition d'esprit et l'humour sérieux qui nous était propre et nous aidait à supporter les désagréments de l'existence.

Ce que je racontai de Semper, en rentrant à Zurich, contribua puissamment à ce que Sulzer usât de son influence pour le faire nommer professeur à l'École polytechnique fédérale qu'on allait créer.

Dans mes loisirs, je vis plusieurs théâtres de Londres. Les scènes londoniennes étaient assez intéressantes, sauf celles de l'Opéra où je ne mis naturellement pas les pieds. Le petit « Adelphi-Theatre », au Strand, m'attirait surtout ; Praeger et Lüders durent m'y accompagner souvent. On y donnait, sous le nom de *Christmas*, des contes populaires dramatisés. L'une de ces représenta-

tions m'intéressa spécialement, car la pièce était formée de l'assemblage des contes les plus connus, mais si bien combinés qu'on n'y remarquait ni transition ni arrêt. Cela commençait par l'*Oie d'or*, se changeait en les *Trois souhaits*, passait de là au *Chaperon Rouge*, où le loup devenu un ogre chantait un couplet fort comique, puis se terminait par *Cendrillon* avec l'addition d'autres ingrédients. Ces représentations fort dramatiques, avec de beaux décors et de bons acteurs, me donnèrent une excellente idée de la façon dont on peut distraire le peuple par l'imagination.

Il y avait moins de naïveté dans les pièces de l' « Olympic-Theatre » où, en dehors de comédies dans le genre français, très bien jouées dans leurs piquantes conversations, on donnait des féeries telles que le *Yellow dwarf*. Un acteur favori du public, M. Robson, y remplissait le rôle du singe. Je vis ce même acteur dans une petite comédie, la *Fièvre de Garrick*. Il y faisait le personnage d'un ivrogne que l'on prend pour Garrick et qui, dans cet état, est contraint de jouer *Hamlet*. Les hardiesses de sa mimique m'inspirèrent la plus grande admiration.

Un petit théâtre éloigné du centre, à Marylebone, cherchait à cette époque à attirer le public par des pièces de Shakespeare et j'assistai là à une représentation des « Merry Wives » qui m'étonna positivement par sa correction et sa précision. *Roméo et Juliette*, au « Haymarket-Theatre » me procura une impression favorable aussi, malgré la médiocrité de la troupe.

J'y constatai une fidélité dans la mise en scène qui provenait sans doute encore de la tradition de Garrick.

J'éprouvai dans ce théâtre une illusion d'optique que je n'ai pas oubliée. Après le premier acte, je témoignai à Lüders, venu avec moi, mon étonnement de ce qu'on fît jouer Roméo par un vieil acteur d'au moins soixante ans, qui s'efforçait de suppléer à sa jeunesse envolée par des accents doucereux et efféminés. Lüders jeta alors un regard sur le programme et s'écria : « Tonnerre ! mais c'est une femme ! » Et, en effet, c'était l'actrice américaine, miss Curshman, autrefois célèbre.

Il me fut impossible d'obtenir une place au « Princess-Theatre » pour *Henri VIII*. Cette pièce avait une vogue extraordinaire, car elle était donnée selon la méthode moderne et réaliste avec une mise en scène des plus soignées et des plus pompeuses.

Dans le domaine de la musique, qui m'était plus familier, rentrent plusieurs concerts de la « Sacred Music Society ». J'y assistai dans la grande salle « Exeter Hall ». Les oratorios qu'on y donnait presque chaque semaine étaient exécutés avec l'impeccable sûreté qui provient de répétitions fréquentes. Je dus reconnaître aussi que les productions du chœur de sept cents voix étaient remarquables par leur grande précision. Sous ce rapport, le *Messie* de Haendel fut une manifestation importante. C'est ici, du reste, que je saisis le véritable esprit du culte que les Anglais rendent à la musique. Ce culte est vraiment en relation intime avec le protestantisme anglais et c'est pourquoi l'oratorio attire plus de public que l'opéra. Une audition d'oratorio offre ainsi l'avantage de servir en quelque sorte d'office religieux. De même

qu'à l'église on s'assied le livre de cantiques à la main, de même à ces concerts tous les auditeurs ont sous les yeux l'arrangement pour piano de Haendel, dont on achète à la caisse l'édition populaire pour un shilling. Les auditeurs suivent attentivement la marche de la pièce afin de ne perdre, semble-t-il, aucune des nuances et de pouvoir les souligner au bon moment comme, par exemple, l'entrée de l'*Alleluia* qu'il est de mise d'entendre debout. Au début, cette manifestation fut sans doute un acte spontané d'enthousiasme. On n'en continue pas moins à l'accomplir avec une pénible exactitude à chaque exécution du *Messie*.

Mais toutes ces réminiscences sont dominées par le souvenir du malaise permanent que me valut sans doute le climat de Londres à cette saison si décriée. J'étais perpétuellement refroidi et le lourd régime anglais que, sur le conseil de mes amis, j'essayai de suivre, ne me procura aucun soulagement. Je n'arrivai pas non plus à bien chauffer mon logis, aussi le travail que j'avais emporté en pâtit-il sérieusement. L'instrumentation de la *Walkyrie* que j'avais espéré achever à Londres n'avança que d'une centaine de pages. Ce qui me contrariait surtout dans ma besogne, c'était que les esquisses sur lesquelles je devais baser l'instrumentation n'avaient pas été faites en prévision de la longue interruption qui devait suivre leur conception. Souvent je me trouvai devant ma feuille griffonnée au crayon comme devant une page couverte de signes inconnus que je n'arrivais pas à déchiffrer.

Désespéré, je me jetai dans la lecture du Dante. J'étu-

diai pour la première fois sérieusement son œuvre et dans l'atmosphère de Londres, l'*Enfer* prit une force de réalisme inoubliable.

Enfin, l'heure sonna qui me délivra de tous les maux où m'avait plongé l'espoir fallacieux de rencontrer à l'étranger quelque chose d'encourageant ou simplement de sympathique. J'eus, au moins, la satisfaction de voir mes nouveaux amis me faire des adieux cordiaux et émus. Je me hâtai de partir en passant par Paris, dont j'emportai une impression de gaieté : la grande ville était dans toute sa gloire estivale, avec des gens qui se promenaient vraiment au lieu de courir à leurs affaires. Je rentrai à Zurich le 30 juin 1855, rapportant de mon expédition un bénéfice net de mille francs.

Ma femme pensait retourner à Seelisberg sur le lac des Quatre-Cantons pour sa cure de petit-lait ; moi, je croyais que l'air de la montagne serait salutaire aussi à ma santé délabrée ; nous décidâmes donc de nous y rendre aussitôt. Mais une maladie mortelle de mon petit chien nous empêcha de partir. L'âge se faisait sentir pour mon pauvre Peps : il avait treize ans. Tout à coup, il devint si faible que nous nous demandions comment nous l'emmènerions à Seelisberg, car, de toute évidence, il ne pourrait plus supporter les fatigues de la montée. Au bout de peu de jours, il entra en agonie. L'intelligence paralysée, il souffrait de convulsions fréquentes ; le seul signe de vie qu'il donnât encore, c'était de sortir de sa corbeille placée dans la chambre de ma femme, et de venir en chancelant jusqu'à ma table à écrire à côté de laquelle il tombait épuisé. Le vétérinaire ne savait plus que

dire. Les convulsions augmentant et devenant de plus en plus douloureuses pour la pauvre bête, on me conseilla de la délivrer de ses souffrances avec un peu d'acide prussique. Nous retardâmes donc notre départ jusqu'au moment où il me parut que la mort serait un bienfait pour la misérable créature, dont l'état était évidemment désespéré. Je louai un canot et me rendis en ramant à une heure de là, chez un jeune médecin de ma connaissance, le docteur Obrist. Je savais qu'il possédait une pharmacie de village renfermant différents poisons. Il me donna la dose nécessaire et je retraversai le lac par une admirable soirée d'été. Je ne voulais faire usage de ce dernier remède qu'au cas extrême où le pauvre moribond souffrirait trop. La nuit, il dormit comme d'habitude au pied de mon lit, dans sa corbeille, d'où il se soulevait régulièrement le matin pour me réveiller en grattant de la patte. Soudain j'entendis les gémissements que provoquait un de ses violents accès de convulsions ; puis, sans un cri, le malade s'affaissa sur son coussin et ce moment me produisit un effet si étrangement solennel que je regardai ma montre. C'est à une heure dix minutes du matin, le 10 juillet, que trépassa mon petit compagnon dévoué, dont la tendresse pour moi avait été parfois si expansive. Nous l'enterrâmes le lendemain en pleurant amèrement. Notre propriétaire, Mme Stockar-Escher, nous céda un joli coin de son jardin ; c'est là que fut enfoui Peps, couché sur son coussin, dans sa corbeille.

Bien des années après, on m'a encore montré sa tombe ; mais la dernière fois que, sans prévenir personne, je suis allé jeter un coup d'œil au jardinet, j'ai vu que tout avait

été transformé de la façon la plus élégante et que le dernier vestige du souvenir de Peps était disparu.

Alors seulement, nous partîmes pour Seelisberg, uniquement accompagnés du nouveau perroquet que, l'année précédente, j'avais acheté à ma femme dans la ménagerie Kreutzberg pour remplacer le bon Papo. C'était aussi une bonne bestiole, intelligente et docile, mais je l'abandonnai complètement aux soins de Minna et, tout en le traitant avec affection, je n'en fis jamais mon ami. Heureusement que le beau temps nous favorisa pendant notre séjour dans ce lieu qui nous devint cher par son air délicieux. Entre mes promenades solitaires, je me mis à copier la partie achevée de la *Walkyrie* et repris aussi mon étude favorite de Schopenhauer.

C'est là que je reçus de Berlioz une aimable lettre accompagnant son dernier livre : *les Soirées d'orchestre.* La lecture de cet ouvrage m'amusa et me stimula en même temps ; le grotesque du goût de l'auteur m'y apparut aussi étrange que dans ses compositions.

Le jeune Robert de Hornstein se retrouva encore à Seelisberg, mais ici son attitude fut intelligente et affectueuse. Sa façon rapide de saisir la pensée de Schopenhauer, dont il avait commencé l'étude, m'intéressa particulièrement. Il me confia qu'il pensait se fixer pour quelque temps à Zurich, où Carl Ritter et sa jeune femme devaient également prendre leurs quartiers d'hiver. Nous y retournâmes nous-mêmes vers le milieu d'août.

Entouré de mes anciennes connaissances, je me remis tranquillement à instrumenter la *Walkyrie.* Du dehors,

c'est-à-dire du monde théâtral allemand, me venaient des nouvelles sur la popularité croissante de *Tannhäuser;* peu à peu s'y joignit *Lohengrin*, dont la destinée avait été si incertaine au début. L'intendant du Théâtre de la cour de Munich, Franz Dingelstedt, entreprit d'introduire *Tannhäuser* dans une région que Lachner ne m'avait guère rendue favorable. Il réussit assez bien, paraît-il ; mais pas assez bien, à son dire, pour me payer régulièrement les tantièmes promis. Toutefois mes revenus étaient suffisants ; grâce aux soins de mon consciencieux ami Sulzer qui en avait la gestion, ils me permettaient de me livrer sans soucis à mes travaux. Malheureusement pendant tout cet hiver, sans doute en suite du fâcheux climat de Londres, je fus sujet à des accès d'érésipèle qui reparaissaient au moindre changement de régime ou au plus faible refroidissement. Je souffrais surtout de devoir si souvent interrompre ma besogne, car pendant ces jours de maladie, c'est tout au plus si je pouvais me distraire par la lecture.

Le livre qui me captiva le plus alors fut l'*Introduction à l'histoire du bouddhisme*, par Burnouf ; j'y trouvai même matière à un poème dramatique que je n'ai pas perdu de vue, quoique je l'aie à peine ébauché. Un jour peut-être le développerai-je. J'ai intitulé cette pièce *les Vainqueurs*. Elle est basée sur cette simple légende : Une jeune fille de Tschantala est reçue dans le vénérable ordre mendiant de Çakyamouni grâce à son amour épuré et douloureux pour Ananda, le disciple principal de Bouddha. J'ai été amené à choisir ce sujet autant pour sa beauté profonde et sans apprêt que pour le sin-

gulier rapport qu'il a avec un procédé musical qui, dans la suite, s'est développé en moi. Les différents avatars de toutes les créatures que rencontre Bouddha sont aussi présents à son esprit que leur incarnation du moment. Cette histoire acquérait donc sa signification par le fait que les souffrances passées des personnages principaux se répercutaient dans leur vie actuelle. Je reconnus tout de suite la possibilité de faire résonner les réminiscences de cette double vie au moyen de la musique et c'est avec un véritable plaisir que je me suis réservé de composer ce poème un jour.

Ainsi, outre mon gigantesque travail des *Niebelungen*, j'avais deux sujets encore qui occupaient vivement mon imagination : *Tristan* et *les Vainqueurs*. Mais plus je me sentais pénétré de ces projets, et plus mon impatience s'exaspérait des malheureux accès qui venaient interrompre mon activité de compositeur. Liszt m'ayant annoncé pour cette époque sa visite retardée, je dus le prier de ne pas venir, car je ne pouvais savoir d'avance si, durant les quelques jours qu'il m'accorderait, je ne serais pas cloué sur mon lit. Je passai donc tout cet hiver tantôt livré à une production tranquille et résignée, tantôt irrité, capricieux et faisant souffrir mes amis de mes humeurs.

Cependant je fus heureux que Carl Ritter se rapprochât de moi en s'établissant à Zurich. Par le choix de cette résidence, il me marquait un attachement véritable qui effaça bien des impressions pénibles. Hornstein était venu aussi, mais il n'y tint pas longtemps. Il prétendit être « nerveux » à ne plus pouvoir toucher une

note au piano et il ne me cacha pas que, sa mère étant morte folle, il craignait d'avoir la même destinée. Quoique cette circonstance le rendît en quelque sorte intéressant, il se mêlait à ses qualités intellectuelles une telle faiblesse de caractère que nous perdîmes bientôt tout espoir en ce qui le concernait, de sorte que son départ précipité de Zurich ne nous laissa pas inconsolables.

Du reste, le cercle de mes relations s'était élargi encore depuis quelque temps, et j'avais fait la connaissance de Gottfried Keller, un enfant de Zurich qui, par ses œuvres poétiques, avait acquis un nom en Allemagne. A son retour au pays, ses compatriotes, pleins d'espoir dans son talent, l'avaient accueilli avec joie. Sulzer m'avait parlé avec bienveillance de ses travaux, particulièrement de son grand roman, *Henri le Vert,* dont il n'exagérait cependant pas les mérites. Je fus étonné de trouver en Keller un homme extrêmement gauche et d'aspect rébarbatif qui, dès l'abord, inspirait de l'inquiétude pour son avenir. Cette inquiétude avait sa raison d'être : tous ses écrits, qui dénotaient vraiment beaucoup d'originalité n'étaient, somme toute, que les premières étapes d'un développement artistique, et l'on attendait avec impatience l'œuvre qui le consacrerait définitivement grand écrivain. De sorte que nos rapports se réduisirent à d'incessantes questions de ma part sur ce qu'il se proposait d'exécuter. Il m'exposa alors toute espèce de plans qu'il semblait avoir bien mûris, mais qui, à l'examen, se trouvèrent dénués de toute consistance. Heureusement pour Gottfried Keller que ses concitoyens réussirent, sans doute par patriotisme, à le

caser dans l'administration où, homme honnête et tête intelligente, il rendit sûrement de bons services ; mais sa carrière d'auteur se vit arrêtée de ce fait après les premiers élans.

Mon vieil ami Herwegh n'eut, hélas ! pas la même chance. Chez lui aussi, je m'efforçai longtemps de ne considérer ses premières productions que comme les prémices d'œuvres artistiques importantes. Lui-même avouait qu'il croyait n'avoir pas encore donné tout ce qu'on pouvait attendre de lui : il avait, prétendait-il, réuni les documents nécessaires à un grand ouvrage poétique, une foule d' « idées » surtout. Rien ne lui manquait, si ce n'est le cadre où placer son tableau. Chaque jour, il s'attendait donc à mettre la main sur ce qu'il lui fallait. Mais comme cela durait trop longtemps à mon gré, je m'occupai moi-même à lui dessiner ce fameux « cadre ». De toute évidence, il souhaitait créer un grand poème épique dans lequel il pourrait consigner le résultat de toutes ses expériences. A son avis, Dante avait eu de la chance d'avoir découvert cette promenade à travers l'Enfer et le Purgatoire jusqu'au Paradis. Cela me donna l'idée de lui proposer de se servir du mythe de la métempsycose tel que le connaît le brahmanisme et tel que Platon nous l'a rendu familier. Cette idée ne lui semblant pas mauvaise, je me donnai la peine de lui désigner la forme du poème que j'entendais. Herwegh devait le former de trois actes principaux, divisés chacun en trois chants, ce qui faisait neuf chants en tout. Au premier acte, le héros paraîtrait dans sa patrie asiatique, au deuxième dans le monde hellénique

et romain ; au troisième enfin, dans le monde du moyen âge et des temps modernes. Ma proposition le tenta véritablement et il crut qu'il pourrait en faire quelque chose. Mais ce ne fut pas l'avis du quelque peu cynique docteur Wille, dans la maison de campagne duquel nous nous réunissions souvent. Il prétendit que nous demandions trop de Herwegh. Celui-ci n'était au fond qu'un brave garçon souabe qui, à cause du nimbe juif dont sa femme lui parait le front, avait été jugé et estimé au-dessus de sa valeur. A ces considérations désobligeantes, je ne sus répondre qu'en haussant les épaules : avec le temps, le pauvre Herwegh devint en effet de moins en moins actif et il finit même par tomber, à ce qu'il me sembla, dans une complète incapacité.

Notre cercle obtint une animation nouvelle par l'arrivée de Semper à Zurich. Les autorités suisses s'étaient adressées à moi pour que j'obtinsse son consentement à se laisser nommer professeur à l'École polytechnique fédérale. Semper vint à Zurich se rendre compte de la chose et il emporta une excellente impression de sa visite. Dans une promenade que nous fîmes ensemble, il se réjouit de voir de vrais arbres sur lesquels rampaient de vraies chenilles. Il se décida donc à se fixer à Zurich, et c'est ainsi que lui et sa famille se joignirent pour longtemps au cercle de mes connaissances. Cependant, Semper ne pouvait guère espérer recevoir de commandes de grands édifices à bâtir ; il était condamné, comme il disait, au métier de maître d'école. Mais il fut bientôt captivé par un important ouvrage d'art qu'après bien des déboires et après avoir changé souvent d'éditeur, il publia

sous le titre *le Style.* Je le vis maintes fois penché sur les dessins destinés à illustrer son texte et qu'il exécutait lui-même soigneusement sur pierre. Il aimait tant ce travail qu'il prétendait ne plus se soucier de grosses constructions ; comme artiste, le plus petit détail l'intéressait davantage.

Fidèle à ma déclaration de l'hiver précédent, je m'étais retiré complètement de la Société de musique. Je ne devais effectivement plus jamais diriger de concert public à Zurich. Ces messieurs ne crurent pas d'abord que ma résolution fût sérieuse : il me fallut donc être catégorique. Je profitai de l'occasion pour leur reprocher leur mollesse et leur indifférence à créer l'orchestre convenable dont je leur avais soumis le plan. Pour s'excuser, ils me dirent que, quoique les amis de la musique fussent assez riches à Zurich, chacun hésitait à souscrire le premier une certaine somme parce qu'il attirerait ainsi l'attention de ses concitoyens sur l'état de sa fortune. Mon vieil ami, M. Ott-Imhof, me déclara qu'il donnerait volontiers chaque année dix mille francs pour une telle entreprise, mais qu'alors on s'étonnerait de la façon dont M. Ott-Imhof vilipendait son argent. Cela ferait si désagréablement sensation qu'il risquerait d'être mis sous tutelle. Je songeai alors à l'exclamation de Gœthe au début de ses premières « Lettres de Suisse » ! A partir de ce moment, je cessai de participer au progrès de la musique à Zurich.

A la maison, du moins, nous en faisions de temps en temps. L'arrangement pour piano de l'*Or du Rhin* par Klindworth ainsi que celui de plusieurs actes de la *Wal-*

kyrie étaient en ma possession, soigneusement copiés. Baumgartner dut essayer de jouer l'arrangement de Klindworth, extrêmement difficile. Plus tard, le musicien Théodore Kirchner, qui habitait Winterthour et venait souvent à Zurich, fit preuve d'une remarquable dextérité dans l'exécution de quelques-uns de ces morceaux. La femme du chef de musique Heim, ménage avec lequel nous avions des relations fort amicales, tenait les rôles féminins et m'aidait parfois à rendre quelques scènes chantées. Mme Heim possédait une voix vraiment fort belle et d'un timbre très sympathique ; à mes grands concerts de 1853, elle avait été l'unique soliste. Malheureusement elle n'était pas du tout musicienne ; elle me donna bien du mal par son manque de mesure et sa difficulté à attraper la note juste. Par l'une ou l'autre bonne exécution, nous arrivâmes pourtant à offrir à nos amis un avant-goût de ma musique des *Niebelungen.*

Mais en cela aussi, je dus me modérer : le moindre échauffement provoquait chez moi une rechute d'érésipèle. Un soir que nous étions réunis en petit comité chez Carl Ritter, j'eus l'idée de lire à haute voix le *Pot d'Or* d'Hoffmann et, pendant ce temps, je ne m'aperçus pas que la chambre se refroidissait insensiblement. Ma lecture n'était pas achevée que mes auditeurs s'épouvantaient de mon nez horriblement enflé et rougi. Avec peine, je me traînai chez moi pour soigner ce mal qui m'attaquait sans cesse avec une violence inouïe. Durant ces heures de souffrance, mon esprit s'occupait à composer le poème de *Tristan.* Mais dès que ma santé me le permettait, je me jetais avec un pénible acharnement sur la

partition de la *Walkyrie.* J'en terminai enfin la copie au mois de mars de cette année 1856. Ces douleurs, jointes à la fatigue du travail, m'avaient extrêmement énervé. Je me souviens de l'humeur détestable avec laquelle je reçus nos amis Wesendonck lorsque, le soir de l'achèvement de ma partition, ils vinrent me faire une sorte de visite de congratulation. Je m'exprimai avec tant d'amertume sur cette façon de s'intéresser à ma besogne que mes pauvres visiteurs blessés et stupéfaits se hâtèrent de lever la séance. Les jours qui suivirent, il me fallut leur donner toute sorte d'explications fort compliquées pour réparer mes torts et leur faire oublier peu à peu la mortification que je leur avais infligée. La diplomatie de ma femme me fut d'un grand secours pour raccommoder les choses. C'est qu'un lien spécial s'était formé entre les Wesendonck et Minna depuis qu'ils lui avaient fait cadeau d'un aimable petit chien pour remplacer Peps. C'était une bête si bien élevée et si caressante que ma femme l'aima bientôt tendrement ; moi, je l'affectionnai aussi. Pourtant je laissai ma femme lui choisir un nom : elle trouva Fips, sans doute comme pendant à Peps. Ce Fips devint plutôt l'ami de Minna que le mien, car malgré mon sentiment d'équité et tout en constatant les bonnes qualités de nos nouveaux animaux, je n'arrivai pas à éprouver pour eux l'amitié qui nous avait unis Peps, Papo et moi.

A l'époque de mon anniversaire de naissance, fin mai, j'eus la visite de mon vieil ami Tichatschek de Dresde, qui conservait pour moi un attachement et un dévouement enthousiastes. Autant du moins que ces senti-

ments étaient possibles à une nature aussi peu cultivée que la sienne. Le matin de ma fête, je fus réveillé de touchante manière par les sons de l'*adagio* du quatuor en *mi mineur* de Beethoven, que j'aimais particulièrement. Ma femme avait invité à cette aubade les musiciens de chambre auxquels je m'étais intéressé autrefois, et, avec un tact délicat, ils me faisaient entendre le morceau dont je leur avais parlé un jour en termes émus. Le soir, Tichatschek chanta à notre petite société différentes parties de *Lohengrin* et nous étonna littéralement par sa voix, qui avait gardé tout son éclat.

Grâce à sa ténacité, Tichatschek était parvenu à vaincre l'hésitation servile de l'Intendance de Dresde, à propos de la reprise de mes opéras. Enfin on les jouait de nouveau et sans cesse ils faisaient salle comble.

M'étant légèrement refroidi dans une excursion à Brunnen sur le lac des Quatre-Cantons, où nous emmenâmes notre hôte, j'attrapai une treizième rechute d'érésipèle et celle-ci fut d'autant plus douloureuse que pour ne pas gâter le plaisir de notre ami par un retour précipité, je persistai à ne pas interrompre la partie. Un terrible ouragan de « föhn » était cause qu'on ne pouvait allumer de feu pour chauffer ma chambre. Je dus me mettre au lit ; j'y étais encore quand Tichatschek me quitta et je résolus, dès que ma convalescence me le permettrait, d'essayer d'un changement d'air vers le Sud. Il me semblait que ce mal abominable était diaboliquement lié à Zurich.

Je choisis le lac de Léman, et je pensais m'établir aux environs de Genève, à la campagne, dans un endroit bien

situé, où je pourrais suivre le régime que m'avait prescrit mon médecin de Zurich. Je me mis donc en route les premiers jours de juin. Chemin faisant, j'eus de gros désagréments à propos de Fips, que j'emmenais pour me tenir compagnie dans ma solitude ; je fus sur le point de changer le but de mon voyage, car sur un certain parcours, on voulut me défendre de prendre mon chien dans la voiture de chemin de fer. C'est grâce à l'énergie que je déployai pour faire respecter ma volonté que je pus commencer ma cure près de Genève ; autrement je me serais sans doute dirigé d'un côté tout différent.

A Genève, je descendis à mon hôtel habituel de l' « Écu » où je retrouvais tant de souvenirs. Je consultai le docteur Coindet qui me conseilla d'aller respirer le bon air à Mornex, sur le mont Salève, et m'y recommanda une pension. Avant toute chose, je voulais un gîte tranquille ; c'est pourquoi je demandai à la tenancière de la pension de me céder dans son jardin un pavillon composé d'une seule pièce, un grand salon. Il m'en coûta de grands efforts de persuasion, car les autres pensionnaires, avec lesquels je ne voulais pas me trouver en contact, s'indignèrent de ce qu'on songeât à les frustrer du local réservé à leurs amusements. Enfin, je réussis à obtenir mon pavillon, mais à condition de le céder tous les dimanches matins pour le culte protestant. Au moyen de quelques bancs, on le transformait alors en chapelle et ces pensionnaires calvinistes semblaient tenir beaucoup à leur sermon. Je m'y trouvai très bien, et le premier dimanche, je fis honnêtement le sacrifice convenu en allant à Genève lire les journaux. Mais le lendemain, la

dame de la pension vint me déclarer que le mécontentement était décidément trop vif parmi ses hôtes : il ne leur suffisait pas d'avoir le salon pour le service divin, ils le voulaient aussi pour les jeux de la semaine. On me donna mon congé et il me fallut chercher un abri chez le voisin.

Ce voisin était un docteur Vaillant qui, dans une grande et belle maison, avait installé un établissement hydrothérapique. Tout d'abord, je n'avais que l'intention de prendre chez lui des bains chauds sulfureux. Mon médecin de Zurich m'en avait conseillé l'usage. Mais ces bains ne se préparaient pas dans l'établissement. Cependant la personne du docteur Vaillant me plaisant beaucoup, je lui parlai de ma maladie. Lorsque je fis allusion au soufre et à une certaine eau puante que je devais boire, il sourit et me dit : « Monsieur, vous n'êtes que nerveux. Tout cela vous agitera encore davantage. Vous n'avez besoin que de repos. Voulez-vous vous confier à moi? Je vous promets qu'au bout de deux mois, vous serez remis de telle sorte que vous n'aurez plus à craindre l'érésipèle. »

Il a tenu parole. Cet excellent médecin me donna meilleure opinion de l'hydrothérapie que le fameux « trafiquant d'eau » d'Albisbrunn et autres ineptes dilettantes. Vaillant avait été praticien célèbre à Paris : Lablache et Rossini même l'avaient consulté ; mais il avait eu le malheur d'être soudain frappé d'une paralysie des deux jambes. Après avoir traîné quatre ans, avoir perdu toute sa clientèle et être tombé dans la misère, il avait eu l'idée de se faire transporter chez le médecin

silésien Priessnitz qui soignait par l'eau et la nature. Il le quitta absolument guéri et s'appropria la méthode qui lui avait si bien servi. Homme intelligent et instruit, il la débarrassa de toutes les rudesses de son inventeur et essaya de se refaire une clientèle en créant un établissement hydrothérapique à Meudon. Mais il n'eut pas de succès auprès des Parisiens. Ses anciens clients, auxquels il proposait de venir visiter son installation, lui répondaient en demandant si l'on y dansait le soir. Il ne fit pas ses affaires et c'est grâce à cette circonstance que je le rencontrai près de Genève où il faisait une nouvelle tentative pour l'emploi lucratif de sa méthode. Il se distinguait aussi de ses collègues spéciaux en n'acceptant qu'un nombre très limité de malades. Il est impossible, disait-il, de garantir un bon résultat si l'on n'observe pas exactement ses patients à toutes les heures de la journée. La bonté de son système, qui me réussit si bien, résidait principalement dans la douceur des procédés et une application ingénieuse de l'eau attiédie.

De plus, Vaillant s'occupa avec une amabilité marquée à satisfaire mes désirs, spécialement mon besoin de calme et de solitude. Je fus dispensé du déjeuner en commun, qui m'était pénible et m'agitait, et il me permit de me préparer le thé moi-même dans ma chambre. Mais après les fatigues de la cure matinale, je profitai du mystère dont s'entourait un privilège que les autres pensionnaires devaient ignorer pour m'adonner avec excès à cette jouissance nouvelle : deux heures durant, les verrous tirés, je vidais tasse sur tasse en lisant Walter Scott. A Genève, j'avais trouvé de cet auteur une jolie

traduction française bon marché et j'en avais emporté les volumes en masse à Mornex. Cette lecture convenait on ne peut mieux à ma façon de vivre, dont devait être écartés tout travail sérieux et toute étude. D'ailleurs, je dois convenir que le jugement admiratif de Schopenhauer pour le conteur anglais est parfaitement justifié. Jusque-là sa réputation m'avait paru douteuse. Dans mes promenades solitaires, j'emportais souvent aussi, à cause de son petit format, un volume de Byron qu'on avait mis à ma disposition. Je me proposais chaque fois de le lire, étendu sur une hauteur quelconque, avec le mont Blanc devant moi. Mais je ne tardai pas à laisser Byron à la maison, car je constatai que je ne le sortais jamais de ma poche.

Le seul travail que je me permisse fut d'esquisser les plans de la maison que j'aurais désirée. Finalement, je les relevai très correctement en me servant de tous les instruments de dessin qu'emploie un architecte. Cette idée hardie de bâtir une maison m'avait été inspirée par les négociations que j'avais entamées avec les éditeurs Haertel de Leipzig, pour la publication de mon *Anneau des Niebelungen*. Pour mes quatre drames, j'avais rondement exigé quarante mille francs. De cette somme, la moitié devait être affectée à la construction de ma maison. Et vraiment les éditeurs semblaient incliner à accepter mes conditions et à me faciliter ainsi l'exécution de mon projet. Mais leurs dispositions subirent tout à coup un changement défavorable : évidemment, ils eurent des doutes sur le succès commercial de mes ouvrages. Je n'ai jamais bien su si ce changement provenait de ce qu'après

avoir lu mes drames, ils les ont jugés injouables ou s'ils se sont laissé influencer par la coterie des gens qui, visiblement, n'ont cessé, à partir de là, de me persécuter et de contrecarrer mes entreprises. Bref, je dus renoncer à l'espoir de posséder les capitaux qui auraient fait de moi un bâtisseur de maison. Je n'en continuai pas moins mes travaux d'architecte, me proposant bien d'arriver un jour à réaliser mes plans.

Le 15 août 1856 expiraient les deux mois que le docteur Vaillant avait exigés pour ma cure. Je quittai donc son bienfaisant établissement et, de Genève, j'allai voir Carl Ritter à Lausanne. Il s'y était installé avec sa femme pour les mois d'été et habitait une modeste maison solitaire. Tous les deux étaient venus me voir à Mornex et j'avais persuadé à Carl de s'y faire soigner aussi. Mais, dès le premier essai, il m'avait déclaré que le traitement, si léger qu'il fût, l'excitait. Autrement, et d'une façon générale, nous nous entendîmes très bien, de sorte qu'il m'annonça son retour à Zurich pour l'automne.

Je me mis donc en route pour Zurich d'assez bonne humeur, prenant le coupé de la diligence pour éviter à Fips le désagréable trajet en chemin de fer. A la maison, je trouvai ma femme rentrée de Seelisberg où elle avait fait sa cure de petit-lait, et auprès d'elle, ma sœur Clara, la seule personne de ma parenté qui soit venue me voir dans mon asile suisse. Nous fîmes avec elle une excursion à Brunnen, mon lieu de prédilection, et nous y jouîmes d'une admirable soirée d'été avec un splendide coucher de soleil et autres beaux effets de la nature alpestre. A la tombée de la nuit, tandis que la pleine lune luisait

sur le lac, je fus l'objet d'une charmante ovation organisée par notre enthousiaste hôtelier, le colonel Auf-der-Mauer, reconnaissant de mes fréquentes visites à Brunnen. La fanfare de l'endroit, composée de musiciens amateurs, paysans des bords du lac, s'installa dans deux barques illuminées de lanternes vénitiennes, s'approcha de notre hôtel situé sur la rive, et, avec une témérité toute fédérale, attaqua quelques-unes de mes compositions. Si la mesure et l'unisson laissaient à désirer, l'entrain et la force y étaient. Après un petit discours respectueux qu'on m'adressa et auquel je répondis cordialement, on servit quelques bouteilles de vin sur le quai, et des mains rugueuses vinrent serrer vigoureusement les miennes. Bien des années après, je n'ai jamais visité ces rives sans être arrêté par quelque bonjour familier ou quelque poignée de main bien sentie. Ne sachant pas toujours ce que pouvait bien vouloir de moi tel batelier ou tel paysan, je le questionnais et, chaque fois, je constatais que lui aussi était un de ces musiciens qui, par ce beau soir d'été, avaient manifesté de si bonnes intentions à mon égard.

A Zurich, notre intérieur devint fort agréable par le long séjour qu'y fit ma bonne sœur Clara. J'aimais beaucoup Clara qui était vraiment l'âme musicale de notre famille. Elle me faisait du bien surtout par la sourdine que sa présence mettait à nos scènes de ménage. Le développement de sa maladie de cœur rendait Minna de plus en plus violente, entêtée et soupçonneuse.

En octobre, je devais recevoir la visite de Liszt qui, accompagné cette fois d'une assez grande société, pensait

s'arrêter un certain temps à Zurich. Mais je ne pus attendre jusque-là pour me mettre à la composition de *Siegfried*. Dès le 22 septembre, je commençais à en noter l'ébauche. C'est alors qu'un des plus grands fléaux de mon existence s'abattit sur moi. Depuis peu de temps, un ferblantier avait installé son atelier vis-à-vis de notre maison et, toute la journée, il m'assourdissait de son martellement bruyant. Dans mon profond chagrin de ne pas pouvoir habiter un logis indépendant et protégé contre le vacarme, je fus sur le point de renoncer à composer jusqu'à ce que mon légitime souhait se fût réalisé. Mais la colère que je nourrissais contre le ferblantier me fit précisément trouver, dans un moment d'exaspération, le motif musical de la fureur de Siegfried contre Mime, le forgeron gâcheur. Sur-le-champ, je jouai, en sol mineur, ce thème naïvement querelleur et tapageur et, toujours en colère, j'en chantai en même temps les paroles à ma sœur. Cela nous fit tellement rire que je me décidai à persévérer encore dans mon travail. J'avais écrit une bonne partie de la première scène, quand, le 13 octobre, on m'annonça l'arrivée de Liszt.

Pour le moment il était seul et sa présence mit tout de suite une grande animation musicale dans ma maison. Il avait achevé ses symphonies de *Faust* et du *Dante* et c'était merveille de les entendre jouer par lui au piano, d'après la partition. Assuré que Liszt connaissait la grande impression que me produisaient ses œuvres, j'osai lui faire remarquer l'erreur qu'il avait commise dans sa symphonie du *Dante*. Si quelque chose m'avait convaincu de la magistrale puissance de conception poétique du

musicien, c'était le finale primitif de sa *Faust-symphonie :* le souvenir poignant de Marguerite y flottait pur et léger sans que l'attention fût forcée par des moyens violents. Il me semblait donc que la *Dante-symphonie* devait s'achever de même, le « Paradis » n'y étant rappelé que par la douce intonation du *Magnificat* planant en délicate harmonie.

Quel ne fut donc pas mon effroi d'entendre ces belles intentions coupées brusquement par un motif emphatique et plagié qui, à ce qu'on m'affirma, devait représenter le « Domenico » ! Je m'écriai : « Non, non ! Pas cela ! Enlève cela ! Pas de Seigneur Dieu majestueux ! Conservons ce flottement vague et délicat ! — Tu as raison, répondit Liszt, c'était aussi mon idée ; la princesse a été d'un autre avis. Mais il en sera fait selon ton conseil. »

J'étais content. Aussi, plus tard, mon chagrin fut-il extrêmement vif d'apprendre que non seulement la fin du *Dante* est restée telle quelle, mais encore que celle de *Faust*, dont j'appréciais tant la délicatesse, avait été remplacée par un finale à grand effet renforcé de chœurs. Ce simple incident indique bien la nature des rapports que j'avais avec Liszt comparés à ceux que Liszt entretenait avec son amie Caroline de Wittgenstein !

Cette dame et sa fille Marie étant attendues à Zurich, on se prépara à les recevoir. Mais avant leur arrivée, il se passa chez moi, entre Liszt et Carl Ritter, une scène extrêmement pénible. La physionomie de Ritter et surtout sa laconique et dédaigneuse façon d'exprimer ses opinions semblaient porter sur les nerfs de Liszt. Un soir, celui-ci nous parla avec admiration des services

rendus par les Jésuites et, alors déjà, il parut irrité du sourire narquois avec lequel Ritter l'écoutait. A table, la conversation tomba sur l'empereur des Français, Louis-Napoléon, dont mon grand ami nous proposait un peu présomptueusement de reconnaître les mérites, bien que nous ne fussions pas précisément portés à admirer la situation politique de la France. Liszt, cherchant à faire valoir l'importance de ce pays dans la culture européenne, parla entre autres de l'Académie française. De nouveau, Ritter se permit son malheureux sourire et Liszt en fut tellement agacé que sa colère déborda. Dans sa réplique, il lui échappa à peu près ceci : « Enfin, si nous refusons de le reconnaître, que sommes-nous? des babouins, rien de plus ! » Je me mis à rire. Carl continua de sourire, mais cette fois avec une expression d'embarras mortel.

Bülow m'a appris plus tard que Ritter dans ses querelles de collégien, était traité de babouin par ses camarades, à cause de son visage simiesque. Il se sentit donc horriblement offensé par la remarque de M. le docteur, ainsi qu'il nommait Liszt. Il quitta mon logis écumant de rage et n'y remit plus les pieds pendant des années. Quelques jours plus tard, il m'écrivit qu'il ne retournerait chez moi que si Liszt lui faisait des excuses ou si, tout au moins, j'expulsais celui-ci de ma maison. Je fus très peiné de recevoir peu de temps après une lettre de l'estimable mère de Ritter : elle me reprochait ma conduite injuste envers son fils, que j'avais laissé insulter dans mon propre logis, sans lui faire rendre satisfaction. Pendant longtemps, je me trouvai ainsi en pénible délicatesse avec cette famille amie, car je n'arrivai pas à leur présenter l'incident sous son vrai jour.

Lorsque Liszt le sut, il regretta à son tour cette brouille et, avec sa générosité habituelle, il fit les premiers pas d'un rapprochement. Il alla chez Ritter ; mais dans la conversation, il ne fut pas question de l'incident. C'est pourquoi le jeune homme rendit cette visite non à Liszt, mais à la princesse qui était arrivée sur ces entrefaites. Là-dessus, Liszt trouva que cela suffisait et dès lors Ritter ne fit plus partie de notre cercle. Il quitta Zurich et s'établit à demeure à Lausanne.

Quand la princesse Caroline et sa fille se furent installées à l'hôtel Baur avec l'intention d'y rester quelque temps, on mena grand train, non seulement dans mon modeste logis, mais encore dans toute la ville de Zurich. La singulière animation que répandait cette femme partout où elle paraissait, atteignit même ma bonne sœur Clara, qui se trouvait encore parmi nous, et lui communiqua une véritable griserie. On eût dit que Zurich était soudain devenu une métropole. Des voitures allaient et venaient, des domestiques couraient de-ci, de-là, dîners et soirées se succédaient et nous nous trouvâmes subitement entourés d'une quantité de personnages intéressants qui, de tous côtés, surgirent sans que nous nous fussions jamais doutés qu'ils habitassent Zurich.

Un musicien, Winterberger, qui se croyait obligé de jouer à l'original, avait été amené par Liszt ; Kirchner, l'adepte passionné de Schumann, arriva de Winterthour pour ne plus s'en retourner et ne se fit pas faute, lui non plus, de montrer son excentricité. Mais c'était surtout les professeurs de l'Université que la princesse Caroline s'entendait à tirer de leurs habitudes casanières. Tantôt

elle les recevait en tête à tête, tantôt elle les conviait « en masse ». Lorsque, après ma promenade de midi, je montais un instant chez elle, je la trouvais déjeunant avec Semper ou avec le professeur Koechly, une autre fois avec Moleschott et toujours en « particulier ». Même mon bizarre et sauvage ami Sulzer fut attiré et, ainsi qu'il l'avoua, en quelque sorte subjugué. Une agréable atmosphère de liberté et de sans-gêne régnait autour d'elle et nos simples réunions chez moi étaient particulièrement charmantes, car la princesse, avec une grâce toute polonaise et patriarcale, aidait ma femme à servir les invités. Une fois, après avoir fait de la musique, mes convives formèrent autour de moi un cercle qui ne manquait pas de charme : qui installé dans son fauteuil, qui assis par terre sur le tapis, ils me demandèrent une conférence sur mes deux nouvelles conceptions : *Tristan* et *les Vainqueurs*.

Le point culminant de nos petites festivités fut l'anniversaire de naissance de Liszt, que la princesse célébra en grande pompe chez elle, le 22 octobre. Elle y avait convoqué tout ce que Zurich offrait de gens intéressants. Un télégramme de Weimar nous apporta une poésie de Hoffmann de Fallersleben que, sur l'ordre de la princesse, Herwegh, solennel, déclama d'une voix extraordinairement changée. Puis, accompagné par Liszt, je chantai avec Mme Heim le premier acte et une scène du deuxième de la *Walkyrie*. Je pus me rendre compte de l'effet de notre production lorsque le docteur Wille exprima le souhait d'entendre une fois encore cette composition, mais mal exécutée, afin qu'il pût s'en former

un jugement : il craignait d'avoir été influencé par la virtuosité des exécutants. Ensuite, on joua à deux pianos des œuvres symphoniques de Liszt. Au banquet, la conversation tourna en discussion à propos de Henri Heine sur lequel Liszt exprima des opinions captieuses. Mme Wesendonck lui ayant demandé s'il ne croyait pas que le nom de Heine serait inscrit au temple de l'Immortalité, Liszt répondit vivement : « Oui, mais avec de la boue », réplique qui, bien entendu, produisit une certaine sensation.

Nos réunions furent malheureusement interrompues par la maladie de Liszt, qu'une éruption sur tout le corps retint au lit assez longtemps. Dès qu'il fut quelque peu rétabli, nous retournâmes au piano, afin d'essayer ensemble les deux partitions achevées de l'*Or du Rhin* et de la *Walkyrie*. La princesse Marie écoutait attentivement ; elle fut même capable d'expliquer aux auditeurs quelques passages difficiles du poème.

La princesse Caroline semblait aussi fort désireuse de saisir la véritable « intrigue » de la destinée des dieux dans mon *Anneau des Niebelungen*. Un jour, elle me fit venir chez elle, « en particulier », tout comme un professeur de Zurich. Je devais lui donner sur ce point les éclaircissements nécessaires et j'avoue avoir été intimement convaincu qu'elle désirait vraiment connaître les fils délicats et mystérieux de l'action. Mais elle exigea de moi une précision si mathématique qu'à la fin j'avais l'impression de lui avoir expliqué une pièce française à intrigue. La bonhomie de la princesse était aussi grande que sa vivacité et elle accepta un jour très gaiement une

remarque de moi, justement à propos de cette vivacité : « S'il me fallait vivre près de vous, lui dis-je, je serais mort au bout d'un mois ! »

J'éprouvai un vrai chagrin au sujet de sa fille Marie. Depuis que je l'avais vue pour la première fois, trois ans auparavant, elle s'était étonnamment fanée. Alors, je l'avais surnommée « l'Enfant »; maintenant, elle n'était déjà plus une jeune fille. Une violente déception semblait l'avoir mûrie avant l'âge et il fallait une grande excitation, le soir, en société, pour lui rendre son éclat et son charme naturels.

Je me souviens d'une charmante soirée passée chez Herwegh, où Liszt s'enthousiasma pour un piano horriblement désaccordé avec autant d'ardeur que pour les mauvais cigares qu'il fumait alors de préférence. Lorsqu'il se mit à improviser sur cet abominable instrument, ce fut si beau que nous ne crûmes plus à de la magie, mais à de la sorcellerie.

A mon sincère effroi, je constatai plusieurs fois chez Liszt l'humeur irritable, presque querelleuse, qui s'était manifestée dans la malheureuse scène avec le jeune Ritter. Il n'était, entre autres, pas prudent de lui parler de Gœthe, surtout en présence de la princesse Caroline. Nous faillîmes ainsi avoir une altercation au sujet d'Egmont que Liszt méprisait parce qu'il se laisse duper par le duc d'Albe. Mais j'étais sur mes gardes et conservai assez de calme pour me désintéresser de la discussion et ne considérer que l'état physiologique de mon ami. Jamais il n'y eut de mots violents entre nous, mais penpant toute ma vie, j'ai gardé le sentiment obscur que la

dispute pourrait éclater une fois et qu'alors ce serait effrayant. Et peut-être est-ce ce sentiment qui m'a toujours empêché de me fâcher contre lui, bien que mon irascibilité et mon emportement soient assez connus de mes amis.

Après un séjour de six semaines, mon importante visite quitta Zurich et la princesse nous emmena en bande à Saint-Gall où nous devions honorer de notre présence un concert organisé par le jeune directeur de musique Schadrowsky et rester huit jours.

Hôtes de la princesse, nous logeâmes tous au « Brochet » comme dans sa propre maison. Pour moi et ma femme, elle avait retenu une chambre à côté de la sienne, mais il en résulta une nuit très mouvementée. Madame Caroline fut prise d'une de ses crises nerveuses d'étouffements et pour la délivrer des pénibles hallucinations qui la tourmentaient, sa fille Marie dut lui faire la lecture toute la nuit à très haute voix. Ce bruit, et surtout cet incompréhensible manque d'égards envers le sommeil du voisin me jetèrent dans une excitation indescriptible. A deux heures du matin, n'y tenant plus, je sautai hors de mon lit et sonnai sans relâche jusqu'à l'arrivée d'un domestique, auquel j'intimai l'ordre de nous donner une chambre à l'autre bout de l'hôtel. Et vraiment, nous déménageâmes à cette heure indue : on s'en aperçut bien à côté, mais sans que cela parût faire la moindre impression. Le lendemain, je fus très étonné de voir paraître Marie nullement embarrassée et ne soufflant pas un mot de l'aventure de la nuit. J'appris alors que dans l'entourage de la princesse on était accoutumé à ses extravagances.

L'hôtel se remplit bientôt d'une foule d'invités : Herwegh et sa femme, le docteur Wille et Mme Wille, Kirchner et bien d'autres. La vie qu'on mena au « Brochet » fut digne de celle à l'hôtel Baur. Et tout cela se faisait en l'honneur des concerts de la modeste Société de musique de Saint-Gall. Dans les répétitions, Liszt, maître parfait, étudia avec l'orchestre deux de ses compositions, *Orphée* et les *Préludes*, et malgré le nombre peu considérable de musiciens, l'exécution fut véritablement belle et entraînante. Je fus notamment satisfait du morceau symphonique d'*Orphée*, si modéré de forme, et que je mis d'emblée en première place parmi les œuvres de Liszt. Le public, lui, s'enthousiasma surtout pour les *Préludes*, dont la plus grande partie fut bissée.

Moi, je dirigeai l'*Eroïca* de Beethoven, avec bien des souffrances, car dans de telles occasions je me refroidissais toujours et j'avais la fièvre. L'impression que recevrait Liszt de mon interprétation de l'œuvre de Beethoven me tenait fortement à cœur : elle fut profonde et juste. Dans notre manière de diriger, nous nous observions réciproquement avec une attention et un intérêt vraiment instructifs.

Après le concert, il nous fallut assister à un petit banquet au cours duquel les honorables bourgeois de Saint-Gall nous firent des discours bien sentis sur l'importance que prenait notre visite à leurs yeux. Un poète local m'ayant adressé un panégyrique versifié, j'y répondis avec une sérieuse émotion et Liszt devint si dithyrambique qu'il vida son verre à une représentation modèle de *Lohengrin* pour l'ouverture du nouveau théâtre de Saint-Gall, et nul ne trouva à y contredire.

Le lendemain 24 novembre, nous fûmes tous invités à différentes festivités chez le principal Mécène musical de l'endroit, le riche commerçant Bourit. On se mit au piano et Liszt nous joua entre autres la grande sonate en *si bémol majeur* de Beethoven. Kirchner déclara alors avec une sèche franchise : « Nous avons le droit de dire que nous venons d'assister à quelque chose qui ne paraissait pas possible et je crois encore à l'impossibilité de ce que nous avons pourtant entendu. »

Mon vingtième anniversaire de mariage tombant un de ces jours, on songea à le fêter et, aux sons de la marche nuptiale de *Lohengrin*, on organisa une amusante polonaise qui nous promena en cortège par toutes les chambres de l'hôtel.

Malgré tous ces agréables épisodes, j'eusse été bien aise de m'en retourner dans mon paisible asile de Zurich. Une indisposition de la princesse retarda de plusieurs jours le départ de mes amis pour l'Allemagne et il nous fallut encore passer ce temps inutile avec eux. Enfin, le 27 novembre, je pus les accompagner jusqu'à Rorschach où je me séparai d'eux sur le bateau à vapeur. Depuis, je n'ai revu ni la princesse ni sa fille et il est probable que nous ne nous rencontrerons plus jamais.

Je ne les avais pas quittés sans inquiétude, car la princesse était réellement malade et Liszt très souffrant. Je leur avais conseillé de rentrer bien vite se soigner à Weimar. Aussi ai-je été étonné d'apprendre qu'au lieu de cela, ils s'arrêtèrent à Munich où ils firent un long séjour, riche de distractions et de jouissances artistiques. Et je me suis dit que ce n'était décidément pas mon fait

de conseiller ou de déconseiller n'importe quoi à des êtres de cette trempe. Pour ma part, je rentrai à Zurich très fatigué, souffrant d'insomnies, tourmenté par le froid de la saison et craignant que les suites de la vie que j'avais menée ne fussent une nouvelle attaque d'érésipèle. Le lendemain, je me réveillai tout heureux d'être bien portant, et plus que jamais je prisai mon excellent docteur Vaillant. Bientôt, je fus suffisamment reposé et, dès le commencement de décembre, je me remettais à la composition de *Siegfried*. Ma vie habituelle avait repris son cours d'apparence si calme : travail, grandes promenades, lectures et parfois, le soir, visite d'un ami. Je souffris cependant des suites de ma brouille avec Ritter, à cause de Liszt. Mes relations, qui avaient été si intimes avec ce jeune homme, cessèrent complètement ; et sans m'avoir revu, il quitta Zurich avant la fin de l'hiver.

Pendant les mois de janvier et de février 1857, j'achevai le premier acte de *Siegfried*. Cette fois, j'écrivis soigneusement toute la composition et ne me contentai pas d'une hâtive esquisse au crayon. En même temps, je suivais avec zèle le traitement que m'avait recommandé le docteur Vaillant. Craignant toujours le retour de mon érésipèle, je tâchai de le prévenir selon le système hydrothérapique, par des transpirations hebdomadaires au maillot. Je réussis en effet à éviter la maladie dont j'avais si peur, mais je me fatiguais beaucoup et j'attendais avec impatience le retour de la saison chaude qui me permettrait de me relâcher dans la sévérité du traitement.

De plus, j'endurais de véritables souffrances dues aux

molestations croissantes de voisins bruyants et mélomanes. Au vacarme du ferblantier, que je haïssais à mort et avec lequel j'avais au moins chaque semaine une terrible altercation, était venu s'ajouter celui des pianos qui se multipliaient dans ma maison. Finalement, la flûte d'un M. Stockar, qui en jouait le dimanche, se joignit au concert. Dans ces conditions, j'abandonnai la lutte et jurai de ne plus composer.

C'est alors que mes amis Wesendonck, revenus d'un assez long séjour à Paris, m'offrirent la perspective heureuse de réaliser mon ardent désir de posséder une habitation selon mes goûts. Autrefois déjà, Wesendonck s'était montré disposé à me faire construire une maisonnette à l'endroit que je choisirais. Et mes plans qu'on aurait pu croire, à s'y méprendre, dessinés par un homme du métier avaient été soumis à l'examen d'un architecte. L'achat du terrain offrait seul des difficultés. Dans mes promenades sur le coteau qui sépare le lac de Zurich de la vallée de la Sihl, une petite maison m'avait depuis longtemps donné dans l'œil. Elle était située sur le territoire de la commune d'Enge et on la nommait la maisonnette Lavater, parce qu'elle avait appartenu au célèbre phrénologue, qui y villégiaturait souvent. Le chancelier Hagenbuch, que j'avais gagné à ma cause, s'informa sous main comment il serait possible d'acquérir à bon marché quelques arpents de ce terrain. Mais ce n'était pas facile. Il appartenait par parcelles à plusieurs personnes et, pour obtenir l'emplacement désiré, il eût fallu acheter de trop grands morceaux aux différents possesseurs. Je contai mon chagrin à Wesendonck et il finit par avoir envie de

posséder lui-même sur cette colline un domaine assez vaste pour y bâtir une grande villa à l'usage de sa propre famille. Peut-être m'en céderait-il alors un lopin... L'acquisition de cette propriété et la construction de sa maison, qu'il voulait spacieuse et confortable, absorbèrent dès lors mon ami ; peut-être aussi pensait-il que l'installation de deux familles dans le même enclos offrirait des désagréments, à la longue. Il songea donc à m'acheter une très modeste petite campagne avec jardin, qui n'était séparée de la sienne que par un chemin vicinal étroit, et que j'avais trouvée à mon gré aussi. Lorsqu'il m'annonça son intention, j'en fus heureux au delà de toute expression. Mais la déception fut d'autant plus forte quand un beau jour, l'imprévoyant acquéreur apprit que le propriétaire, las de ses tergiversations, venait de vendre son terrain à quelqu'un d'autre. Cet autre, heureusement pour moi, était un médecin aliéniste qui se proposait d'élever une maison de fous juste à côté de la propriété Wesendonck. La perspective fort désagréable qu'éveillait cette nouvelle eut pour conséquence de secouer mon ami de sa mollesse. Il mit toute son énergie en œuvre pour regagner ce terrain sur le néfaste docteur et réussit enfin, après mille ennuis, à l'acheter très cher. Et à Pâques de cette année, il m'offrait de me louer cette petite campagne au prix des huit cents francs de loyer que je payais au Zeltweg. >

L'installation de la maisonnette, qui au printemps m'occupa passionnément, ne se fit pas sans de nombreuses contrariétés. La maison n'était arrangée que pour des villégiatures. Il fallait donc y mettre des poêles et tout

ce qui la rendrait habitable en hiver. Bien que Wesendonck fît l'indispensable, il y eut beaucoup de choses à ajouter et cela donna lieu à des difficultés interminables, tant à cause de la perpétuelle divergence d'opinion qui existait entre moi et ma femme, qu'à cause de l'incertitude de ma situation pécuniaire, car j'étais encore toujours sans fortune. Sous ce rapport cependant, les événements prenaient de temps en temps une tournure qui nourrissait dans mon âme d'optimiste une confiance absolue dans l'avenir. A Berlin, malgré ses représentations médiocres, *Tannhäuser* me rapportait de plus gros bénéfices que je n'avais pensé. A Vienne aussi, l'horizon s'éclaircissait. Le Théâtre de la cour, il est vrai, me demeurait toujours fermé et l'on m'avait assuré qu'aussi longtemps qu'une cour impériale existerait à Vienne, il ne serait pas question d'y représenter mes opéras révolutionnaires.

Cette singulière situation engagea mon vieil ami Hofmann, ancien directeur du Théâtre de Riga et actuellement directeur de celui de Josephstadt, à risquer, avec une troupe d'opéra particulière, une représentation du *Tannhäuser* dans la grande salle qu'il avait fait construire au Lerchenfeld en dehors de l'enceinte de Vienne. Pour chaque soirée, il m'offrait un tantième de cent francs. Liszt, auquel je fis part de la chose, la jugea scabreuse, mais je lui répondis qu'en cette occasion j'étais de l'opinion de Mirabeau qui, n'ayant pas été nommé par ses égaux à l'assemblée des notables, se proposa comme « marchand de drap » aux suffrages des électeurs de Marseille. Ceci fut du goût de Liszt et j'entrai donc

dans la capitale autrichienne en passant par le théâtre de saison de Lerchenfeld.

On me raconta les histoires les plus stupéfiantes sur les représentations elles-mêmes. Sulzer, ayant fait un voyage à Vienne, assista à l'une d'elles et se plaignit surtout de l'obscurité de la salle et de l'impossibilité où l'on était d'y lire un traître mot du livret ; de plus, on y était inondé par l'eau qui tombait du toit quand il pleuvait. Quelques années plus tard, le gendre de la veuve du musicien Hérold m'a parlé sur un tout autre ton de ces représentations. Dans son voyage de noces, il s'était aussi arrêté à Vienne et il m'a affirmé que malgré ses défectuosités, l'ensemble de Lerchenfeld lui avait infiniment mieux plu que celui de Berlin, très médiocre, positivement. Pour le moment, l'énergie de mon vieil ami de Riga me valut deux mille francs pour les vingt représentations qu'il réussit à donner et il est peut-être compréhensible et pardonnable que je me fusse laissé aller à avoir confiance dans l'avenir. Ne constatais-je pas les résultats incalculables d'une popularité inattendue et les gains qu'elle me rapportait?

Tout en m'occupant de l'installation de ma maisonnette tant désirée et en achevant l'instrumentation du premier acte de *Siegfried,* je me replongeai dans la philosophie de Schopenhauer ainsi que dans les romans de Walter Scott, qui m'attiraient toujours. De plus, voulant exprimer d'une manière significative mes sentiments sur les compositions de Liszt, je les résumai sous la forme d'une lettre à Marie de Wittgenstein et la publiai dans la *Revue musicale* de Brendel.

Lorsque le moment arriva de m'emménager dans ce que je croyais être l'asile définitif de mon existence, je me demandai quels moyens je pourrais bien employer pour donner précisément à cette existence une base solide. Je repris mes négociations avec les Haertel à propos des *Niebelungen*, mais ces éditeurs se montrèrent réservés et peu disposés à entreprendre une telle publication. Je m'en plaignis à Liszt en le priant de faire connaître au grand-duc de Weimar les difficultés que je rencontrais à éditer mes œuvres ; d'après ce que m'avait raconté mon ami, le prince désirait se constituer protecteur de ma tétralogie. Comme raison, j'alléguais que s'il était impossible d'exiger d'un simple marchand de musique qu'il eût le courage de se risquer dans une affaire si extraordinaire, on pouvait bien demander à un prince de s'y intéresser sérieusement. Pour lui, ce devait être un point d'honneur de contribuer à l'achèvement de mon œuvre. Donc, je demandais que le grand-duc prît la place de Haertel, qu'il m'achetât la composition et m'en payât la partie terminée. De la sorte, il en deviendrait possesseur et pourrait, plus tard, se dédommager de ses sacrifices en choisissant lui-même un éditeur. Liszt me comprit fort bien ; toutefois il me déconseilla de songer à Son Altesse Royale pour une entreprise de ce genre.

Alors mon attention se porta sur la jeune grande-duchesse de Bade. Depuis quelques années, Édouard Devrient était directeur du Théâtre de la cour à Carlsruhe et j'étais resté avec lui en bonnes relations, quoique intermittentes. Il m'avait encore écrit pour me féliciter de mes ouvrages sur l'*Œuvre d'art de l'avenir* et l'*Opéra*

et le Drame. En ce qui concernait mes opéras, Devrient déclarait son théâtre trop faible pour qu'il pût songer à les y représenter. Mais cela changea subitement quand le grand-duc eut épousé la fille de la princesse de Prusse. Devenue indépendante à Carlsruhe, et influencée par ma vieille amie Alwine Frommann, la jeune grande-duchesse demanda instamment qu'on jouât mes œuvres au Théâtre de la cour. On les donna donc et Devrient me fit part du grand intérêt qu'y prenait la princesse : souvent même, elle assistait aux répétitions. J'en fus très agréablement surpris et, de mon plein gré, j'adressai à la grande-duchesse une lettre de remerciements à laquelle j'ajoutai comme feuillet d'album les *Adieux de Wotan* de la dernière partie de ma *Walkyrie.*

Ainsi arriva le 20 avril, jour où, sans pouvoir entrer dans ma maison qui n'était pas prête, je devais quitter mon appartement de Zeltweg, loué déjà à d'autres personnes. Nous nous étions refroidis moi et Minna en courant sans cesse, et même par le mauvais temps, à notre maison toujours remplie de maçons et de menuisiers négligents. Il nous fallut passer huit jours à l'hôtel. Nous étions de la plus désagréable humeur du monde et je me demandais s'il valait vraiment la peine de nous installer dans ce nouveau logis : un pressentiment me disait que le destin m'en chasserait un jour. Vers la fin avril nous y entrâmes de force. Il y faisait froid et humide ; les poêles ne chauffaient pas ; nous étions malades tous les deux et c'est à peine si nous pouvions quitter le lit.

Alors arriva un bon présage : la première lettre que je reçus dans cette demeure fut une très affectueuse et

conciliante missive de Mme Julie Ritter, qui effaçait notre mésentente à propos de son fils. Puis ce fut le beau temps printanier. Le Vendredi Saint, je me réveillai par un brillant soleil qui se montrait pour la première fois depuis que nous habitions cette maison ; notre jardinet verdissait, les oiseaux chantaient ; enfin, je pouvais m'asseoir sur notre balcon et jouir du calme tant désiré. Pénétré de joie, je me souvins tout à coup que c'était Vendredi Saint et me rappelai qu'une fois déjà j'avais été frappé d'un avertissement solennel semblable dans le *Parcifal* de Wolfram. Depuis mon séjour à Marienbad, où j'avais conçu les *Maîtres chanteurs* et *Lohengrin*, je ne m'étais plus occupé de ce poème, mais aujourd'hui l'idéalisme de son sujet me dominait. Partant de l'idée du Vendredi Saint, je construisis rapidement tout un drame en trois actes et l'esquissai sur-le-champ en quelques traits.

Au milieu de l'arrangement de ma maison, qui n'était toujours pas terminé et auquel je m'adonnais avec ardeur, je me sentis poussé à reprendre *Siegfried* et j'en commençai le deuxième acte. Indécis sur le nom à donner à mon nouvel asile et l'introduction de cet acte me réussissant fort bien, il me vint à l'esprit de choisir quelque chose en rapport avec mon travail et j'éclatai de rire en me disant que *Repos de Fafner* serait un nom fort approprié. Mais cela n'allait vraiment pas et mon chalet s'appela tout simplement l' « Asile » ; je le désignai ainsi dans la date que je mis à ma page de musique composée.

Mais mon espoir d'obtenir l'aide du grand-duc de Weimar ayant été déçu, j'étais d'une mauvaise humeur

permanente. Je sentais sur moi un fardeau dont je ne savais comment me débarrasser. A la même époque, je reçus l'épître surprenante d'un individu nommé Ferreiro, qui se prétendait consul du Brésil à Leipzig. Ce correspondant m'annonçait que l'empereur du Brésil éprouvait une grande sympathie pour ma musique, et comme j'exprimais quelques doutes dans ma réponse, il m'expliqua fort gracieusement que son souverain aimait l'allemand et désirait beaucoup recevoir ma visite à Rio de Janeiro où je dirigerais moi-même mes opéras. Seulement, on n'y chantait qu'en italien : il faudrait donc d'abord faire traduire les textes, mais c'était chose facile et même avantageuse pour mes poèmes. Ce qu'il y a de curieux, c'est que cette proposition m'agréa étonnamment ; il me semblait que je réussirais sans peine à composer un poème passionné qui ferait très bien en italien et je pensais avec plus d'amour que jamais à *Tristan et Iseult*. Pour commencer et pour mettre à l'épreuve la généreuse sympathie de l'empereur du Brésil, j'expédiai à M. Ferreiro les trois arrangements pour piano, richement reliés, de mes trois opéras les plus anciens et j'attendis longtemps la lettre agréable m'annonçant la réception brillante qu'on leur avait faite à Rio de Janeiro. Mais je n'ai plus jamais entendu parler ni de ma musique, ni de l'empereur du Brésil, ni de son consul Ferreiro.

Semper aussi eut des complications architecturales avec ce pays des tropiques. La construction d'un nouvel opéra ayant été mise au concours à Rio, mon ami essaya sa chance, et dessina de magnifiques plans qui nous intéressèrent beaucoup. Le docteur Wille spécialement, trou-

vait très nouveau de bâtir un théâtre pour un public nègre. Je ne sais si les relations de Semper avec le Brésil ont été plus satisfaisantes que les miennes, mais il est certain qu'il n'y a pas construit de théâtre.

Pendant quelques jours, je fus pris d'une forte fièvre, suite d'un refroidissement, et quand je me revis sur pied, mon jour de naissance était arrivé. Le soir, installé sur ma terrasse, je fus surpris par un chant lointain qui m'arrivait d'au delà des jardins. C'était l'air des *Trois filles du Rhin,* tiré de l'*Or du Rhin.* Mme Pollert, celle dont les querelles matrimoniales avaient empêché autrefois à Magdebourg la dernière représentation de ma *Défense d'aimer,* avait paru au ciel théâtral de Zurich l'hiver précédent. Elle était toujours cantatrice et, de plus, mère de deux filles. Comme elle avait la voix encore bonne et qu'elle-même était remplie d'égards envers moi, je lui avais fait étudier, à elle seule, le dernier acte de la *Walkyrie* et, avec ses filles, les scènes que chantent les « filles du Rhin ». Souvent nous en avions donné de petites auditions à nos intimes.

Éclatant à l'improviste ce soir de mon anniversaire, le chant de mes amies attentionnées m'émut vivement et j'éprouvai soudain une singulière répugnance à continuer la composition des *Niebelungen,* tandis que j'étais pris, au contraire, d'un désir violent de me mettre tout de suite à *Tristan.* Je décidai de céder à ce désir intime et de commencer ce nouveau travail, dont je caressais l'idée depuis si longtemps déjà. Je ne le considérai cependant que comme un intermède, les *Niebelungen* restant l'œuvre importante. Afin de me témoigner à moi-même que je

n'abandonnais point par dégoût mon premier labeur, je m'imposai la tâche d'achever encore le deuxième acte de *Siegfried* que je venais d'entreprendre. Je le fis avec beaucoup d'entrain, tout en laissant *Tristan* prendre une forme de plus en plus nette dans mon esprit.

Mais d'autres motifs encore me poussaient vers la composition de *Tristan* et me faisaient paraître cette entreprise aussi utile qu'attrayante. Ces motifs triomphèrent définitivement lors de la visite d'Édouard Devrient qui vint me voir pour trois jours au commencement de juillet. Il me parla du bon accueil que la grande-duchesse de Bade avait fait à mon envoi et il me parut même que Devrient avait été chargé de s'entendre avec moi pour un arrangement quelconque. Je lui dis alors que je pensais interrompre mon travail des *Niebelungen* pour me consacrer à une œuvre qui, par son envergure et sa facilité de représentation, me remettrait en relations avec nos théâtres tels qu'ils étaient.

Je serais injuste envers moi-même, si je laissais entendre que ce motif intéressé m'a seul décidé alors à m'occuper de *Tristan*. Pourtant, je dois avouer que depuis les temps où j'avais abordé la composition de mes grands opéras, un changement marqué s'était accompli dans ma disposition d'esprit. Alors, je venais justement d'achever mes ouvrages de critique dans lesquels j'essayais d'expliquer la décadence de notre art et spécialement de notre art théâtral en la rapportant à l'état général de la civilisation. A cette époque-là, il m'eût été impossible de travailler à un opéra composé d'emblée en vue de sa représentation sur un de nos théâtres. Ainsi que je l'ai

expliqué, j'avais dû renoncer totalement à un but pareil pour trouver le courage de reprendre mon œuvre artistique. Aujourd'hui encore, j'avais la ferme conviction que mes *Niebelungen* ne pourraient être données que dans les conditions spéciales que j'ai décrites plus tard dans la préface à la publication du poème.

Cependant le succès populaire de mes premiers opéras avait agi assez fortement sur mon humeur pour que je pusse envisager sérieusement la possibilité de faire représenter mes *Niebelungen*, maintenant que ma grande œuvre était plus qu'à moitié terminée. Jusque-là, j'avais nourri au fond de mon cœur l'espoir que Liszt réussirait auprès du grand-duc de Weimar. Mais les dernières expériences que j'avais faites m'avaient démontré l'inutilité de mon attente. En revanche, les circonstances m'avaient convaincu qu'une œuvre du genre de *Lohengrin* ou de *Tannhäuser* serait bien accueillie partout. Toute la composition de *Tristan* prouve clairement aussi combien peu j'ai songé, en l'écrivant, aux conditions de nos théâtres d'opéra. Toutefois ayant toujours à lutter contre les soucis matériels, je me figurais qu'en interrompant les *Niebelungen* pour me mettre à cette nouvelle œuvre, j'agissais en homme devenu raisonnable et pratique.

Devrient vit d'un bon œil mon projet spéculatif ; il me demanda à quel théâtre je songeais pour la première de ce nouvel opéra, à quoi je répondis qu'il ne pouvait être question que d'une scène où il me serait possible de participer en personne à la représentation. Ou bien ce serait au Brésil, ou bien, puisque le territoire de la Confédération allemande m'était interdit, dans une ville

rapprochée de la frontière et qui offrirait quelques ressources artistiques. J'avais Strasbourg en vue. Mais Devrient m'en dissuada pour une foule de bonnes raisons. A son avis, une représentation à Carlsruhe serait plus aisée à organiser et aurait plus de chances de succès. Je lui fis seulement observer qu'il me serait impossible d'aller y surveiller l'étude de ma pièce, mais il prétendit qu'étant donné l'intérêt énergique et sérieux que me témoignait le grand-duc, je pouvais avoir bon espoir sur ce point. Cette perspective me fut très agréable, d'autant plus que Devrient me parla encore des talents exceptionnels du jeune ténor Schnorr qui, paraît-il, s'était pris d'enthousiasme pour mes opéras. Tout à fait bien disposé, je fis donc de mon mieux pour offrir à Devrient une agréable hospitalité. Un matin, je lui jouai et chantai l'*Or du Rhin* en entier ; il le goûta énormément. Demi-sérieux, demi-plaisant, je lui dis qu'en créant le rôle de Mime, j'avais songé à lui, car si cela ne durait pas trop longtemps, il le représenterait un jour. De son côté, Devrient dut s'exécuter aussi et nous faire une lecture. J'avais invité mes amis avec Semper et Herwegh à l'écouter. Il nous lut les scènes d'Antoine dans le *Jules César* de Shakespeare et cela de façon si parfaite que Herwegh, d'abord méfiant et moqueur, reconnut de son plein gré le succès de l'artiste exercé.

De l' « Asile » même, Devrient écrivit une lettre au grand-duc de Bade, lui rapportant ce que je faisais et ce qu'il en était de mes affaires. Peu de temps après son départ, je reçus de la propre main du grand-duc une missive fort aimable : il me remerciait tout d'abord du

feuillet d'album que j'avais envoyé à sa femme, et m'affirmait ensuite que sa volonté était de s'occuper désormais de mon sort et surtout de mon retour en Allemagne.

Ce projet de faire représenter *Tristan*, l'opéra que j'avais encore à composer, s'inscrivit dès lors en caractères marqués dans le plan de mon existence. Un résultat immédiat de tout cela fut la conservation de l'humeur excellente où je me trouvais et sous l'influence de laquelle je terminai le deuxième acte de *Siegfried*. Pendant ces clairs après-midi d'été, je dirigeais invariablement mes promenades vers la tranquille vallée de la Sihl. Dans la forêt, j'écoutais avec attention le chant des oiseaux et je m'étonnais d'entendre des mélodies qui m'étaient nouvelles exécutées par des chanteurs ailés que je ne voyais pas et dont j'ignorais les noms. Je notai soigneusement leurs airs dans ma mémoire et, par une imitation artistique, je m'en servis pour la scène de la forêt dans *Siegfried*. Au commencement d'août, je terminais ce deuxième acte. J'étais heureux de pouvoir me réserver le troisième acte avec le réveil de Brunehilde, pour la reprise de mon travail de composition. Il me semblait que toutes les difficultés de mon œuvre étaient vaincues et qu'il ne m'en restait plus que le plaisir.

Fermement persuadé que je ménageais ainsi mes forces artistiques d'une façon très rationnelle, je me préparai donc à écrire *Tristan*. Mais ma patience fut mise à l'épreuve par la visite de l'excellent Praeger, de Londres. Bien que j'eusse grand plaisir à revoir cet ami éprouvé et dévoué, il me fatigua par ses plaintes : il se figurait être très nerveux et poursuivi par la fatalité. Malgré

toute ma bonne volonté, je n'arrivais pas à compatir à ses peines. Comme dérivatif, je proposai une excursion à Schaffhouse où la célèbre chute du Rhin, que je voyais pour la première fois de ma vie, ne fut pas sans me produire de l'impression.

A la même époque, les Wesendonck prirent possession de leur nouvelle villa, débarrassée enfin des stucateurs et des tapissiers de Paris. Alors ma vie entra dans une phase qui, sans être importante en soi, amena pourtant des changements notables dans mon existence et cela en suite de mes relations avec cette famille amie. Les rencontres journalières que nous valait notre voisinage de campagne avaient forcément rendu ces relations plus intimes. Or, j'avais remarqué à plusieurs reprises déjà que Wesendonck, dans son honnête franchise, manifestait une certaine inquiétude de ce que je devenais si familier dans sa maison. Pour le chauffage, l'éclairage, l'heure des repas, on avait envers moi des égards qui lui paraissaient empiéter sur ses droits de maître du logis. Quelques explications confidentielles devinrent nécessaires : il en résulta une entente plus ou moins tacite qui, avec le temps, prit une singulière importance aux yeux des autres gens. De sorte que nous dûmes mettre dans nos relations une certaine réserve qui amusa souvent les deux initiés. Chose remarquable, cette intimité de voisins commença précisément avec la création du poème de *Tristan et Iseult*.

C'est alors aussi que Robert Frantz vint me voir à Zurich. Les côtés agréables de sa personnalité me causèrent du plaisir et sa visite me rassura sur une sorte

d'hostilité qui régnait entre nous depuis l'appui qu'il m'avait prêté à l'occasion de *Lohengrin*. Cette tension avait pour cause une brochure écrite contre moi par son beau-frère Hinrich. Mais je vis que cela était de peu d'importance. Nous fîmes de la musique. Je chantai quelques-unes de ses romances, qu'il accompagna ; mes *Niebelungen* parurent lui plaire.

Les Wesendonck ayant voulu nous inviter un jour à dîner ensemble, il leur demanda à être seul avec eux, parce qu'il craignait que, moi présent, il ne fût éclipsé ; ce qu'il ne désirait pas. Nous plaisantâmes là-dessus et moi d'autant plus volontiers que j'étais bien aise de ne pas devoir soutenir les frais d'une conversation à laquelle aurait pris part un personnage aussi peu éloquent et aussi court de souffle que Frantz. Il nous quitta sans plus me donner jamais de ses nouvelles.

J'avais à peu près achevé le premier acte de *Tristan* quand se présenta à Zurich un jeune couple qui avait droit à mon plus vif intérêt. Dans les premiers jours de septembre, Hans de Bülow descendit à l' « Hôtel du Corbeau » avec sa jeune femme, Cosima, la fille de Liszt. J'allai les y prendre pour les emmener dans ma petite maison où ils firent un long séjour.

Le mois de septembre passa donc très agréablement pour nous. Je terminai tout le poème de *Tristan* que Hans me mettait au net, acte par acte. Au fur et à mesure, j'en faisais aussi la lecture à mes amis. Enfin, je pus leur lire le tout collectivement. Il produisit grand effet. Mme Wesendonck ayant paru particulièrement impressionnée par le dernier acte, je lui dis en guise de consola-

tion qu'il ne fallait pas s'en attrister : dans le meilleur des cas, une telle situation ne pouvait se dénouer autrement, et Cosima me donna raison. Nous fîmes aussi beaucoup de musique, car j'avais enfin trouvé en Bülow un pianiste qui fût à la hauteur des arrangements si difficiles que Klindworth avait faits de mes *Niebelungen*. Hans sut même me jouer à livre ouvert les deux actes de *Siegfried*, qui n'étaient notés qu'au brouillon. Il les déchiffra comme un véritable arrangement pour piano; suivant mon habitude, j'en chantai toutes les parties. Parfois nous avions quelques auditeurs, Mme Wesendonck le plus souvent. Cosima écoutait la tête penchée et ne disait rien ; quand on insistait pour la faire parler, elle se mettait à pleurer.

Mes jeunes amis me quittèrent à la fin de septembre et retournèrent à Berlin où ils devaient connaître le sérieux de la vie conjugale.

En jouant constamment les *Niebelungen*, nous avions en quelque sorte sonné leur glas funèbre, car je les enterrai provisoirement. Lorsque plus tard, à de rares occasions, je les tirais de leurs cartons, les manuscrits présentaient des feuillets de plus en plus jaunis. J'avais commencé la composition de *Tristan* en octobre ; le premier acte était prêt au nouvel an et j'en instrumentais déjà le prologue. Un besoin inquiet de solitude se développa en moi pendant cette période d'activité. Le travail, de longues promenades malgré le temps froid, le soir, la lecture de Calderon, telles étaient mes occupations dont je détestais être troublé. Mes rapports avec le monde se réduisirent presque exclusivement à des pour-

parlers avec l'éditeur Haertel à propos de la publication de *Tristan*. Lui ayant fait part que, contrairement à mon ouvrage énorme des *Niebelungen*, j'étais en train de composer un opéra plus praticable qui n'exigerait comme interprètes que quelques bons chanteurs, il montra tant d'empressement à accepter mes propositions que je me permis de demander quatre cents louis d'honoraires. Il me répondit en me faisant de son côté une offre qu'il m'envoyait dans une enveloppe fermée, me priant de ne l'ouvrir que si j'étais disposé à renoncer à mes exigences, car il ne croyait pas que mon œuvre fût facile à représenter. Dans cette lettre cachetée, je trouvai qu'il m'offrait seulement cent louis d'or, mais avec l'engagement de partager ses bénéfices avec moi à partir de la cinquième année, ou alors de me racheter mes droits par une nouvelle somme de cent louis.

Il me fallut bien accepter ces conditions et j'entrepris immédiatement l'instrumentation du premier acte, envoyant, cahier par cahier, la partition au graveur.

Pendant ce mois de novembre, je suivis aussi de près une crise de la Bourse américaine qui risqua d'emporter toute la fortune de mon ami Wesendonck et nous valut plusieurs semaines de grande inquiétude. Je me souviens que les intéressés attendaient la catastrophe avec beaucoup de dignité ; pourtant, nos réunions de chaque soir en étaient fort attristées : la conversation ne cessait de rouler sur la probabilité de devoir vendre la maison, la propriété et les chevaux. Wesendonck partit : il allait conférer avec différents banquiers étrangers. Pendant son absence, nous continuâmes la lecture à haute voix

de Calderon, chez moi, où toute la matinée j'avais travaillé à *Tristan*. L'auteur espagnol, auquel m'avait préparé l'histoire de la littérature dramatique de Schack, me laissa une empreinte profonde et durable.

Enfin, la crise américaine passa et un de ses résultats fut une augmentation notable de la fortune de Wesendonck. Pendant ces soirées d'hiver, je relus encore le poème de *Tristan* à un cercle d'auditeurs plus nombreux : Gottfried Keller fut surtout satisfait de la concision de l'œuvre qui, somme toute, ne présentait que trois scènes entièrement développées. Semper, lui, ne fut pas content et me reprocha de tout prendre trop au sérieux. Le bienfait de la forme artistique, disait-il, consiste justement à briser le tragique du sujet pour nous permettre de jouir même des parties les plus émouvantes. C'est ce qui lui plaisait tant dans le *Don Juan* de Mozart : les types tragiques n'y semblent former qu'une mascarade dans laquelle le domino l'emporte sur le masque de caractère. J'avouai qu'en effet, je me faciliterais l'existence si je prenais la vie plus au sérieux et l'art plus à la légère, mais j'ajoutai que, fort probablement, je ne changerais jamais. Et chacun, à part soi, secouait la tête.

Il est vrai qu'après avoir esquissé la composition du premier acte et m'être rendu compte du caractère que prenait ma musique, je ne pouvais m'empêcher de sourire en me rappelant l'intention que j'avais eue d'écrire une sorte d' « opéra italien ». Et je me souciai de moins en moins de recevoir des nouvelles du Brésil.

Je fus rendu, par contre, attentif, vers la fin de l'année, à quelques faits concernant la destinée que Paris réser-

vait à mes opéras. Un jeune « auteur » parisien m'écrivit pour me demander l'autorisation de traduire *Tannhäuser*, que le directeur du Théâtre-Lyrique, M. Carvalho, songeait à faire représenter sur sa scène. Je fus grandement effrayé, car je craignais que la propriété de mon œuvre ne me fût pas reconnue en France et qu'on n'en disposât comme on voulait ; cela m'eût été fort désagréable. Je venais justement d'apprendre de quelle façon on agissait sous ce rapport au Théâtre-Lyrique : sous prétexte d'adapter l'*Euryanthe* de Weber à la scène parisienne, on l'avait grossièrement modifiée et mutilée.

La fille aînée de Liszt, Blandine, ayant épousé le célèbre avocat Émile Ollivier, j'étais sûr de trouver auprès de lui un appui avantageux. Je résolus donc de me rendre à Paris pour une huitaine de jours afin de constater où en étaient les choses et, tout au moins, de m'assurer mes droits d'auteur en France. De plus, je me trouvais dans une disposition d'esprit très mélancolique, conséquence du surmenage sans doute et d'occupations auxquelles Semper reprochait, non sans raison, d'être trop exclusivement sérieuses. Autant qu'il m'en souvient, je dépeignis cet état moral qui me faisait mépriser tous les soucis mondains dans une lettre que j'adressai à ma vieille amie Alwine Frommann, à la Saint-Sylvestre de 1857.

Le besoin d'interrompre mon labeur se fit bientôt tellement sentir qu'avant de m'être accordé ce voyage souhaité, j'éprouvai une véritable répugnance à commencer l'instrumentation du premier acte de *Tristan et Iseult*. Mon intérieur, Zurich et la société de mes amis ne m'offraient plus aucun délassement. Même le voisi-

nage de la famille Wesendonck, que nous nous étions figuré si agréable, ajoutait à mon malaise. Il m'était vraiment insupportable de consacrer des soirées entières à des conversations auxquelles mon brave ami Otto Wesendonck se croyait obligé de prendre part. La crainte qu'il avait de se voir supplanté par moi dans sa propre maison, lui inspirait la singulière ardeur que ressent celui qui se mêle de tous les discours pour ne pas être relégué au dernier rang. Et sa présence parmi nous produisait à peu près l'effet d'un éteignoir sur une chandelle. Tout me pesait et m'écrasait ; et seule la personne qui s'en apercevait et me comprenait, me témoignait une sympathie qui, cependant, n'avait rien de rassérénant. Aussi, malgré le froid de l'hiver et malgré la nécessité où je me voyais de recourir à des expédients pour me procurer l'argent dont j'étais absolument dépourvu en ce moment, je partis pour Paris avec la pensée cachée de ne peut-être plus du tout revenir.

Trop fatigué pour continuer mon voyage, je m'arrêtai à Strasbourg le 15 janvier 1858 et j'écrivis à Édouard Devrient, lui demandant d'intervenir auprès du grand-duc de Bade pour que celui-ci, à mon retour de Paris, m'envoyât à Kehl un de ses adjudants : accompagné de ce dernier, je pourrais aller jusqu'à Carlsruhe afin d'apprendre à connaître les chanteurs désignés pour jouer mon *Tannhäuser*, ce que je désirais absolument. Devrient se hâta de me sermonner sur ma ridicule prétention d'exiger qu'on mît des aides de camp princiers à mes ordres. Il s'était vraiment figuré que je réclamais là une absurde marque de respect, tandis que moi, réfugié poli-

tique, je n'y voyais que l'unique moyen d'arriver à Carlsruhe dans un but purement artistique. Je souris du quiproquo tout en m'attristant de cette preuve de sottise de la part d'un de mes plus anciens amis. Cela me donna à réfléchir sur ce que j'avais encore à attendre de la part de Devrient.

Pour l'instant, je cherchai à calmer mes nerfs en me traînant au crépuscule par les promenades publiques de Strasbourg. Jetant les yeux sur une affiche de théâtre, je fus frappé d'y voir le nom de *Tannhäuser.* Je m'approchai et constatai qu'il ne s'agissait que de l'ouverture de cet opéra : on la jouait avant la représentation d'une comédie française. N'y comprenant rien, je me hâtai de prendre un billet. La salle, fort belle, était presque vide, tandis que l'orchestre était au grand complet. Sous la direction de son chef, il donna une fort bonne exécution de mon ouverture. Comme je me trouvais au premier rang du parquet, je fus reconnu par le timbalier qui, en 1853, avait joué dans mes concerts de Zurich. Alors, parmi tous les musiciens, ce fut comme une vraie traînée de poudre et l'agitation produite par ma présence parvint jusqu'au directeur. Le public, peu nombreux, qui n'était évidemment venu que pour la comédie et ne se souciait guère de l'ouverture, fut très étonné quand, le morceau fini, le maître de chapelle et tous les exécutants se tournèrent de mon côté et applaudirent à tout rompre.

A mon tour, je dus me lever et m'incliner. Tous les regards me suivirent lorsque, après cet incident, je sortis de la salle pour aller, comme de juste, saluer le chef d'orchestre. Celui-ci se nommait Hasselmann ; il était

Strasbourgeois et, me sembla-t-il, brave homme très bienveillant. Il m'accompagna à l'hôtel, en me racontant, entre autres, comment il se faisait qu'on jouât cette ouverture dont l'exécution m'avait tant surpris. Un riche bourgeois mélomane de Strasbourg, qui avait déjà contribué pour une bonne part à l'érection du bâtiment du théâtre, avait fait un legs considérable à l'orchestre. Sa seule condition était qu'une fois par semaine celui-ci fît entendre une grande composition avant la représentation dramatique. Ce soir-là, par hasard, ç'avait été le tour de l'ouverture de *Tannhäuser*. De cette aventure, je conservai surtout un sentiment de jalousie envers Strasbourg, l'heureuse ville qui a donné le jour à un tel citoyen. Dans toutes celles où je m'étais occupé de musique, spécialement à Zurich, rien de pareil n'était jamais arrivé.

C'est pendant que je m'entretenais avec le chef d'orchestre Hasselmann des conditions musicales de Strasbourg qu'eut lieu à Paris le fameux attentat d'Orsini contre l'Empereur. En poursuivant mon voyage, le lendemain matin, je perçus de vagues rumeurs sur l'événement et le 17, à mon arrivée à Paris, le garçon de l'hôtel m'entretint de tous les détails de cette affaire. Moi, je n'y vis qu'un méchant coup du sort s'acharnant sur moi et, tout en déjeunant, j'apercevais en imagination mon ancienne connaissance, l'agent du ministère de l'intérieur, qui venait me sommer de vider les lieux parce que j'étais réfugié politique. Je me persuadai donc que je ferais meilleure impression sur la police si je m'installais au « Grand Hôtel du Louvre », ouvert récemment, et je quittai la gargote de la rue des Filles-Saint-Thomas où,

par économie, j'étais descendu d'abord. Ma première idée avait été de prendre quartier dans un hôtel de la rue Le Peletier que je connaissais d'autrefois ; mais c'était précisément de cet hôtel que s'était accompli l'attentat et c'est là qu'on avait recherché et arrêté l'auteur principal du complot. Que c'eût été singulier si j'étais arrivé à Paris deux jours plus tôt et que j'eusse logé dans cette maison !...

Après cette délibération avec le démon de ma destinée, je me rendis chez les Ollivier. Je ne devais pas tarder à trouver en Émile Ollivier un ami sympathique et actif qui prit tout de suite en main l'affaire pour laquelle, en apparence, j'étais venu à Paris. Il me conduisit un jour chez un notaire de sa connaissance, son obligé à ce qu'il me parut. On rédigea une procuration en règle, bien pourvue de clauses énergiques, par laquelle je donnais pleins pouvoirs à Émile Ollivier pour sauvegarder mes droits d'auteur envers et contre tous. Bien que tout cela se fît sur papier timbré et fût dûment scellé, on ne me réclama aucun émolument, de sorte que, me sentant tout à fait rassuré, je m'en remis avec plaisir à la protection de mon nouvel ami.

A ses côtés, je me promenai dans la salle des pas perdus du Palais de Justice ; il me présenta aux plus célèbres avocats du monde, qui déambulaient par là en toque et en robe et bientôt j'étais assez familiarisé pour expliquer le sujet de *Tannhäuser* à ceux qui s'étaient réunis en cercle autour de moi. Tout cela était fort de mon goût. Mais je n'étais pas moins satisfait de pouvoir converser avec Ollivier sur sa situation et ses opinions poli-

tiques. Il n'avait plus de foi que dans la république qui, après la chute imminente de la puissance napoléonienne, se rétablirait d'une façon durable. Lui et ses amis ne songeaient pas à provoquer de révolution ; toutefois, lorsque celle-ci serait nécessairement arrivée, ils entendaient empêcher la république de retomber entre les mains des intrigants. Ollivier poussait ses principes jusqu'aux dernières conséquences du socialisme ; il connaissait et respectait Proudhon, mais non sa politique. Rien, disait-il, ne peut être fondé définitivement si ce n'est par l'initiative d'une organisation politique. Pour réaliser le rêve le plus hardi de l'aisance publique répartie équitablement entre tous, il suffit de suivre la simple voie législative. Déjà on avait introduit ainsi, pour raison d'utilité publique, des réformes importantes dans l'abus du droit privé. A ce sujet, je constatai avec une grande satisfaction les progrès que j'avais faits dans le développement de mon caractère : il m'était maintenant possible d'assister et de me mêler à de telles discussions sans m'emporter comme autrefois.

En cela, Blandine eut sur moi une influence excellente par sa douceur, sa gaieté, son laisser aller spirituel et sa vive aperception. Nous nous comprenions à l'œil. La plus simple remarque suffisait pour que nous nous entendions sur les choses et les personnes.

Le dimanche qui suivit, mes amis me causèrent le plaisir de me procurer une place à un concert du Conservatoire. Jusqu'alors je n'avais assisté qu'à des répétitions. Je me trouvai dans la loge de la veuve du compositeur Hérold, femme très sympathique qui, sur-le-

champ, se déclara adepte de ma musique. Il est vrai qu'elle-même n'en avait rien entendu encore, mais elle subissait l'influence enthousiaste de sa fille et de son gendre qui, au cours de leur voyage de noces, avaient vu jouer *Tannhäuser* à Vienne et à Berlin, ainsi que je l'ai dit. Tout cela me surprit et me charma. Pour la première fois de ma vie, j'assistai à une audition des *Quatre saisons* de Haydn ; le public parut prendre un plaisir extrême aux cadences colorées qui achèvent trop souvent la phrase musicale de ce compositeur. Les musiciens modernes n'en faisant plus usage, ces cadences semblaient aux Parisiens quelque chose de tout à fait neuf et original.

Je passai fort agréablement le reste de la journée au milieu de la famille Hérold. Vers la fin de la soirée arriva un homme dont la présence fut considérée comme particulièrement importante. C'était M. Scudo, le puissant critique musical de la *Revue des Deux Mondes* et d'autres périodiques. Toujours il s'était exprimé désavantageusement sur moi, et ma bienveillante hôtesse avait espéré le bien disposer en ma faveur par cette rencontre. Mais j'affirmai qu'on ne pourrait pas obtenir grand'chose d'une simple conversation de salon. Plus tard, j'ai constaté en effet que les motifs qui disposent un monsieur de cette espèce pour ou contre un artiste n'ont rien à voir avec les œuvres de celui-ci ni même avec sa personnalité plaisante ou déplaisante. Dans une de ses chroniques, M. Scudo fit même payer à l'aimable famille la sympathie qu'elle avait pour moi : il la livra à la risée publique en se moquant de ses principes démocratiques « aigus ».

J'allai voir aussi Berlioz, dont j'avais gagné l'amitié à

Londres. Je le trouvai bien disposé envers moi, car je lui avais annoncé que je n'étais à Paris que pour ma distraction. Dans ce temps-là, il était absorbé par la composition d'un grand opéra, *les Troyens*. Afin de me rendre compte de l'œuvre, je souhaitai avant tout d'en connaître le livret, qu'il avait écrit lui-même. Berlioz consacra une soirée à me le lire à moi seul et mon malaise fut grand : le poème en soi et la diction tout à la fois sèche et théâtralement affectée de l'auteur me firent prévoir que le caractère de sa musique serait du même acabit.

J'en fus absolument désolé, d'autant plus que je voyais Berlioz considérer cet opéra comme un chef-d'œuvre dont la représentation deviendrait le but de sa vie.

Avec les Ollivier, on m'invita aussi dans la famille Érard où je rencontrai ma vieille amie, la veuve de Spontini. Le repas fut assez opulent, et, chose curieuse, c'est moi qu'on pria de me mettre au piano pour distraire la société. Les auditeurs prétendirent avoir bien compris et fort apprécié les fragments de mes opéras que je leur jouai tant bien que mal. De plus, grâce à la prévoyance de Mme Érard et de son beau-frère M. Schaeffer, chef de la maison depuis la mort d'Érard, j'eus la chance inappréciable de m'assurer la possession d'un des célèbres pianos à queue de leur fabrique. Il me sembla qu'ainsi le but obscur de mon voyage à Paris s'était subitement éclairci. J'étais si enchanté que tout autre résultat me parut chimérique et que je considérai l'acquisition de cet instrument comme le vrai succès de mon séjour dans la grande cité.

Je la quittai donc d'humeur très joyeuse, le 2 février,

pour me rendre à Épernay où se trouvait mon vieil ami Kietz. Ayant été par hasard ami d'enfance de M. Paul Chandon, ce dernier avait eu pitié du malheureux peintre et l'avait recueilli chez lui en lui procurant une série de portraits à faire. Aussitôt arrivé, je fus emmené de force dans l'hospitalière maison des Chandon et je ne pus refuser de m'y reposer deux jours. Je trouvai en Chandon un admirateur passionné de mes œuvres, de *Rienzi* surtout, dont il avait vu la première à Dresde. On me fit visiter les fabuleuses caves creusées dans le sol crayeux de la Champagne sur une longueur de plusieurs lieues. Kietz était en train de peindre un portrait à l'huile et, de l'avis général, on pensait qu'il le finirait, ce qui m'intéressa vivement.

Après bien des entretiens inutiles, je pus me libérer enfin, et abrégeant cette hospitalité inattendue, j'arrivai le 5 février à Zurich où d'avance j'avais invité mes amis à passer la soirée avec moi. Je croyais avoir bien des choses à raconter et je jugeais plus pratique de le faire à tous en même temps plutôt que de me fatiguer à répéter les mêmes détails à chacun. Semper se trouvait parmi nous. Agacé d'avoir dû rester à Zurich tandis que moi j'allais à Paris, il devint fort grognon à mes joyeux récits, et déclara que j'étais un « impudent veinard ». Sans doute qu'il considérait comme une grande malechance de se voir enchaîné dans ce « trou » de Zurich.

L'envie que provoquait ainsi ma « veine » me faisait sourire ! Mes affaires du dehors n'avançaient que péniblement ; presque partout, mes opéras étaient vendus et il ne me restait plus grand'chose du capital que j'en avais

retiré. Sans nouvelles de leurs représentations, si ce n'est par les quelques tantièmes qu'elles me rapportaient, j'eus l'idée de mettre *Rienzi* en vente aussi. Il me paraissait avoir les qualités qu'exigeaient nos mauvais théâtres. Pour l'offrir avantageusement, une reprise à Dresde eût été désirable, mais on prétendit que l'impression produite par l'attentat d'Orsini y mettait obstacle.

Je continuai donc l'instrumentation du premier acte de *Tristan*, tout en me disant qu'au moment donné on trouverait d'autres prétextes que ceux de la politique pour empêcher cette œuvre de se propager sur nos scènes allemandes. Je travaillais donc au hasard et, somme toute, sans espoir.

Au mois de mars, Mme Wesendonck me fit savoir que, pour célébrer l'anniversaire de naissance de son mari, elle avait l'intention d'organiser une sorte de concert dans leur villa. Cette idée lui avait été suggérée par une petite aubade que, dans le courant de l'hiver, j'avais, en bon voisin, arrangée avec l'aide de huit musiciens zurichois pour sa propre fête à elle. L'orgueil de la maison Wesendonck était un hall assez grand et très élégant, orné de stuc parisien. En passant, j'avais affirmé un jour que la musique n'y résonnerait sans doute pas mal et, à l'occasion de cette aubade, on en avait fait l'essai en petit. On désirait maintenant en avoir la preuve en grand. Je m'offris de réunir un orchestre convenable et de lui faire jouer des fragments symphoniques de Beethoven, dont je choisirais les motifs les plus gais, en harmonie avec la soirée projetée. Les préparatifs prirent du temps ; la date de l'anniversaire fut dépassée et nous étions

arrivés aux environs de Pâques quand, les derniers jours de mars, notre concert put avoir lieu. Ce festival privé réussit à merveille. Sous ma direction, un orchestre suffisant pour l'instrumentation de Beethoven exécuta parfaitement un choix de fragments symphoniques, et la rareté d'un tel concert domestique communiqua une égale émotion aux invités, répartis dans les différents salons. Au début de la fête, la fillette de Mme Wesendonck m'offrit un bâton de mesure en ivoire sculpté d'après un dessin de Semper (le premier et unique bâton d'honneur qu'on m'ait jamais offert). Les fleurs et les plantes vertes ne manquaient pas non plus autour de moi et lorsque le concert s'acheva par l'*adagio* de la *neuvième Symphonie*, morceau de calme profond, les invités furent en droit de se dire qu'il leur avait été donné d'entendre quelque chose d'extraordinaire. A mon goût, une audition musicale devrait toujours finir, non pas par une pièce bruyante, mais par une œuvre reposante telle que cet *adagio*.

Mes amis Wesendonck, à qui j'avais spécialement offert cette marque de distinction, furent remplis d'une émotion vive et solennelle. A moi, cette fête me produisit une impression mélancolique ressemblant à un avertissement du destin : la nouvelle affection de ma vie avait atteint son apogée, elle s'était même surpassée ; la corde de l'arc était trop tendue. Mme Wille m'avoua plus tard qu'elle avait éprouvé ce soir-là des sensations analogues. Le 3 avril, j'expédiai au graveur de Leipzig le premier acte de la partition de *Tristan*. J'avais promis à Mme Wesendonck le brouillon du prologue où l'instrumentation

était notée au crayon. Je le lui adressai donc avec un billet dans lequel, sérieusement et tranquillement, je lui faisais part de l'état d'esprit qui me dominait alors. Or, depuis un certain temps, ma femme se montrait soupçonneuse à l'égard de notre voisine ; elle se plaignait aigrement de ne pas être traitée par Mme Wesendonck avec les attentions dues à la femme d'un homme qu'on aimait tant recevoir chez soi. D'une manière générale, elle estimait que dans nos relations les visites de notre voisine étaient plus pour moi que pour elle. Cependant Minna n'avait pas encore montré directement de jalousie.

Or, ce matin-là, se promenant au jardin, elle aperçut le domestique qui portait mon envoi : elle l'arrêta, lui prit la lettre et l'ouvrit. Incapable de comprendre la disposition d'esprit que révélaient ces lignes, elle s'attacha à leur sens littéral et habituel et se crut en droit de venir dans ma chambre me faire les reproches les plus singuliers sur l'affreuse découverte qu'elle se figurait avoir faite. Elle m'a avoué plus tard que rien ne l'avait autant indignée que le grand calme et l'apparente indifférence avec lesquels je la reçus. En vérité, je ne lui répondis pas un mot, je changeai à peine de position et la laissai tout simplement ressortir de la chambre. Mais, à part moi, je pensai que c'était bien là la forme insupportable que prendrait désormais le lien conjugal si péniblement renoué il y a huit ans et qui entraverait toujours mon existence. J'intimai à Minna l'ordre de se tenir tranquille et d'éviter toute maladresse vis-à-vis de nos voisins, soit dans ses jugements, soit dans sa façon d'agir. Puis, je m'efforçai de lui faire saisir l'importance

qu'avait pour nous cet incident, si futile en soi. Elle parut vraiment comprendre et me promit d'être réservée et de ne plus donner suite à sa stupide jalousie. Malheureusement la pauvre femme souffrait d'idées noires et d'une agitation douloureuse provoquées par sa maladie cardiaque. Elle crut soulager son cœur par le seul moyen qui lui parut efficace : dans une intention qu'elle croyait bonne, elle rendit notre voisine attentive aux suites que pourrait avoir une intimité imprudente avec moi.

Rentrant d'une promenade, je rencontrai M. et Mme Wesendonck sur le point de sortir en voiture. Je remarquai qu'elle était très troublée, tandis que lui, souriait d'un air de singulière satisfaction. Je devinai ce qui s'était passé, car ma femme aussi était extraordinairement contente. Elle me tendit la main en toute honnêteté et m'annonça qu'elle me rendait son affection. Lui ayant demandé si par hasard elle avait manqué à sa promesse, elle me répondit que, femme avisée, elle avait effectivement dû remettre les choses en ordre. Je lui laissai entendre alors que les conséquences de son parjure seraient sans doute très fâcheuses pour elle : tout d'abord, il me parut indispensable qu'elle partît dans les prochains jours pour Brestenberg sur le lac de Hallwyl, ainsi que cela avait du reste été convenu entre nous. On nous avait recommandé cette station balnéaire pour la santé de Minna : le médecin de l'endroit faisait faire des cures excellentes aux malades qui souffraient du cœur. Minna se soumit et, évitant d'apprendre ce que pensaient de l'incident les habitants de la maison voisine, je conduisis ma femme et son perroquet dans ces bains situés à

quelques heures de Zurich, et assez bien installés. Lorsque je quittai Minna, elle sentit à mon adieu que la situation était aussi triste que sérieuse. Je ne sus guère la consoler qu'en lui promettant de chercher à atténuer les malheureuses suites que son manque de parole risquait d'introduire dans notre vie à deux.

A mon retour, je devais apprendre les détails de la conduite de Minna envers notre voisine. Se trompant grossièrement sur la nature de mes relations tout amicales avec cette jeune femme, qui ne songeait vraiment qu'à veiller à mon repos et à mon bien-être, Minna était allée jusqu'à la menacer de faire des révélations à son mari. Mme Wesendonck, se sentant innocente, avait été blessée au point de ne plus savoir que penser de moi : elle ne pouvait comprendre que j'eusse pu laisser ma femme dans sa funeste erreur. Par l'intervention réfléchie de notre amie commune, Mme Wille, je fus enfin innocenté de toute participation à la conduite de Minna ; mais d'un autre côté, on me représenta qu'il serait impossible à l'offensée de remettre jamais les pieds chez nous ou de continuer à fréquenter Minna. On ne parut pas comprendre que dans ces conditions, ma seule réponse était de quitter l' « Asile » et même Zurich. J'espérais pourtant moi-même qu'avec le temps les choses s'arrangeraient encore, puisque mon intimité avec mes amis n'était que troublée et non détruite. Mais pour cela, il fallait à ma femme une amélioration de santé qui lui permît de reconnaîte les folies qu'elle avait commises et de reprendre aussi les relations avec nos voisins. Plusieurs semaines s'écoulèrent là-dessus, et les Wesendonck s'en allèrent

pour un voyage d agrément dans le nord de l'Italie.

Sur ces entrefaites, l'arrivée du piano promis par les Érard me rendit presque mélancolique, car je constatai oudain quel instrument aphone était le Breitkopf et Haertel dont je m'étais servi jusqu'alors. Tout de suite, je reléguai celui-ci au sous-sol de la maison, ma femme me l'ayant réclamé par esprit de conservation : plus tard, elle l'emporta en Saxe et le vendit, je crois, cent thalers. Le nouveau piano caressait délicieusement mon sens musical et je trouvai tout naturellement, en l'inaugurant par une improvisation, les tendres accords de la scène nocturne du deuxième acte de *Tristan*. J'en esquissais la composition dès le commencement de mai.

Mais une interruption inattendue vint alors me surprendre. Le grand-duc de Weimar, rentrant d'un voyage en Italie, m'invita à aller le voir à Lucerne. J'eus ainsi avec mon apparent protecteur d'autrefois un assez long entretien dans la chambre d'hôtel du chambellan de Beaulieu. Je connaissais ce dernier depuis ma fuite de Dresde. De cette entrevue, il ressortit que mon entente avec le grand-duc de Bade à propos de *Tristan* avait produit quelque impression à la cour de Weimar. Charles-Alexandre y fit directement allusion, ajoutant qu'en échange de l'intérêt qu'il portait encore toujours à mes *Niebelungen*, il désirait recevoir de moi la promesse que la représentation de cette œuvre serait réservée à Weimar. J'y accédai sans aucune difficulté.

D'une façon générale, la personnalité du prince me surprit agréablement. Assis avec moi sur un étroit canapé, il causa familièrement, tout en se servant d'un langage

singulièrement choisi, comme s'il eût cherché à me donner bonne opinion de sa culture intellectuelle. Je fus frappé de ce qu'il ne se laissât aucunement troubler dans sa dignité par les réflexions assez lourdes de M. de Beaulieu qui, de sa voix sèche, se mêla à la conversation. Le grand-duc m'ayant demandé avec les expressions les plus recherchées ce que sincèrement je pensais des compositions de Liszt, je fus fort étonné de ne constater aucune contrariété chez lui quand le chambellan profita de cette occasion pour exprimer son opinion personnelle sur l'estimable ami du prince. Au dire de M. de Beaulieu, les compositions de Liszt n'étaient que le fait d'une marotte du grand virtuose. J'entrevis ainsi la bizarrerie des relations qui existaient entre le grand-duc et son chambellan et il me fallut faire un effort pour conserver mon sérieux.

Le lendemain, nouvelle visite au grand-duc. Cette fois, le chancelier n'y était pas ; la chaleur des sentiments que le prince exprima sur Liszt y gagna. Dans le tête-à-tête, il m'avoua qu'il ne savait trop apprécier les conseils et la stimulante compagnie de son ami. En ce moment, j'eus la surprise de voir entrer la grande-duchesse. Je lui fus présenté ; elle s'inclina avec bonté et l'impeccable correction de son mouvement est demeurée gravée dans ma mémoire. Ces hauts personnages considérèrent sûrement cette rencontre avec moi comme un agréable incident de voyage. Dès lors, je n'ai plus entendu parler d'eux (1) et plus tard, étant allé voir Liszt immédiatement avant son départ de

(1) Ceci a été dicté en 1869.

Weimar, je n'ai pas réussi à obtenir, et même par l'entremise de mon ami, que le grand-duc me reçût !

Peu de temps après cette excursion à Lucerne je vis arriver Carl Tausig chez moi ; il était muni d'une lettre de recommandation de Liszt. Tausig avait alors seize ans et frappait par son physique gracieux et frêle auquel s'alliait une maturité remarquable d'intelligence et de manières. A Vienne, où il s'était produit dans un concert, on l'avait surnommé le « Liszt de l'avenir ». Au demeurant, il semblait mériter ce titre, mais je constatai, à mon épouvante, qu'il fumait les cigares les plus forts qu'il pût se procurer. Sa résolution de passer quelque temps dans ma proximité me réjouit : à côté de son esprit encore demi-enfantin et pourtant très raisonnable, je dirai même presque rusé, son jeu absolument achevé et sa rapide compréhension musicale m'entretenaient fort agréablement. Il déchiffrait tout ce qu'on voulait et pour m'amuser employait son incroyable dextérité aux tours de force les plus extravagants. Il s'installa donc dans mon voisinage et devint mon convive à tous les repas ; il dut m'accompagner dans mes promenades régulières vers la vallée de la Sihl, mais il chercha bientôt à s'en dispenser. Il vint avec moi à Brestenberg ; toutefois comme j'y allais presque chaque semaine constater les progrès de la cure chez ma femme, il ne tarda pas non plus à se libérer de ces excursions : Brestenberg et la société de Minna ne semblaient pas être de son goût. Cependant il ne put éviter de voir souvent cette dernière, lorsque, à la fin de mars, elle interrompit sa cure pour venir passer quelques jours près de moi et s'occuper des soins domestiques. Je m'aperçus

alors à la conduite de Minna qu'elle croyait n'avoir plus besoin d'attacher grande importance aux récents événements. Elle se figurait qu'il s'était agi simplement d'une « petite amourette » à laquelle elle avait mis bon ordre. Comme elle en parlait sur un certain ton narquois fort désagréable, il me fallut un soir, malgré tous les égards que j'avais pour sa santé, lui expliquer clairement la situation qu'elle m'avait faite et lui démontrer qu'en suite de sa désobéissance et de sa conduite ridicule envers notre voisine, il était douteux que nous pussions rester dans notre « asile » où nous venions de nous établir avec tant de peine. Je la prévenais de plus qu'une séparation entre nous serait alors inévitable, et que, ce cas échéant, j'étais décidé à ne plus reprendre notre vie commune. Toutes les choses sérieuses qu'à cette occasion je dis à ma femme sur le caractère de notre passé parurent l'émouvoir violemment, surtout lorsqu'elle comprit qu'elle était cause de l'effondrement de notre existence édifiée avec tant de difficultés. Pour la première fois depuis que je la connaissais, je l'entendis proférer une plainte digne et affectueuse. Pour la première et unique fois aussi, elle me donna une preuve de tendre humilité en me baisant la main, quand je la quittai, au milieu de la nuit.

Cet acte me toucha profondément et m'inspira la pensée d'un changement possible et subit dans le caractère de la malheureuse femme. Et, de nouveau, l'espoir germa en moi de pouvoir demeurer quand même dans la situation où nous nous trouvions. Tout semblait vouloir confirmer cet espoir. Ma femme retourna à Brestenberg; le plus riche été favorisa mes bonnes dispositions au

travail du deuxième acte de *Tristan;* les soirées passées avec Tausig m'égayaient ; mes relations avec mes voisins n'ayant jamais été hostiles, paraissaient se constituer telles que je pouvais les souhaiter pour l'avenir. Il était aussi permis d'admettre que lorsque ma femme, sa cure terminée, serait encore allée dans sa famille en Saxe, le temps aurait eu la puissance de faire tomber dans l'oubli tout ce qui s'était passé, effaçant le souvenir de la conduite de Minna et cicatrisant la blessure qu'elle avait portée à notre voisine. Des relations irréprochables se rétabliraient ainsi d'elles-mêmes entre les deux maisons. Ce qui rendait mon humeur si paisible, c'était la perspective de recevoir une agréable visite et les avances que venaient de me faire deux des plus grands théâtres allemands.

En juin, l'intendance de Berlin s'informa de *Lohengrin* et nous tombâmes rapidement d'accord. A Vienne aussi, l'introduction forcée de *Tannhäuser* avait produit son effet sur la direction du Théâtre de la cour. L'excellent maître de chapelle Carl Eckert avait été chargé de la direction artistique de l'Opéra. Il profita de ce que, par une heureuse circonstance, celui-ci possédait un fort bon ensemble de chanteurs et que, d'autre part, la nécessité de restaurer la salle amenait la fermeture momentanée du théâtre, pour employer ce temps libre à l'étude d'une œuvre nouvelle et difficile. Il réussit à faire accepter son choix qui s'était porté sur *Lohengrin* et m'adressa ses propositions. J'aurais voulu des tantièmes comme les accordait Berlin, mais on ne put accéder à mon désir, ce vieux théâtre étant trop étroit pour qu'il fût possible d'y faire de fortes

recettes. Alors un jour, je vis arriver de Vienne le chef de musique Esser. Il venait en personne régler la question et m'offrit, au nom de la direction, mille florins comptants pour les vingt premières représentations de *Lohengrin* et autant après la vingtième. Les manières pleines d'amicale confiance de l'honnête musicien me conquirent et tout de suite je conclus l'affaire avec lui. Immédiatement, Esser se mit à parcourir la partition avec moi, annotant consciencieusement toutes mes observations.

Lorsqu'il me quitta pour aller commencer à Vienne l'étude de *Lohengrin*, j'avais le meilleur espoir dans un véritable succès. Fort bien disposé, j'achevai au commencement de juillet l'esquisse de la composition du deuxième acte de *Tristan*, et je mis au net la première scène à peu près. Mais, à partir de ce moment, je fus constamment interrompu dans mon travail. Tichatschek était arrivé en visite et s'était installé dans ma petite chambre d'ami. Il voulait se reposer, disait-il, de ses dernières campagnes, car il se vantait d'être parvenu à faire remettre au répertoire de Dresde mes opéras qui en avaient été exclus depuis si longtemps. « Et j'y ai chanté triomphalement », ajoutait-il. On devait aussi y donner *Lohengrin*. Tout cela était fort agréable à apprendre, mais je ne savais vraiment que faire du brave homme toute la sainte journée. Heureusement Tausig comprit mon embarras et il se chargea d'occuper Tichatschek en jouant du matin au soir aux cartes avec lui. J'eus bientôt d'autres visiteurs encore : le jeune et célèbre ténor Niemann, dont on m'avait beaucoup vanté le talent, et sa fiancée, Mlle Seebach, actrice remarquable.

Par sa taille presque colossale, le chanteur me parut créé pour le rôle de Siegfried. Seulement, du fait que deux ténors fameux se trouvaient ensemble chez moi, il résulta qu'aucun d'eux ne voulut me chanter quelque chose, l'un se gênant de l'autre. Pourtant je crus de bonne foi que la voix de Niemann répondait à son imposante personne.

Alors, le 15 juillet, j'allai chercher ma femme à Brestenberg et la ramenai à la maison. Profitant de ma courte absence, mon domestique, un Saxon déluré, crut devoir célébrer le retour de la maîtresse du logis avec une certaine solennité et charpenta une espèce d'arc de triomphe qu'il orna de fleurs. Il en résulta une grande confusion. Minna, fort satisfaite, se persuada que cet édifice fleuri frappait certainement la vue de nos voisins : ils devaient y voir la preuve que son retour chez moi n'était pas un acte de pitié de ma part. Aussi, pendant plusieurs jours, elle empêcha qu'on n'enlevât ce signe de fête.

A la même époque, les Bülow, fidèles à leur promesse, étaient aussi revenus à Zurich. Le malheureux Tichatschek retardant toujours son départ et occupant notre unique petite chambre d'ami, il me fallut les laisser plusieurs jours à l'hôtel. Comme ils avaient vu déjà les Wesendonck, je sus par eux que l'arc de triomphe avait produit un effet néfaste sur l'esprit de notre jeune voisine. Je fus très étonné d'apprendre aussi qu'elle se plaignait encore avec passion de l'offense qu'on lui avait faite et dont elle souffrait toujours. Je compris le trouble qui régnait de toute part et à dater de cet instant, j'abandonnai tout à fait l'espoir d'une réconciliation.

Ce furent des journées d'horrible désarroi ; je souhai-

tais me voir au bout du monde, et ma maison était pleine d'invités. Enfin Tichastchek partit et je pus au moins me consacrer à des hôtes plus aimés. En vérité, les Bülow me semblaient envoyés du ciel pour apaiser l'abominable agitation qui bouleversait mon ménage. Hans ne fit semblant de rien lorsque, le jour de son arrivée chez nous, il tomba au milieu d'une effroyable scène que j'avais avec Minna. Je venais de déclarer à celle-ci qu'au point où en étaient les choses, il n'y avait plus moyen d'habiter notre maison et que je ne retardais mon départ que jusqu'au moment où nos jeunes amis nous quitteraient. Et cette fois, j'avais dû lui avouer que mon désespoir ne provenait pas uniquement de sa conduite.

Nous passâmes encore un mois dans notre « asile » si mal nommé : ce fut un temps horriblement pénible et mes expériences de chaque jour affermissaient ma résolution d'abandonner à jamais ces lieux. Mes invités ne souffraient pas moins que moi. Mon tourment se répercutait chez tous ceux qui sympathisaient avec mes souffrances. Mettant le comble au déplaisir d'une si malheureuse hospitalité, Klindworth arriva de Londres et se joignit à nous. La maison était donc pleine ; la salle à manger réunissait des convives soucieux et lugubres, et celle qui se voyait forcément obligée de s'occuper de les héberger était précisément la personne qui me faisait fuir un intérieur qu'elle-même devait abandonner aussi. Il me semblait que quelqu'un aurait su apporter un peu de lumière et d'apaisement, ou tout au moins un peu d'ordre dans le trouble qui nous accablait, et ce quelqu'un, c'était Liszt, qui m'avait promis sa visite. Liszt

était tellement en dehors de nos relations quotidiennes et de notre milieu zurichois, il avait tant d'expérience et possédait à tel point ce qu'on nomme l' « aplomb » de l'individualité, qu'il me paraissait le seul homme capable de remédier utilement à ce désarroi et à notre désunion. J'étais presque tenté de ne prendre de résolution définitive qu'après lui avoir parlé. Mais ce fut en vain que je le pressai de hâter son arrivée : il me proposa bien un rendez-vous sur les bords du lac Léman, mais pour un mois plus tard !

Alors mon courage m'abandonna. L'existence avec mes amis se traînait dans une incurable langueur. D'un côté, on ne comprenait pas ce qui me poussait à quitter une installation si agréable, et de l'autre, on voyait clairement que je ne pouvais plus y tenir. De temps en temps, nous faisions encore de la musique, mais nous étions distraits ; nos pensées étaient ailleurs. Comme pour achever de m'accabler, les ennuis d'une fête fédérale de chant vinrent s'ajouter à mes chagrins, et il me fallut me défendre contre toutes sortes de prétentions de la part des organisateurs. J'y répondis d'une manière qui ne fut pas toujours polie ; j'envoyai même promener Franz Lachner qui y participait, et ne lui rendis point sa visite. Tausig, il est vrai, nous amusa en chantant une octave trop haut et de son fausset d'enfant la tudesque cantate guerrière que Lachner avait composée pour cette fête. Mais ces drôleries ne réussirent pas à nous égayer beaucoup. Tout ce qui aurait pu rendre ce mois d'été un des plus stimulants de ma vie me le rendait plus déplaisant encore : par exemple, la présence parmi nous de la comtesse

d'Agoult, venue à Zurich pour voir sa fille et son gendre.

La maison était littéralement bondée quand enfin Carl Ritter arriva, après m'avoir tenu rigueur pendant si longtemps ; il se montra l'être intéressant et original d'autrefois. Le moment du départ général approchant, il me fallut m'occuper de la résiliation de mon bail. Je fis le nécessaire en allant voir personnellement Otto Wesendonck ; puis, accompagné de Hans, je fis mes adieux à Mme Wesendonck. Quoique le sentiment de son orgueil blessé la troublât encore, elle prit notre départ fort à cœur et finit par s'accuser d'être cause du malentendu.

Tous mes amis me quittèrent douloureusement émus ; moi, je ne pus répondre à leurs regrets que par de l'apathie. Le 16 août, les Bülow partirent à leur tour, Hans baigné de larmes, Cosina gardant un sombre silence. Il avait été convenu que Minna resterait encore une huitaine de jours après moi, afin de vider la maison et de disposer à son gré de notre petit avoir. Je lui avais conseillé de remettre à quelqu'un d'autre cette pénible tâche, car je ne comprenais pas qu'en de telles circonstances, elle pût s'occuper de cette désagréable besogne. Mais elle m'avait riposté d'un ton de réprimande : « Il ne manquerait plus que cela ! Mon malheur est assez grand, sans que j'abandonne encore toutes mes affaires. D'ailleurs, il faut de l'ordre ! » Et vraiment, elle accomplit ce déménagement, ainsi que je l'ai appris plus tard à mon chagrin, avec une certaine solennité pratique, annonçant dans les journaux une vente avantageuse pour cause de départ subit, et provoquant ainsi un tel éclat que tout le monde en fut consterné. Il en résulta ces rumeurs qui donnèrent à l'in-

cident et aux relations qu'il atteignait, le sens scandaleux dont les répugnantes conséquences ont rejailli sur moi et la famille Wesendonck.

Le lendemain du départ des Bülow (seule la présence de ces amis m'avait retenu à Zurich), le 17 août, j'étais levé à l'aube, après une nuit d'insomnie. Je descendis à la salle à manger où Minna m'attendait déjà pour déjeuner, car je devais prendre le train de cinq heures. Minna était résignée ; l'émotion ne la domina que dans la voiture qui nous transporta à la gare. C'était un riant matin d'été, sans un seul nuage au ciel. A notre séparation, je ne versai pas une larme ; je me souviens ne pas même m'être retourné après avoir dit adieu, ce dont je fus presque effrayé. Et lorsque le train m'emporta, je ne pus me défendre d'un sentiment croissant de bien-être. Il était donc bien évident qu'une vie de tourments pareille à celle des derniers temps ne pouvait plus durer et qu'un détachement complet de ces malheureuses conditions était une nécessité si je voulais ranimer mon instinct vital et redonner un but à mon existence.

Le soir de ce même jour, je débarquais à Genève ; je comptais m'y reposer un peu et me recueillir. Mais comment allais-je organiser ma vie? Je pensai tout d'abord faire un nouvel essai et m'établir en Italie. Mais ayant réfléchi aux résultats de ma première expérience, je jugeai bon d'attendre l'entrée de l'automne pour partir : ainsi, je ne souffrirais pas du changement de climat. Je louai donc pour un mois entier un appartement de la maison Fazy et tâchai de me persuader que je m'y trouvais fort bien.

J'avais annoncé mon projet d'Italie à Carl Ritter, qui demeurait à Lausanne. Grand fut mon étonnement quand, dans sa réponse, il me fit part que lui aussi songeait à gagner l'Italie. Il irait seul, sa femme devant passer l'hiver en Saxe pour des raisons de famille. Il s'offrait à moi comme compagnon de voyage. Bien mieux, ayant fait un séjour à Venise l'année précédente, il m'assurait qu'à cette saison le climat y était fort supportable. Je me décidai donc à partir avec lui le plus tôt possible. D'abord, je dus m'occuper de mon passeport : j'attendais des ambassades de Berne l'assurance que, réfugié politique, je ne serais pas molesté à Venise ; bien qu'autrichienne, cette ville ne faisait point partie de la Confédération allemande. Liszt, auquel j'avais demandé des renseignements là-dessus, me déconseilla vivement d'y aller ; en revanche, un de mes amis qui, à Berne, s'était informé auprès du ministre d'Autriche, put me rassurer absolument sur mes craintes. De sorte qu'après avoir passé à peine huit jours à Genève, je pouvais informer Carl Ritter que j'étais prêt à partir. J'allai donc le prendre à Lausanne dans sa curieuse villégiature et nous nous mîmes en route.

Abandonnés à nos propres réflexions, nous ne parlâmes guère durant le voyage, qui se fit par le Simplon et le lac Majeur. De Baveno, je retournai visiter les îles Borromées. Là, sur les terrasses de l'Isola Bella, en compagnie de mon jeune ami, qui n'était jamais indiscret et plutôt trop silencieux, je jouis d'une admirable matinée d'été ; pour la première fois depuis longtemps, je me sentais parfaitement tranquille et me remis à rêver d'un

avenir de paix et d'harmonie. Par Sesto Calende, nous poursuivîmes en poste notre chemin vers Milan. C'est à peine si Carl me permit d'admirer le célèbre dôme, tant il était pressé d'arriver à sa chère Venise. Moi, j'étais heureux d'être entraîné ainsi. Lorsque le 29 août, au coucher du soleil, et de la digue du chemin de fer, nous aperçûmes Venise dressée sur le miroir de ses eaux, Carl eut un mouvement si brusque de joie et d'enthousiasme que son chapeau vola par la fenêtre de la voiture. Je ne voulus pas demeurer en reste et lançai également le mien par la portière. Nous arrivâmes donc nu-tête à Venise. Tout de suite, nous prîmes place dans la gondole qui devait nous transporter à la Piazzetta di San Marco en suivant le canal Grande. Le temps s'était subitement obscurci ; la vue de la gondole m'effraya franchement. Malgré tout ce que j'avais entendu dire de ces embarcations peintes noir sur noir, leur aspect me produisit une surprise désagréable. Lorsque, dans la nôtre, il me fallut me glisser sous le drap noir qui lui servait de toit, j'eus la même impression que celle que m'avait produite le choléra : véritablement je crus me trouver dans un convoi de pestiférés. Carl m'assura qu'il en arrivait de même à tout le monde, mais qu'on s'y habituait bien vite. Puis, ce fut le très long trajet du sinueux Grand Canal : rien de ce que je voyais ne parvenait à m'ôter mon inquiétude. Là où Carl admirait la « Ca' d'oro » de Fanny Elsler ou tout autre palais célèbre, moi je n'apercevais que les ruines gisant entre ces édifices intéressants. Je finis par ne plus rien dire et consentis à débarquer à la fameuse Piazzetta pour visiter le

palais des Doges. Mais je me réservai de l'admirer quand je serais débarrassé de l'humeur mélancolique où m'avait jeté mon arrivée à Venise.

A l'hôtel Danieli, où nous descendîmes, on nous donna de tristes chambres ayant vue sur de petits canaux étroits. Aussi, dès le lendemain matin, j'allai à la recherche d'un logis qui me convînt pour un long séjour. J'appris que dans l'un des trois palais Guistiniani, non loin du Palazzo Foscari, il y aurait quelque chose à louer, car les étrangers l'évitaient en hiver à cause de sa mauvaise exposition. J'y trouvai en effet des pièces extraordinairement vastes dont la plupart, m'assura-t-on, demeureraient inoccupées. Je me réservai donc un énorme et imposant salon avec une grande chambre à coucher contiguë et me hâtai d'y faire monter mes bagages. Et le 30 août, au soir, je pouvais me dire que j'étais fixé à Venise.

Pouvoir travailler sans être dérangé avait été l'unique préoccupation de mon choix. J'écrivis aussitôt à Zurich pour qu'on m'expédiât mon Érard et mon lit ; je me doutais bien que j'apprendrais à connaître le froid à Venise. De plus, les murs grisâtres de mon salon me devinrent bientôt insupportables à l'œil ; ils s'accordaient trop mal, me semblait-il, avec un plafond de bon goût entièrement peint « al fresco ». Je me décidai donc à les faire recouvrir d'une tapisserie fort ordinaire, mais de couleur rouge foncé. Ce travail amena bien du remue-ménage. Cependant, ces désagréments me paraissaient supportables, quand, de mon balcon, j'admirais avec un plaisir grandissant le superbe canal, et que je me disais : c'est ici que j'achèverai *Tristan*.

Je fis aussi recouvrir de portières de cretonne bon marché et de teinte indentique, les portes vulgaires que le propriétaire hongrois avait fait mettre dans ce palais délabré pour remplacer celles de valeur qui en avaient sans doute été dérobées. Au reste, le propriétaire avait veillé lui-même à un ameublement un peu théâtral : les chaises étaient en bois doré bien que recouvertes d'une ordinaire peluche de coton ; il y avait aussi une table au pied remarquablement sculpté et doré, mais dont le dessus n'était formé que d'une grossière planche de sapin ; je la cachai sous un tapis rouge passable. Enfin mon piano arriva ; il trôna bientôt au milieu du salon et je m'apprêtai à mettre l'admirable Venise en musique.

Mais ce jour même, je fus pris de la dysenterie que je connaissais de Gênes et, durant des semaines, elle me rendit tout travail impossible. Cependant, ayant commencé à apprécier les incomparables beautés de la fière cité, j'étais plein d'espoir et comptais puiser dans leur contemplation les forces nécessaires à une féconde et joyeuse production artistique. Dans l'une de mes premières promenades à la Riva, j'avais été accosté par deux étrangers. L'un était le comte Edmond Zichy, l'autre le prince Dolgoroukow. N'ayant quitté Vienne que huit jours auparavant, ils avaient encore assisté aux premières représentations de mon *Lohengrin.* Ils me dirent le plus grand bien de ma pièce et, à leur enthousiasme, je reconnus que l'impression qu'ils en avaient reçue était extraordinairement favorable. Le comte Zichy quitta Venise peu après ; Dolgoroukow avait l'intention d'y passer l'hiver.

J'étais absolument résolu d'éviter toute société, mais en ce qui le concernait, ce Russe sut bientôt me faire revenir de mon principe. Dolgoroukow avait atteint la cinquantaine ; sa physionomie était sérieuse et très expressive (il se vantait d'être d'extraction caucasienne) ; sous tous les rapports, il témoignait d'une culture supérieure et possédait une expérience très fine ainsi qu'une grande compréhension des choses de la musique. Il en connaissait même si bien la littérature qu'on pouvait lui supposer pour elle une passion entretenue depuis longtemps. Je lui avais déclaré tout de suite qu'en raison de ma santé, j'avais besoin de solitude et ne pouvais voir personne ; mais il était difficile de s'éviter dans les promenades si restreintes de Venise et je n'aurais su empêcher cet étranger sympathique de prendre ses repas à l' « Albergo San Marco », où il demeurait, et où je mangeais régulièrement avec Ritter. De sorte que, durant mon séjour de Venise, je me trouvai avec lui en relations journalières véritablement fort agréables.

J'eus une surprise autrement inquiétante lorsqu'un soir, rentrant chez moi, j'appris l'arrivée de Liszt dans mon palais. Je me précipitai vers la chambre qu'on m'indiquait et à mon effroi, je me vis en présence du pianiste Winterberger. Il s'était introduit auprès du propriétaire en se disant ami de Liszt et de moi et, dans le premier moment de confusion, on l'avait pris pour Liszt lui-même. J'avais connu ce jeune homme pendant la longue visite que Liszt m'avait faite à Zurich : on le disait excellent organiste et on l'employait comme second quand il s'agissait de jouer des morceaux pour

deux pianos. Sauf ses manières assez niaises, je n'avais rien remarqué de particulier en lui. Pour le moment, j'étais fort étonné qu'à Venise il eût justement choisi ma maison pour s'y loger. Il prétendit n'être que l'avant-coureur d'une princesse Galitzine qui pensait prendre ses quartiers d'hiver sur les bords du Canal Grande. N'y connaissant personne et ayant entendu dire à Vienne que j'étais à Venise, il était tout naturellement descendu dans mon hôtel. Je contestai que ce fût un hôtel et lui déclarai que si sa princesse russe avait l'intention de s'étaler dans mon voisinage, je déménagerais sur-le-champ. Alors, il s'efforça de me tranquilliser et avoua en avoir conté au propriétaire. Il croyait savoir que la princesse avait retenu un appartement ailleurs. Je lui demandai ce que lui-même venait faire dans ce palais, et lui fis observer que les loyers y étaient fort chers : je ne supportais cette lourde charge que parce que je voulais être tranquille, sans aucun voisin et surtout sans joueur de piano. Il parvint encore à me calmer : il m'assura qu'il ne me dérangerait nullement et me pria de lui permettre de demeurer dans la même maison que moi jusqu'à ce qu'il eût trouvé les moyens de se caser ailleurs.

Son premier soin fut de s'insinuer dans les bonnes grâces de Carl Ritter et ensemble ils allèrent à la découverte d'une chambre assez éloignée des miennes pour qu'aucun son de piano ne parvînt à mes oreilles. Je me résignai donc à l'idée d'avoir Winterberger comme voisin, mais il fallut du temps avant que je permisse à Ritter de l'amener chez moi.

Un professeur italien de piano, nommé Tessarin, réussit mieux à gagner mes bonnes grâces. Il avait la belle et typique tête vénitienne et un singulier bégayement dans son parler ; au reste, passionné de musique allemande et connaissant fort bien les nouvelles compositions de Liszt et les miennes. « Pour la musique, prétendait-il, je suis un merle blanc dans mon entourage italien. » C'est encore par l'intermédiaire de Ritter qu'il avait pu s'approcher de moi. A Venise, Carl semblait s'occuper plus de l'étude de la population que de son travail. Il avait loué sur la « Riva dei Schiavoni » une petite chambre très modeste, bien exposée au soleil, de sorte qu'il n'avait jamais besoin de la chauffer. Elle servait d'ailleurs plus à son mince bagage qu'à lui-même, car on ne l'y rencontrait presque jamais : le jour, il courait les musées et les galeries ; le soir, les cafés de la place Saint-Marc. Je ne voyais régulièrement que lui, car j'étais resté ferme dans ma résolution de ne fréquenter personne et même de ne faire aucune connaissance. Le médecin ordinaire de la princesse Galitzine (qui s'était vraiment installée à Venise et y menait grand train, disait-on) m'avait laissé entendre à différentes reprises que ma visite serait bien venue de cette dame, mais je n'allai jamais la voir, pas même lorsque ayant eu besoin des arrangements pour piano de *Tannhäuser* et de *Lohengrin* et sachant que la princesse seule les possédait à Venise, je fus assez sans gêne pour les lui faire demander.

Une seule et unique fois, je laissai pénétrer un étranger dans mon logis : sa physionomie m'avait plu quand je l'avais rencontré à l' « Albergo San Marco » : c'était le

peintre Rahl de Vienne. Pour lui, pour le prince Dolgoroukow et pour le professeur de piano Tessarin, j'organisai même une sorte de soirée où l'on exécuta quelques fragments de mes œuvres. C'est alors que Winterberger fit ses débuts dans mon salon.

Pendant les sept mois que j'ai vécus à Venise, je n'ai eu de contact avec le monde que dans ces rares occasions et j'ai toujours observé le plan de ma journée avec la plus stricte régularité. Jusqu'à deux heures, je travaillais ; puis, je montais dans la gondole qui m'attendait pour me conduire, par le Canal Grande si sérieux, à la joyeuse Piazzetta, dont la grâce et la gaieté m'infusaient chaque fois une vie nouvelle. J'entrais dans mon restaurant habituel, place Saint-Marc, et, après le repas, je me promenais, seul ou avec Carl, sur la Riva, poussant jusqu'au Giardino, la seule place de Venise plantée d'arbres. A la tombée de la nuit, je reprenais une gondole pour retourner chez moi. Par le Grand Canal, devenu plus austère encore et plus silencieux, j'arrivais devant le vieux Palazzo Giustiniani dont la façade sombre n'était éclairée que par la lumière de ma lampe. Lorsque j'avais encore un peu travaillé, à huit heures, j'entendais régulièrement le clapotement de l'eau qui m'annonçait que la gondole de Carl abordait ; il venait prendre le thé et causer quelques heures avec moi. Je n'interrompais parfois cette façon de vivre que pour aller au théâtre, de préférence à celui de Camploi où l'on jouait fort bien les comédies de Goldoni. L'opéra ne m'inspira qu'une curiosité passagère. Le plus souvent, surtout quand le mauvais temps empêchait la promenade, nous allions en

matinée au théâtre populaire Malibran. L'entrée était de six kreutzers ; on y donnait des pièces romantiques devant un bon public qui les écoutait en manches de chemise. A ma surprise, et à mon véritable enchantement, j'y ai entendu une bouffonnerie : *le Baruffe Chioggiote*, que Gœthe avait vue aussi avec grand plaisir dans ce même local. C'était donné avec un réalisme dont rien n'approche dans mes souvenirs.

Pour le reste, le peuple vénitien, opprimé et dégénéré, n'offrait rien de bien attrayant à mon observation ; au milieu des ruines de cette admirable cité, je n'avais que les sensations d'un étranger dans une ville d'eaux. Chose curieuse, ce fut l'élément très allemand de la bonne musique militaire de l'armée autrichienne qui me fit reprendre en quelque sorte contact avec le public. Les deux chefs de musique des régiments autrichiens en garnison à Venise désiraient faire exécuter les ouvertures de *Tannhäuser* et de *Lohengrin*. Ils me prièrent de vouloir bien assister dans les casernes aux répétitions de leurs hommes. J'y rencontrai tout le corps des officiers et l'on me traita avec beaucoup de respect. Les fanfares militaires jouaient à tour de rôle le soir sur la place Saint-Marc, brillamment éclairée et d'acoustique vraiment parfaite. Plusieurs fois, les accords de mes ouvertures me surprirent à la fin de mon repas. Alors j'allais à la fenêtre du restaurant et je ne sais ce qui me grisait davantage, de la vue de l'admirable place inondée de lumière et remplie de promeneurs ou de la glorieuse harmonie musicale qui montait dans les airs. Mais il y manquait ce qu'on eût pu attendre d'un public italien : parmi les milliers

d'auditeurs faisant cercle autour des musiciens et écoutant avec une attention soutenue, jamais deux mains ne se seraient levées pour applaudir. Le moindre signe d'approbation pour une musique autrichienne eût été considéré comme un crime de lèse-patrie.

Toute la vie publique de Venise souffrait de cette singulière tension entre la population et les autorités, et cette tension se manifestait spécialement vis-à-vis des officiers autrichiens qui ne se mêlaient pas plus aux Vénitiens que l'huile ne se mêle à l'eau. Le peuple ne témoignait du reste pas plus de sympathie au clergé, qui, pourtant, était d'origine italienne. Sur la place Saint-Marc, j'ai assisté au passage d'une procession de prêtres en grande cérémonie, et le peuple ricanait ouvertement à leur vue.

Ritter avait de la peine à me faire rompre la régularité de ma journée quand il me priait de l'accompagner dans une visite à une galerie ou une église. Sur ma route, les beautés et curiosités architecturales si diverses que je rencontrais à chaque pas me ravissaient pourtant toujours. Mais durant tout le temps que j'ai passé à Venise, les promenades en gondole au Lido furent celles qui me procurèrent les plus grandes jouissances. Le retour surtout, au coucher du soleil, me plongeait chaque fois dans un enchantement incomparable. C'est dans une telle occasion qu'au mois de septembre, par une soirée merveilleuse, nous pûmes admirer l'apparition féerique de la grande comète : elle se montra dans tout son éclat et parut à chacun le signe précurseur d'une grande catastrophe militaire.

D'autres fois, c'était le chant d'un chœur populaire qui, sous la direction d'un employé de l'Arsenal de Venise, produisait l'effet d'une idylle des lagunes. Ces hommes chantaient des airs populaires harmonisés d'instinct à trois voix. Il m'était nouveau d'entendre la voix dominante ne pas s'élever plus haut que l'alto et ne pas atteindre les tons naturels au soprano : l'ensemble y gagnait une force juvénile. Par les belles soirées, ils se promenaient sur le canal dans une grande barque aux lanternes de couleur et, s'arrêtant devant l'un ou l'autre palais (où sans doute on les avait commandés), donnaient une sorte de sérénade. D'ordinaire ils étaient suivis par une quantité innombrable de gondoles.

Pendant une nuit d'insomnie, étant allé sur mon balcon vers trois heures du matin, j'entendis pour la première fois le célèbre et ancien chant des gondoliers. Je crus reconnaître que le premier appel, rauque et plaintif, qui résonna dans la nuit silencieuse venait du Rialto, situé à une distance d'un quart d'heure environ. Une mélopée analogue lui répondit de plus loin encore. Ce dialogue extraordinaire et mélancolique continua ainsi par intervalles parfois assez longs et j'en fus si impressionné qu'il me fut impossible de fixer dans ma mémoire les quelques notes sans doute fort simples qui le modulaient. Un autre soir, je compris d'expérience toute la poésie de ce chant populaire. Je rentrais fort tard en gondole par les canaux sombres ; tout à coup, la lune se leva éclairant et les palais indescriptibles et mon gondolier qui maniait lentement son énorme rame, debout à l'arrière de ma barque. Au même instant,

celui-ci poussa un cri qui ressemblait presque à un hurlement d'animal : c'était un profond gémissement qui montait en crescendo jusqu'à un « oh ! » prolongé et finissait par la simple exclamation : Venezia ! Il venait encore quelque chose, mais j'avais reçu une commotion si violente de ce cri que je ne pus me rappeler le reste. Les sensations que j'éprouvai là furent caractéristiques et ne s'effacèrent point de tout mon séjour à Venise ; elles sont demeurées en moi jusqu'à l'achèvement du deuxième acte de *Tristan* et peut-être m'ont-elles suggéré les sons plaintifs et traînants du chalumeau, au commencement du troisième acte.

Cependant ce ne fut pas sans interruptions que je pus noter ainsi les résultats de mes impressions de Venise. Des maux physiques et mes anciens soucis, dont je ne m'étais jamais complètement débarrassé, provoquèrent des troubles et de longs arrêts dans mes travaux. A peine m'étais-je installé confortablement dans mon logis exposé aux fréquentes rafales du vent du nord et dans lequel les poêles manquaient absolument ; à peine étais-je remis des suites démoralisantes de la dysenterie et voulais-je renouer le fil si cruellement rompu de la composition de mon deuxième acte, que j'attrapai un mal essentiellement vénitien : de mauvais furoncles à la jambe. Cette indisposition, qui était la suite d'un brusque changement de température et qu'au début je jugeai bénigne, devint rapidement fort douloureuse. Je dus consulter un médecin ; il me traita soigneusement pendant près de quatre semaines. C'était à la fin de novembre, juste au moment où Ritter me quittait pour aller voir ses parents de

Dresde et de Berlin. Je restai donc tout seul durant cette longue période de maladie, livré aux soins du personnel inculte de mon hôtel garni.

Incapable de travailler, je trouvai une distraction dans la lecture de l'*Histoire de Venise* du comte Daru. Ici, sur les lieux mêmes, elle m'intéressa vivement. Je perdis à son étude quelques-uns de mes préjugés populaires contre le gouvernement tyrannique de l'ancienne Venise. L'activité du Conseil des Dix, si décrié, et celle de l'inquisition d'État m'apparurent sous le jour d'une naïveté cruelle sans doute, mais caractéristique. La proclamation officielle disant que la force du gouvernement résidait dans le mystère de ses actes me parut imposer à chaque membre de cette singulière république un intérêt particulier à la conservation du secret d'État : éliminer toute possibilité d'ébruiter une affaire officielle devenait ainsi un devoir républicain. L'hypocrisie proprement dite n'existait donc pas dans ce gouvernement et le clergé, tout en demeurant en relations respectueuses avec l'État, n'exerça pas sur les citoyens d'influence avilissante comme dans d'autres parties de l'Italie. Les combinaisons terribles et impitoyables de la raison d'État devinrent des maximes au caractère antique et païen, sans teinte véritablement sombre ; elles rappelaient les maximes des Athéniens telles que les décrit Thucydide quand il les déclare crûment de mâles principes de moralité.

Pour me donner du courage, j'eus cette fois aussi recours à mon remède ordinaire : un volume de Schopenhauer ; je me liai plus intimement encore avec le grand philosophe, quoique je me rendisse compte que

sous un certain rapport les remèdes qu'il offre ne peuvent combler quelques lacunes inquiétantes de son système.

Mes relations avec le dehors prenaient des apparences de plus en plus rassurantes. Mais un jour, je fus attristé par une lettre de Wesendonck qui m'annonçait la mort de leur petit Guido, âgé de quatre ans. Je me souvins alors d'avoir refusé de devenir parrain de cet enfant sous le prétexte que je pourrais lui porter malheur et ce refus me pesa sur le cœur. Profondément ému et aspirant au repos, je me représentai aussitôt comme fort bienfaisant un petit voyage par-dessus les Alpes. Je passerais Noël avec mes vieux amis. J'en parlai dans une lettre à Mme Wille et reçus une réponse, non pas d'elle, mais de son mari, qui me racontait d'une façon fort inattendue le scandale qu'avait causé mon départ subit de Zurich et surtout comment ma femme avait contribué à l'augmenter. La famille Wesendonck avait dû en pâtir beaucoup. En même temps, j'apprenais aussi combien les Wesendonck s'étaient conduits raisonnablement et judicieusement et c'est de là que commencèrent les premiers rapprochements précurseurs d'une bonne entente.

Entre Minna et moi, la situation s'améliorait aussi à son avantage. A Dresde, dans la société d'anciens amis et toujours pourvue par moi de ce qu'il lui fallait, elle se tenait tranquille et se montrait sage et pleine d'égards dans sa correspondance ; elle ajoutait ainsi à l'émotion qu'elle m'avait produite par son humilité, la nuit de notre scène mémorable. Je lui rendis volontiers l'espoir d'une réunion possible entre nous, mais il fallait à notre

nouvelle installation une base solide et durable et je croyais que cela ne pourrait se faire qu'en Allemagne et spécialement à Dresde. Afin d'obtenir quelque renseignement sur l'éventualité de ce projet, je m'adressai directement à M. de Lüttichau. Par Minna qui lui avait fait une visite, j'avais appris que mon ancien chef s'était montré fort compatissant et avait même témoigné d'un chaleureux attachement pour moi. J'allai donc jusqu'à lui écrire en détail et cordialement. Ce fut de nouveau une bonne leçon : je ne reçus de lui que quelques lignes en style administratif par lesquelles il me déclarait que pour le moment il n'y avait pas moyen d'obtenir mon retour en Saxe.

D'autre part, j'appris par les fonctionnaires de la police qu'à Vienne le ministre plénipotentiaire de Saxe se donnait toutes les peines du monde pour me faire expulser de Venise. Il n'y réussit pas. Mon passeport suisse me protégeait ; à ma grande satisfaction, les autorités autrichiennes le respectèrent très sérieusement. Si je voulais retourner en Allemagne, je ne pouvais donc plus compter que sur les efforts amicaux du grand-duc de Bade. Édouard Devrient, auquel je m'étais adressé pour quelques renseignements à propos de notre première de *Tristan*, m'écrivit que le grand-duc considérait comme chose certaine ma présence à cette représentation. Mais au cas où son intervention directe auprès du roi de Saxe resterait infructueuse, Devrient ignorait si le prince pensait commettre en ma faveur un acte contraire au pacte unissant les États allemands ou s'il réaliserait son intention d'une autre manière. J'en conclus

que pour le moment il ne pouvait guère être question de transférer mon domicile en Allemagne.

En dehors de ces préoccupations, j'étais constamment en correspondance avec les théâtres afin de me procurer les subsides assez élevés que nécessitait l'entretien de mon double ménage. Fort heureusement quelques scènes importantes s'étaient encore tenues sur la réserve vis-à-vis de mes opéras, de sorte que je pouvais espérer recevoir quelque argent de ce côté-là ; les revenus que j'avais retirés des théâtres plus pressés étaient épuisés depuis un certain temps. Le dernier qui demanda *Tannhäuser* fut celui de la Cour à Stuttgart, aussi éprouvai-je une sympathie spéciale pour cette ville, de même que pour Vienne qui, alors seulement, venait de donner *Lohengrin* et qui, après le succès de celui-ci, s'était vue obligée de représenter *Tannhäuser* aussi. Mes négociations avec le directeur Carl Esser aboutirent rapidement à un bon résultat.

Tout cela se déroula dans le courant de l'hiver et jusqu'au printemps de 1859. Au demeurant, je continuais à mener ma vie régulière et très retirée. Mon furoncle guéri, je pus, dès le mois de décembre, reprendre mes promenades à la Piazzetta et m'adonner enfin avec quelque continuité à mes travaux de composition. Je passai les fêtes de Noël et de la Saint-Sylvestre solitairement. La nuit, toutefois, je me trouvais souvent en nombreuse compagnie, car je faisais à cette époque des rêves d'une extrême vivacité.

Un soir, au commencement de janvier 1859, Carl Ritter se retrouva chez moi à l'heure habituelle. Le souci de faire représenter une pièce de théâtre dont il était l'au-

teur l'avait poussé jusque sur les bords de la mer Baltique. Il s'agissait d'*Armide*, une œuvre qu'il venait d'achever, et dans laquelle se manifestait le grand talent du jeune homme. Mais la tendance répugnante de l'ouvrage en rendait la représentation difficile et jetait d'inquiétantes clartés sur l'âme du poète. Quelques passages étaient cependant excellents, ainsi la rencontre de Rinaldo et d'Armide ; la naissance violente de leur passion y était dépeinte avec une chaleur pleine de poésie. Pour être représenté avec chance de succès, ce drame, où l'on reconnaissait les défauts et la hâte du dilettante, aurait dû être modifié dans plusieurs de ses parties et mieux fini. A mon regret, Carl ne voulut pas en entendre parler. Il avait pensé avoir découvert à Stettin le directeur intelligent qui passerait sur les imperfections que je signalais. Mais de ce côté encore, Ritter s'était trompé ; il revint donc à Venise mécontent et décidé à vivre désormais au jour le jour : c'était d'ailleurs son désir le plus cher. Se promener dans Rome en robe de capucin, contempler à toute heure quelque œuvre d'art lui semblait en ce monde le sort le plus enviable. Il ne s'occupa donc plus d'*Armide* et déclara vouloir traiter un nouveau sujet dramatique puisé dans les « Histoires florentines » de Machiavel. Il ne m'indiqua pas clairement ce sujet, de crainte que je ne le détournasse d'une pièce où il n'y avait que des situations et pas de thème. Composer de la musique ne semblait plus l'intéresser non plus, et pourtant la *Fantaisie* pour piano qu'il avait écrite peu de temps après son arrivée à Venise prouvait le talent du jeune homme de ce côté-là aussi.

Ritter prenait en revanche une part d'autant plus vive à l'achèvement du deuxième acte de *Tristan*, auquel j'avais enfin pu travailler sans interruption. A lui, à Winterberger et à Tessarin, j'ai souvent joué le soir ce que j'avais composé dans la journée et ces auditions nous animaient toujours d'une chaleur communicative. Dans l'entretemps, le premier acte de la partition avait été gravé par Haertel, et Bülow l'avait arrangé pour piano. De sorte que cette partie se dressait devant moi pareille à un monument achevé, tandis que pour le reste j'étais encore dans la fièvre de l'enfantement. Dès les premiers mois de l'année 1859, je m'occupais d'instrumenter ce deuxième acte et c'est cahier par cahier que j'en envoyai les feuilles au graveur ; au milieu de mars, les dernières partaient pour Leipzig. La nécessité de modifier mes conditions d'existence se présenta alors. Où irais-je m'installer pour commencer le troisième acte? Ce ne devait être, bien entendu, qu'en un lieu où je pusse terminer mon travail sans être dérangé. A Venise, cela n'était plus possible. Je savais que ce travail m'absorberait jusqu'au milieu de l'été ; or ma santé n'aurait pas supporté la chaleur du climat vénitien. Déjà je ressentais les conséquences fâcheuses du manque d'exercice ; les longues courses à pied qui me fortifiaient toujours me faisaient surtout grandement défaut. Pour marcher une fois à mon soûl j'avais, au milieu de l'hiver, pris le train jusqu'à Viterbo ; de là, j'avais pénétré dans les montagnes et parcouru le pays plusieurs lieues de suite. Mais la température m'avait rendu cette excursion pénible et d'autres impressions défavorables avaient

contribué à me faire rentrer avec joie dans la ville des lagunes et à m'y réfugier comme dans un asile sans poussière et sans chevaux maltraités.

D'ailleurs il ne dépendait plus tout à fait de moi de prolonger mon séjour à Venise. Le commissaire de police m'avait très poliment averti qu'à Vienne l'ambassadeur de Saxe intriguait constamment pour me faire chasser du territoire autrichien. Ayant déclaré que je ne songeais pas à y rester au delà du printemps, on me conseilla de m'adresser directement à l'archiduc Max, alors vice-roi à Milan et, me basant sur un certificat médical, de lui demander l'autorisation de demeurer à Venise jusqu'au moment voulu. Je le fis et aussitôt le prince envoya aux autorités vénitiennes l'ordre télégraphique de me laisser en paix. Mais je ne tardai pas à me rendre compte que la vigilance de la police augmentait à l'égard des étrangers : elle était motivée sans doute par les événements politiques qui alors agitaient violemment l'Italie. La guerre contre le Piémont et la France semblait imminente ; de toute évidence la surexcitation de la population croissait. Me promenant un jour sur la Riva avec Tessarin, nous tombâmes dans un rassemblement d'étrangers qui suivaient avec curiosité et déférence l'archiduc Max et sa femme, alors de passage à Venise. Je fus rendu attentif à l'événement par un brusque mouvement de mon compagnon qui m'avait saisi par le bras et s'efforçait de m'entraîner, afin, disait-il, de ne pas être obligé d'ôter son chapeau devant le prince. Mais, voyant le jeune archiduc, d'aspect imposant et sympathique, s'avancer dignement, je lâchai mon maître de piano en riant et me réjouis

franchement de pouvoir remercier mon aimable protecteur par mon salut anonyme.

Cependant les choses prirent bientôt un caractère grave et lourd d'oppression. La Riva était tellement encombrée par les troupes qui y débarquaient journellement qu'il devint impossible de s'y promener. Pour la plupart, les officiers me produisaient une impression très favorable, et le cordial allemand de leurs simples conversations me rappelait beaucoup la patrie. Il n'en était pas de même des soldats ; ceux-ci ne m'inspiraient aucune confiance. Je retrouvais en eux la physionomie apathique et servile qui caractérise les races slaves appartenant à la monarchie autrichienne. Si l'on ne pouvait méconnaître leur force brutale, on regrettait en eux l'intelligence native qui donne tant de charme au peuple italien. Je ne pouvais m'empêcher de souhaiter la victoire à ce dernier. Lorsque l'automne suivant j'ai vu défiler à Paris l'élite des troupes françaises, les chasseurs de Vincennes et les zouaves, je me suis souvenu de l'expression des soldats autrichiens et bien que ne possédant aucune connaissance stratégique, j'ai compris soudain les batailles de Magenta et de Solférino.

Pour le moment, j'appris que Milan était en état de siège et à peu près fermé aux étrangers. Ayant formé le projet de me réfugier pour l'été en Suisse, sur le lac de Lucerne, je hâtai mon départ pour ne pas risquer de voir les événements de la guerre me couper la route. J'emballai donc mes affaires, renvoyai mon Érard pardessus le Gothard et m'apprêtai à prendre congé de mes quelques connaissances. Ritter voulait rester en

Italie ; il songeait à se rendre à Florence et à Rome où Winterberger, avec lequel il s'était lié d'amitié, l'avait devancé. Celui-ci prétendait avoir été assez bien pourvu d'argent par un frère pour pouvoir se payer la jouissance de visiter ce beau pays : il avait besoin, disait-il, de soigner sa santé et de se reposer... De quoi? Je n'en sais rien. Carl comptait aussi quitter Venise au plus tôt. Je dis un adieu affectueux au bon Dolgoroukow que je laissai fort malade, et à la gare, j'embrassai Ritter, pour la dernière fois probablement, car depuis lors je n'ai plus reçu de ses nouvelles directes et ne l'ai plus revu.

Le 24 mars, non sans avoir subi les tracasseries du contrôle militaire exercé vis-à-vis des étrangers, j'arrivai à Milan où je restai trois jours pour admirer les curiosités de la ville. Sans guide d'aucune sorte, je visitai la Bréra, la Bibliothèque ambrosienne, la *Cène* de Léonard de Vinci et le Dôme. Sur celui-ci, je grimpai jusqu'au haut des diverses tourelles et parcourus toutes les terrasses. A la Bréra, les premières impressions furent comme toujours les plus fortes et je m'arrêtai longuement devant deux tableaux suspendus près de l'entrée. C'étaient *Saint Antoine adorant l'Enfant Jésus*, par Van Dyck, et le *Martyre de saint Sébastien*, par Crespi. Je constatai ainsi que je n'étais guère fait pour être critique d'art : je me laissais influencer par le sujet seul quand il me paraissait clair et sympathique comme ici. Cependant je compris mieux la pure signification d'un chef-d'œuvre quand je me trouvai en face de la *Cène* de Vinci et que j'eus fait l'expérience que font tous ceux qui contemplent ce tableau. Ce n'est qu'après avoir

considéré les copies suspendues à côté de l'original détérioré et après les avoir comparées à celui-ci qu'on se rend soudain compte de la grandeur de l'œuvre de Vinci et de l'impossibilité de l'imiter.

Le soir, je ne manquai pas de me rendre à la comédie, que j'aimais tant. A Milan, on la donnait dans le minuscule « Teatro Re » et devant un maigre public : les Italiens d'aujourd'hui méprisent malheureusement ce genre. On y joua une pièce de Goldoni avec une grande et naïve virtuosité, à ce qu'il me sembla. A la Scala, il me fallut assister une fois de plus, et malgré la splendeur extérieure de la représentation, à une démonstration de la décadence du goût artistique italien. Devant le public le plus brillant et le plus animé qu'on pût rêver et dans cette salle immense, on donnait le misérable opéra d'un nouveau compositeur dont j'ai oublié le nom. Ce même soir, j'appris que pour ces spectateurs italiens soi-disant passionnés de musique, le ballet seul avait de l'intérêt : il apparaissait clairement que cet opéra ennuyeux ne servait que d'introduction à une grande manifestation chorégraphique ayant pour sujet « les amours d'Antoine et de Cléopâtre ». Je vis là le froid politicien Octave, qui certainement ne s'était encore égaré dans aucun opéra italien, se livrer lui-même à une grave pantomime dans laquelle il conserva d'ailleurs assez bien sa dignité diplomatique. Le clou demeura cependant le cortège funèbre de Cléopâtre où l'innombrable personnel du ballet trouvait l'occasion de se produire dans des costumes fort caractéristiques.

Avec ces impressions, dont j'avais joui sans aucune

compagnie, je me remis en route vers la Suisse par une admirable journée de printemps. A Côme, tout était en pleine floraison ; je ne m'arrêtai pas à Lugano que je connaissais ; je passai le Gothard en petit traîneau entre deux murailles de neige et arrivai à Lucerne dont la température rude et froide formait un contraste désagréable avec le luxuriant printemps que je venais de quitter.

Si j'avais choisi Lucerne comme lieu de séjour, c'est que je supposais que la saison d'été n'étant pas encore ouverte, le grand hôtel Schweizerhof serait vide et qu'il me serait facile de m'y loger spacieusement et loin de tout bruit. Je ne m'étais pas trompé. Le colonel Segesser, le bienveillant hôtelier, m'offrit dans l'aile gauche du bâtiment tout un étage où je pus choisir les pièces à ma convenance et m'installer confortablement sans grands frais. J'avais seulement à m'inquiéter de mon service, car à cette époque de l'année il n'y avait dans l'hôtel qu'un nombre fort restreint de domestiques. Je trouvai une brave femme très soigneuse et soucieuse de mon bien-être ; elle continua de me rendre de grands services lorsque le Schweizerhof s'anima d'étrangers. Bien des années après, je me suis souvenu d'elle et l'ai fait venir auprès de moi pour tenir ma maison.

Mes bagages ne tardèrent pas à arriver de Venise. Mon piano avait naturellement dû traverser aussi les neiges des Alpes. Quand il se trouva placé dans mon vaste salon, je me dis que toutes ces peines et ces dépenses n'avaient d'autre but que de me permettre d'achever enfin le troisième acte de *Tristan et Iseult*. Parfois il me

semblait que c'était là une extravagance, car mon travail présentait des difficultés telles qu'il me paraissait impossible de les surmonter. Je me comparais à Latone errante et poursuivie, et cherchant vainement un asile où elle pût donner le jour à Apollon et à Artémis jusqu'au moment où, pour elle, Neptune pitoyable fait émerger du sein de la mer l'île de Délos.

Lucerne serait donc pour moi ce Délos. Malheureusement un affreux temps froid et pluvieux influença mon humeur de désagréable façon jusqu'à la fin de mai. Chaque jour je pensais qu'il me faudrait quitter ce nouvel asile qui m'avait coûté tant de sacrifices, et je considérais comme indignement perdue chaque journée où je n'avais rien composé de ma musique. En outre, la plus grande partie de mon troisième acte, roulant sur un thème horriblement triste, on comprend que je ne puisse me rappeler sans frissonner les premiers mois que j'ai passés à Lucerne.

A peine arrivé, j'avais été voir les Wesendonck à Zurich. Notre revoir fut mélancolique, mais sans aucun embarras. Je restai quelques jours chez mes amis, et retrouvai mes anciennes connaissances. Mais c'était comme le rêve d'un rêve. Rien ne me paraissait réel. Au cours de mon séjour à Lucerne, je répétai plusieurs fois ma visite à Zurich : on me la rendit à deux reprises, entre autres le jour de ma fête.

En dehors de mon travail devenu si accablant, j'avais pour me tourmenter les soucis matériels de mon entretien et de celui de ma femme. A Venise déjà, je m'étais vu obligé de renoncer aux subsides que la famille Ritter

m'avait toujours servis avec régularité : je l'avais fait volontairement à cause des revirements survenus dans la fortune de mes amis. Les honoraires de mes opéras, obtenus avec tant de peine, étaient près de s'épuiser. *Tristan* achevé, je devais nécessairement songer à faire accepter mes *Niebelungen*. Je crus donc pouvoir me baser sur l'intérêt que le grand-duc de Weimar m'avait témoigné personnellement, l'année précédente, pour lui demander son aide pécuniaire. J'écrivis à Liszt et réitérai ma prière : il devait sérieusement proposer au grand-duc d'acheter les *Niebelungen*, de façon à devenir propriétaire de la publication future et à en toucher lui-même les bénéfices éventuels. A ma lettre, je joignis la correspondance que j'avais eue avec Haertel à ce sujet : je pensais qu'elle pourrait servir de base à la transaction. Mais Liszt me répondit en circonlocutions gênées que Son Altesse Royale ne paraissait pas goûter l'arrangement. Je me le tins pour dit.

D'un autre côté, les circonstances me forçaient à en finir une bonne fois avec la malheureuse entreprise d'édition de mes trois opéras, chez Meser à Dresde : mon principal créancier, l'acteur Kriete, voulait rentrer dans ses fonds et me persécutait de ses plaintes. Un avocat de Dresde, nommé Schmidt, s'offrit à régler les choses et après une interminable et irritante correspondance, on convint que le successeur du défunt Meser, un certain H. Muller, deviendrait propriétaire de toute la publication. Dans cette affaire je n'entendis parler que des frais et des débours sans nombre que mon ancien commissionnaire avait faits pour mon compte. Il me

fut impossible d'obtenir quelque clarté sur ses recettes. Bien que l'avocat prétendît que ce brave homme avait certainement empoché plusieurs milliers de thalers de bénéfices, il n'y eut pas moyen de les obtenir, Meser n'ayant pas laissé le moindre capital à ses héritiers. Pour calmer les lamentations de Kriete, je dus me résigner à vendre mes droits d'auteur pour trois mille thalers, juste la somme que je devais à Kriete et à un autre créancier moins important. Pour les intérêts arriérés et les intérêts de ces intérêts, je demeurais le débiteur personnel de l'acteur.

En 1864, ces intérêts avaient atteint le chiffre de mille huit cents thalers et ils m'ont été arrachés par contrainte judiciaire. Au cas où je réussirais à jamais faire exécuter ma musique en France et à la vendre à un éditeur parisien, je me réservai la propriété de mes trois opéras pour la France, et cela en faveur de Pusinelli, mon plus fort créancier, auquel je n'avais encore pu rembourser qu'une somme de peu d'importance. L'avocat Schmidt me déclara dans une lettre que cette réserve avait été acceptée par le nouvel éditeur de Dresde. Mais Pusinelli ayant renoncé amicalement à l'offre que je lui faisais, et même au recouvrement de son capital, j'avais l'espoir, si mes œuvres plaisaient à Paris, de faire non pas un bénéfice, mais de rentrer au moins dans l'argent que m'avait coûté l'édition de mes opéras. Seulement, lorsque, plus tard, j'ai signé un traité avec l'éditeur parisien Flaxland, le successeur de Meser s'est interposé en se déclarant seul propriétaire de ces opéras et il a réussi à se mettre si bien au travers des affaires de Flaxland, que pour avoir la paix,

celui-ci dut lui payer six mille francs. Mais après cela, il a, bien entendu, refusé lui-même de me reconnaître aucun droit d'auteur pour la France. J'en ai appelé souvent au certificat de cet avocat Adolphe Schmidt et ai sommé ce dernier de me livrer une copie des conditions que j'avais rédigées à Lucerne. Il n'a répondu à aucune de mes lettres et j'ai appris par un juriste viennois qu'il me fallait renoncer définitivement à obtenir ce témoignage, car je n'avais aucun moyen juridique de forcer l'avocat à m'envoyer ce qu'il entendait garder.

Je n'avais donc guère réussi à améliorer mes perspectives d'avenir. Cependant j'eus la satisfaction de voir encore la partition de *Tannhäuser* gravée après coup. Mon édition autographiée étant épuisée, grâce surtout à l'incurie de Meser, j'avais, de Venise, décidé Haertel à publier cette partition. Mais le successeur de Meser, qui s'était approprié tout le fond d'édition, mit son point d'honneur à ne rien livrer de *Tannhäuser* à des mains étrangères. Il en fit donc graver la partition à ses frais. Malheureusement le sort voulut que l'année suivante je fus obligé de modifier complètement les deux premières scènes et je regrette que jusqu'à maintenant, je n'aie pas encore pu intercaler la nouvelle version dans la partition gravée.

Les éditeurs Haertel continuant de croire que *Tristan* serait une bonne affaire théâtrale, faisaient graver avec zèle le deuxième acte pendant que je terminais le troisième. Les épreuves qu'il me fallut corriger, la tête pleine des difficiles problèmes de la composition des scènes extatiques du troisième acte, me produisirent un

effet singulier, presque sinistre. Je découvris que les premières parties renfermaient précisément la musique la plus étrange et la plus hardie que j'eusse jamais produite. Et je l'avais composée en voulant écrire un opéra facile à représenter ! Tout en travaillant à la grande scène de *Tristan*, je me demandais involontairement si ce n'était pas folie de ma part d'offrir une œuvre pareille à un éditeur et de la destiner au théâtre. Et pourtant je n'aurais pas sacrifié un seul de ses accents douloureux, bien que j'en souffrisse au suprême degré.

Mes maux de bas-ventre me tourmentant toujours, j'essayai de les soulager par l'usage modéré de l'eau de Kissingen : mais les courses matinales nécessaires me fatiguaient et me rendaient incapable de travail. C'est pourquoi j'eus l'idée d'y suppléer par de courtes promenades à cheval. Mon hôtelier m'abandonna donc une jument âgée de vingt-cinq ans, nommée Lise ; je la montais chaque matin et nous nous promenions aussi longtemps qu'elle avait envie d'avancer : elle n'allait jamais bien loin et à certains endroits, toujours les mêmes, elle faisait demi-tour de sa propre volonté, sans se soucier des exhortations de son cavalier.

Les mois d'avril, de mai et une partie de juin passèrent ainsi. Je luttais vainement contre ma disposition d'esprit mélancolique et ne parvins pas à dépasser la moitié de la composition de mon troisième acte. La saison des étrangers arriva : l'hôtel et ses dépendances s'emplirent de monde ; il n'était plus question d'accaparer tant de place à moi seul. On me proposa alors de déménager au deuxième étage du bâtiment principal ; il était occupé

généralement par des passants qui n'y séjournaient que la nuit, tandis que les dépendances étaient habitées toute la journée par les pensionnaires. Cet arrangement répondit fort bien à ce que je désirais. Je pus travailler dans le petit salon à côté de ma chambre à coucher sans être dérangé le moins du monde, car les pièces voisines restaient vides de tout le jour, et ne se peuplaient que la nuit. Et enfin, l'été arriva, un été superbe, sans nuage au ciel pendant deux mois entiers. Je jouissais étrangement de ma chambre fraîche et assombrie, bien préservée de l'ardeur du soleil; le soir seulement, sur mon petit balcon, je goûtais l'air agréable de l'été. Quelques excellents sonneurs de cor, qui chaque soir se promenaient en barque sur le lac, me charmaient en jouant de simples airs populaires.

Heureusement que j'avais enfin dépassé le point culminant de mon travail; le caractère plus tendre de la fin du poème me plongeait, malgré sa mélancolie, dans une sorte d'extase délicieuse. Au commencement d'août, l'œuvre était terminée. Je n'avais plus que l'une ou l'autre partie à instrumenter.

La guerre d'Italie m'apportait suffisamment de distractions dans l'isolement où je vivais : je suivais avec anxiété la marche de ces événements aussi importants qu'imprévus. Au reste, je ne manquais pas tout à fait de société. En juillet, je reçus la visite de Félix Draesecke, que je n'avais jamais vu, et qui resta un certain temps à Lucerne. Ayant entendu le prologue de *Tristan et Iseult* dans un concert organisé par Liszt, il s'était décidé sur-le-champ à venir faire ma connaissance. Son arrivée

m'épouvanta et je lui déclarai que je n'aurais pas le temps de m'occuper de lui. Tout d'abord, il m'ennuya considérablement par sa façon de faire de l'esprit sur des choses et des personnes qui m'étaient devenues étrangères. Il s'en aperçut et s'en affecta si vivement qu'il fut sur le point de s'en aller au bout de peu de jours. Alors, je me troublai moi-même et m'efforçai de lui enlever la mauvaise opinion qu'il avait de moi, de sorte que pendant assez longtemps et jusqu'à son départ de Lucerne, Draesecke fut ma société journalière. Je trouvai un réel plaisir à sa compagnie, car c'était un musicien fort doué et dépourvu de vanité.

Mon vieil ami de Zurich, Wilhelm Baumgartner, vint aussi, par affection pour moi, passer quelques semaines à Lucerne. Et finalement, il m'arriva encore Alexandre Seroff de Saint-Pétersbourg, homme original et intelligent, qui avait pris très décidément parti pour Liszt et pour moi. Ayant entendu mon *Lohengrin* à Dresde, il désirait connaître ma composition de *Tristan :* je lui en jouai des résumés sommaires. Avec Draesecke, je fis l'ascension du Pilate et, à cette occasion, je fus pris d'une inquiétude sympathique pour ce nouveau compagnon atteint de vertige. Avant son départ, je l'invitai à faire une excursion à Brunnen et au Grütli, après quoi nous nous séparâmes. Ses moyens restreints ne lui permettaient pas de prolonger son séjour et moi-même je songeais sérieusement à quitter Lucerne. Mais où aller? C'était la question. Par lettre je m'étais adressé à Édouard Devrient et même au grand-duc de Bade directement, afin d'obtenir de celui-ci la permission de me fixer à

Carlsruhe ou dans les environs. Ceci eût suffi à contenter le besoin que j'éprouvais d'entendre parfois un orchestre et des chanteurs. Il paraît que le grand-duc s'est vraiment adressé à cet effet au roi de Saxe, mais on lui répondit qu'il était impossible de m'amnistier. Tout ce qu'on pouvait faire, c'était de me gracier après que je me serais soumis à une enquête judiciaire. Mon souhait était donc irréalisable et c'est vainement que je recherchai le moyen de prendre personnellement part à la « première » de mon *Tristan*. On me disait toujours que le grand-duc saurait trouver ce moyen. Mais vers qui me tourner pour recevoir ce permis de séjour que je désirais si ardemment?

Après avoir longtemps réfléchi, je vis qu'il ne me restait d'autre ressource que de me fixer à Paris. Là, du moins, je pourrais entendre de temps en temps un bon orchestre ou un excellent quatuor, stimulant vital dont la privation m'avait été si pénible à Zurich. De plus, ce n'est qu'à Paris que j'aurais la certitude de pouvoir vivre sans être dérangé. Enfin il me fallait aussi prendre une décision à l'égard de ma femme. Nous vivions séparés depuis toute une année. A en juger par les lettres qu'elle m'écrivait, elle semblait avoir profité de la dure leçon que je lui avais infligée. J'étais donc en droit d'espérer qu'une vie commune serait supportable. D'ailleurs la question de son entretien pesa fortement dans la résolution où je m'arrêtai.

Nous convînmes donc qu'elle me rejoindrait à Paris à la fin de l'automne. Jusque-là, je m'occuperais du soin de notre installation et ferais venir de Zurich ce qui

était resté de nos meubles et de nos ustensiles de ménage.

Mais avant tout il me fallait de l'argent et je ne savais à quelle source le puiser. Alors, je fis à Wesendonck la proposition que j'avais vainement faite au grand-duc de Weimar à propos des *Niebelungen*. J'offris de lui en vendre le droit de publication. Wesendonck accepta immédiatement et se déclara prêt à me payer pour chaque partie achevée de mon œuvre à peu près les honoraires que je pouvais espérer recevoir d'un éditeur futur. C'est ainsi que Wesendonck devint propriétaire de l'*Anneau des Niebelungen*.

Il me fut donc enfin possible de fixer mon départ au 7 septembre. Mais auparavant, je me rendis pour trois jours à Zurich, chez mes amis Wesendonck, où l'on me traita avec beaucoup d'égards; je revis mes anciennes connaissances, entre autres Herwegh, Semper et Gottfried Keller. Je passai avec eux une soirée au cours de laquelle s'éleva une violente discussion à propos des événements politiques d'alors. Semper prétendait voir dans l'Autriche vaincue le principe national allemand et dans l'élément roman, représenté par Louis-Napoléon, le despotisme assyrien contre lequel il éprouvait une haine de politique et d'artiste. Il s'exprima avec une si grande violence qu'il réussit même à attirer dans la discussion le taciturne Keller et celui-ci à son tour se livra à de telles attaques que Semper en fut vraiment désespéré et m'accusa de l'avoir attiré, en le faisant inviter par les Wesendonck, dans un traquenard plein d'ennemis. Pourtant nous nous séparâmes bons amis et dès lors, dans nos réunions, la discussion n'a plus jamais atteint ce diapason.

De Zurich, je me dirigeai sur Winterthur où je souhaitais voir Sulzer. Je ne trouvai que sa femme et le petit garçon qui leur était né : ils me produisirent tous deux une impression de touchante amabilité, à laquelle contribuait aussi la pensée que mon ami, vieux avant l'âge, était maintenant un heureux père. Le 15 septembre, j'arrivai à Paris. Je songeais à me loger dans les environs des Champs-Élysées et c'est pour cette raison que je descendis avenue de Matignon. Mon but était de découvrir une petite maison isolée qui pût devenir l'asile silencieux de mes vœux. J'allai à sa recherche et crus bien faire en m'adressant dans ce but à toutes les personnes de Paris dont je me souvenais encore. Mais les Ollivier étaient absents ; Mme d'Agoult était malade et sur le point de partir pour l'Italie ; elle ne put me recevoir et m'adressa à sa fille, la comtesse de Charnacé ; j'allai voir celle-ci mais sans réussir à lui faire comprendre ce que je voulais. Je me rendis aussi chez les Hérold qui m'avaient bien accueilli lors de mon dernier séjour à Paris ; mais Mme Hérold souffrait d'une excitation maladive bizarre qui la rendait indifférente à tout, de sorte qu'au lieu de lui exposer l'objet de ma demande, je ne songeai qu'à éviter de l'agiter et renonçai à lui parler de mes projets.

Il ne me restait donc plus qu'à me mettre moi-même en campagne. Pour réaliser mon désir passionné de vivre à mon gré, je choisis sans autre renseignement, rue Newton (rue inachevée près des Champs-Élysées et de la Barrière de l'Étoile), un joli pavillon avec jardinet que je louai pour trois ans à raison de quatre mille

francs par an. Le bruit de la rue n'y parvenant pas, le silence y était complet : c'est ce qui me décida. Octave Feuillet, l'auteur protégé de la cour impériale, y avait demeuré en dernier lieu. Je m'étonnai seulement de ce que cette maison, bien que de construction relativement récente, se trouvât si délabrée à l'intérieur. Il n'y eut pas moyen d'amener le propriétaire à y faire la moindre réparation, même en augmentant le prix du loyer. J'en sus le motif à quelque temps de là : sur les nouveaux plans de Paris, ces terrains se trouvaient dans le rayon des prochaines démolitions ; cependant le moment n'était pas encore venu de l'annoncer officiellement, car les propriétaires eussent immédiatement demandé des indemnités. Je crus donc de bonne foi que je profiterais pendant nombre d'années des dépenses que je m'imposai pour améliorer l'intérieur de ma maison et je n'hésitai pas à faire les commandes nécessaires. Mon mobilier arriva de Zurich et je m'imaginai que, le hasard m'ayant poussé à Paris, j'y resterais toute ma vie.

Pendant que l'emménagement avait lieu, je tâchai de voir de quel côté il fallait me tourner pour faire acquérir à mes œuvres un peu de considération. J'allai voir tout d'abord M. de Charnal, le jeune homme auquel j'avais confié la traduction française de mon *Rienzi*. J'appris par lui que M. Carvalho, directeur du Théâtre-Lyrique, ne voulait entendre parler que de *Tannhäuser*. Je priai donc M. Carvalho de venir me parler de la chose. Il me confirma qu'il était tout disposé à faire représenter un de mes opéras, à condition que ce fût *Tannhäuser*. « Pour les Parisiens, expliqua-t-il, le nom de Wagner est si bien

identifié à celui de cette œuvre qu'il serait absurde de vouloir en donner une autre. En ce qui concernait l'adaptation française, il doutait que le choix de M. de Charnal fût heureux. Cela me poussa à examiner le travail de ce très aimable jeune homme. A mon grand effroi, je reconnus qu'en effet il n'avait pas la moindre idée du caractère de la pièce, bien qu'il se vantât d'avoir collaboré au mélodrame de *Schinderhannes* (1), qu'il prenait pour un sujet romantique allemand. Touché de son zèle, j'essayai pourtant de faire concorder quelques-uns de ses vers avec ma musique, mais je me lassai bientôt de cette peine inutile.

Bülow m'avait recommandé à Auguste de Gaspérini, jeune médecin qui ne pratiquait plus guère. Il avait fait sa connaissance à Baden-Baden et avait reconnu en lui un goût prononcé pour la musique. Ne l'ayant point rencontré, car il était absent de Paris, j'avais écrit à Gaspérini et il m'avait envoyé une lettre pour son ami Leroy, très bon professeur de musique parisien. Par ses manières agréables, celui-ci conquit ma sympathie ainsi que ma confiance par le conseil qu'il me donna de ne plus m'occuper de M. de Charnal, qui n'était qu'un obscur journaliste. Il m'adressa à Roger, le chanteur alors si célèbre à Paris, homme intelligent et expérimenté qui savait l'allemand. Tout à fait soulagé de mon souci, j'acceptai l'invitation que Leroy me procura, par l'inter-

(1) Jean Buckler, dit « Schinderhannes », Jean l'Écorcheur, chef de brigands, né à Nastellen en 1779 et exécuté à Mayence en 1803, fut un des redoutables bandits connus sous le nom de garrotteurs ou chauffeurs.

médiaire d'un ami, d'aller voir Roger dans sa maison de campagne. J'ai oublié le nom de cette superbe propriété qui avait appartenu à un marquis. C'était un château du style le plus imposant et entouré d'un immense parc plein de gibier. Le plaisir de manier des armes dans ce parc avait occasionné peu de temps auparavant un horrible accident à l'aimable ténor : d'un coup de fusil, il s'était fracassé le bras droit.

C'est quelques mois après ce malheur que je vis Roger ; il était complètement rétabli, seulement l'avant-bras était perdu. Il s'agissait alors de savoir si l'appareil qu'un fameux mécanicien lui avait fabriqué réussirait à produire sur la scène l'illusion du membre véritable. Je pus le constater moi-même peu après : le succès fut satisfaisant. Dans une représentation donnée à son bénéfice au Grand Opéra, Roger se servit si habilement de son bras droit que le public, qui avait été mis au courant, l'applaudit avec une chaleur particulière. Cependant on lui fit comprendre, à son grand chagrin, qu'il était invalide et que sa carrière au Grand Opéra avait pris fin. Aussi parut-il enchanté de ma proposition, qui lui ouvrait la perspective de trouver une sorte d'occupation littéraire, et c'est avec joie qu'il accueillit l'offre de faire une adaptation française pratique de *Tannhäuser*. Il me chanta plusieurs des passages principaux sur le texte qu'il venait de traduire et son travail me parut fort bien réussi.

Après y avoir passé un jour et une nuit, je quittai donc content et plein d'espoir le château de ce chanteur jusqu'alors choyé du public et que guettait une si triste déchéance. L'intelligence qu'il mettait à comprendre mon

œuvre me faisait concevoir tout le bien possible de l'esprit français. Bientôt pourtant, je dus renoncer à la collaboration de Roger : sa situation et les efforts auxquels l'astreignait la recherche d'un nouveau point d'appui à son existence ne lui laissèrent pas trouver le temps de me répondre et, pour le moment, je le perdis complètement de vue.

Cet essai avec Roger était un peu l'effet du hasard ; je ne m'y étais guère senti poussé, par la simple raison que mon intention se bornait à trouver à Paris un lieu de séjour à ma convenance et rien de plus ; mes regards comme artiste étant sans cesse tournés vers cette Allemagne où je ne pouvais rentrer.

Mais les choses changèrent d'aspect lorsque, de Carlsruhe, on m'annonça que décidément la représentation projetée de *Tristan* n'aurait pas lieu. Je ne sus démêler au juste d'où provenait le coup qu'on me portait là, l'entreprise m'ayant toujours semblé reposer sur des bases sérieuses.

Édouard Devrient m'écrivit que toutes ses tentatives pour se procurer une cantatrice propre au rôle d'Iseult avaient échoué depuis que je m'étais déclaré contre Mme Garrigues, alors déjà mariée au jeune Schnorr. Il ne savait pas du tout, disait-il, quel parti prendre, et le ténor Schnorr, qui m'était attaché, désespérait lui-même de venir à bout de la dernière partie de sa tâche. Je compris qu'il y avait là une perturbation dont je serais facilement devenu maître si l'on m'avait permis de séjourner à Carlsruhe, ne fût-ce que pour peu de temps.

Mais ce souhait, dès que j'osais l'exprimer de nouveau, semblait susciter contre moi une véritable exaspération.

Devrient surtout manifestait en cela une telle violence et une telle dureté que je finis par le soupçonner de contribuer personnellement à me tenir éloigné de Carlsruhe. Évidemment il n'entendait pas être dérangé dans la direction de son théâtre. Quant au grand-duc, ennuyé sans doute de ne pouvoir remplir sa promesse de me recevoir dans sa résidence, il devait être bien aise que l'obstacle à ma visite ne provînt pas de lui. Bülow, qui avait été à Carlsruhe à diverses reprises, fit plus d'une allusion significative aux sentiments que Devrient professait à mon égard. Mais je ne devais tirer parfaitement la chose au clair que plus tard. Pour l'instant, je ne comprenais que trop bien que l'Allemagne me fermait ses portes. Et cette représentation, en particulier, qui me tenait tant à cœur, il me fallait chercher à la faire donner ailleurs.

C'est pourquoi je formai tout de suite le plan de réunir, pour une tournée à Paris même, une troupe allemande pareille à celle qui s'y était fait connaître autrefois avec la participation de Mme Schrœder-Devrient. Je croyais être sûr que tous les bons chanteurs des théâtres allemands n'hésiteraient pas à répondre à mon appel. Pour le cas où je réussirais à fonder solidement mon entreprise, je reçus, en effet, des assurances favorables de Tichatschek, de Mitterwurzer, du ténor Niemann, ainsi que de la cantatrice Louise Meyer de Vienne. Il ne me restait donc qu'à dénicher à Paris — mais c'était là la grande difficulté — l'homme qui, à ses risques et périls, consentirait à mettre mon projet à exécution. La saison des Italiens terminée, j'avais l'intention de louer la salle Ventadour et d'y faire représenter, au printemps et deux mois durant,

mes opéras de *Tannhäuser* et de *Lohengrin* et finalement aussi de *Tristan*. Un personnel choisi de chanteurs et de choristes allemands offrirait ainsi mes œuvres en spectacle au public parisien et à leur auteur. Avec ce projet dans la tête, je me jetai dans un courant tout différent de celui qui m'avait conduit à Paris. J'avais à m'occuper maintenant de faire des connaissances utiles et de voir des personnages influents. J'attendais avec impatience le retour de M. Gaspérini que je n'avais encore vu qu'en passant. Par lettre je lui avais immédiatement communiqué mes projets et j'espérais qu'il me mettrait en relations avec un M. Lucy de ses amis.

M. Lucy était alors percepteur général à Marseille ; on le disait riche et possédant du crédit. Le résultat de nos entretiens là-dessus fut que l'entreprise ne deviendrait possible que le jour où nous nous serions assuré un financier qui pût nous servir de garant ; mon ami Gaspérini avouait lui-même que j'avais eu une fort bonne idée en songeant à M. Lucy. Seulement, il lui semblait prudent d'expliquer notre requête avec circonspection, car, tout en possédant une « grande chaleur de cœur », M. Lucy était homme d'affaires et ne comprenait pas grand'chose à la musique. Nous jugeâmes donc qu'il serait utile de rendre le public parisien attentif à moi et à mes compositions : il fallait les lui présenter avec un certain éclat, afin de pouvoir établir nos futures démarches sur un premier succès. C'est ainsi que j'en vins à prendre la résolution d'organiser un grand concert. Pour me seconder dans l'exécution de mon dessein, j'eus recours à mon vieil ami Belloni, l'ancien secrétaire de

Liszt. Comme compagnon, il nous amena sur-le-champ un homme aimable et intelligent nommé Giacomelli. Celui-ci rédigeait un journal théâtral et Belloni me le recommanda chaudement, à cause de son « beau français » et de son extrême activité. Le singulier bureau de rédaction de mon nouvel associé prit dès lors une importance marquée dans mon existence ; j'y allais presque journellement et j'y donnais rendez-vous à tous ces êtres bizarres qu'à Paris on est forcé de fréquenter dès qu'il s'agit d'entreprises de théâtre ou d'autres du même genre.

Notre premier point était d'obtenir une salle convenable. Or, il était évident que je ne pourrais présenter mes concerts au public parisien nulle part plus avantageusement que dans la salle du Grand Opéra et avec son orchestre. Pour cela, j'avais à m'adresser à l'empereur Napoléon ; je le fis dans une brève requête que rédigea Gaspérini. Mais je savais qu'il fallait me méfier du ministre Fould, que son amitié pour Meyerbeer me rendait hostile. Afin de contrecarrer son influence nuisible, nous résolûmes de lui opposer celle de M. Mocquard, secrétaire particulier de Napoléon, et, si j'en croyais Ollivier, auteur des discours que prononçait l'empereur.

Dans un élan de générosité, M. Lucy se décida à me recommander personnellement à M. Mocquard, dont il avait vaguement été l'ami de jeunesse. Mais aucune réponse n'arriva des Tuileries. J'en conclus, et mes deux amis, plus pratiques que moi, furent de mon avis, que nous ne pouvions lutter contre la puissance de ce ministre d'État. C'est pourquoi j'entrai en pourparlers

avec M. Calzado, directeur de l'Opéra italien. Ayant d'abord reçu un refus catégorique de sa part, j'allai trouver cet homme et, à mon propre étonnement, je réussis par ma force de persuasion et surtout par l'appât que je fis miroiter à ses yeux du grand succès qu'aurait mon *Tristan* donné par les Italiens, je réussis, dis-je, à arracher son consentement : il me louerait la salle Ventadour pour trois soirées qui se succéderaient à des intervalles de huit jours. Quoique Giacomelli en rentrant admirât fort l'éloquence enflammée dont j'avais fait preuve dans cette entrevue, je n'obtins pas de ce directeur récalcitrant qu'il réduisît le prix de la location : quatre mille francs par soir, éclairage compris.

A présent, rien ne me paraissait plus important que de réunir un orchestre parfait pour mes auditions, et mes deux agents eurent suffisamment de besogne à s'en occuper. Leurs efforts provoquèrent chez mon vieil ami Berlioz les premiers signes d'animosité contre moi et mon entreprise. Entraîné par la bonne impression que m'avait laissée notre rencontre à Londres, en 1855, impression qu'il avait entretenue quelque temps par des lettres amicales, j'étais allé voir Berlioz dès mon arrivée à Paris. Ne l'ayant pas trouvé chez lui, j'étais redescendu dans la rue et c'est là que je l'avais rencontré, revenant justement à la maison. En m'apercevant, il n'avait pu dissimuler un effroi nerveux qui se peignit de façon vraiment pénible dans son attitude et sur sa physionomie. Je n'avais eu aucun doute sur la nature de son émotion ; pourtant, j'avais dissimulé ma stupéfaction sous les apparences de l'inquiétude, du reste

naturelle, que m'inspirait sa santé. Il m'avait confirmé aussitôt qu'il ne se sentait pas bien et qu'il n'arrivait à résister aux violents accès d'une névralgie douloureuse qu'en se faisant traiter à l'électricité : c'était d'une de ces séances qu'il rentrait précisément. Afin de ne pas augmenter ses souffrances, j'avais voulu le quitter tout de suite, mais lui, confus sans doute de son manque d'aménité, avait insisté pour que je remontasse chez lui. Là, j'étais parvenu à le rendre de meilleure humeur en lui exposant ouvertement mes projets : par mes concerts, je n'avais en vue que d'attirer sur moi l'attention du public parisien pour arriver à organiser une saison d'opéra allemand. Ainsi j'entendrais une fois mes propres œuvres. Je lui affirmai, en outre, que je renonçais absolument aux représentations françaises de *Tannhäuser* dont le directeur Carvalho avait eu l'idée.

Cette explication avait rasséréné Berlioz qui, pendant un certain temps, eut avec moi des rapports très supportables, voire amicaux en apparence. Ce fut au point que j'avais cru pouvoir lui envoyer mes deux agents afin que lui, homme d'expérience, leur donnât des conseils sur le moyen de réunir de bons musiciens à Paris. Ils me rapportèrent qu'au début Berlioz s'était montré fort bien disposé. Mais sa manière changea du tout au tout le jour où Mme Berlioz, étant entrée dans la chambre pendant les pourparlers, s'écria d'un ton de mécontentement : « Comment, je crois que vous donnez des conseils pour les concerts de M. Wagner (1)? » En ce qui

(1) Textuel.

concernait cette dame, Belloni apprit qu'elle avait reçu un précieux bracelet de Meyerbeer : « Ne comptez plus sur Berlioz ! » me dit-il alors. Et toute la question fut réglée par cet avertissement de mon intelligent agent.

A partir de ce moment, je ne vis plus que couvert de sombres nuages le visage autrefois rayonnant du bon Belloni. Il croyait avoir découvert que toute la presse parisienne m'était hostile au possible et cela sans doute en suite de l'extrême agitation qui, à Berlin, tourmentait Meyerbeer. Mon agent savait que, de là, Meyerbeer entretenait une correspondance passionnée avec les principaux feuilletonistes des journaux parisiens et qu'entre autres le fameux Fiorentino l'avait fait « chanter » en le menaçant de trouver bonne ma musique. Le compositeur avait naturellement dû acheter fort cher l'appui des journalistes. Belloni se tourmentait de plus en plus et me conseillait de songer avant tout à assurer le côté financier de l'entreprise ; si je n'y parvenais pas, il me fallait de toute nécessité obtenir la protection impériale. Ces bons avis me poussèrent à la prudence, toutes mes ressources pécuniaires ayant été épuisées par les frais que m'avait occasionnés mon installation à Paris. Je fus donc obligé de recourir aux Tuileries avec une énergie nouvelle, afin d'obtenir la cession gratuite du Grand Opéra et de son orchestre. Ollivier m'aida puissamment de ses conseils et de ses recommandations. Celles-ci me procurèrent des relations passagères fort hétérogènes. Je parvins ainsi dans le cabinet de M. Camille Doucet (chef de service du ministre Fould et simulta-

nément auteur dramatique), toujours avec l'espoir d'arriver par ce chemin jusqu'au redoutable et inaccessible protecteur de Meyerbeer.

Une de ses recommandations me valut aussi la connaissance aimable et durable, bien que sans utilité pour mes projets, de M. Jules Ferry. Mais l'empereur et son secrétaire s'obstinèrent à garder le silence, même lorsque j'eus obtenu du grand-duc de Bade l'intervention de son ambassadeur à Paris et que celui-ci eut uni ses efforts à ceux de M. Kern, ministre de Suisse, pour ouvrir les yeux à l'empereur sur le redoutable Fould. Tout fut en vain : le silence continua.

Il me parut vraiment que le destin s'immisçait d'une façon singulière dans ma situation, quand, à ce moment précis, Minna m'annonça son arrivée. En choisissant le pavillon de la rue Newton et en l'arrangeant, j'étais parti du point de vue que ma femme viendrait me rejoindre. Mon propre appartement se trouvait à un autre étage que le sien et j'avais veillé à ce que celui-ci fût aussi confortable que possible. Mais en m'efforçant de donner de l'agrément aux pièces, je m'étais laissé aller au penchant que j'avais montré à Zurich déjà et qui m'a fait accuser plus tard de trop aimer le luxe ; ici cependant je n'avais eu qu'un but : rendre supportable l'existence que j'allais partager avec une femme qui m'était devenue de plus en plus étrangère. Il y avait un salon dans la petite maison de la rue Newton et, bien qu'en le meublant je n'eusse pas voulu exagérer les dépenses, les ennuis que me causèrent les négligents ouvriers parisiens m'entraînèrent à des frais inattendus. Je me consolai en me disant que Minna aurait une

bonne impression en entrant dans cette maison qui serait désormais la sienne. Je crus même devoir songer à une garde-malade pour elle, et Mme Hérold me procura une personne paraissant convenir. Dès mon arrivée, j'avais engagé un valet de chambre, originaire du Valais, ancien garde du pape, et assez stupide, mais qui ne tarda pas à s'attacher vivement à moi.

Minna ajouta à ce personnel son ancienne cuisinière de Zurich avec laquelle elle débarqua à Paris le 17 novembre 1859. Je l'attendais à la gare ; elle s'empressa de me charger de son perroquet et du petit chien Fips : involontairement je me rappelai son arrivée à Rorschach dix ans auparavant. Et tout comme alors, elle me donna immédiatement à entendre qu'elle ne venait pas me rejoindre par nécessité et que, si je ne la traitais pas bien, elle saurait parfaitement où s'en retourner. Pourtant un notable changement s'était opéré en elle. Elle m'avoua qu'elle éprouvait les mêmes sentiments que la personne qui entre dans un nouveau service sans savoir si elle le remplira convenablement. J'essayai donc de la distraire en la mettant au courant de mes affaires et en cherchant à l'y intéresser. Hélas ! ces affaires lui importaient bien peu. En revanche, son attention se porta tout de suite sur les détails matériels de notre ménage. Elle se contenta de constater avec ironie que j'avais engagé un domestique, mais elle entra dans une violente colère à propos de la garde-malade que j'avais cru fort nécessaire et que j'avais retenue comme femme de chambre. Cette personne, qui avait soigné avec une patience angélique une vieille mère très pénible, ne tarda

pas à être absolument démoralisée par le traitement dont la gratifia ma femme. Finalement, elle me pria elle-même de lui accorder son congé. A ce propos aussi, je m'attirai des reproches pour lui avoir remis un petit pourboire. Avec mon domestique, ce fut pire encore. Il déclara bientôt qu'il ne recevrait plus d'ordres de ma femme ; mais, sous l'influence des contradictions de ma propre conduite, il se laissa aller à une telle négligence qu'il devint dangereux de le garder. Je fus donc forcé de le renvoyer au plus vite. Il me laissa une livrée toute neuve que je venais de lui acheter très cher, et qui, dès lors, pendit inutile à son clou, car je n'éprouvai plus jamais la tentation de la faire endosser à un autre valet de chambre.

Toute la besogne du ménage retomba ainsi sur la cuisinière Thérèse, une Souabe qui se montra parfaite pendant tout notre séjour à Paris. Douée d'une sagacité naturelle extraordinaire, cette femme comprit ce que mes rapports avec sa maîtresse avaient de pénible et s'efforça d'y remédier en ma faveur par son infatigable activité dans la maison.

Par cette dernière réunion avec Minna, je rentrais dans la triste ornière que j'avais suivie à plusieurs reprises déjà. Il me fallut donc considérer comme un vrai bonheur qu'il ne fût plus question de m'adonner à la solitude rêvée et qu'au contraire je fusse entraîné par les relations et les occupations tout extérieures où le destin me poussait contre mon gré et contre mon choix.

Le nouvel an de 1860 m'apporta de façon très inattendue la possibilité de mener à bien mon entreprise.

Par l'intermédiaire du maître de chapelle Esser, de Vienne, l'éditeur Schott de Mayence me demanda de lui confier la publication d'un de mes nouveaux opéras. Pour le moment, je n'avais à lui offrir que *l'Or du Rhin* et il me paraissait difficile de mettre au rang « d'opéra » cette œuvre qui, par sa disposition spéciale, ne pouvait être considérée que comme le prologue de ma *Tétralogie des Niebelungen*. Cependant Schott paraissait si désireux de voir mon nom dans son catalogue d'édition que je finis par vaincre mes scrupules et que, sans lui cacher les difficultés d'une diffusion de cet ouvrage, je le mis à sa disposition pour la somme de dix mille francs. Il est vrai que je lui promettais au même prix les trois pièces principales qui suivraient. Je résolus aussitôt, au cas où Schott accepterait mes conditions, de consacrer cet argent à organiser mes concerts parisiens. Fatigué d'attendre la réponse du cabinet impérial, je donnai l'ordre à mon agent de conclure avec le signor Calzado pour la location de la salle des Italiens et de réunir l'orchestre et les chanteurs nécessaires. Mais, au moment où tout était en train, Schott devint hésitant et me fit trembler. Craignant de m'aliéner cet éditeur, j'écrivis au directeur de musique Schmidt à Francfort de traiter en mon nom avec Schott en lui offrant un rabais important dans mes prétentions. A peine cette lettre était-elle partie que je reçus de Schott son consentement écrit : il me payerait les dix mille francs demandés. Sur quoi, je m'empressai de télégraphier à Schmidt de ne pas donner suite à ma missive.

Nous nous mîmes donc de bon courage à l'œuvre, moi

et mon agent, et l'organisation de mes concerts absorba tout mon temps. Ayant à me procurer des choristes, je crus devoir adjoindre au personnel de l'opéra italien, qui me revenait fort cher, une société de chant allemande dirigée par un certain M. Ehmant. Pour me rendre ces chanteurs favorables, il me fallut leur faire une visite dans leur local de la rue du Temple et supporter avec humour la fumée du tabac et l'odeur de la bière où se plaisaient ces estimables adeptes de l'art allemand. Je me mis aussi en rapports avec M. Chevé, professeur et directeur d'une société française de chant populaire. Les répétitions avaient lieu à l'École de médecine et j'y rencontrai un bizarre enthousiaste qui, par sa méthode d'apprendre à chanter aux gens sans notes de musique, espérait régénérer l'esprit populaire en France. Mais les plus grandes difficultés provinrent de l'obligation où j'étais de faire copier pour les instruments les différents fragments qui devaient être exécutés. Je pris à ma solde plusieurs pauvres hères de musiciens allemands et, du matin au soir, ils durent travailler chez moi sous ma surveillance et sous ma direction.

Pendant que je m'adonnais avec ardeur à cette besogne d'organisation, Hans de Bülow arriva à Paris. Il s'y fixa pour quelque temps, moins pour se produire lui-même comme virtuose (son succès relatif le prouve), que pour me seconder dans mon entreprise. Il demeurait chez la mère de Liszt, mais passait presque tout son temps chez moi, tâchant de se rendre utile, et m'aidant à vérifier les copies des parties d'instruments. Il s'employa de toute façon à la réussite de mon projet et chercha des

adhérents parmi les connaissances qu'il avait faites l'année précédente, lors d'un séjour à Paris avec sa femme. Les bons résultats ne s'en révélèrent qu'avec le temps ; pour le moment, il s'agissait de s'occuper des concerts dont les répétitions avaient commencé.

La première de ces répétitions eut lieu dans la salle Hertz et provoqua chez les musiciens une indignation contre moi qui tourna presque à l'émeute. J'avais à combattre leurs mauvaises habitudes auxquelles je ne voulais point céder et dont j'essayai de leur faire comprendre la déraison. Ils se révoltèrent surtout contre ma façon de battre la mesure à 6/8, d'après le modèle de celle à 4/4, tandis qu'eux réclamaient tumultueusement le temps de l' « Alla breve ». Violemment j'en appelai à la discipline qui doit régir tout bon orchestre ; ils me répondirent qu'ils étaient des citoyens libres et non des soldats prussiens. Finalement, je m'aperçus que cette fois-ci la faute principale provenait du mauvais placement de l'orchestre et je fis le plan d'une différente installation pour la répétition suivante.

Après avoir tenu conseil avec mes amis, je me rendis ce matin-là de bonne heure à la salle de concert et distribuai moi-même les pupitres à mon idée ; puis je commandai pour les musiciens un bon déjeuner auquel je les invitai avant de commencer la répétition. « Le succès du concert, leur dis-je, dépendra de la séance d'aujourd'hui, nous ne quitterons donc point cette salle que nous ne soyons d'accord. Je vous prie de répéter avec moi pendant deux heures et d'accepter ensuite, pour vous restaurer, une modeste collation dans le salon voisin. Après

quoi nous nous mettrons à une seconde répétition que je vous payerai en sus, bien entendu. » Cette proposition eut un résultat extraordinaire.

Le placement favorable de l'orchestre contribua à entretenir les bonnes dispositions ; le prologue de *Lohengrin* produisit sur tout le monde une impression excellente et dès la fin de cette première répétition, musiciens et auditeurs, parmi lesquels se trouvait Gaspérini, me firent une véritable ovation. Cet enthousiasme ne s'attiédit pas à la répétition générale. L'esprit qui animait l'orchestre était si bon que je pus renvoyer assez rudement un trompette négligent sans que ses collègues prissent son parti par camaraderie. Enfin le premier concert eut lieu le 25 janvier 1860. Tous les morceaux que j'avais tirés de mes différents opéras, *Tristan et Iseult* y compris, furent accueillis chaleureusement. Il arriva même que l'un de ces fragments, la *Marche de Tannhäuser*, fut interrompu par des bravos impétueux, provoqués, semblait-il, par la surprise qu'on avait de constater que ma musique contenait aussi des mélodies continues, bien qu'on eût prétendu le contraire.

Très content du concert et de l'accueil qu'on lui avait fait, j'avais à lutter le lendemain contre les impressions tout opposées que me causèrent les « effusions » de la presse. Pour les journalistes, Belloni avait vu juste : en ne les invitant pas, nous avions excité leur fureur. Mais comptant plus sur l'initiative d'amis influents que sur les éloges des critiques, je fus moins touché des vociférations de ces messieurs que de l'absence de toute manifestation favorable de la part de mes partisans. J'étais principa-

lement inquiet de ce que, dans cette salle qui m'avait paru fort bien garnie, les recettes n'eussent pas été plus fortes. Nous avions encaissé cinq à six mille francs, mais les frais dépassaient onze mille francs. Ceux-ci eussent pu être couverts par un second concert moins onéreux, si l'on avait pu espérer de meilleures recettes. Mais Belloni et Gaspérini baissaient tristement la tête. Ils ne me dissimulèrent point que mon concert n'avait pas été du goût des Français, qui veulent du dramatique dans la musique, c'est-à-dire des costumes, des décors de ballets et autres choses de ce genre.

Au deuxième concert, le 1er février 1860, il y eut si peu de places retenues que, pour sauver les apparences, mes agents se virent forcés de garnir artificiellement la salle. Il me fallut bien les laisser faire. Plus tard, j'ai été étonné d'apprendre comment ils s'y étaient pris pour peupler les premières places de ce théâtre aristocratique de telle façon que même nos ennemis n'y virent que du feu. La rentrée véritable ne comporta que deux mille francs et il fallut toute mon obstination et mon mépris des ennuis qui en découleraient pour ne pas décommander le concert du 8 février.

Mon ménage devenant plus dispendieux, j'avais consacré à ses besoins une partie des honoraires de Schott. D'autres subsides étaient donc nécessaires. J'en obtins, non sans peine, par l'entremise de Gaspérini, de l'homme sur lequel, au fond, j'avais compté pour une affaire autrement importante : c'était M. Lucy, le percepteur général de Marseille. Il devait arriver à Paris à l'époque de mes concerts. Mon ami Gaspérini avait

admis qu'un gros succès de ma musique le déterminerait à prendre la grandiose initiative d'appeler une troupe allemande d'opéra dans la capitale de la France. Malheureusement, M. Lucy ne fut pas présent au premier concert ; au deuxième, il n'arriva que sur le tard et s'endormit. Comme on lui demanda une avance de quelques milliers de francs pour l'arrangement du dernier concert, il en conclut que ce prêt le débarrasserait de toute nouvelle prétention de notre part et il sacrifia volontiers cette somme à sa tranquillité. Quoique ce troisième concert parût assez préjudiciable à mes intérêts, je me réjouis de sa bonne exécution ainsi que de l'accueil d'un public que mes agents avaient dû, il est vrai, renforcer encore, mais parmi lequel les payants étaient cependant plus nombreux que précédemment.

Si j'étais mécontent du fiasco financier de mon entreprise, j'étais dédommagé par la satisfaction que j'éprouvai à constater l'effet considérable produit sur quelques personnes. Sans contredit, cette impression immédiate, jointe à l'effet indirect des violences de la presse, me mit fort en vedette à Paris. On admira surtout la crânerie dont j'avais fait preuve en n'envoyant d'invitation à aucun journal. J'avais deviné d'avance la tenue des critiques ; cependant je fus peiné qu'un M. Franc-Marie, de la *Patrie*, se crût obligé d'obéir au mot d'ordre de la camaraderie jusqu'à nier la sympathie que je lui inspirais, et cela après m'avoir témoigné sa vive gratitude à la fin du premier concert. Un article de Berlioz dans les *Débats* causa un véritable scandale : il commençait par des phrases entortillées et finalement m'atta-

quait par de perfides insinuations. Je ne voulus pas laisser impunie la vilaine conduite de cet ancien ami et lui répondis par une lettre que j'eus grand'peine à faire traduire en bon français et plus encore à faire paraître dans ce même journal. Cette lettre attira précisément de mon côté tous ceux qu'avait impressionnés ma musique. Parmi eux se trouvait un M. Perrin, autrefois directeur de l'Opéra-Comique et qui, après fortune faite, s'adonnait à la peinture et au bel esprit ; plus tard, il est cependant devenu directeur du Grand Opéra. Perrin avait entendu *Lohengrin* et *Tannhäuser* en Allemagne, et la manière dont il m'en parla me donna à espérer que, si l'occasion s'en présentait, il mettrait son point d'honneur à transplanter mes œuvres en France. C'est aussi par des représentations allemandes que le comte Foucher de Careil connaissait mes opéras. J'eus des relations excellentes et durables avec lui. Il s'était fait un nom par différents essais sur la philosophie allemande, spécialement par une édition des œuvres de Leibniz. Sa société me fit prendre contact avec un certain côté estimable de l'esprit français que je ne connaissais pas encore.

Je passe sous silence bien des relations superficielles que j'eus à cette époque, celle, par exemple, d'un comte russe Tolstoï, qui se distinguait avec avantage des autres. Mais je ne saurais oublier de noter le sentiment de profonde satisfaction que m'inspira le romancier Champfleury par une brochure extrêmement aimable qu'il écrivit sur moi et mes concerts. Quelques aphorismes au style léger prouvaient que l'auteur possédait de ma

musique et de ma personnalité une compréhension telle que je ne l'avais encore rencontrée que dans les réflexions de Liszt sur *Lohengrin* et *Tannhäuser*, et que je n'ai plus jamais retrouvée sous une forme aussi éloquente et aussi caractéristique. Champfleury lui-même était un homme fort simple, naïf même, un homme dont l'espèce rare semble près de s'éteindre dans le peuple français.

Une connaissance plus intéressante encore fut celle du poète Baudelaire. Il se présenta à moi dans une lettre où il me disait les sensations que lui avait fait éprouver ma musique, à lui qui ne croyait posséder que le sens des couleurs et non celui des sons. Le ton singulièrement fantastique et hardi de ses épanchements me fit deviner en Baudelaire un esprit extraordinaire qui poursuivait avec une fougueuse énergie et jusque dans leurs dernières conséquences les impressions qu'il avait reçues de ma musique. A sa signature il n'ajouta pas son adresse, afin, disait-il, de ne pas m'induire à croire qu'il désirait quelque chose de moi. Bien entendu, je sus le découvrir quand même et il ne tarda pas à se joindre au cercle de connaissances que je réunissais chez moi le mercredi soir. Car je recevais le mercredi soir. Cédant aux conseils de mes anciens amis de Paris, parmi lesquels Gaspérini demeurait le plus fidèle, je m'étais conformé aux usages français et j'avais fini par avoir un « salon » dans ma petite maison de la rue Newton. Minna, malgré la grande peine qu'elle avait à s'en tirer avec les quelques misérables bribes de français qu'elle possédait, y paradait en respectable maîtresse de céans. Les Ollivier y venaient en amis et un certain temps mon « jour » fut très fréquenté.

J'y reçus la visite d'une vieille connaissance, Malwida de Meysenbug qui devait rester mon amie pour la vie. Je ne l'avais vue qu'une seule fois, pendant mon séjour à Londres (1855) : auparavant j'avais été en correspondance avec elle au sujet de mon ouvrage *l'Œuvre d'art de l'avenir*, qu'elle approuvait avec enthousiasme. En la rencontrant à Londres dans une famille Althaus, je l'avais trouvée toute pénétrée de projets et de souhaits pour le perfectionnement du genre humain, et par mon livre, elle croyait que je partageais ses idées. Or, j'en avais reconnu peu à peu l'inanité, spécialement en suite de mes études sur Schopenhauer, qui m'avait initié au sens tragique et profond du monde et à la vanité de ses formes. Je m'étais donc détourné presque avec irritation de mon ancienne utopie. Mon enthousiaste amie n'avait pas compris mon revirement et dans nos discussions à ce sujet, je lui avais produit l'effet d'un renégat d'une belle cause. Nous nous étions ainsi séparés en complet désaccord. Aussi fus-je quelque peu effrayé de retrouver Malwida à Paris. Mais le mauvais souvenir de nos discussions londoniennes s'effaça dès qu'elle m'eut expliqué que ces disputes d'autrefois l'avaient, de son côté, précisément poussée à étudier la philosophie de Schopenhauer. Elle s'y était mise sérieusement, et s'était bientôt rendu compte du grand mécontentement qu'elle avait dû provoquer en moi par ses opinions aussi superficielles que violemment défendues sur le bonheur des hommes.

Devenue mon adepte la plus zélée, elle résolut de remplir également son devoir d'amie dévouée. Par convenance, elle avait dû se lier avec ma femme et malgré les dehors que

je tâchais de garder encore, l'horrible malaise qui régnait dans ma maison ne lui avait pas échappé ; elle s'efforça donc de remédier affectueusement aux inconvénients de notre situation, car elle n'ignorait pas non plus l'absence de sécurité matérielle où je me trouvais à Paris et qu'avait aggravée l'insuccès de mon entreprise. Les sommes énormes que m'avaient coûté mes concerts n'étaient plus un secret pour aucun de mes amis ; Malwida eut bientôt deviné dans quelle impasse j'étais acculé : de nul côté ne s'ouvrait de passage vers le résultat palpable qui eût pu compenser mes sacrifices. De sa propre initiative, elle décida que son devoir était de me venir en aide et, dans ce but, me fit faire la connaissance d'une Mme Schwabe, veuve riche d'un commerçant anglais ; mon amie était institutrice de la fille aînée de cette dame. Malwida ne me dissimula pas les côtés désagréables de cette relation, mais elle comptait sur la bonté réelle ou imaginaire de cette femme assez grotesque et sur l'empressement qu'elle mettrait certainement à reconnaître l'honneur d'être reçue dans mon salon.

A vrai dire, tous mes moyens de subsistance étaient épuisés. Je n'eus le courage de nier ma pénurie qu'en apprenant que les Allemands établis à Paris songeaient à faire une collecte pour me dédommager du fiasco de mes concerts. J'en ressentis un tel malaise que je me hâtai de déclarer qu'on se trompait en supposant que ma gêne provenait des pertes que je venais de subir : je refusai tout secours dans ce sens.

Mais Mme Schwabe qui se montrait régulièrement à mes soirées, et qui régulièrement aussi s'endormait pen-

dant la musique, fut amenée par la sollicitude de Malwida à m'ouvrir sa bourse. C'était une somme d'environ trois mille francs, et j'en avais besoin au suprême degré. Ne voulant point recevoir cet argent en cadeau, je signai un billet de ce montant avec échéance l'année suivante et l'offris à cette dame qui ne l'exigeait nullement. Si elle l'accepta, ce ne fut que pour ne pas me blesser. Mais lorsque le terme échut, je me vis dans l'impossibilité de payer ; je m'adressai alors à Mlle de Meysenbug, qui était toujours à Paris, pour qu'elle priât Mme Schwabe, absente en ce moment, de bien vouloir prolonger d'une année le règlement de ce billet à ordre. Malwida me répondit très sérieusement que je pouvais m'épargner cette peine, car en me remettant les trois mille francs, la dame Schwabe n'avait eu d'autre intention que de m'offrir une cotisation volontaire au succès d'une entreprise à laquelle elle avait été flattée de participer. Nous dirons ce qu'il advint de cette affaire.

Dans cette période si mouvementée de ma vie, l'hommage d'un citoyen de Dresde, Richard Weiland, me causa une surprise émue. Il m'envoya un objet d'art assez bien fait : c'était une feuille de musique en argent encadrée de laurier et sur les portées de laquelle étaient gravées les premières mesures des thèmes principaux de mes opéras, y compris *l'Or du Rhin* et *Tristan*. Cet homme modeste est venu me voir plus tard et m'a raconté qu'il n'avait pour ainsi dire cessé de courir d'une ville à l'autre pour suivre les représentations de mes opéras. Il se souvenait qu'à Prague l'ouverture de *Tannhäuser* avait duré vingt

minutes, tandis qu'à Dresde, sous ma direction, il n'en avait fallu que douze pour l'exécuter.

J'eus aussi une rencontre agréable avec Rossini. Un journaliste faiseur d'esprit avait mis à son compte un bon mot qu'on se répétait : son ami Caraffa s'étant déclaré pour ma musique au cours d'un dîner, Rossini lui aurait offert du poisson, mais sans sauce, puisque l'autre prétendait aimer une musique sans mélodie. Tout de suite Rossini protesta ouvertement contre une telle accusation et affirma en termes formels et sérieux que c'était une « mauvaise blague » ; jamais, disait-il, il ne se serait permis une plaisanterie pareille à l'égard d'un homme qu'il voyait en train d'élargir le domaine de son art. Après cela je n'hésitai pas à aller lui faire une visite ; Rossini me reçut avec une amabilité que j'ai décrite plus tard dans mes souvenirs sur ce compositeur italien.

Je n'eus pas moins de plaisir à apprendre que mon ancienne connaissance Halévy avait amicalement pris parti pour moi dans la querelle que soulevait ma musique. Dans la première partie de ces mémoires j'ai parlé de la visite que je lui fis alors.

Cependant toutes ces entrevues encourageantes ne changèrent pas grand'chose au précaire de ma situation. J'attendais toujours avec impatience la réponse de l'empereur sur l'autorisation que j'avais demandée de répéter mes concerts au Grand Opéra. Vu l'absence de frais, c'était là ma seule possibilité de faire le bénéfice qui m'était si nécessaire. Il demeurait certain que le ministre Fould continuait à influencer le souverain contre moi. Ayant constaté que le maréchal Magnan

avait assisté à mes trois concerts, j'osais supposer en lui une sympathie que je pourrais mettre à profit ; l'empereur, disait-on, lui devait une reconnaissance spéciale depuis le 2-Décembre. Voulant avant tout avoir prise sur Fould, qui me détestait, je m'adressai donc au maréchal et un jour, à ma surprise, je vis un hussard s'arrêter devant ma porte, descendre de cheval et remettre à mon domestique ahuri une lettre de Magnan : il m'y fixait rendez-vous chez lui. Ce militaire, imposant jusqu'à l'exagération, me reçut dans son bureau de commandant ; il causa très intelligemment avec moi et m'avoua franchement son goût pour ma musique. Il écouta avec attention mon rapport sur les tentatives infructueuses que j'avais faites auprès de l'empereur et sur mes soupçons en ce qui concernait Fould. On m'a raconté que le soir même de notre entrevue, ce maréchal interpella le ministre à mon sujet. Une chose est certaine, c'est qu'à partir de ce jour je reçus des preuves toujours plus marquées du changement d'opinion qui se manifestait aux Tuileries. Ce changement résulta d'un mouvement en ma faveur qui se produisit dans un milieu auquel je n'avais pas songé à m'adresser.

Bülow qui n'avait toujours pas quitté Paris, tant il était captivé par la tournure que prenaient les choses, avait reçu de la princesse régente de Prusse des lettres de recommandation pour son ambassadeur, le comte de Pourtalès. Jusqu'alors Bülow n'avait pas pu obtenir que celui-ci demandât de lui-même à faire ma connaissance. Pour arriver à ses fins, il eut l'idée d'inviter l'ambassadeur et son attaché, le comte de Hatzfeld,

à un déjeuner qu'il nous offrit dans l'excellent restaurant Vachette. Le résultat fut conforme à ses souhaits. La grande simplicité du comte de Pourtalès, sa conversation, ses manières cordiales, tout m'enchanta. A partir de ce jour, le comte de Hatzfeld devint un habitué de mes mercredis et il ne tarda pas à m'apporter un message qui prouvait qu'on pensait à moi aux Tuileries. Il m'invita à l'accompagner chez le comte Bacciochi, premier chambellan de l'empereur, et c'est de celui-ci que je reçus enfin un signe de réponse à mon ancienne requête : il me demanda pourquoi je tenais tant à donner un concert au Grand Opéra ; cela n'intéresserait personne et ne me vaudrait point de succès durable. Il serait préférable peut-être de s'entendre avec M. Alphonse Royer, directeur de cet Institut impérial, pour la composition d'un opéra spécialement destiné aux Parisiens. Je n'en voulus naturellement pas entendre parler et plusieurs conférences pareilles n'aboutirent à rien. Bülow m'accompagna à l'une d'elles et nous pûmes constater que ce singulier comte, que Belloni avait connu jadis contrôleur de billets à la Scala de Milan, était affecté d'un tic qui nous parut risible. Pour cacher le tremblement nerveux de sa main, maladie qui avait sans doute une cause peu honorable, il jouait constamment avec sa badine et la faisait sauter de-ci de-là, en simulant l'adresse d'un acrobate.

Pourtant il semblait que ces rapprochements avec les autorités de la cour impériale ne me rapporteraient rien du tout, quand un matin le comte de Hatzfeld vint me surprendre en m'annonçant que la veille, l'empereur

Napoléon avait donné l'ordre de faire représenter *Tannhäuser* au Grand Opéra. C'est à la princesse de Metternich que je devais cette décision. Comme on s'entretenait de moi dans l'entourage de l'empereur, la princesse s'était mêlée de la conversation et Napoléon III lui avait demandé son opinion sur ma musique. Elle, qui avait vu ma pièce à Dresde, en avait parlé alors avec un enthousiasme si provocant que le monarque lui avait donné sur l'heure la promesse que *Tannhäuser* serait représenté à Paris. Fould, apprenant le même soir la décision impériale, était entré en fureur, mais Napoléon lui avait signifié qu'ayant engagé sa parole, il ne pouvait plus reculer. On m'emmena donc de nouveau chez Bacciochi. Cette fois-ci il me reçut avec une mine fort sérieuse et me demanda tout d'abord quel était le sujet de mon opéra. Pour répondre à sa singulière question, je fis un bref résumé de la pièce, et quand j'eus terminé, Bacciochi s'écria satisfait : « Ah ! le pape ne vient pas en scène? C'est bon ! On m'avait dit que vous aviez fait paraître le Saint-Père et ceci, vous comprenez, n'aurait pas pu passer. Du reste, monsieur, on sait à présent que vous avez énormément de génie ; l'empereur a donné l'ordre de représenter votre opéra (1). » Il m'assura ensuite que tout serait mis en œuvre pour me contenter. Je n'avais désormais qu'à m'entendre avec M. Royer.

Cette tournure des choses me troubla profondément : une voix intime me disait que je ne devais mon succès qu'à un bizarre malentendu. Dans tous les cas je perdais

(1) Textuel.

ainsi tout espoir de réaliser jamais mon projet primitif, c'est-à-dire de faire jouer mon œuvre par une troupe d'élite allemande. Je ne pouvais donc me dissimuler que j'entrais en plein dans une aventure. Quelques entretiens avec le directeur Royer suffirent à m'éclairer sur le caractère que prendrait cette nouvelle entreprise. Royer n'avait d'autre souci que de me convaincre de la nécessité de modifier mon deuxième acte afin d'y pouvoir intercaler un ballet. Je ne répondis pas à de telles prétentions, mais en rentrant chez moi je me demandais ce qu'il en adviendrait de moi si je me décidais à renoncer tout simplement à la représentation de mon *Tannhäuser*.

D'autres préoccupations relatives à ma situation vinrent absorber tout mon temps vers cette époque. J'avais résolu de répéter mes concerts à Bruxelles et déjà Giacomelli était en train de les organiser. Avec le théâtre de la Monnaie, il avait signé un contrat aux termes duquel je recevrais, tous frais payés, la moitié des recettes que produiraient les trois concerts que j'y donnerais. Espérant rattraper dans la capitale belge l'argent perdu à Paris, je me mis donc en route pour Bruxelles, en compagnie de mon agent. C'était le 19 mars 1860. Mon Mentor me força à faire des visites à toute espèce de rédacteurs. Parmi les sommités du journalisme se trouvait M. Fétis père, que je savais être depuis longtemps l'âme damnée de Meyerbeer. Je m'amusai à discuter avec cet homme, qui se figurait être une autorité ; en fin de compte, il déclara que nous étions absolument du même avis.

A Bruxelles, je fis aussi la connaissance de l'étrange conseiller d'État Klindworth et de sa fille, qu'aucuns

prétendaient être sa femme. Lors de mon séjour à Londres, Liszt m'avait pourvu d'une recommandation pour cette dame, mais elle n'était pas venue en Angleterre. Je fus donc aussi content que surpris de recevoir une invitation d'elle à Bruxelles. Pendant qu'elle s'occupait avec beaucoup d'empressement de mon bien-être, M. Klindworth, infatigable, me faisait le long récit de ses aventures d'agent diplomatique à la carrière mouvementée. Je dînai plusieurs fois chez eux et j'y rencontrai le comte et la comtesse Coudenhoven ; cette dernière était la fille de ma vieille amie Mme Kalergis. M. Klindworth me témoigna un intérêt constant ; il m'obligea même à accepter une recommandation pour le prince Metternich dont il prétendait avoir connu intimement le père.

Dans une de nos dernières réunions cependant, je crus que nous allions nous brouiller. Évoquant la Providence qui régit tous nos actes, il avait émis des maximes qui ne concordaient guère avec la frivolité habituelle de ses pensées, aussi lui répondis-je assez vertement et ma réplique le mit hors des gonds. Mais ma crainte de l'avoir fâché ne se réalisa ni alors, ni plus tard.

En dehors de ces intéressantes relations, je ne trouvai à Bruxelles que soucis et vains tracas. Le premier concert qui n'était pas dans l'abonnement fut très bien fréquenté, mais une clause de mon contrat, que je n'avais pas comprise, faisait retomber tous les frais à ma charge et la direction les calcula de telle manière qu'il ne me resta presque pas de bénéfice. Je pensais me rattraper au deuxième concert ; malheureusement cette fois-ci les abonnés remplirent seuls la salle et il y eut peu d'audi-

teurs payants : tout compte fait, je n'avais pas même de quoi payer mon voyage, celui de mon agent et d'un domestique. C'en était assez : je ne risquai pas le troisième concert et retournai à Paris d'assez méchante humeur ; tout ce que je rapportais de cette expédition, c'était un vase en verre de Bohême que m'avait offert Mme Street, fille de Klindworth.

Pendant ce séjour à Bruxelles, je m'étais pourtant accordé la distraction d'une excursion à Anvers. N'étant pas disposé à employer le peu de temps que j'avais à visiter les musées, je me contentai de voir la ville qui n'a rien du cachet antique auquel je m'attendais. La célèbre citadelle me désappointa absolument. Pour les décors du premier acte de mon *Lohengrin*, je m'étais imaginé qu'elle avait l'aspect d'un vieux burg se dressant sur une colline quelconque de l'autre côté de l'Escaut : au lieu de cela, je n'aperçus que des fortifications à ras de terre, dans une plaine sans bornes. Quand, plus tard, j'assistais aux représentations de *Lohengrin*, je ne pouvais jamais m'empêcher de sourire du château fort que le décorateur place d'ordinaire sur une montagne au fond de la scène.

De retour à Paris, à la fin de mars, il me fallut réfléchir à ma situation ; j'étais absolument dénué de moyens d'existence et sans aucun espoir d'en trouver. Sous le poids des soucis qui m'accablaient, je considérais d'un œil singulier l'affluence des personnes qui venaient à mes réceptions ; j'avais fait sensation dans la société parisienne, ma maison était décidément en vogue. Mes mercredis devenaient de plus en plus brillants ; d'inté-

ressants étrangers y paraissaient, espérant y trouver le secret de ma fortune extraordinaire. Mlle Ingeborg Stark, qui épousa le jeune Hans de Bronsart, remplit mon salon de son élégance et se chargea du rôle de pianiste ; Mlle Aline Hund de Weimar la seconda modestement ; un jeune musicien français extrêmement bien doué, Camille Saint-Saëns, prit une part aussi agréable qu'active à nos divertissements musicaux. Parmi mes autres connaissances françaises, la plus précieuse à mon gré était M. Frédéric Villot, conservateur des tableaux du Louvre. J'avais rencontré cet homme délicat et de fine culture dans le magasin de l'éditeur Flaxland (où j'avais souvent affaire). C'était un jour qu'il était venu s'informer si la partition de *Tristan,* qu'il avait commandée, était arrivée. Très intrigué, je m'étais fait présenter et ayant appris qu'il possédait les partitions de mes opéras précédents, je lui avais demandé comment, ne sachant pas l'allemand, il pouvait trouver un plaisir quelconque à parcourir mes compositions dramatiques, car la musique y est si étroitement liée au poème qu'il ne devait presque pas la comprendre. Il m'avait répondu avec beaucoup d'intelligence que la musique l'avait précisément éclairé sur le sujet, et je m'étais pris sur-le-champ d'une sérieuse sympathie pour cet homme. Dès lors, je me réjouis de rester en rapports avec lui. Plus tard, je n'ai cru trouver personne de plus digne que Villot de recevoir la dédicace de l'introduction détaillée placée en tête de la traduction française de mes opéras. Il se faisait jouer mes partitions, trop difficiles pour lui, par le jeune Saint-Saëns qu'il protégeait, paraît-il. J'ap-

pris ainsi à connaître l'étonnante dextérité et le talent de ce musicien. A sa vélocité extraordinaire et à sa stupéfiante facilité à déchiffrer les partitions d'orchestre les plus compliquées, Saint-Saëns joignait une mémoire non moins admirable. Il exécutait par cœur toutes mes partitions, y compris celle de *Tristan*, sans oublier aucun détail, et avec une telle exactitude qu'on eût juré qu'il avait le texte sous les yeux. Dans la suite, j'ai appris, il est vrai, que cette réceptivité extraordinaire pour tout ce qui forme la technique de la musique semblait gêner en lui les facultés d'intense productivité. Tandis qu'il faisait de continuels essais pour se mettre au rang des compositeurs, je finis par le perdre totalement de vue.

J'avais donc à m'entendre avec M. Royer, directeur du Grand Opéra, pour la représentation de *Tannhäuser*. Deux mois s'écoulèrent sans que je susse au juste si je devais dire oui ou non dans cette affaire. Pas une de nos conférences ne finissait sans que Royer ne me recommandât d'intercaler un ballet dans le deuxième acte, et quoique je l'étourdisse de ma faconde, je ne réussissais pas à le persuader de l'inutilité de ce funeste ballet. En attendant, il me fallut bien songer à faire traduire convenablement mon poème.

Jusqu'à présent, ce travail avait eu un sort assez singulier. L'incapacité de M. de Charnal était manifeste ; Roger ne donnait plus signe de vie ; le zèle de Gaspérini à entreprendre cette traduction n'était pas sérieux ; ce fut finalement un M. Lindau qui s'en chargea. Ce Lindau s'était présenté chez moi m'affirmant qu'il serait capable de fournir une bonne adaptation de *Tannhäuser*. Origi-

naire de Magdebourg et déserteur de l'armée prussienne, cet « artiste » m'avait été recommandé par Giacomelli pour remplacer à un de mes concerts un chanteur français subitement indisposé. Sans la moindre hésitation, Lindau avait prétendu être à même de chanter l'air de *l'Etoile du soir*, qu'il connaissait fort bien, disait-il, et je crus positivement que le ciel m'envoyait un génie. Mais rien n'est comparable à la stupéfaction que j'éprouvai à constater l'aplomb inouï de cet homme qui, aussi peu sûr de sa partie qu'un dilettante, ne réussit pas à chanter clairement une seule note. Le public en fut tellement ahuri qu'il ne songea même pas à exprimer son mécontentement. Lindau trouva toute sorte d'explications et d'excuses pour pallier son méfait et il finit par devenir un des familiers de ma maison, non à cause de son talent de chanteur, mais parce qu'il réussit à gagner l'affection de Minna, s'empressant comme ami et venant nous voir journellement. A contre-cœur, je me résignai à sa société, pas tant pour les grandes connexions qu'il prétendait avoir que parce qu'il se mettait en quatre pour nous rendre tous les services possibles.

Ce qui me décida à lui abandonner la traduction de *Tannhäuser*, c'est qu'il voulait faire appel à la collaboration du jeune Edmond Roche. Grâce à son amabilité et à son obligeance, je m'étais lié avec ce dernier à mon arrivée à Paris, au mois de septembre de l'année précédente. Mon mobilier étant arrivé de Zurich, il m'avait fallu me rendre à la douane ; là on m'avait adressé à un jeune employé d'aspect pâle et un peu nécessiteux, mais au regard intelligent. Lorsque je voulus me nommer, il

m'interrompit et s'écria avec enthousiasme : « Oh ! je connais bien M. Richard Wagner puisque j'ai son portrait suspendu au-dessus de mon piano. » Très étonné, je m'informai d'où il me connaissait et j'appris qu'il était un de mes adeptes les plus fervents et qu'il avait étudié à fond les arrangements pour piano de mes opéras. Après qu'il m'eut aidé avec la plus grande complaisance à me tirer des tracasseries de la douane, je lui fis promettre de venir me voir. Il vint et je pus me rendre compte de la misérable situation de ce pauvre garçon. Malgré les dons poétiques élevés qu'il me semblait posséder et quoiqu'il eût cherché à vivre en acceptant des postes de violoniste dans de petits orchestres de vaudeville, il avait dû (étant déjà marié) se résigner à prendre un modeste emploi dans un bureau. S'il était mesquin, son traitement était sûr du moins, et il avait une perspective d'avancement. Roche connaissait véritablement ma musique et il affirmait qu'elle était l'unique consolation de sa triste existence. Quant à ses élaborations poétiques, Gaspérini et d'autres juges compétents me dirent seulement qu'elles renfermaient de beaux vers. J'avais déjà songé à lui pour la traduction de *Tannhäuser;* l'unique empêchement, c'est-à-dire son ignorance de l'allemand, disparaissant par la collaboration de Lindau, j'acceptai donc tout de suite la proposition de ce dernier.

Nous tombâmes d'accord que pour commencer Lindau devait faire du poème une traduction littérale en prose. Mais elle se fit attendre et je n'ai su que plus tard la raison de ce retard. Lindau n'était pas même capable d'exécuter ce simple travail et il avait dû le confier à

un pauvre diable de Français qui savait l'allemand et auquel Lindau promit des honoraires qu'il m'extorqua dans la suite. Pendant ce temps Roche versifia quelques strophes de mon texte et ses vers me plurent beaucoup. Ayant donc en main les preuves de la capacité de mes collaborateurs, je me présentai chez Royer pour qu'il donnât son assentiment à mon choix. Il ne parut pas satisfait de ces noms inconnus, mais j'insistai pour qu'on fît du moins un essai. Dans mon désir opiniâtre de ne pas enlever ce travail à Roche et ayant constaté d'autre part la totale nullité de Lindau, je travaillai moi-même péniblement à cette traduction. Pour mettre quelques vers sur pied, « mes écrivains » passaient souvent quatre heures de suite chez moi et souvent aussi j'étais tenté de flanquer Lindau à la porte ; non seulement il ne comprenait pas un traître mot du texte allemand, mais il avait toujours les conseils les plus impertinents à nous donner. Si je gardais cette absurde association, malgré les colères qu'elle me valait, c'était uniquement à cause de Roche auquel je voulais accorder la part de gain qui lui reviendrait de ce travail.

Ce labeur pénible dura plusieurs mois ; entre temps je conférais avec Royer pour la distribution des rôles. Il me parut singulier qu'aucun des artistes du Grand Opéra ne me fût, pour ainsi dire, proposé par le directeur. Du reste, ils m'étaient tous antipathiques, à l'exception d'une Mme Gueymard que j'eusse aimée pour le rôle de Vénus ; mais on ne voulut pas d'elle, je ne sais pourquoi.

Afin de me rendre consciencieusement compte du per-

sonnel du Grand Opéra, j'assistai à plusieurs représentations. Je vis ainsi la *Favorite*, le *Trouvère* et *Sémiramis*, mais ces représentations ne servaient qu'à réveiller en moi la voix qui me disait nettement à quelle erreur je m'abandonnais. Et chaque fois en rentrant, je me sentais enclin à renoncer à l'aventure. Cependant dès que je voyais M. Royer, je me laissais séduire par la gracieuseté avec laquelle il m'offrait à nouveau de faire venir tous les acteurs que je désirais. Il s'agissait surtout d'un ténor pour le rôle principal ; je n'en avais guère qu'un en tête, c'était le célèbre Niemann de Hanovre. On le vantait énormément et même des Français, Foucher de Careil et Perrin qui l'avaient entendu dans mes opéras en Allemagne, certifiaient son talent. Le directeur parut admettre qu'une semblable acquisition serait toujours avantageuse pour son théâtre, et c'est ainsi qu'on invita Niemann à venir à Paris en vue d'un engagement.

M. Royer souhaitait aussi me voir accepter une Mme Tedesco, vraie « tragédienne » dont la beauté ferait merveille dans le rôle de Vénus. Sans avoir vu cette dame, je donnai mon consentement à cet excellent choix et le donnai aussi pour l'engagement d'une Mlle Sax, jeune cantatrice dont la fort belle voix n'était point gâtée encore. Je le donnai de même pour l'engagement du baryton italien Morelli, qui, par son bel organe sonore, contrastait agréablement avec les mièvres artistes de ce genre qui chantaient dans les opéras français. Je pensai donc avoir pris toutes les mesures nécessaires à la réussite de l'entreprise, mais en réalité je ne comptais guère sur un succès.

C'est au milieu de toutes ces occupations que je célé-

brai mon quarante-septième anniversaire. J'étais de la plus sombre humeur, et seul l'éclat inusité de Jupiter, ce soir-là, me parut d'un heureux présage. Le beau temps de cette saison, si défavorable aux affaires à Paris, ajoutait à mes soucis : j'étais sans aucun espoir de pouvoir subvenir aux besoins de mon ménage devenu assez coûteux. A la lettre, je ne savais plus où donner de la tête.

Je m'adressai alors à l'éditeur Flaxland et fis avec lui un accord par lequel je lui cédais pour la France la propriété de mes opéras du *Fliegender Hollaender*, de *Tannhäuser* et de *Lohengrin*. On se souvient que je m'étais réservé ce droit en vendant mes opéras au successeur de Meser à Dresde. D'après notre contrat, Flaxland me versait tout de suite mille francs pour chacun de mes trois opéras, il ne me payerait davantage qu'après leur représentation sur l'une des scènes de Paris, soit mille francs après les dix premières représentations et encore une fois mille francs après la vingtième. J'avertis immédiatement Pusinelli, car c'est à lui que j'avais promis cette somme pour le faire rentrer dans les capitaux qu'il m'avait prêtés autrefois ; mais je lui demandai en même temps de me céder le premier acompte de Flaxland : cela m'était indispensable si je voulais arriver à faire connaître mes œuvres à Paris. L'ami consentit à tout. En revanche l'éditeur dresdois se conduisit de façon fort désagréable. Il se plaignit qu'on lui portait préjudice et molesta si bien Flaxland que celui-ci à son tour se crut autorisé à me faire des difficultés. Ainsi je n'étais parvenu qu'à me créer de nouveaux ennuis sans avoir obtenu d'aide sérieuse.

Sur ces entrefaites le comte Paul de Hatzfeld se présenta un jour chez moi et m'invita à aller voir Mme Kalergis qui venait d'arriver et qui avait à me parler. Je n'avais pas revu cette dame depuis le séjour que j'avais fait à Paris avec Liszt en 1853. Elle m'accueillit en m'assurant qu'elle regrettait vivement de n'avoir pas assisté à mes concerts de l'hiver précédent; l'occasion lui avait échappé ainsi de m'aider à sortir à temps de difficultés pénibles. On lui avait dit que j'avais subi de grosses pertes, s'élevant à près de dix mille francs et elle me priait de vouloir bien en accepter la compensation.

Lorsque mes compatriotes avaient eu l'idée de faire pour moi une quête déplaisante et qu'on s'était adressé à cet effet à l'ambassade de Prusse, j'avais cru devoir nier mes besoins d'argent au comte de Hatzfeld qui m'interrogeait. Aujourd'hui, je ne vis aucune raison de cacher mes embarras à cette femme de cœur. Il me semblait que la chose que j'étais en droit d'attendre depuis longtemps se réalisait enfin et je n'éprouvai qu'un désir, c'était de prouver ma reconnaissance à cette noble et rare amie. Toutes les inquiétudes que je ressentis dans mes relations postérieures avec elle provinrent uniquement du désappointement que j'avais de ne pouvoir réaliser ce désir : j'en étais empêché par le caractère bizarre et la vie errante de Mme Kalergis. Comme elle avait regretté de n'avoir pas entendu mes concerts, je tâchai de lui en donner au moins une idée en improvisant pour elle seule une audition du deuxième acte de *Tristan.* Mme Viardot, avec laquelle je me liai assez intimement

à cette occasion, se chargea de me seconder dans les parties du chant ; pour l'accompagnement au piano, je fis venir Klindworth de Londres à mes frais. Ce concert tout intime eut lieu chez Mme Viardot et en dehors de Mme Kalergis, en l'honneur de qui je le donnais, Berlioz fut l'unique auditeur. Mme Viardot avait désiré tout spécialement la présence de celui-ci : elle entendait évidemment provoquer un rapprochement entre nous. Je n'ai jamais su au juste l'impression que produisirent ces fragments détachés de mon opéra. Mme Kalergis demeura silencieuse. Berlioz vanta la chaleur de ma diction qui formait, en effet, un contraste frappant avec celle de ma partenaire : Mme Viardot n'avait pour ainsi dire cessé de chanter à demi-voix. Le plus mécontent de tous fut Klindworth ; il s'était acquitté de sa tâche à la perfection, mais il bouillait de colère de voir Mme Viardot, sans doute par égard pour Berlioz, ne mettre aucune ardeur à sa partie. Nous eûmes plus de satisfaction à exécuter chez moi le premier acte de la *Walkyrie;* cette fois j'avais aussi invité le chanteur Niemann à venir nous écouter.

Celui-ci avait répondu à l'appel du directeur Royer en vue de son engagement. Son genre m'étonna ; en franchissant le seuil de ma porte, il m'interpella tout de suite : « Eh bien ! voulez-vous de moi, oui ou non? » Cependant lorsque nous fîmes ensemble une visite au directeur, il s'efforça de laisser bonne impression de lui. Il y réussit ; la vue de ce ténor à la taille de géant causait d'ailleurs une surprise générale.

Il lui fallut toutefois se soumettre à un semblant

d'audition et pour se produire il choisit le récit du pèlerinage de *Tannhäuser* qu'il chanta et joua sur la scène du Grand Opéra. Mme Kalergis et la princesse de Metternich, qui avaient assisté en cachette à cette répétition, furent enthousiasmées, de même que les membres de la direction. On l'engagea pour huit mois, à raison de dix mille francs par mois et cet engagement comptait exclusivement pour *Tannhäuser*, car je crus devoir m'opposer à ce que le chanteur se produisît dans tout autre opéra auparavant.

L'engagement de Niemann, qui s'était effectué sous des conditions si exorbitantes, me remplit soudain d'un sentiment de puissance que je n'avais jamais ressenti jusqu'alors. Je voyais maintenant assez souvent la princesse de Metternich, véritable protectrice de toute mon entreprise ; son mari aussi m'accueillit avec une chaleur qui se communiqua aux cercles diplomatiques qu'ils fréquentaient. La princesse paraissait jouir à la cour impériale d'une influence toute-puissante ; dans toutes les affaires me concernant, le terrible Fould resta dorénavant sans influence. Elle-même me recommanda de m'adresser à elle dès qu'une chose ne marcherait pas à mon gré : elle saurait toujours me contenter et elle y mettrait d'autant plus d'ardeur qu'elle voyait bien que je manquais moi-même de confiance dans le succès final.

Sous de tels auspices, l'été se passa fort agréablement. En attendant l'automne et le commencement des répétitions, j'étais heureux d'avoir suffisamment d'argent pour pouvoir envoyer Minna aux bains de Soden, près

de Francfort : elle devait y faire une cure qui lui était vivement recommandée. Quand elle partit au commencement de juillet, je lui promis d'aller la retrouver à la fin de son séjour, car j'avais l'intention de faire dans les pays rhénans le voyage que je pouvais enfin me permettre.

C'est qu'à cette époque un revirement favorable avait eu lieu dans mes rapports avec le roi de Saxe qui pour des « raisons juridiques » avait refusé avec obstination de m'accorder une amnistie. Les ambassadeurs des autres États d'Allemagne, en particulier ceux de Prusse et d'Autriche, me témoignant un intérêt de plus en plus vif, M. de Seebach, envoyé de Saxe et mari d'une cousine de ma généreuse amie Mme Kalergis, ne put supporter plus longtemps d'être constamment interpellé par ses collègues sur ma scabreuse situation de réfugié politique. Il intercéda donc pour moi auprès de son souverain. La princesse régente de Prusse intervint sans doute aussi par l'intermédiaire du comte de Pourtalès. On me rapporta qu'à Baden, lors d'une entrevue des princes allemands et de l'empereur Louis-Napoléon, elle avait adressé au roi de Saxe une parole de grand poids en ma faveur. De ridicules inquiétudes, dont M. de Seebach avait dû m'informer, ayant été dissipées, celui-ci put m'annoncer enfin que le roi Jean, s'il ne m'amnistiait pas et ne me permettait pas de rentrer en Saxe, m'autorisait du moins à séjourner dans les autres pays de la Confédération allemande, pourvu que ce fût dans un but artistique et que les gouvernements de ces pays fussent d'accord. M. de Seebach me conseilla,

lorsque j'irais en Allemagne, de ne pas manquer de remercier personnellement la princesse régente de son intercession : le roi de Saxe lui-même semblait le désirer.

Mais avant de réaliser mon projet, j'eus à me débattre dans les grandes difficultés que me causaient mes traductions de *Tannhäuser*. Ces ennuis me rendirent malade et je fus repris de mes anciennes douleurs du bas-ventre. On m'ordonna des promenades à cheval. Un jeune homme fort aimable, le peintre Czermak, que m'avait amené Mlle de Meysenbug, m'offrit son aide et sa compagnie pour mes exercices d'équitation. Je pris un abonnement dans un manège et un beau matin, on nous amena, à moi et à mon compagnon, les deux bêtes les plus sûres et les plus pacifiques de l'écurie. Nous risquâmes donc avec grande prudence un tour au bois de Boulogne. Nous avions choisi une heure matinale afin de ne pas rencontrer les élégants cavaliers du grand monde.

Moi qui avais compté sur l'expérience de Czermak, je fus très étonné de me trouver plus expert que lui dans l'art de l'équitation et surtout d'être plus courageux. Je supportais vaillamment le trot fort dur de ma monture, tandis que le peintre pestait et jurait qu'on ne l'y prendrait plus.

Plein de témérité, je résolus de faire tout seul ma promenade, le lendemain. Le palefrenier qui m'avait amené le cheval me suivit des yeux jusqu'à la barrière de l'Étoile, inquiet sans doute de la façon dont je traverserais la place. Mais arrivé dans l'avenue de l'Impératrice, mon pommelé refusa d'avancer, se jeta de côté, recula, se cabra, jusqu'à ce qu'enfin je consentisse à faire volte-face. Heureu-

sement que le prévoyant palefrenier vint à ma rencontre. Au beau milieu de la place, il m'aida à descendre et en souriant, il emmena la bête. Ce fut mon dernier et définitif essai d'équitation ; il m'en coûta dix cartes d'abonnement qui restèrent inutiles dans mon tiroir.

Dès lors, je me contentai de promenades à pied par le bois de Boulogne et, suivi gaiement de Fips, je découvrais journellement de nouvelles beautés dans ce parc si bien entretenu.

L'été parisien avait fait un certain vide tranquille autour de moi. Satisfait du résultat inespéré de son déjeuner chez Vachette, car l'ordre impérial de faire présenter mon *Tannhäuser* en avait été la conséquence directe, Bülow était retourné en Allemagne depuis longtemps. Au mois d'août, je me mis moi-même en route vers le Rhin. Passant par Cologne, je me dirigeai d'abord sur Coblentz où je croyais trouver Augusta de Prusse. Mais j'appris qu'elle était à Baden-Baden. Je me rendis alors à Soden d'où j'emmenai Minna et sa nouvelle amie Mathilde Schiffner. Nous touchâmes barre à Francfort et c'est là que, pour la première fois depuis mon séjour à Dresde, je revis mon frère Albert, également de passage.

Il me vint à l'idée que je me trouvais dans la ville qu'habitait Arthur Schopenhauer ; une singulière timidité me retint cependant d'aller le voir. Mon esprit était alors trop distrait pour que, dans une conversation avec le philosophe, j'eusse pu atteindre le but que devait avoir, me semblait-il, une rencontre avec Schopenhauer, et mes pensées, d'ailleurs, étaient trop distantes de lui. Je remis donc à un « autre » moment cette visite qui me

tenait à cœur. Ce moment, je l'espérais ardemment, ne tarderait pas à venir. J'aurais pu croire qu'il était arrivé, lorsque l'année suivante je m'établis pour un temps assez long dans ces parages afin d'y achever mes *Maîtres chanteurs*, mais Schopenhauer venait de mourir et il ne me resta plus qu'à faire des réflexions mêlées de regrets sur ce que ma destinée avait d'incalculable. Ce n'était pas la première fois et ce ne fut pas la dernière. Je m'étais flatté que Liszt viendrait me rejoindre à Francfort, mais je ne trouvai qu'une lettre où il me disait qu'il lui était impossible de répondre à ma prière.

Nous nous dirigeâmes donc directement vers Baden-Baden et, tandis que Minna et son amie s'adonnaient aux tentations de la roulette, moi, je m'appliquai à obtenir une audience de ma haute protectrice. J'étais porteur d'une lettre de recommandation du comte de Pourtalès à la comtesse Hacke, dame d'honneur de Son Altesse Royale. Après quelque hésitation, elle me fit parvenir l'avis de me trouver l'après-midi, à cinq heures, dans le Trink-Hall. Je m'y rendis par un temps froid et humide. A cette heure de la journée, les environs de ce Trink-Hall plein de promesses étaient absolument déserts. Augusta, accompagnée de la comtesse Hacke, s'y promenait de long en large ; passant près de moi, elle daigna s'arrêter. Ses paroles se réduisirent presque uniquement à des protestations de sa complète impuissance, car j'eus l'imprudence de me souvenir de sa recommandation au roi de Saxe, et de la remercier de la faveur qu'elle m'avait fait accorder. Ceci parut la mécontenter et c'est avec quelques phrases banales qu'elle me

congédia bientôt. Ma vieille amie Frommann m'a dit plus tard qu'elle ne comprenait pas ce qui, en moi, avait bien pu déplaire à la princesse ; peut-être était-ce mon accent saxon.

Je quittai donc ce paradis de Baden sans en emporter la moindre impression agréable. Avec Minna, je pris le bateau pour descendre le Rhin et me rappelai que j'avais déjà souvent traversé ce fleuve sans avoir jamais suivi la route caractéristique qu'il forme à travers le moyen âge allemand. A Cologne, j'abrégeai hâtivement cette excursion de huit jours pour aller reprendre à Paris la pénible tâche de mener à bien mon entreprise théâtrale.

Cette tâche me fut cependant grandement facilitée par l'intérêt que me témoigna le jeune banquier Émile Erlanger. Un original du nom d'Albert Beckmann, ancien révolutionnaire hanovrien, puis bibliothécaire du prince Louis-Napoléon, et enfin agent journaliste pour différentes affaires auxquelles je n'entendais rien, s'était déclaré mon champion et, en cette qualité, était arrivé à faire ma connaissance. Il se montra toujours extrêmement obligeant et m'expliqua un jour que M. Erlanger, avec lequel il se trouvait en rapports de presse, désirait m'être présenté. Je déclinai catégoriquement cet honneur, déclarant que d'un banquier je ne souhaitais que de l'argent. Mais Beckmann prit cette plaisanterie au sérieux et m'assura qu'Erlanger désirait justement m'être utile dans ce sens. Je connus ainsi un homme fort agréable. Erlanger aimait véritablement ma musique qu'il avait entendue souvent en Allemagne et qui l'avait rempli de bonnes intentions à mon égard. Il

me demanda franchement de lui confier la gestion de mes finances. Cela ne pouvait signifier qu'une chose : Erlanger s'engageait à me fournir les subsides dont j'avais besoin ; en échange, je lui remettrais plus tard l'administration des recettes de mes entreprises parisiennes. Il tenait, disait-il, à passer pour mon banquier. Cette offre, si imprévue, répondait on ne peut mieux à ma singulière situation : de cette façon je n'eus plus aucun ennui d'argent jusqu'au jour où mon aventure prit fin à Paris.

Bien que mes rapports avec mon banquier rencontrassent certaines difficultés que la simple bonté d'âme ne put toujours trancher, M. Erlanger me fut sans cesse véritablement dévoué, et se soucia sérieusement de mon bien-être et de la réussite de mes projets. Ce changement heureux dans la situation de mes affaires aurait dû me rendre mon courage, mais la nullité et l'inopportunité de mon entreprise se révélaient de plus en plus clairement à mes yeux et n'étaient guère de nature à ranimer mon humeur. Je ne travaillais donc qu'à contre-cœur au succès de cette représentation, bien qu'elle fût la preuve de la confiance qu'on avait en moi. Pourtant je fis à cette occasion la connaissance d'un homme qui m'aida à m'abuser agréablement un certain temps.

Ayant lu la traduction qu'avaient fabriquée avec tant de peine mes deux volontaires, M. Royer m'avait déclaré qu'il était impossible de s'en servir : un remaniement était indispensable et il m'avait recommandé chaudement de confier ce travail à M. Charles Truinet, connu sous son anagramme de Nuitter. Cet homme, jeune

encore, de physionomie ouverte et sympathique, m'avait offert, quelques mois auparavant, ses services pour la traduction de mon opéra. Avocat au barreau de Paris, Truinet était le confrère d'Émile Ollivier, et c'est celui-ci qui me l'avait envoyé. Mais moi, très fier alors d'avoir Lindau sous la main, je l'avais éconduit. Après la déclaration de Royer, une nouvelle proposition de la part de Truinet ne pouvait donc m'être que bienvenue. Il ne savait pas l'allemand, mais à son avis la collaboration de son vieux père, qui avait longtemps voyagé en Allemagne, lui suffirait. De fait, des connaissances spéciales d'allemand n'étaient pas nécessaires, puisqu'il s'agissait seulement de donner un tour plus français aux vers que Roche avait élaborés avec tant d'angoisse sous l'impertinente domination de Lindau, qui s'imaginait être la science infuse. Je fus bientôt conquis par la patience inlassable avec laquelle Truinet se soumettait aux modifications continuelles que réclamaient mes exigences de musicien.

L'incapable Lindau fut définitivement écarté, tandis que Roche restait collaborateur, son travail servant de base à la nouvelle versification. Mais Roche ne pouvant s'absenter que difficilement de son bureau, je le libérai de tout labeur et me contentai de demeurer moi-même en contact journalier avec Truinet qui, lui, était maître de son temps. Son titre d'avocat n'était guère qu'une parure ; il ne songeait pas à plaider le moindre procès ; tout son intérêt se portait sur l'administration du Grand Opéra, où l'attachaient, d'ailleurs, ses fonctions d'archiviste. Associé à l'un ou à l'autre de ses camarades,

il composait des piécettes pour le Vaudeville, les petits théâtres, et même pour les Bouffes-Parisiens, mais il n'aimait point parler de ce domaine de son activité et se dérobait toujours quand on l'interrogeait là-dessus.

Bien que je lui fusse fort reconnaissant de ce qu'il construisît un texte de mon *Tannhäuser* se prêtant au chant et, de l'avis général, fort acceptable, je ne me rappelle pas avoir été enthousiasmé par les dons poétiques ou esthétiques de Truinet. Mais, ami dévoué et expert, il me donna les preuves les plus marquantes de son affection, spécialement dans les mauvais moments. Je ne crois pas avoir jamais rencontré personne au jugement plus délicat ni à la volonté plus énergique dans la défense de mes opinions, qu'il faisait toujours siennes. Nous avions d'abord à accomplir ensemble un travail tout nouveau, mais que depuis longtemps je jugeais nécessaire. J'avais saisi l'occasion de cette représentation de *Tannhäuser*, qui se préparait avec tant de soins, pour en élargir et parfaire la première scène, celle de Vénus. J'écrivis en allemand un *libretto* en vers non rythmés afin de laisser toute liberté au traducteur. On m'assura que les vers de Truinet n'étaient pas mal réussis, et c'est sur ceux-ci que je composai la musique, quitte à y adapter plus tard un texte allemand.

De plus, las de lutter contre la direction à propos du grand ballet qu'elle réclamait, j'avais fini par me résoudre à développer considérablement le prologue du *Vénusberg*, de façon à permettre au corps de ballet de s'y produire dans ses exercices chorégraphiques les plus variés. Je pensais qu'ainsi on n'aurait plus à se

plaindre de ma mauvaise volonté. La composition de ces deux scènes m'absorba pendant tout le mois de septembre. C'est alors que commencèrent aussi les répétitions au piano dans le foyer du Grand Opéra.

Le personnel qu'en partie du moins on avait spécialement engagé pour représenter mon œuvre se trouvait rassemblé au complet. Il m'intéressa de connaître la méthode qu'on appliquait à Paris dans l'étude d'un nouvel opéra. Elle est facile à définir : une grande sécheresse jointe à une précision extraordinaire. Le chef du chant, M. Vauthrot, excellait sous ce rapport. N'ayant jamais obtenu de lui la moindre marque d'approbation, j'aurais pu le croire mal disposé envers moi, s'il ne m'avait pas prouvé combien il prenait la chose au sérieux par le soin qu'il mettait dans l'exercice de ses fonctions. Il insista sur différentes corrections importantes à opérer dans le texte afin que le chant produisît plus d'effet. Me basant sur les partitions de Boïeldieu et d'Auber, je m'étais imaginé qu'en français l'accentuation des syllabes muettes était permise en musique et en poésie. Vauthrot m'assura que les compositeurs seuls prenaient cette liberté, mais jamais les bons chanteurs. Aux craintes répétées qu'il exprima sur les longueurs de l'ouvrage, je répliquai que je ne comprenais pas son inquiétude : on ne pouvait pas ennuyer un public habitué à trouver son plaisir dans l'audition de *Sémiramis* de Rossini, qu'on jouait si souvent alors. Vauthrot réfléchit et me donna raison pour ce qui est de la monotonie du sujet et de la musique ; seulement j'oubliais que dans ces représentations le public ne s'occupe ni de l'action ni

de la musique, son attention se porte uniquement sur la virtuosité des artistes. Or, mon *Tannhäuser* n'avait pas été composé en vue de faire briller des virtuoses ; l'eût-il été d'ailleurs, que je n'en aurais eu aucun à ma disposition. La seule exception était cette puissante juive à l'aspect légèrement grotesque, cette Mme Tedesco qui revenait d'une tournée triomphale en Portugal et en Espagne où elle avait chanté dans des opéras italiens. Elle paraissait fort satisfaite d'avoir, grâce à mon indifférence, obtenu un engagement au Grand Opéra. Je dois dire cependant qu'elle se donna toutes les peines du monde pour s'incarner dans un rôle qui devait lui paraître bien étrange et qu'une véritable tragédienne seule peut tenir convenablement. Pendant un certain temps ses résultats ne furent pas mauvais ; l'inclination évidente que les nombreuses répétitions avaient provoquée entre elle et Niemann y contribua sans doute pour quelque chose. Niemann, de son côté, s'appropriait fort bien la prononciation du français, de sorte que ces répétitions, dans lesquelles Mlle Sax se montra aussi à son avantage, pouvaient donner la certitude d'un succès.

Je n'avais, il est vrai, pas encore vu sous son vrai jour M. Dietzsch, chef d'orchestre et futur directeur de mon opéra. Il n'assistait aux répétitions au piano que pour se rendre bien compte des intentions des chanteurs. Quant au régisseur, M. Cormon, il organisait les jeux de scène avec la vivacité et le savoir-faire habituels aux Français. S'il arrivait que l'un ou l'autre des acteurs ne comprît pas bien ce que je voulais, on s'efforçait toujours d'obéir à mes ordres, car j'étais considéré comme tout-puissant

et chacun se figurait que par l'entremise de la princesse de Metternich, j'obtenais de la direction tout ce que je voulais. Un certain nombre de faits accréditaient cette croyance. Ayant appris, par exemple, que mes répétitions risquaient d'être dérangées par le prince Poniatowsky désireux de faire reprendre un de ses opéras tombés, je me plaignis à l'intrépide princesse. Aussitôt celle-ci réussit à obtenir un ordre impérial par lequel l'opéra princier était écarté. Ceci ne me gagna naturellement pas l'amitié de ce monsieur : je m'en aperçus bien lorsque j'allai le voir à ce propos.

La visite de ma sœur Louise et de quelques-uns des siens vint me distraire au milieu de ces occupations. Si j'eus de la difficulté à les recevoir, c'est que depuis un certain temps, on risquait sa vie à vouloir entrer chez moi. Je comprenais enfin pourquoi mon propriétaire s'était montré si vite disposé à signer un bail à long terme, mais s'était obstinément refusé à faire aucune réparation dans sa maison : la Commission des travaux publics avait décidé d'aplanir la rue Newton et ses environs et de percer un large boulevard allant d'un des ponts de la Seine à la barrière de l'Étoile. Jusqu'au dernier moment, ce plan fut désavoué officiellement par la municipalité, afin de retarder le plus longtemps possible le payement des indemnités d'expropriation. J'étais surpris de constater que chaque jour, devant ma porte, le terrain se creusait plus profond. Bientôt il ne fut plus possible de parvenir chez moi en voiture ni même à pied. Dans ces conditions, le propriétaire n'eut rien à objecter à mon départ ; il me pria seulement de lui réclamer des dommages-intérêts,

car c'était le seul moyen qui lui permît, à lui, d'actionner à son tour le gouvernement.

L'exercice de sa profession ayant été interdit pour trois mois à mon ami Ollivier par suite d'une faute parlementaire, il m'adressa à l'avocat Picard. Celui-ci mena mon procès avec beaucoup d'humour et d'entrain, ainsi que me le prouvèrent les comptes rendus judiciaires. Je ne sais si le propriétaire fut plus heureux, mais à moi, on me refusa tout dédommagement, et il fallut me contenter de la résiliation pure et simple de mon bail. J'eus donc le plaisir de devoir m'installer dans un autre logis que je pris cette fois rue d'Aumale, près du Grand Opéra. C'était un appartement étroit et peu agréable. Notre pénible déménagement se fit à la fin de l'automne, par une vilaine température. Ma nièce Ottilie, fille de ma sœur Louise, enfant aimable et vaillante, se rendit très utile à cette occasion. Malheureusement, je ne me ménageai pas assez moi-même ; je me refroidis fortement et l'excitation des répétitions aidant, il fallut m'aliter : j'avais la fièvre typhoïde.

C'était en novembre. Mes parents, obligés de rentrer chez eux, me quittèrent sans que j'en eusse conscience. Soigné par mon ami Gaspérini, je réclamais l'aide de tous les médecins possibles, pendant mes paroxysmes de fièvre : le comte de Hatzfeld fit vraiment venir celui de l'ambassade de Prusse. L'injustice que je commettais ainsi envers mon si consciencieux ami ne provenait nullement d'un manque de confiance de ma part : elle n'était que le résultat du délire qui troublait mon cerveau en le remplissant des images les plus luxuriantes et les plus saugrenues. Je

m'imaginais que la princesse de Metternich et Mme Kalergis m'avaient organisé une vraie cour ; j'invitais l'empereur Napoléon à me faire visite ; j'exigeais d'Erlanger qu'il mît une villa des environs de Paris à ma disposition, et lui déclarais que ma guérison était impossible dans le trou sombre où j'étais couché ; finalement je demandais d'être transporté à Naples, où l'agréable société de Garibaldi me remettrait tout de suite sur pied.

Gaspérini résista avec vaillance à toutes mes divagations ; avec l'aide de Minna et malgré mes résistances de forcené, il m'appliqua assidûment des emplâtres de moutarde sur la plante des pieds. Souvent depuis lors, dans mes nuits agitées, j'ai été repris en rêve de ces folies d'orgueil ; au réveil, j'étais épouvanté de reconnaître qu'elles avaient la même origine fiévreuse que celles d'alors. Au bout de cinq jours, la fièvre était cependant maîtrisée ; mais on crut que j'allais devenir aveugle et ma faiblesse était extrême. Enfin mes yeux retrouvèrent leur force et, quelques semaines après, je me hasardais à me traîner jusqu'à l'Opéra pour surveiller la suite des répétitions.

J'appris alors que, m'ayant cru perdu, on avait interrompu les travaux sans aucun motif plausible et je me rendis compte de la déchéance intérieure de toute l'entreprise. Pourtant je tâchai de me celer la chose à moi-même, car j'avais trop besoin de tout mon courage si je voulais guérir. Vers ce temps j'eus cependant un motif de me réjouir : je reçus la traduction des quatre poèmes d'opéras que j'avais publiés jusqu'alors : elle venait de sortir de presse, accompagnée d'une préface

détaillée que j'avais dédiée à M. Frédéric Villot. L'adaptation française était de M. Challemel-Lacour, qu'autrefois j'avais connu réfugié politique, chez Herwegh, à Zurich. L'intelligence avec laquelle il avait exécuté son travail enchanta tout le monde. Ayant envoyé le texte allemand de la préface à l'éditeur J.-J. Weber à Leipzig pour qu'il le publiât sous le titre de *Musique de l'avenir*, la brochure m'en parvint à la même époque et j'en fus très heureux : elle me paraissait devoir représenter le seul profit que je retirerais de mon entreprise parisienne, dont les débuts avaient pourtant été si brillants en apparence. Malgré ma maladie, je réussis à achever le remaniement de *Tannhäuser* : la grande scène chorégraphique du palais de Vénus fut terminée après une nuit blanche, le matin à trois heures, au moment où Minna rentrait avec une amie du grand bal de l'Hôtel de Ville.

A Noël, je n'oubliai pas d'acheter d'assez riches étrennes pour ma femme. Pour fortifier ma longue convalescence, moi, je continuai sur l'avis du médecin à prendre un bifteck chaque matin, et chaque soir, avant de me coucher, une chope de bière de Munich. Cependant, nous ne fêtâmes pas la Saint-Sylvestre ; j'entrai dans la nouvelle année en dormant paisiblement.

Dès le commencement de cette année 1861, le laisser aller des répétitions fit place à une mise en œuvre sérieuse de la représentation projetée. Je constatai un changement marqué dans les dispositions de tous les participants, mais les répétitions trop fréquentes me donnaient à croire que la direction obéissait plutôt à un ordre supérieur qu'à un espoir de succès. Et en vérité, je voyais

de plus en plus clairement ce qu'il adviendrait de l'affaire. Depuis longtemps, je savais ce que j'avais à attendre de la presse, tout entière aux ordres de Meyerbeer. Le directeur aussi semblait s'en être rendu compte ; il avait sans doute essayé d'influencer favorablement les grands journaux et s'était convaincu que la téméraire représentation de mon *Tannhäuser* rencontrerait un accueil hostile. Cette conviction commençait, du reste, à être partagée en haut lieu et l'on cherchait par tous les moyens à gagner à ma cause la partie du public qui ferait pencher la balance.

Un jour le prince de Metternich m'invita à me présenter chez le comte Walewsky, récemment nommé ministre d'État. Cette entrevue fut accompagnée d'une certaine solennité qui se manifesta surtout dans le discours persuasif que m'adressa le comte. Il s'efforça de me faire comprendre qu'on ne désirait que ma fortune en me préparant un triomphe : mais ce succès dépendait de moi et de ma bonne volonté à ajouter un ballet au deuxième acte. On ferait brillamment les choses : je pourrais choisir parmi les plus célèbres danseuses de Pétersbourg et de Londres et leur engagement serait signé dès que je me serais décidé à confier à leur collaboration le succès de mon œuvre. En refusant cette offre, je crois que je ne manquai pas d'éloquence, mais celle-ci demeura sans effet. Je fis la sourde oreille lorsque le ministre m'expliqua que mon ballet du « premier » acte ne comptait pas : les habitués qui venaient à l'Opéra pour le ballet ne dînaient qu'à huit heures et n'arrivaient au théâtre que vers dix heures, c'est-à-dire au

milieu de la représentation. J'objectai que si je ne pouvais contenter ces messieurs, j'espérais cependant produire une certaine impression sur le reste du public ; mais Walewsky, avec sa gravité imperturbable, me répliqua que le succès dépendait uniquement de ces « messieurs », car eux seuls étaient assez puissants pour faire pièce à l'inimitié de la presse. Je restai sourd à ces arguments aussi et j'offris de renoncer plutôt à la représentation de *Tannhäuser;* alors, avec le même sérieux, il m'assura que sur les ordres de l'Empereur auxquels tout le monde devait se soumettre, je pouvais agir à ma guise et qu'on s'efforcerait de me satisfaire. « En vous parlant comme je viens de le faire, ajouta Walewsky, je n'ai voulu que vous donner un conseil d'ami. »

Les suites de cette entrevue ne tardèrent pas à se révéler de bien des manières. Je mis toute mon ardeur à l'exécution de la grande scène chorégraphique du premier acte et demandai l'aide du maître de ballet Petitpas. Mais je voulais des choses impossibles, absolument étrangères aux ballets habituels : je pensais aux danses des Ménades et des Bacchantes et ne fis qu'étonner profondément Petitpas. Comment pouvais-je me figurer qu'il arriverait à faire exécuter des danses si excentriques à ses petites élèves? Ne savais-je pas qu'en plaçant mon ballet au premier acte, j'avais renoncé d'emblée à la participation des coryphées de l'Opéra? En compensation, Petitpas m'offrit, pour remplir le rôle des Grâces, trois danseuses hongroises qui venaient de se produire dans une féerie à la Porte-Saint-Martin. Quoique au fond je fusse bien aise de ne pas dépendre des « étoiles » de

l'Institut, je demandai avec insistance que le corps de ballet ordinaire fût mis tout entier en mouvement. J'aurais surtout voulu un nombreux personnel masculin, mais on me fit comprendre que je n'obtiendrais personne que quelques tailleurs qui, moyennant cinquante francs par mois, prennent des poses gênées le long des coulisses pendant que les solistes exécutent leurs entrechats. Finalement je voulus me rattraper sur les costumes et j'exigeai qu'on me soumît des modèles originaux. On me lassa par mille expédients et mon fidèle ami Truinet me confia enfin que la direction était décidée à ne pas dépenser un sou pour un ballet qu'elle considérait comme manqué. C'est là le premier des signes qui me donnèrent bientôt cette certitude absolue : l'administration du théâtre était elle-même convaincue de la vanité des peines qu'on prenait pour la réussite de *Tannhäuser*. Ce sentiment de découragement pesa alors sur tous les préparatifs de cette représentation, sans cesse renvoyée.

Depuis janvier, les répétitions étaient entrées dans la période des arrangements scéniques et des exercices avec orchestre. Tout était réglé avec une minutie qui, au début, m'avait été fort agréable, mais qui me devint importune quand je constatai que ces éternelles répétitions enlevaient l'entrain aux acteurs. Si j'avais pu prendre les choses en main, on aurait marché rapidement et sûrement vers le but. Cependant ce n'était pas la fatigue seule qui faisait perdre au chanteur Niemann l'enthousiasme que son rôle lui avait inspiré d'abord. On l'avait persuadé que mon œuvre était condamnée à un fiasco. A partir de ce moment, mon ténor tomba dans une mélan-

colie, à laquelle, devant moi, il essayait de donner un caractère « diabolique ». Il prétendait ne pouvoir considérer les choses qu'en pessimiste, et, à ce propos, me fit une critique fort raisonnable du Grand Opéra, de son public et de son personnel de chant. « Il est certain, termina-t-il, que parmi les artistes aucun n'est capable de remplir son rôle à votre idée. Puis il y a ce je ne sais quoi que vous ne pouvez vous dissimuler vous-même dès que vous entrez en rapports avec le chef de chant, le régisseur, le maître de ballet, le directeur des chœurs et spécialement avec le chef d'orchestre. » Et Niemann, qui s'était fait une loi de n'accepter aucune coupure dans son rôle, m'en demandait tant et plus maintenant. Comme je m'étonnais, il me répondit que tel passage importait peu puisque nous nous trouvions en face d'une entreprise qu'il fallait exécuter le plus sommairement possible.

L'étude de *Tannhäuser* se traîna donc dans ces conditions si peu favorables jusqu'à la répétition générale. Mes anciens amis, les compagnons de mes années passées, arrivaient en foule à Paris pour assister à la « gloire » de ma première. Il y avait Otto Wesendonck, Ferdinand Praeger, le pauvre Kietz auquel, par-dessus le marché, je dus payer le voyage et l'hôtel. Heureusement il y avait encore M. Chandon, d'Épernay, qui apportait une corbeille de « fleur du jardin », sa plus fine sorte de champagne : on devait la boire au succès de *Tannhäuser*. Bülow vint aussi, triste et accablé par ses propres soucis et espérant que le bon résultat de mon entreprise réussirait à le rasséréner et à lui redonner du courage.

Je n'eus pas le cœur de lui confier la mauvaise situa-

tion des choses ; au contraire, le voyant si déprimé, je fis bon visage à mauvais jeu. Seulement, comme il s'aperçut dès la première répétition de ce qu'il en était, je ne lui dissimulai plus rien et nous attendîmes la représentation, qui avait encore été retardée, dans une mélancolie qu'animaient seuls ses efforts incessants pour me rendre service.

De quelque côté qu'on considérât cette grotesque entreprise, elle ne présentait que des aspérités ou des lacunes. Par exemple, impossibilité absolue de réunir dans ce grand Paris les douze cors de chasse du premier acte, qui avaient sonné si triomphalement les hallalis à Dresde. Il me fallut me mettre en rapports avec un homme abominable, M. Sax, le fameux fabricant d'instruments. Il vint à mon secours en me procurant toutes sortes d' « équivalents » tels que le « saxophone » et le « saxhorn ». Et c'était ce même Sax qui dirigeait la musique derrière la scène ! Jamais je ne réussis à la lui faire jouer juste.

Mais le mal principal provenait de l'incapacité du chef d'orchestre, M. Dietzsch, incapacité que je n'avais pas soupçonnée aussi forte. Dans nos innombrables répétitions avec orchestre, je m'étais habitué à considérer Dietzsch comme une machine, et, de ma place sur la scène, vis-à-vis de son pupitre, je le dirigeais, lui et l'orchestre, indiquant mes « tempi » avec tant de fermeté, que je ne croyais pas possible de les modifier même quand je ne serais plus à proximité. Mais aussitôt qu'il fut livré à lui-même, Dietzsch, son orchestre et le chant, tout devint hésitant : le directeur n'était plus

sûr ni d'un mouvement ni d'une nuance. Je vis le grave danger qui nous menaçait. Si aucun des chanteurs n'était à la hauteur de son rôle et ne pouvait résoudre le problème qui lui était posé pour obtenir un effet véritable ; si cette fois-ci le nerf vital des représentations parisiennes, le ballet, ne contribuait que peu ou pas du tout à la réussite de l'ensemble ; si enfin l'esprit de l'œuvre et ce quelque chose qui touchait la fibre intime des Allemands même dans les plus mauvaises représentations, n'éveillait ici qu'un sentiment d'étrangeté, il est clair qu'il eût au moins fallu que l'orchestre exprimât avec énergie et vigueur le caractère spécial de la musique, de façon à impressionner les auditeurs parisiens. Mais, hélas ! sous la direction de Dietzsch toutes les lignes du dessin s'effaçaient et s'évanouissaient dans un chaos incolore, les chanteurs perdaient leur assurance et même les pauvres petites danseuses ne trouvaient plus la mesure de leur pas trivial. Je crus donc devoir réclamer un autre directeur et m'offris, au besoin, de remplacer Dietzsch .

Cette réclamation porta la confusion à son comble. L'orchestre, qui connaissait pourtant l'incapacité de son chef et qui s'en était moqué ouvertement, prit parti contre moi, afin de sauver au moins les apparences. La presse se déchaîna contre mon arrogance, et Napoléon III, devant tout ce branle-bas, ne trouva d'autre palliatif que de me faire dire de renoncer à ma prétention, car elle risquait d'ébranler tout à fait ma situation et le succès de mon opéra. Comme dédommagement, on m'autorisa à reprendre les répétitions et à en ordonner autant que je le jugerais bon.

Cette autorisation ne pouvait avoir d'autre résultat

que de nous fatiguer jusqu'au dégoût, moi et tout le personnel de l'Opéra, sans que, pour cela, M. Dietzsch comprît mieux les mouvements de l'œuvre qu'il dirigeait. Aussi, lorsque, pour le bien de la représentation future, je fis mine d'user de la permission impériale, ce fut un tollé général contre le « trop » des répétitions, et les membres de l'orchestre se montrèrent particulièrement impétueux dans leur opposition. Je vis que ma soi-disant puissance n'était plus prise au sérieux par la direction du théâtre, et comme la lassitude ne faisait que s'accentuer de tous côtés, je résolus de retirer ma partition (selon le terme consacré), c'est-à-dire de renoncer à la représentation de *Tannhäuser* au Grand Opéra.

J'adressai dans ce sens une requête motivée au ministre d'État Walewsky ; mais il me répondit qu'il était impossible d'accéder à mon désir, les frais occasionnés par les préparatifs de la pièce ayant été trop considérables. Je ne me déclarai pas satisfait de cette raison et j'appelai à mon aide les amis qui s'étaient le plus intéressés à mon entreprise, le comte de Hatzfeld et Émile Erlanger entre autres, et les priai de conférer avec moi sur les moyens d'empêcher la représentation de *Tannhäuser*. Le hasard voulut qu'Otto Wesendonck fût aussi de cette réunion : il attendait toujours le plaisir d'assister à la première. C'est alors sans doute qu'il se convainquit du désespéré de la situation : il se hâta de reprendre le chemin de Zurich. Praeger était parti de même ; Kietz, seul, tint bon, tout en s'efforçant de trouver à Paris les quelques subsides qu'il lui fallait pour vivre.

On décida, dans cette conférence, de s'adresser une

seconde fois à l'Empereur, mais, comme avant, sa réponse fut tout simplement une permission de répéter tant que cela me paraîtrait nécessaire.

Lassé jusqu'au fond de l'âme et malgré le triste résultat que je prévoyais, je laissai alors les choses suivre leur cours. Dès que j'eus donné l'autorisation de fixer la date de la première, je fus en butte aux plus singulières obsessions. Chacun de mes amis et partisans exigea de moi une bonne place pour la représentation. Or, la direction m'avait signifié qu'en de telles occasions, la répartition des places était exclusivement réservée à la cour et à ceux qui en dépendaient. A qui on distribua les billets, je ne devais l'apprendre que trop tôt ! Pour le moment, j'avais le gros ennui de ne pouvoir contenter une grande partie de mes amis. Quelques-uns firent preuve d'une susceptibilité excessive et se plaignirent amèrement de ma prétendue indifférence. Champfleury me reprocha par lettre mon crime de lèse-amitié ; Gaspérini se brouilla ouvertement avec moi parce que je n'avais pas réservé la plus brillante des loges à son protecteur, le receveur général Lucy, de Marseille, qui était mon créancier. Même Blandine Ollivier qui, pendant les répétitions, avait témoigné du plus chaleureux enthousiasme pour mon œuvre, même Blandine crut à un manque d'égards total de ma part, lorsqu'elle et son mari, mes meilleurs amis, ne reçurent que deux modestes fauteuils d'orchestre. Il fallut tout le calme d'Émile Ollivier et mes explications réitérées pour faire revenir l'offensée de son courroux. Seul, le pauvre Bülow comprenait et souffrait avec moi : il ne recula devant aucune peine pour me soutenir dans

cette insupportable situation. La façon dont ma pièce fut accueillie le 13 mars (1861) ouvrit enfin les yeux à mes amis, et ils comprirent que je ne les avais pas invités à assister à un de mes triomphes.

J'ai assez parlé ailleurs de cette représentation. Qu'il me suffise de dire que je pouvais me flatter d'avoir vu l'intérêt pour mon œuvre prendre le dessus, car mes adversaires n'ont pas pu atteindre leur but, qui était d'empêcher à tout prix la représentation. Mais le lendemain, mes amis, et Gaspérini spécialement, m'attristèrent en me reprochant d'avoir laissé complètement échapper de mes mains la distribution des billets. Meyerbeer s'y entendait mieux, prétendaient-ils : depuis qu'il avait fait ses premières expériences à Paris, il n'autorisait plus jamais la création d'un de ses opéras sans s'être assuré que toutes les places, jusque dans les coins les plus reculés de la salle, ne fussent occupées par ses admirateurs. Moi, je n'avais même pas songé à pourvoir mes meilleurs amis, tel ce M. Lucy. Je n'avais donc à m'en prendre qu'à moi-même de mon échec.

Toute ma journée se passa ainsi à écrire des lettres d'excuses et à faire des démarches de réconciliation. De tous côtés, on me pressait de réparer à la représentation suivante la faute que j'avais commise à la première, et chacun avait un bon conseil à me donner. La direction ne mettant qu'un nombre très restreint de billets à ma disposition, il me fallut en acheter moi-même et, pour cela, me procurer de l'argent. Comme il me répugnait de m'adresser à Émile Erlanger ou à un autre de mes amis, Gaspérini se souvint qu'un correspondant de

Wesendonck, le commerçant Aufmordt, avait offert de nous aider de cinq cents francs. Curieux de voir ce qu'on obtiendrait par ce moyen factice de succès, je laissai agir à leur guise ceux qui se montraient si soucieux de ma gloire. La seconde représentation eut lieu le 18 mars et tout marcha vraiment très bien durant le premier acte. L'ouverture avait été applaudie bruyamment sans éveiller d'opposition. On venait d'accueillir par des bravos enthousiastes le septuor du finale, quand Mme Tedesco, qui se montrait enfin enchantée de son rôle de Vénus, parce qu'elle pouvait y porter une perruque blonde poudrée d'or, me cria triomphalement que tout allait bien et que nous étions victorieux. J'étais dans la loge du directeur. Soudain, au milieu du second acte, des sifflets stridents retentirent. Alors Royer se tourna vers moi d'un air absolument résigné et dit : « Ce sont les « Jockeys »; nous sommes perdus. »

Ces messieurs du Jockey-Club donnaient le ton au théâtre. Au nom de l'Empereur, sans doute, on était entré en vrais pourparlers avec eux, leur demandant de laisser passer tranquillement trois représentations de mon opéra. On leur promettait de raccourcir alors mon œuvre de telle sorte qu'elle ne fût plus qu'un lever de rideau avant le ballet de fondation. Mais ils n'avaient pas voulu souscrire à ce compromis, d'abord parce qu'au cours de la première représentation si mouvementée je n'avais pas eu la tenue d'un homme qui consentirait à un tel arrangement ; ensuite parce qu'ils craignaient qu'après deux soirées sans troubles, l'opéra n'eût gagné beaucoup de partisans et que la direction ne pût le servir au moins

trente fois de suite, au grand déplaisir des amateurs de ballet. Il était donc indispensable de faire opposition à temps. L'excellent M. Royer reconnut sur-le-champ que les intentions de ces messieurs étaient « sérieuses » et il abandonna la lutte malgré l'appui de l'Empereur et de l'Impératrice qui assistaient, stoïques, au vacarme de leurs propres courtisans.

Mes amis furent bouleversés. Après la représentation, Bülow se jeta en sanglotant au cou de Minna ; celle-ci avait bien remarqué les grossièretés que ses voisins lui adressaient parce qu'ils avaient reconnu ma femme en elle. Notre fidèle domestique souabe, la brave Thérèse elle-même, avait été injuriée par un manifestant furieux ; mais s'apercevant qu'il comprenait l'allemand, elle lui avait lancé à la face un vigoureux « schweinehund » qui lui avait imposé silence pour quelque temps. Kietz avait perdu l'usage de la parole, et quant à la « fleur de jardin », de Chandon, elle languissait dans le garde-manger.

Lorsque j'appris que, malgré tout cela, on projetait une troisième représentation, je ne vis que deux issues devant moi pour échapper aux « habitués » : ou bien retirer ma partition, ou bien (si l'on persistait à rejouer l'opéra) exiger que ce fût un dimanche, hors de l'abonnement. Je pensais éviter ainsi d'irriter les « Jockeys », car, ce jour-là, ils abandonnaient d'ordinaire leurs loges à un public d'occasion. Ce stratagème obtint l'approbation de la direction et des Tuileries ; on y souscrivit, en refusant toutefois d'annoncer que ce serait la troisième et dernière représentation. Moi et Minna, nous n'y assistâmes point. Il m'était aussi odieux d'entendre insulter

ma femme que les chanteurs. Je plaignais de tout mon cœur Morelli et Mlle Sax, qui continuaient à m'être aveuglément dévoués. Déjà, à la première, croisant Mlle Sax dans le corridor, au moment de retourner à la maison, je l'avais raillée en plaisantant de ce qu'elle avait été sifflée ; mais elle m'avait répondu avec sérieux et fierté : « Je le supporterais cent fois comme aujourd'hui. Ah ! les misérables ! »

Morelli, lui, obligé de subir les clameurs des manifestants, avait eu un singulier combat à soutenir avec lui-même. Je lui avais enseigné minutieusement le jeu de scène que j'attendais de lui au troisième acte, depuis le départ d'Élisabeth jusqu'au moment où il se met à chanter *l'Étoile du soir*. Il ne devait en aucun cas quitter le banc de pierre sur lequel il était assis à demi tourné vers le public et d'où il adressait son adieu à celle qui partait. M'obéir lui avait semblé dur, car il prétendait que c'était contre tous les usages reçus chez les acteurs d'opéra de ne pas chanter un passage aussi important sur le devant de la scène et tourné vers la salle. Or, quand, à la représentation, il voulut saisir sa harpe pour s'accompagner, une voix cria dans le public : « Ah ! il reprend sa harpe ! » Et cette remarque provoqua un rire homérique suivi de nouveaux coups de sifflet. Enfin Morelli se décida héroïquement à laisser là son instrument et à descendre vers la rampe. Il dut chanter son grand air sans aucun accompagnement, car Dietzsch ne s'y retrouva qu'après la dixième mesure. Le public se calma alors, écouta sans broncher et lorsque l'artiste eut fini, on le couvrit d'applaudissements.

Mes acteurs ayant le courage d'affronter de nouvelles tempêtes, je ne pouvais y faire opposition, mais je ne voulus plus être spectateur impuissant des indignes procédés auxquels ils s'exposaient. Je restai donc chez moi à cette troisième représentation, dont le succès était encore aussi douteux que possible. D'acte en acte, des messagers vinrent nous renseigner. Dès la fin du premier, Truinet s'était rangé à mon avis : il fallait décidément retirer la partition. Les « Jockeys », au lieu de suivre leur coutume et de ne pas venir au théâtre le dimanche, s'y étaient rendus au grand complet afin de ne pas laisser passer une seule scène sans manifester. On me raconta que, dès ce premier acte, il avait fallu interrompre à deux reprises la représentation par des pauses qui durèrent plus d'un quart d'heure, tant les luttes furent vives. Le gros public, sans juger de mon œuvre autrement, avait pris avec opiniâtreté parti contre ces polissons. Malheureusement mes partisans étaient en désavantage : lorsque, épuisés d'avoir battu des mains et crié bravo, ils arrêtaient leurs applaudissements et leurs cris, les « Jockeys » reprenaient leurs sifflets et leurs flageolets et le tumulte recommençait ; finalement ces « messieurs » restèrent ainsi maîtres du terrain. Pendant un entr'acte, l'un d'eux vint dans la loge d'une dame qui, blême de colère, le présenta à son amie par ces mots : « C'est un de ces misérables, mon cousin. » Celui-ci conserva sa mine souriante et répondit : « Que voulez-vous? vous comprenez, il faut tenir sa parole. Permettez que je retourne à l'ouvrage. » Et il s'esquiva.

Le lendemain, je rencontrai l'aimable ministre de

Saxe, M. de Seebach, absolument aphone. De même que ses amis, il avait totalement perdu la voix à force de manifester le soir précédent. La princesse de Metternich était aussi restée chez elle : il lui avait suffi de supporter durant deux représentations les offensantes huées de nos adversaires. Elle caractérisa le degré de violence qu'avait atteint leur fureur en me racontant qu'elle s'était querellée ouvertement avec ses meilleurs amis. Elle leur avait dit : « Ne me parlez pas de votre liberté française. A Vienne, où, Dieu merci, il y a encore une vraie noblesse, on ne verrait jamais un prince de Lichtenstein ou de Schwarzenberg sifflant *Fidélio* de sa loge et réclamant un ballet. »

Je crois qu'elle avait dit aussi sa façon de penser à l'Empereur et que celui-ci s'était demandé si par une ordonnance de police il n'y aurait pas moyen de mettre des bornes à la conduite inconvenante de ces messieurs. Malheureusement, ils appartenaient presque tous à la maison impériale. Le bruit de ces mesures de police ayant couru la ville, mes amis crurent qu'on me préparait une victoire, lorsque, à la troisième représentation, ils virent les couloirs du théâtre remplis d'agents de la paix. Mais ils surent plus tard que ces précautions avaient été prises pour protéger les « Jockeys » : on craignait que le parterre n'essayât de leur faire payer leur insolence.

La représentation fut conduite à sa fin, mais elle fut troublée sans intermittence par un affreux tumulte. Après le deuxième acte, la femme du ministre révolutionnaire hongrois, Mme de Szemere, arriva chez nous tout en larmes, assurant qu'il était impossible d'y tenir.

Personne ne sut me renseigner sur la manière dont fut joué le troisième acte. Cela doit avoir ressemblé à une bataille dans une atmosphère de poudre.

Je priai mon ami Truinet de revenir le lendemain matin afin de rédiger avec moi une note à la direction ; j'y déclarais que je retirais ma partition parce que je ne pouvais plus souffrir que les chanteurs fussent insultés à ma place par certains spectateurs et sans que l'administration impériale trouvât le moyen de les protéger. Cette démarche ne découlait point de ma présomption ; les quatrième et cinquième représentations étaient vraiment annoncées et l'administration me répondit qu'elle ne pouvait les supprimer ; elle avait des engagements envers le public, qui se pressait pour retenir les places. Mais dès le lendemain, je faisais, par l'entremise de Truinet, paraître ma lettre dans les *Débats;* enfin, après de nouvelles hésitations, on consentit à me rendre mon ouvrage.

Ce dénouement amena aussi la fin d'un procès qu'Ollivier menait en mon nom contre M. Lindau. Celui-ci prétendait participer comme troisième collaborateur aux droits d'auteur du texte. Son avocat, maître Marie, basait la légitimité de sa réclamation sur un principe qu'on alléguait émis par moi, et d'après lequel j'avais dit que dans un texte, je ne tenais pas plus à l'harmonie du style qu'à la mélodie dans ma musique : l'exactitude littérale des mots me suffisait. Or, cette exactitude ni Roche ni Truinet n'avaient pu l'atteindre, puisqu'ils ne savaient pas l'allemand. Dans son plaidoyer, Ollivier s'indigna avec tant de passion contre cette assertion qu'on vit le moment où il chanterait *l'Etoile du ber-*

ger pour prouver l'essence purement musicale de ma mélodie. Entraînés par son éloquence, les juges rejetèrent les exigences de la partie adverse. Toutefois, comme Lindau leur parut avoir travaillé tant soit peu au libretto, ils me condamnèrent à lui payer une légère indemnité. Je n'aurais certainement pas pu régler cette somme avec les tantièmes qui me revenaient des représentations parisiennes de *Tannhäuser*. En retirant la partition du répertoire, je m'étais entendu avec Truinet pour abandonner tous les droits d'auteur, tant pour le texte que pour la musique, au pauvre Roche, qui, par l'échec de mon opéra, perdait le seul espoir d'une amélioration possible de sa misérable situation pécuniaire.

D'autres encore de mes relations furent rompues par la force des choses. Je faisais partie d'un « cercle artistique » dont je m'occupais assez sérieusement et qui, avec l'importante collaboration des ambassades allemandes, s'était formé dans les milieux aristocratiques. On voulait procurer de bonnes auditions musicales en dehors du théâtre et y intéresser la haute société. Dans sa circulaire, ce cercle avait eu le mauvais goût de comparer ses efforts pour obtenir de la bonne musique à ceux du Jockey-Club pour avoir de bons haras. On avait donc essayé de réunir tous les musiciens ayant une certaine renommée. Moyennant une cotisation annuelle de deux cents francs, je dus me faire recevoir membre de cette société et fus élu dans le comité artistique avec M. Gounod et d'autres notabilités parisiennes. Auber était président. Nous nous réunissions souvent en séance chez le comte d'Osmond, jeune homme intelligent et vif qui

avait perdu un bras dans un duel et s'occupait de musique en amateur.

Par la même occasion, j'appris à connaître un jeune prince de Polignac qui m'intéressait surtout à cause de son frère, auquel on doit une traduction complète de *Faust*. Déjeunant un jour chez lui, je l'entendis émettre les idées fantasques que lui inspirait la musique. Il voulut, par exemple, me convaincre de la justesse de sa conception à propos de la Symphonie en *la majeur* de Beethoven : dans la dernière partie, il prétendait reconnaître toutes les péripéties d'un naufrage.

Nos séances, dont le but était d'organiser un grand concert pour lequel, moi aussi, je devais composer quelque chose, ne s'animaient que grâce au zèle pédantesque de Gounod. Il remplissait son rôle de secrétaire avec une infatigable et doucereuse minutie. Auber, lui, interrompait la discussion plutôt qu'il ne la dirigeait par des « bons mots » qui n'étaient pas toujours du meilleur goût. Malgré la chute de *Tannhäuser*, je reçus encore une invitation aux séances de ce comité, mais je n'y allai point et envoyai ma démission au président en prévision de mon prochain départ pour l'Allemagne.

Je ne restai en termes amicaux qu'avec Gounod. On me raconta que, dans cette société, il avait toujours énergiquement pris mon parti et qu'il s'était écrié : « Que Dieu me donne une pareille chute ! » Reconnaissant de sa sympathie, je lui fis cadeau d'un exemplaire de la partition de *Tristan et Iseult :* sa conduite me rendait d'autant plus heureux que moi, malgré tous les égards dus à l'amitié, je n'avais pu me décider à aller entendre son *Faust*.

Du reste, je fis alors la connaissance d'un grand nombre de chaleureux défenseurs de ma cause. Dans les petits journaux dont Meyerbeer ne s'inquiétait pas, on m'exaltait positivement et d'excellents jugements y furent publiés sur ma musique. Ainsi j'ai lu quelque part que *Tannhäuser* était « la symphonie chantée ».

Baudelaire se distingua par une brochure spirituelle et mordante écrite en ma faveur, et Jules Janin lui-même me surprit par l'indignation qu'il exprima dans un feuilleton des *Débats;* il racontait toute l'affaire à sa méthode habituelle, c'est-à-dire en s'écartant du sujet. Dans les théâtres, on montait des parodies de *Tannhäuser* et Musard ne crut pas trouver de meilleur moyen d'attirer du monde à ses concerts qu'en mettant journellement l'*Ouverture de Tannhäuser* en lettres gigantesques à son programme. Pasdeloup, dans une intention démonstrative, fit souvent exécuter aussi de mes compositions. Il y eut encore une grande matinée chez la comtesse de Lœwenthal, femme de l'attaché militaire d'Autriche : Mme Viardot y chanta différentes parties de *Tannhäuser* et reçut un cachet de cinq cents francs pour sa peine.

Par un singulier rapprochement, on associa mon sort à celui de M. Auguste Vacquerie dont le drame : *les Funérailles de l'honneur,* avait également échoué de façon scandaleuse. Ses amis lui offrirent un banquet auquel on m'invita. On nous fêta avec enthousiasme, on prononça des discours enflammés contre la façon dont le public s'encanaillait, on effleura même la politique, car mon compagnon de malheur était parent de Victor

Hugo. A mon regret, mes admirateurs particuliers avaient fait placer un piano dans la salle ; on m'assit de force devant l'instrument et je dus jouer des airs favoris tirés de *Tannhäuser*, de sorte que la fête prit le caractère d'un hommage spécial à ma personne. On voulut aussi profiter de la popularité que je m'étais acquise par mon aventure pour lancer de grandes entreprises. Le directeur du « Théâtre-Lyrique » se donna mille peines pour dénicher le ténor capable de chanter *Tannhäuser* et c'est seulement parce qu'il ne le trouva pas qu'il renonça à monter mon opéra sur sa scène. M. de Beaumont, directeur de l' « Opéra-Comique », à la veille de faire faillite, espérait se tirer d'affaire avec *Tannhäuser* et me fit les offres les plus pressantes. A vrai dire, il croyait obtenir par la même occasion l'appui de la princesse de Metternich auprès de l'Empereur et celui-ci devait lui venir en aide dans sa misère. Il me battit froid de ce que je ne me laissai pas tenter par les brillantes perspectives qu'il fit miroiter à mes yeux et qui en vérité ne me tentèrent nullement. A quelque temps de là, je n'appris cependant pas sans plaisir que Roger, à présent à l' « Opéra-Comique », avait fait jouer une partie du dernier acte de *Tannhäuser* dans une représentation à son bénéfice. Cela lui valut les attaques furieuses de la presse, mais un fort bon accueil du public.

Et les projets d'entreprise se multipliaient. Un M. de Chabrol, signant Lorbach dans les journaux, se présenta chez moi au nom d'une société à la tête de laquelle se trouvait un homme extraordinairement riche : il s'agissait de fonder un « Théâtre Wagner » dont je ne

consentis à entendre parler qu'à une condition, c'est qu'on choisît un directeur sérieux et expérimenté. On songea à M. Perrin. Celui-ci, qui attendait depuis des années le moment où il deviendrait directeur du Grand Opéra, ne voulut pas se compromettre. Cependant il n'attribuait l'échec de ma pièce qu'à l'incapacité de Royer, qui n'avait pas su, m'écrivit-il, gagner la presse à l'entreprise. Il était tenté d'en donner la preuve en prenant lui-même la chose en main. Mais, fort prudent et de sens rassis, il crut remarquer certaines tares dans les propositions de M. Lorbach. Comme ce dernier discutait avec lui les conditions du courtage, Perrin eut l'impression qu'il s'agissait d'une spéculation où tout n'était pas clair. Il déclara donc que s'il devait créer un « Théâtre Wagner » il réunirait seul les fonds nécessaires. Et vraiment il songea à acquérir soit le grand café de l' « Alcazar », soit le « Bazar de la Bonne Nouvelle ». Des capitalistes semblaient prêts à financer pour lui venir en aide, M. Erlanger parlait d'une dizaine de banquiers disposés à placer chacun cinquante mille francs dans l'affaire. Cinq cent mille francs auraient été mis ainsi à la disposition de M. Perrin. Pourtant, il perdit bientôt courage, car il se rendit compte que si les hommes auxquels il s'était adressé ne demandaient pas mieux que de créer un théâtre, c'était pour leur amusement personnel et non pour la diffusion sérieuse de mes œuvres à Paris.

Ces expériences déprimantes firent perdre à M. Erlanger tout intérêt à mon sort. Au point de vue commercial, son contrat avec moi avait été une affaire manquée. D'autres amis alors s'occupèrent de mettre de l'ordre

dans mes finances. Avec beaucoup de tact, les ambassades d'Allemagne s'informèrent de mes besoins par l'intermédiaire du comte de Hatzfeld. A moi, il me semblait tout simplement qu'en obéissant à l'ordre de l'Empereur de faire exécuter mon opéra à Paris, j'avais perdu mon temps à une entreprise dont l'insuccès n'était point de ma faute. Mes amis n'eurent pas tort de me reprocher la négligence qui m'avait fait oublier de stipuler, dès le début, certaines indemnités qui eussent paru fort naturelles au sens pratique des Français. Je n'avais demandé d'avance aucun dédommagement pour mes peines et n'avais compté que sur les droits d'auteur qui me reviendraient si j'avais du succès. Comme il m'était impossible de m'adresser après coup à l'administration de l'Opéra ou à l'Empereur, j'acceptai volontiers que la princesse de Metternich intercédât en ma faveur. Le comte de Pourtalès s'était arrêté récemment à Berlin pour obtenir du prince régent de Prusse qu'il donnât l'ordre de faire représenter *Tannhäuser* à mon bénéfice. Mais le prince se heurta au mauvais vouloir de son intendant, M. de Hülsen, qui me détestait. Me voyant devant une longue période d'absolu dénûment, il me fallut, quoi que j'en eusse, laisser à ma protectrice le soin de faire valoir mes droits à une indemnité. Je partis donc le 15 avril (car tous ces événements s'étaient passés dans l'espace d'un mois, depuis la première de *Tannhäuser*) pour l'Allemagne, afin d'y prendre pied, si possible.

Bülow, le seul qui comprît absolument mes véritables tendances, m'y avait précédé ; il était parti au milieu du remue-ménage de mes représentations. De Carlsruhe

il m'avait fait part des bonnes dispositions de la famille grand-ducale ; tout de suite je formai le plan sérieux de donner dans cette ville la première de mon *Tristan* si malheureusement retardée. Je me rendis donc à Carlsruhe où l'accueil extrêmement cordial du grand-duc contribua à me fortifier dans ma résolution. Ce prince parut avoir le sincère désir d'éveiller ma confiance ; dans un entretien familier auquel prit part sa jeune femme, il s'efforça de me convaincre que son intérêt pour moi se basait moins sur ma qualité de compositeur (il ne se croyait ni le droit ni le goût d'être juge en musique) que sur ce que j'avais eu à souffrir à cause de mes opinions politiques et libertaires. Comme, par des motifs assez naturels, je n'attachai pas grande importance à mon passé révolutionnaire, le grand-duc prit cette réserve pour de la méfiance et il tâcha de me donner du courage en affirmant que si des fautes avaient été commises sous ce rapport, et même des fautes graves, c'était surtout par ceux qui étaient restés en Allemagne, et qui en avaient subi les conséquences par les regrets dont ils étaient tourmentés en leur for intérieur. Le devoir des coupables était maintenant de réparer de leur mieux le mal qu'on avait fait aux expulsés. De grand cœur le duc mit son théâtre à ma disposition et donna les ordres nécessaires à son directeur.

Or ce directeur était mon vieil « ami » Édouard Devrient. La contenance gênée qu'il montra à mon apparition prouva la vérité des dires de Bülow, qui prétendait que la sympathie de Devrient pour moi n'était que feinte. Mais l'aimable réception du souverain m'avait

rempli de tant d'entrain que je parvins à amener Devrient, du moins en apparence, à faire ce que je voulais. Il dut s'occuper sérieusement de la représentation projetée de *Tristan* et comme il ne songea pas à nier que, particulièrement depuis le départ de Schnorr pour Dresde, il n'avait plus à Carlsruhe les chanteurs capables de créer mon œuvre, il me conseilla de m'adresser à Vienne et s'étonna de ce que je ne voulusse pas faire représenter mes opéras dans cette grande ville, où je trouverais tout ce qu'il me fallait. J'eus de la peine à lui faire comprendre pourquoi je préférais la certitude de quelques représentations extraordinaires de *Tristan* à Carlsruhe à la possibilité de voir mon opéra accepté au répertoire de l'Opéra de Vienne. J'obtins donc l'autorisation de proposer à Schnorr de venir en tournée, ainsi que celle de choisir les bons chanteurs qui devaient m'aider à créer une représentation modèle.

Mon chemin me conduisait vers l'Autriche ; mais, avant de le suivre, je fus obligé de retourner à Paris. J'avais à régler mes affaires et à m'armer pour ma nouvelle expédition. En y revenant après six jours d'absence, je n'eus rien à faire d'autre que de voir comment j'arriverais à me procurer des fonds. Les démonstrations d'amitié plus ou moins empressées qu'on me faisait de divers côtés n'excitaient en moi qu'ennui ou indifférence.

Tandis que les démarches entreprises par la princesse de Metternich pour obtenir l'indemnité importante que j'attendais de la cour avançaient avec une lenteur pleine de mystère, un commerçant nommé Stürmer fut plus

actif et me donna un coup de main. J'avais connu autrefois M. Stürmer à Zurich et depuis que je me trouvais à Paris, il n'avait cessé de me témoigner un intérêt loyal. Grâce à lui, je pus parer aux dépenses de ma maison et me mettre en route pour Vienne.

L'arrivée de Liszt à Paris était annoncée depuis longtemps déjà. Pendant la période néfaste que je venais de traverser, j'avais bien souvent regretté qu'il ne fût pas là : par sa position de notabilité parisienne, il eût pu m'être extrêmement utile en m'aidant à sortir de ces difficultés inextricables. Je lui avais demandé pourquoi il tardait tant, mais sa réponse ambiguë m'avait paru ressembler à un haussement d'épaule. Cruelle ironie du sort ! j'appris qu'il viendrait à Paris peu de jours après que j'en serais reparti. Poussé par la nécessité qui me contraignait à nouer de nouveaux fils pour mon avenir, il me fallut quitter la France sans attendre l'arrivée de mon vieil ami.

Tout d'abord, je retournai à Carlsruhe et me présentai de nouveau chez le grand-duc, qui me reçut avec la même amabilité ; il m'accorda la permission de choisir les chanteurs qui me conviendraient à Vienne et de les faire venir à Carlsruhe pour une représentation modèle de *Tristan*. Je partis en conséquence pour Vienne, où je descendis à l'hôtel de « l'Archiduc Charles », attendant la réalisation de la promesse que le maître de chapelle Esser m'avait faite par lettre de représenter pour moi quelques-uns de mes opéras.

C'est alors que je vis pour la première fois *Lohengrin* sur la scène. Bien que la pièce fût au répertoire depuis

un certain temps, on en fit sur mon désir précéder la représentation d'une véritable répétition. L'orchestre joua l'ouverture avec une telle ardeur, les voix des chanteurs et leurs qualités d'artistes se montrèrent si brillamment dans cette œuvre qui leur était absolument familière, que moi, profondément émotionné, je perdis toute envie de faire la critique de l'ensemble. Mon attendrissement fut remarqué, et M. Hanslick crut le moment venu de se rapprocher de moi. Assis sur la scène, j'écoutais la pièce ; je ne lui répondis que par le bref salut qu'on fait à un inconnu. Là-dessus, le ténor Ander intervint en me faisant observer que M. Hanslick était une de mes vieilles connaissances. Je repartis sèchement que je me souvenais fort bien de M. Hanslick et ne m'occupai que de la répétition. Il en arriva donc à mes amis de Vienne de même qu'à mes connaissances de Londres, lorsque celles-ci avaient essayé de me rendre attentif au terrible critique musical du *Times*. Ce Hanslick qui, étudiant, avait assisté à l'une des premières représentations de *Tannhäuser* à Dresde et qui en avait écrit un compte rendu enthousiaste, était devenu un de mes ennemis les plus acharnés depuis que mes pièces étaient jouées à Vienne. Le personnel de l'Opéra, très porté en ma faveur, avait, paraît-il, fait de son mieux pour nous réconcilier. Sa démarche n'ayant pas réussi, on n'eut peut-être pas tort d'attribuer à cette intransigeance de ma part l'insuccès de tout ce que j'entrepris à Vienne.

Mais pour le moment, le courant favorable de l'opinion semblait vouloir emporter tout ce qui m'était désagréable. La représentation de *Lohengrin* à laquelle j'assistai fut

une ovation ininterrompue, la plus enflammée qui m'ait jamais été faite.

On souhaitait jouer encore mes deux autres opéras en ma présence, mais une certaine appréhension m'inspirait le désir de ne pas voir se répéter une telle soirée. Connaissant les grands défauts des représentations viennoises de *Tannhäuser*, je demandai le modeste *Fliegender Hollaender*, dans lequel je désirais entendre le chanteur Beck, qu'on disait excellent dans son rôle. Cette fois encore, le public se livra aux mêmes manifestations de joie. Entouré de la bienveillance générale, je pus donc songer au véritable but de mon voyage.

La jeunesse universitaire ayant voulu m'offrir un cortège aux flambeaux, je déclinai cet honneur, ce que Essler trouva fort à son goût. Lui et les membres principaux de l'Opéra se demandèrent alors de quelle manière on pourrait exploiter ces triomphes. J'allai me présenter au comte Lanckoronski, premier intendant de la cour, qu'on m'avait décrit homme fort original et ne comprenant rien à l'art et à ses besoins. Lorsque je le priai de vouloir bien accorder un assez long congé aux chanteurs principaux de son Opéra, c'est-à-dire à Mme Dustmann (autrefois Louise Meyer) et à M. Beck, peut-être aussi à M. Ander, afin qu'ils pussent participer à la création à Carlsruhe de *Tristan*, il me répondit catégoriquement que ce n'était pas possible. Ce vieux monsieur ajouta qu'il trouverait bien plus sensé, puisque son personnel était de mon goût, de faire représenter ma nouvelle œuvre à Vienne. Je n'eus pas le courage de m'opposer à cette proposition.

Je descendais les escaliers du palais impérial, assez préoccupé de la nouvelle tournure que prenaient mes affaires, lorsque, près du portail, je rencontrai un homme de belle taille et de mine extrêmement sympathique. Il s'approcha de moi et m'offrit sa voiture pour m'accompagner à mon hôtel. C'était Joseph Standhartner, médecin réputé dans la haute société viennoise et grand mélomane ; il devint et resta toujours mon ami dévoué.

J'avais retrouvé Carl Tausig à Vienne ; il était venu conquérir la capitale autrichienne aux œuvres de Liszt. L'hiver précédent déjà, il avait travaillé dans ce sens en donnant une série de concerts qu'il avait organisés et dirigés lui-même. Il m'amena aussi Peter Cornélius, que je connaissais par notre rencontre de Bâle en 1853, et qui était venu échouer à Vienne. Tous les deux s'exaltaient à parcourir l'arrangement de *Tristan* pour piano, que Bülow venait d'achever. Par les soins de Tausig, un piano à queue de Bœsendorff fut transporté dans ma chambre d'hôtel et nous nous livrâmes à la musique avec un véritable emportement. On eût aimé commencer sur-le-champ les répétitions de *Tristan* et on me pria si instamment de réserver à Vienne la première de cet opéra, que je finis par promettre de revenir dans quelques mois afin de l'y mettre en répétition.

Me sentant assez mal à l'aise de devoir communiquer au grand-duc de Bade ce changement de mes projets, je fis un singulier détour pour atteindre Carlsruhe. Mon anniversaire de naissance tombant ces jours-là, je résolus de le fêter à Zurich. Par Munich, je parvins sans arrêt à Winterthour, où je pensais voir mon ami Sulzer. Malheu-

reusement il était absent ; je ne pus saluer que sa femme, à laquelle je trouvai quelque chose de touchant, et son petit garçon, enfant plein de vie qui conquit mon amitié. Ayant appris que je rencontrerais Sulzer à Zurich le lendemain, je passai le reste de cette journée dans un petit hôtel où je m'absorbai dans la lecture des *Années d'apprentissage*, de Gœthe. Je compris pleinement et pour la première fois cette œuvre bizarre et captivante. L'esprit du poète me devint surtout familier dans la description remarquable qu'il fait du départ des compagnons, où son lyrisme devient presque violent.

Le jour suivant, j'arrivai dès l'aube à Zurich. Une matinée claire et rayonnante me poussa à suivre par le chemin des écoliers mes anciennes promenades de la vallée de la Sihl. J'atteignis ainsi la propriété des Wesendonck. Arrivant tout à fait à l'improviste, je m'informai des habitudes de la maison : on me dit qu'à cette heure-là, M. Wesendonck descendait à la salle à manger pour y prendre, seul, son premier déjeuner. Je m'assis donc dans un coin de la pièce et j'attendis. La haute stature de l'excellent homme apparut enfin ; il se dirigea silencieusement vers la table où son café l'attendait ; soudain il m'aperçut, et son étonnement fut aussi vif que joyeux. La journée s'écoula très gaiement : on fit venir Sulzer, Semper, Herwegh et aussi Gottfried Keller ; je me réjouis que cette surprise m'eût si bien réussi dans des circonstances si particulières et au moment où ma destinée était précisément le sujet des discussions animées de mes amis.

Le lendemain, je me rendis en toute hâte à Carlsruhe ;

le grand-duc accepta ma communication avec beaucoup de bienveillance. J'avais, en effet, une excuse à lui présenter : c'est qu'on avait refusé d'accorder un congé aux chanteurs et qu'ainsi la représentation à Carlsruhe était devenue impossible. Édouard Devrient ne parut pas malheureux de ce changement, bien au contraire ; il me souhaita un brillant succès à Vienne.

Tausig vint me rejoindre à Carlsruhe. Ayant décidé d'aller voir Liszt à Paris, il fit le voyage avec moi en passant par Strasbourg.

A Paris, je trouvai ma maison en pleine désorganisation. Je tâchai tout de suite de me procurer les fonds dont j'avais besoin pour quitter Paris d'abord et ensuite pour vivre, car l'avenir m'apparaissait absolument sans espoir. En attendant, Minna eut encore l'occasion de montrer ses talents de maîtresse de maison. A peine arrivé à Paris, Liszt avait été entraîné dans son courant habituel, et sa fille Blandine elle-même ne pouvait lui parler que dans la voiture qui le transportait de visite en visite. Cependant, poussé par son bon cœur, il prit le temps de s'inviter à manger un bifteck chez moi ; il me sacrifia même toute une soirée, se mettant à ma disposition pour quelques petits engagements dont je pus me défaire à cette occasion. Dans le cercle restreint des amis de mes époques de souci, Liszt, ce soir-là, se mit au piano. Or, il arriva que, par hasard, il joua sa *Fantaisie sur le nom de Bach*. La veille, Tausig, pour remplir une heure solitaire, l'avait exécutée aussi, et à ma réelle admiration. Mais quand il entendit le jeu de Liszt, il fut positivement écrasé par le sentiment de son impuis-

sance vis-à-vis de ce colosse qui dépassait les plus grands.

Une autre fois, nous nous trouvâmes réunis à un déjeuner chez Gounod ; ce fut extrêmement ennuyeux et Baudelaire essaya vainement de l'animer de son esprit qui semblait se traîner dans l'ornière du désespoir. Baudelaire, « criblé de dettes », comme il me l'avoua lui-même, m'avait, à diverses reprises, fait les offres les plus fantastiques pour l'exploitation de mon glorieux échec. Incapable de souscrire à aucune de ses propositions, je fus heureux de le trouver réfugié sous l'aile protectrice du grand Liszt. Ce dernier l'emmenait partout où pouvait se rencontrer quelque chance de fortune. Je ne sais si cela servit à grand'chose à Baudelaire. Peu de temps après, j'ai appris qu'il était mort sans avoir joui beaucoup des faveurs du sort. Je rencontrai Liszt en outre à un dîner donné à l'ambassade d'Autriche, et mon ami profita aimablement de cette occasion pour témoigner ouvertement de sa sympathie envers moi ; devant la princesse de Metternich, il joua quelques fragments de *Lohengrin*. Liszt fut aussi invité aux Tuileries, mais on ne jugea pas nécessaire de penser à moi. Il m'a raconté que l'empereur Napoléon s'était entretenu avec lui au sujet de mon *Tannhäuser* : la conclusion de leur conversation avait été que mon œuvre n'aurait pas dû être donnée au Grand Opéra.

J'ignore si Liszt traita aussi ce sujet avec Lamartine ; je sais seulement que le premier fut empêché plusieurs fois par ce dernier de répondre au désir que j'avais de le rencontrer. Tausig, qui, au début, s'était souvent réfugié auprès de moi, retomba insensiblement sous

la dépendance de son maître. Finalement, je ne le vis plus du tout, car il suivit Liszt à Bruxelles pour une visite à Mme Street.

Je désirais donc ardemment quitter Paris. Avec l'aide du concierge, auquel j'avais donné une gratification de cent francs, j'étais parvenu à sous-louer mon appartement de la rue d'Aumale. Il ne me restait donc plus qu'à attendre des nouvelles de mes protecteurs. Comme, de ce côté-là, je ne pouvais brusquer les choses, ma situation se prolongeait, indéfiniment pénible ; pourtant elle fut égayée par quelques incidents agréables. J'avais conquis la bizarre sympathie d'une demoiselle Éberty, personne d'un certain âge et nièce de Meyerbeer. Elle avait assisté aux représentations de mon *Tannhäuser*, et les faits répugnants qui s'y étaient produits l'avaient remplie d'un enthousiasme presque furieux pour moi et mon sort ; aussi semblait-elle avoir pris à cœur de me distraire de mes ennuis. Par le plus beau jour de printemps, elle organisa, dans l'un des meilleurs restaurants du bois de Boulogne, un très gentil dîner pour nous et pour Kietz, dont nous n'avions pas encore pu nous défaire. La famille Flaxland, avec laquelle j'avais eu quelques différends à propos de la publication de *Tannhäuser*, s'efforçait de même de m'être agréable de toutes les manières ; j'aurais souhaité, il est vrai, que cette amabilité eût eu des motifs moins intéressés.

Malgré tout, nous étions décidés à quitter Paris le plus tôt possible. Minna devait continuer sa cure de l'année précédente aux bains de Soden, après quoi elle se rendrait à Dresde chez ses anciens amis. Moi, j'attendais le

moment d'aller à Vienne pour les répétitions de mon *Tristan*. Nous résolûmes de laisser notre mobilier bien emballé chez un commissionnaire de Paris. Et tout en préparant ce départ si péniblement retardé, nous pesions gravement les difficultés que nous aurions à emmener notre petit chien Fips en chemin de fer. Un jour, le 22 juin 1861, ma femme étant sortie avec le chien, elle le ramena mourant, sans qu'on pût s'expliquer ce qui lui était arrivé. De l'avis de Minna, il avait sans doute avalé un violent poison répandu dans la rue ; son état était lamentable : on ne pouvait constater aucune blessure externe, mais sa respiration haletante nous fit croire à une lésion du poumon. Dans le premier moment de ses atroces souffrances, il avait fortement mordu Minna à la lèvre. En toute hâte, je fis appeler un médecin ; il nous rassura ; la bête n'était pas enragée. Malheureusement, il n'y avait plus d'espoir de sauver le pauvre animal ; recroquevillé dans un coin, il avait la respiration de plus en plus courte et difficile. Vers onze heures du soir, il parut s'endormir sous le lit de Minna ; quand je le tirai de là, il était mort.

Moi et Minna, nous ne parlâmes jamais de l'impression que nous produisit ce triste événement. Les animaux domestiques avaient toujours eu une très grande importance dans notre ménage sans enfant ; la mort soudaine de notre joyeux et aimable Fips sembla porter le dernier coup à une vie commune devenue impossible depuis longtemps. Mon premier soin fut de soustraire le cadavre au sort qui attend les chiens morts à Paris : on les jette à la voirie et le matin les boueurs les emportent avec les ordures. Je résolus d'enterrer Fips dans le petit jardin

qui se trouvait derrière la maison de M. Stürmer, rue de la Tour-des-Dames. C'est là que j'enfouis notre chien le jour suivant. Il me fallut une rare éloquence pour obtenir de la gouvernante de M. Stürmer, alors absent, l'autorisation de creuser sous les buissons du jardinet une fosse suffisamment profonde pour le pauvre petit animal.

J'accomplis ce pénible devoir avec l'assistance de mon concierge; puis je comblai soigneusement la tombe en m'appliquant à rendre la place aussi méconnaissable que possible, car je craignais que M. Stürmer ne fût guère porté à donner l'hospitalité à un cadavre de chien. De cette façon, je réussis à lui enlever la possibilité de le faire déterrer.

Enfin le comte de Hatzfeld me fit savoir de la façon la plus affable que quelques amis de mon art, mais désireux de garder l'anonymat, s'étaient réunis pour m'offrir les moyens de me tirer de mes difficultés imméritées. Je crus ne devoir cet heureux résultat qu'à ma protectrice, la princesse de Metternich, et après lui en avoir exprimé ma reconnaissance, je pus songer à quitter définitivement mon installation parisienne. Je tenais à ce que Minna, dès les premières mesures prises, partît pour faire sa cure en Allemagne. Moi-même, je n'avais d'autre projet que d'aller voir Liszt à Weimar où, au mois d'août, devait avoir lieu une réunion de musiciens allemands et où l'on exécuterait des compositions de Liszt en audition d'adieu.

D'autre part, Flaxland, qui s'était enhardi à publier une édition française de mes autres opéras, désirait me

retenir à Paris jusqu'à ce que j'eusse achevé avec Truinet la traduction du libretto du *Fliegender Hollaender*. Il me fallait quelques semaines encore pour cela. Mais il m'était impossible de rester dans notre appartement absolument vide. Le comte de Pourtalès ayant appris mon embarras, m'invita à habiter l'hôtel de l'ambassade de Prusse pendant ce temps. Jamais je n'avais reçu d'offre aussi prévenante; je l'acceptai donc avec une gratitude pleine d'heureux pressentiments.

Le 12 juillet, Minna partait pour Soden et le même jour je m'installais à l'hôtel de l'ambassade. On m'y donna une jolie chambrette ayant vue sur le jardin et d'où l'on dominait les Tuileries. Dans le bassin se baignaient deux cygnes noirs qui m'attiraient à eux dans une douce rêverie. Lorsque le jeune Hatzfeld vint s'enquérir de mes besoins de la part de mes protecteurs, je fus saisi pour la première fois depuis longtemps, d'une émotion profonde et d'un sentiment exquis de bien-être, malgré l'absence de toutes les conditions qui forment généralement ce qu'on entend par une existence stable. Je demandai la permission de faire venir mon Érard qui n'avait pas été emballé avec le mobilier et on me l'installa dans une belle pièce du premier étage. C'est là que le matin je travaillais à la traduction du *Fliegender Hollaender*. J'y composai aussi deux pages d'album : l'une, destinée à la princesse de Metternich sur un gracieux motif que j'avais depuis longtemps en tête, a été publiée dans la suite; l'autre, dédiée à la comtesse de Pourtalès, a été perdue. Mes rapports avec la famille de mon hôte eurent sur moi une influence aussi agréable

qu'apaisante. Nous prenions nos repas en commun et très souvent le déjeuner quotidien avait les proportions d'un « dîner diplomatique » ; j'appris à y connaître l'ex-ministre de Prusse, Bethmann-Hollweg, père de la comtesse de Pourtalès, et je m'entretins sérieusement avec lui des rapports que l'art doit avoir avec l'État. Lorsque j'eus réussi à lui faire comprendre ma pensée, le ministre déclara, à mon grand regret, qu'une entente de cette nature ne serait jamais possible avec le souverain, car pour celui-ci l'art n'était que du domaine de l'amusement. Avec le comte de Hatzfeld, les deux autres attachés de l'ambassade, le prince de Reuss et le comte Dönhoff prenaient souvent part à ces réunions familières. Le prince semblait être la forte tête politique de l'ambassade ; on me vanta l'intelligence et l'habileté qu'il avait déployées pour plaider ma cause à la cour impériale. Le comte Dönhoff m'attirait par sa physionomie caractéristique et son aimable bonhomie.

Aux soirées de l'ambassade, je retrouvai aussi le prince et la princesse de Metternich et je ne pus me dissimuler qu'il y avait une certaine contrainte dans nos rapports. Pour avoir si énergiquement pris mon parti à propos de *Tannhäuser*, la princesse Pauline avait été en butte non seulement aux insinuations les plus grossières de la presse, mais elle avait encore dû subir les attitudes méchantes et très peu chevaleresques de la soi-disant haute société. Son mari, qui paraissait avoir fort bien supporté tout cela, avait cependant passé des moments très désagréables sans doute. Il m'était difficile de deviner jusqu'à quel point la sympathie que mon art inspirait à la prin-

cesse avait pu la dédommager de tous ces ennuis. Aux yeux du monde, elle passait pour une femme extrêmement capricieuse, constamment préoccupée de l'effet à produire. Moi-même, dans nos relations antérieures, je n'avais jamais trouvé le chemin d'un rapprochement réel entre nous. Tout ce que j'avais pu constater de son caractère, c'était une confiance téméraire en elle-même d'où découlait une énergie sans frein ; avec cela un jugement très avisé sur les choses pratiques. Je n'ai jamais compris ce qu'elle a voulu dire en m'avouant un jour avec une confusion presque puérile qu'elle aimait entendre les « fugues ».

Quant au prince, qui était d'un naturel assez mesquin et froid, je suppose qu'il se sentait surtout attiré vers moi par son désir d'apprendre à composer ; cependant il eut la prudence de ne pas m'importuner sous ce rapport ; en revanche, j'eus l'occasion d'apprécier la justesse et le tact de ses jugements politiques, et ces qualités me parurent être chez lui le résultat moins de l'éducation que de l'instinct qu'il devait à sa naissance et à sa situation.

Après avoir passé avec mes aimables hôtes bien des heures intimes pendant lesquelles j'essayai même de les convertir à Schopenhauer, je pris part à une grande soirée qui me procura des sensations de véritable ivresse. Dans un cercle d'amis qui m'étaient tout dévoués on exécuta diverses parties de mes compositions. Saint-Saëns était au piano et j'entendis cette chose extraordinaire : une Napolitaine, la princesse de Campo-Reale, accompagnée par l'excellent musicien, chanter la scène

finale d'*Iseult* avec une parfaite prononciation allemande et une étonnante sûreté d'intonation.

Pendant ces trois semaines d'agréable repos pour moi, le comte de Pourtalès s'occupait de me fournir un important passeport prussien. A cause des craintes de M. de Seebach, il n'avait rien pu obtenir de la Saxe. Croyant quitter Paris pour toujours, je pris amicalement congé des quelques rares Français fidèlement restés à mes côtés pendant mes misères. Dans un café de la rue Laffitte, je donnai rendez-vous à Gaspérini, Champfleury et Truinet et notre entretien se prolongea très avant dans la nuit. Lorsque je voulus rentrer au faubourg Saint-Germain, Champfleury, qui habitait au haut de Montmartre, déclara qu'il m'accompagnerait jusque chez moi ; il ne savait pas, disait-il, si nous nous reverrions jamais.

Je jouis de l'impression merveilleuse que firent sur moi les rues désertes de Paris inondées d'un éclatant clair de lune ; seules les enseignes qui grimpaient le long des maisons jusqu'aux étages les plus élevés, symboles de la formidable vie commerciale qui anime certaines voies comme la rue Richelieu, semblaient prolonger de façon pittoresque le bruit du jour dans le silence de la nuit. Champfleury fumait sa pipe et me parlait des chances de la République française : son père, bonapartiste de la plus belle eau et qui lisait quotidiennement les journaux, en était lui-même arrivé à dire dernièrement : « Pourtant, avant de mourir, je voudrais voir autre chose. » A la porte de l'ambassade, nous nous fîmes des adieux très émus.

Je n'ai pas encore parlé d'un jeune ami parisien dont

je me séparai avec la même cordialité : c'est Gustave Doré. Ollivier me l'avait envoyé dès le début de mon séjour à Paris, car il voulait faire de moi un portrait fantastique pendant que je dirigeais l'orchestre. Pour des raisons que j'ignore, ce projet ne se réalisa point, peut-être parce que je ne m'y prêtai pas volontiers. Cependant Doré me demeura attaché et il était de ceux qui, indignés de l'outrage qu'on m'avait infligé, tenaient à me témoigner leur amitié. En dehors des nombreuses illustrations que cet homme étonnamment productif exécutait alors, il voulait encore entreprendre celle des *Niebelungen*. Je souhaitais donc lui faire connaître ma conception de ce cycle mythologique ; cela ne fut pas facile, mais comme il m'assura qu'il avait un ami possédant très bien la langue et la littérature allemande, je me permis d'offrir à Doré l'arrangement pour piano de *l'Or du Rhin*, qui venait de paraître. Le texte devait l'éclairer sur le caractère fondamental de mon sujet. C'était aussi une façon de reconnaître le cadeau qu'il m'avait fait d'un exemplaire illustré du *Dante*, son œuvre la plus récente.

Les impressions que j'emportais du bienfaisant refuge de mes amis prussiens étaient bonnes et aimables. Formant même l'unique bénéfice de mon pénible séjour à Paris, elles m'étaient d'autant plus chères. Je partis dans la première semaine d'août, passant par Cologne pour me rendre à Soden-les-Bains. J'y trouvai Minna en compagnie d'une certaine Mathilde Schiffner, amie qui semblait lui être devenue indispensable parce qu'elle pouvait la tyranniser à son gré. Je restai

deux jours extrêmement désagréables à Soden : je les passai à faire comprendre à la pauvre femme qu'elle devait se retirer à Dresde, où moi, il m'était encore défendu de séjourner. De mon côté j'essayerais de trouver en Allemagne, à Vienne d'abord, une nouvelle base à mon activité.

Elle jeta à son amie un regard de singulière satisfaction lorsque je lui promis de lui assurer de toute façon mille thalers par an. Cette stipulation demeura la condition normale de mes rapports avec Minna pour le reste de sa vie. Elle m'accompagna jusqu'à Francfort où je pris congé d'elle pour me rendre à Weimar. Schopenhauer venait de mourir.

QUATRIÈME PARTIE

(1861-1864)

QUATRIÈME PARTIE

(1861-1864)

De nouveau ma route me conduisit à travers la Thuringe et me fit repasser au pied du Wartbourg qui se trouva ainsi mêlé de façon singulière à mes retours en Allemagne ou à mes départs de ce pays. A deux heures du matin, j'arrivais à Weimar et le lendemain, en m'installant dans la chambre qui m'avait été réservée à l'Altenbourg, Liszt me faisait remarquer avec intention que je me trouvais dans l'appartement de la princesse Marie de Wittgenstein. Ces dames n'étaient plus là pour nous recevoir. La princesse Caroline était à Rome; sa fille était à Vienne, mariée au prince Constantin de Hohenlohe. Il n'était resté à l'Altenbourg que la gouvernante de Marie, miss Anderson, qui devait aider Liszt à faire les honneurs. Du reste, on allait mettre la maison sous les scellés; le jeune oncle de Liszt, Édouard, était même arrivé de Vienne pour faire l'inventaire de toute la propriété. Une grande hospitalité n'en régnait pas moins au château où logeaient la plupart des musiciens venus pour cette fête. Deux des principaux invités, Bülow et Cornélius, étaient déjà là. Tous les artistes, y compris Liszt, étaient coiffés de casquettes de voyage et je com-

pris que c'était pour mieux marquer le caractère très familier du festival rustique qu'on donnerait à Weimar.

Franz Brendel et sa femme avaient été installés avec une certaine pompe à l'étage supérieur de la maison. Bientôt l'Altenbourg fourmilla de musiciens ; je retrouvai parmi eux mon vieil ami Draesecke, ainsi qu'un jeune Weisheimer que Liszt m'avait une fois envoyé en visite, à Zurich. Tausig vint aussi, mais il se tint généralement à l'écart du sans-gêne de nos réunions, occupé qu'il était à courtiser une jeune dame.

Comme compagne de mes petites promenades, Liszt m'adjugea Émilie Genast ; je ne m'en plaignis pas, car elle était fort intelligente et spirituelle. Je fis aussi la connaissance du violoniste Damrosch. La présence d'Alvina Frommann me remplit de joie ; ma vieille amie était venue aussi, bien qu'elle fût en froid avec Liszt.

Lorsque enfin Blandine et Ollivier arrivèrent de Paris et qu'ils reçurent à l'Altenbourg des chambres à côté de la mienne, ces jours heureux prirent un caractère de gaieté exubérante. Le plus pétulant de tous était certainement Bülow. Il devait diriger l'orchestre dans la *Faust-symphonie* de Liszt et il faisait preuve d'un zèle extraordinaire. Il savait par cœur toute la partition et réussit à la faire jouer avec une finesse, une précision et une ardeur merveilleuses par des exécutants qui ne formaient certainement pas l'élite des musiciens d'Allemagne. Après cette symphonie, la musique qui réussit le mieux fut celle de *Prométhée*, mais moi, j'appréciai surtout le cycle de romances : « Renoncement », composé par Bülow et chanté par Émilie Genast.

Au demeurant, les pièces qu'on entendit à ce festival ne valaient pas grand'chose. Il y avait, entre autres, une cantate de Weisheimer, *la Tombe au Busento*, qui passa inaperçue ; quant à la *Marche allemande* de Draesecke, elle provoqua un véritable esclandre. Dans cette singulière composition, ce musicien, bien doué cependant, paraissait avoir voulu se moquer du public. Pour des motifs incompréhensibles, Liszt le protégeait avec une véhémence provocante. Il força Bülow à diriger cette marche. Bien que Hans y réussît finalement et la donnât même par cœur, le scandale fut grand. Malgré l'enthousiasme qui accueillit les compositions de Liszt, on n'avait pas pu obtenir de l'auteur qu'il se montât une seule fois au public ; par contre, lorsque eut retenti le dernier accord de la *Marche* de Draesecke, par laquelle finissait le concert, mon grand ami se dressa dans sa loge d'avant-scène et applaudit vivement l'œuvre de son protégé. Les auditeurs témoignant leur mécontentement, Liszt se pencha par-dessus le bord de sa loge et, les bras tendus, battit des mains et cria d'énergiques bravos. Il en résulta une vraie lutte entre le public et Liszt dont le visage devint rouge de colère. Blandine, assise à mes côtés, était, comme moi, désespérée de la conduite inouïe de son père et il nous fallut du temps pour nous remettre de cet incident. Liszt ne donna pas grande explication ; nous l'entendîmes seulement proférer quelques épithètes de furieux mépris à l'adresse du public weimarien « pour lequel cette musique était encore trop bonne ».

J'appris qu'il avait agi ainsi par une sorte de rancune contre la véritable société de Weimar qui n'entrait pour-

tant pas en jeu ici : il voulait comme se venger de ce que, quelque temps auparavant, on avait sifflé *le Barbier de Bagdad* de Cornélius, que Liszt avait dirigé lui-même. Mais je m'aperçus aussi que, dans ces derniers jours, il devait avoir subi d'autres graves contrariétés.

Il m'assura qu'il avait essayé de convaincre le grand-duc de m'honorer d'une distinction quelconque, par exemple en m'invitant au dîner de la cour. Mais le souverain avait eu des scrupules de recevoir à sa table un exilé politique auquel le royaume de Saxe était encore fermé. Alors Liszt tenta de me faire au moins décorer de l'ordre du « Faucon blanc ». Ceci encore lui avait été refusé. Les démarches qu'il avait faites pour moi ayant eu si peu de résultat en haut lieu, on songea à me dédommager par un grand cortège aux flambeaux, qu'organiserait en mon honneur la bourgeoisie de la ville. Dès que j'entendis parler de ce projet, je m'efforçai de le déjouer et j'y réussis.

Je ne devais cependant pas m'en tirer sans ovation. Un matin, le conseiller de justice Gille d'Iéna vint, accompagné de six étudiants, se placer sous mes fenêtres et ils me donnèrent une aubade en chantant quelques airs faciles. Je leur fus cordialement reconnaissant de cette attention. Lors d'un grand banquet qui réunit tous les musiciens et auquel j'assistai également, assis entre Blandine et Ollivier, on fit aussi de très amicales ovations au compositeur de *Tannhäuser* et de *Lohengrin :* on avait appris à l'aimer et à l'estimer durant son exil et l'on saluait avec joie son retour en Allemagne. Liszt prononça quelques paroles brèves et énergiques ; moi, je me fis entendre à mon tour plus longuement pour répondre à

un orateur qui s'était adressé directement à moi. Les déjeuners qu'à l'Altenbourg Liszt offrait à des convives choisis étaient toujours fort agréables ; à l'un d'eux je portai la santé de la maîtresse de maison absente (la princesse de Wittgenstein). Un jour, nous prîmes le repas au jardin et j'eus la joie d'y rencontrer la bonne Frommann, qui, réconciliée avec Liszt, s'entretenait très judicieusement avec Ollivier.

Le moment de nous séparer arriva. Après une semaine très animée et très variée, j'eus la chance de pouvoir faire en compagnie de Blandine et d'Ollivier une grande partie de mon voyage vers Vienne. Ils avaient décidé d'aller voir Cosima à Reichenhall, où elle faisait une cure. En prenant congé de Liszt à la gare, nous parlâmes de Bülow, qui, pendant ces jours passés, s'était si brillamment distingué et qui était parti la veille. Nous nous répandîmes en éloges sur lui et j'ajoutai par plaisanterie qu'il n'aurait pas eu besoin d'épouser Cosima, à quoi Liszt répondit en s'inclinant légèrement : « C'était du luxe. »

Alors, nous autres voyageurs, c'est-à-dire Blandine et moi, nous fûmes pris d'une gaieté folle qui s'accentua toutes les fois qu'Ollivier, intrigué par nos éclats de rire, demandait avec curiosité : « Qu'est-ce qu'il dit? » Car nous faisions nos plaisanteries en allemand. Mais Ollivier supportait de bon cœur notre exubérante humeur. Nous ne lui répondions en français qu'à propos du « tonique et du jambon cru » qui semblaient former son régime et qu'il réclamait constamment. Nous n'arrivâmes que bien après minuit à Nuremberg où nous étions forcés de passer la nuit. Nous eûmes grand'peine à nous faire conduire

chez un hôtelier qui fut très long à nous ouvrir sa porte. Malgré l'heure avancée, ce vieil aubergiste bedonnant se décida à céder à nos prières et à nous donner des chambres, mais auparavant, il nous fit attendre assez longtemps au vestibule et disparut par un long corridor. Nous l'entendîmes frapper à une porte éloignée et appeler d'un ton aimable et timide : « Margarethe ! » Il répéta ce nom plusieurs fois en expliquant qu'il y avait des voyageurs. Une voix de femme lui répondit en pestant. Enfin, Margarethe voulut bien écouter les supplications de l'hôtelier ; elle parut en négligé et, après un mystérieux conciliabule avec son maître, elle nous conduisit dans les chambres qu'on nous destinait. Le drôle de l'affaire, c'est que, pendant tout ce temps, ni l'aubergiste ni la servante ne s'aperçurent du fou rire qui nous secouait tous les trois.

Le jour suivant fut consacré à visiter quelques curiosités de la ville, finalement aussi le Musée germanique qui, par sa pauvreté relative, inspira un profond mépris à mon compagnon français. La collection considérable d'instruments de torture, entre autres un coffre hérissé de clous à l'intérieur, inspira à Blandine une pitié mêlée de dégoût.

Le même soir, nous atteignîmes Munich, qui enchanta Ollivier. Nous parcourûmes la ville le lendemain, après qu'Ollivier se fut abondamment pourvu de tonique et de jambon. Il trouvait que par leur style à l'antique les édifices élevés par le roi Louis Ier se distinguaient très avantageusement des bâtisses dont l'empereur Napoléon faisait garnir les rues de Paris, et il déclara que, de retour en France, il parlerait ouvertement des observations qu'il

avait faites. Par hasard, je rencontrai à Munich une de mes anciennes connaissances, le jeune de Hornstein. Je le présentai comme « baron » à mes amis. Sa tournure cocasse et sa balourdise les égayèrent infiniment ; la fête fut complète, lorsque, le soir de notre départ pour Reichenhall, le « baron », pour nous faire connaître Munich sous ce côté spécial, dut nous conduire dans une brasserie assez éloignée de la ville. Il y faisait nuit noire et, sauf le bout de chandelle dont le « baron » se munissait pour aller chercher lui-même la bière à la cave, il n'y avait aucun éclairage. Mais la bière était délicieuse, et quand Hornstein eut accompli trois ou quatre fois son expédition souterraine, nous nous aperçûmes que notre retour à la gare offrait de sérieuses difficultés. Il fallait se hâter ; nous trébuchions dans les champs labourés ; nous tombions dans des fossés et nous constatâmes que le « nectar de Munich » avait enlevé leur sûreté à nos pas. A peine installée dans le compartiment, Blandine s'endormit profondément : elle ne se réveilla qu'au jour levant, en arrivant à Reichenhall. Cosima nous attendait et nous conduisit dans les chambres qu'elle avait retenues pour nous.

Avant tout, nous fûmes heureux de voir que Cosima se portait bien mieux que nous n'avions osé l'espérer ; à moi, principalement, on m'avait donné des nouvelles alarmantes de sa santé. Elle suivait une cure de petit-lait à Reichenhall. Le lendemain matin, nous l'accompagnâmes jusqu'au chalet où elle prenait son breuvage, mais elle semblait avoir moins de confiance dans ce remède que dans l'air vivifiant de la montagne et dans les pro-

menades. Les deux sœurs, heureuses de se revoir, se laissaient aller à une gaieté dont nous entendions les éclats de loin, car nous étions généralement exclus de leurs tête-à-tête ; elles s'enfermaient dans leur chambre pour causer plus intimement. Il ne me restait donc que la conversation française de mon ami Ollivier sur des sujets politiques. Cependant il m'arriva de pouvoir pénétrer auprès des jeunes femmes ; une fois, j'avais pris le prétexte de leur annoncer mon intention de les adopter, puisque leur père ne se souciait plus d'elles. Ce projet fut accueilli avec moins de confiance que de gaieté.

Je me plaignis un jour de la « sauvagerie » de Cosima à Blandine ; celle-ci ne me comprit pas tout de suite, mais, à la fin, elle me déclara que le terme que j'employais provenait lui-même de la « timidité d'un sauvage ». Au bout de bien peu de jours, il me fallut continuer mon voyage si agréablement interrompu. Je dis adieu à mes amis, et, sur le seuil de la maison, je rencontrai le regard de Cosima, timide et presque interrogateur.

Je descendis la vallée en cabriolet, me dirigeant vers Salzbourg. Sur la frontière autrichienne, il m'arriva une aventure à la douane. A Weimar, Liszt m'avait fait cadeau d'une caissette de fins cigares que lui-même avait reçus du baron Sina. Je connaissais de Venise les tracasseries auxquelles sont exposés les voyageurs important du tabac en Autriche et j'avais eu l'idée de cacher séparément mes cigares parmi mon linge et dans les poches de mes vêtements. Le douanier, un ancien soldat, paraissait connaître ce truc, car il tira adroitement les *corpora delicti* de tous les replis de ma petite malle. J'avais essayé

de le corrompre par un pourboire et il l'avait vraiment empoché, aussi fus-je d'autant plus indigné quand il me dénonça. Après m'avoir fait payer une forte amende, on m'autorisa à racheter mes cigares, ce que je refusai, furieux. Lorsqu'on me remit la quittance de mon amende, on me rendit en même temps le thaler de Prusse que le soldat avait accepté si tranquillement. L'instant d'après, de nouveau installé dans mon compartiment, je vis le douanier attablé devant une chope de bière et du fromage. Il me salua poliment : je voulus lui faire reprendre l'écu, mais, cette fois, il le refusa. J'ai toujours regretté de ne pas m'être informé du nom de cet homme ; je me disais que ce serait un serviteur fidèle et, plus tard, je l'aurais volontiers pris dans ma maison.

Passant par Salzbourg, où j'arrivai par une pluie battante et où je restai une nuit, je parvins le lendemain à Vienne, but provisoire de mon voyage. Je comptais profiter de l'hospitalité de Kolatschek avec lequel je m'étais lié en Suisse. Amnistié depuis longtemps, Kolatschek habitait Vienne et lors de mon dernier arrêt dans cette ville, il était venu me voir et m'avait offert de loger chez lui pour éviter le séjour désagréable de l'hôtel. La question d'économie, alors pour moi d'importance majeure, me poussa à accepter sa proposition. Tout de suite je me rendis donc avec mon petit bagage à l'adresse indiquée. Mais quelle ne fut pas ma surprise d'arriver au fond d'un faubourg très éloigné, sans aucun moyen facile de communication avec la ville et d'y entrer dans une maison abandonnée ! Kolatschek et sa famille passaient l'été à Hütteldorf. Je parvins à dénicher une vieille

domestique que son maître avait à peu près avertie de ma visite. Elle me montra une chambrette dans laquelle je pourrais coucher si le cœur m'en disait, mais où l'on n'avait songé ni au linge ni au service. Fort déçu, je rentrai en ville et m'attablai dans un café de la place Stéphane, où, au dire de la vieille, Kolatschek venait d'ordinaire à cette heure-là. J'attendis longtemps en m'informant de lui à plusieurs reprises. A mon étonnement, c'est Standhartner que je vis paraître enfin. Lui aussi fut stupéfait de me trouver là et du hasard qui l'avait fait entrer dans ce café pour la première fois de sa vie. Il apprit ma situation et déclara qu'avec mes nombreuses occupations au centre de Vienne, il était impossible que j'allasse me fourrer à l'autre bout du monde. Il m'offrit sur-le-champ son propre logis où je pourrais m'installer provisoirement, lui et les siens partant pour six semaines. Une jolie nièce, qui demeurait dans la même maison avec sa mère et sa tante, s'occuperait de moi et veillerait à mes repas; moi, je pourrais profiter à mon gré de tout l'appartement. Il m'emmena donc chez lui; sa famille était déjà à Salzbourg. On avertit Kolatschek; on fit prendre mon bagage et, durant quelques jours, je jouis avec Standhartner de sa confortable hospitalité.

Mais, pendant ce temps, mon ami me mit au courant de toutes les difficultés qui entravaient mon projet de représentation. Les répétitions de *Tristan et Iseult* qu'au printemps passé on avait projetées pour cette époque-ci (j'étais arrivé le 14 août à Vienne), avaient été remises à une date indéterminée parce que le ténor Ander était tombé malade de la gorge. Il me parut ainsi que mon

séjour à Vienne n'avait plus sa raison d'être, mais où aller? quel but atteindre? Nul n'aurait su me le dire.

Je sentis clairement que ma position était désespérée ; il me semblait que tout le monde m'abandonnait. Quelques années auparavant, j'aurais pu espérer, dans des circonstances analogues, trouver un refuge auprès de Liszt. Aujourd'hui, c'était impossible, puisque je n'étais retourné en Allemagne que pour assister à l'apposition des scellés dans sa maison de Weimar. Il me fallait donc absolument m'occuper à découvrir un gîte quelconque. Je m'adressai au grand-duc de Bade qui m'avait reçu si cordialement peu de temps auparavant. Dans une lettre expressive, je lui exposai ma détresse en l'assurant que je me contenterais du plus modeste asile ; je lui demandais de me l'accorder aux environs de Carlsruhe avec une pension de douze cents florins. Je fus bien étonné de recevoir une réponse que le grand-duc s'était contenté de signer, sans l'écrire de sa main : on m'y expliquait qu'en m'accordant ce que je demandais, on courrait le risque de me voir me mêler des affaires théâtrales de Carlsruhe, que mon vieil ami Edouard Devrient dirigeait parfaitement ; des difficultés surgiraient immanquablement, et le grand-duc se verrait obligé de jouer le rôle de justicier et de trancher peut-être des difficultés à mon désavantage ; après mûre réflexion, il croyait donc préférable de ne pas accéder à mon désir.

La princesse de Metternich qui, à mon départ de Paris, avait deviné mes soucis sous ce rapport aussi, m'avait parlé chaudement de la famille du comte Nako dont elle me vantait surtout la femme. Or, Standhartner

avait profité des quelques jours précédant son départ pour me faire faire la connaissance du jeune prince Rodolphe de Lichtenstein, dont il était le médecin et l'intime et que ses amis appelaient familièrement « Rudi ». Il me l'avait dépeint comme passionné de ma musique. Après le départ de Standhartner, je rencontrai maintes fois le prince au restaurant de « l'Archiduc Charles » et nous convînmes d'aller ensemble faire une visite au comte Nako, dont le château de Schwarzau est situé à une certaine distance de Vienne. La jeune femme du prince nous accompagna dans ce voyage très agréable, qui se fit en partie en chemin de fer. Son mari et elle me présentèrent à la famille Nako. Le comte était remarquablement beau ; la comtesse me produisit l'effet d'une bohémienne cultivée : elle faisait de la peinture et, sur les murs, les preuves de son talent s'étalaient sous forme de colossales copies de Van Dyck. Il me fut plus pénible de l'entendre au piano ; elle me joua des airs bohémiens avec ce qu'elle appelait le véritable tempérament ; Liszt, prétendait-elle, les gâtait par son interprétation. Il paraît que la musique de *Lohengrin* les avait tous enchantés, j'en reçus l'assurance de quelques autres magnats venus en visite, entre autres du comte Zichy que j'avais vu à Venise. A Schwarzau j'appris à connaître la généreuse hospitalité hongroise, mais je ne pus trouver goût à la conversation des hôtes. Et bientôt, je me demandai ce que j'étais venu faire parmi ces gens.

On m'avait donné pour la nuit une agréable chambre d'ami ; le lendemain, au point du jour, je fis un voyage de reconnaissance dans cette belle propriété très bien soi-

gnée ; en examinant les aîtres, je supputais dans quelle partie de ce vaste château il me serait peut-être donné de faire un assez long séjour. Mais, lorsque à déjeuner j'exprimai mon admiration sur les vastes proportions de la maison, on me repartit qu'elle suffisait à peine aux besoins de la famille, car la jeune « comtesse » menait grand train, et ses nombreux domestiques prenaient beaucoup de place.

Nous passâmes la matinée en plein air ; c'était un jour froid de septembre. Mon ami Rudi paraissait contrarié ; moi, je gelais. Je ne tardai donc pas à prendre congé de ces magnats en me disant que je m'étais rarement trouvé avec des gens plus aimables, mais avec lesquels j'avais moins d'intérêts communs. Ce sentiment tourna presque au dégoût pendant la dernière heure ; quelques-uns de ces « cavaliers » m'ayant accompagné jusqu'à la station de chemin de fer de Mödling, je dus rester silencieux tout le temps du trajet, car ils ne parlèrent absolument que chevaux et haras.

A Mödling, j'allai voir le ténor Ander pour examiner avec lui le rôle de *Tristan*. Comme il était encore très tôt et que la matinée était claire et belle, je me promenai dans la charmante Brühl, attendant le moment de me rendre chez Ander. Dans l'auberge qu'on y voit, si bien située, je me fis servir un second déjeuner. Je passai là, dans une solitude complète, une heure délicieusement réconfortante. Les oiseaux des bois commençaient à se taire sous l'influence du soleil ; en revanche, une bande de moineaux piaillants envahit ma place ; je leur jetai des miettes ; ils devinrent insolents et s'abat-

tirent en horde de voleurs sur ma table. Cela me rappela mon déjeuner du restaurant Homo à Montmorency et de même qu'alors, après avoir versé maintes larmes, je finis par éclater de rire et me mis en route vers la demeure de M. Ander. Le mal de gorge de celui-ci n'était malheureusement pas un prétexte, mais je me rendis compte que ce gringalet (que les Viennois adoraient pourtant comme un demi-dieu) eût vraiment fait triste figure dans le rôle de Tristan. Cependant, puisque j'étais là, je crus de mon devoir de lui chanter toute la partie de Tristan à ma manière épuisante ordinaire. Ander prétendit que ce rôle était fait pour lui. J'avais donné rendez-vous à Tausig et à Cornélius, que j'avais de nouveau rencontrés à Vienne, et le soir, nous retournâmes ensemble en ville.

Je voyais souvent ces deux amis qui s'occupaient affectueusement de moi et s'efforçaient de m'égayer. Tausig, cependant, se tenait un peu à l'écart ; il avait certaines aspirations vers le grand monde. Toutefois, il prit part avec nous aux invitations que nous lançait Mme Dustmann, alors à la campagne, à Hietzing. Nous dînâmes chez elle à diverses reprises et j'en profitai pour faire parcourir son rôle d'Iseult à la cantatrice, dont la voix ne manquait pas d'expression. Je fis aussi la lecture du poème de *Tristan*, espérant qu'à force de patience et d'enthousiasme, j'arriverais à obtenir la représentation de mon opéra. Mais, pour le moment, la patience seule était nécessaire, l'enthousiasme ne servait de rien. Ander restait malade et aucun médecin ne sut me dire exactement combien de temps il le serait encore.

Je passai mon temps tant bien que mal, et j'eus l'idée de retraduire en allemand la nouvelle scène de *Tannhäuser* jouée en français à Paris. A cet effet, Cornélius dut me recopier la partition qui se trouvait en fort mauvais état. Je pris sa copie sans m'inquiéter de l'original. Nous apprendrons plus tard quelles furent les suites de cet oubli.

Le musicien Winterberger que j'avais connu autrefois se joignit à nous et j'enviai la situation heureuse dans laquelle il vivait. A Hietzing il était l'hôte de la très aimable comtesse Banfy, une vieille amie de Liszt, et il demeurait tranquillement et confortablement chez cette excellente femme qui considérait comme un devoir de ne laisser manquer de rien ce musicien sans mérite. Par lui, j'eus des nouvelles de Carl Ritter : j'appris que celui-ci végétait à Naples dans la famille d'un fabricant de pianos ; il donnait des leçons aux enfants en échange du logis et de la table. Après avoir dépensé tout son argent avec Ritter, Winterberger, muni de quelques recommandations de Liszt, avait été chercher fortune en Hongrie, mais n'ayant pas réussi à son gré, l'hospitalité de la bonne comtesse le dédommageait maintenant de son insuccès. Cette dame avait aussi chez elle une harpiste de premier ordre, Mlle Mössner. Cette dernière, sur l'ordre de la comtesse, s'installa un jour au jardin avec son instrument, et la bravoure avec laquelle elle joua me produisit une impression agréable et durable. Malheureusement cette jeune dame se mit dans la tête que je devais lui composer un solo pour harpe, et comme je me défendais de satisfaire son ambition, elle ne daigna plus me regarder.

Parmi les hommes intéressants avec lesquels j'entrai en rapports à Vienne durant cette époque si pénible pour moi, je citerai le poète Hebbel. Me figurant que la capitale autrichienne deviendrait pour un temps assez long le centre de mon activité, je jugeai raisonnable de me lier avec les notabilités littéraires. Pour me préparer à faire la connaissance de Hebbel, je voulus tout d'abord faire celle de ses œuvres dramatiques. Je les étudiai consciencieusement avec le désir de les trouver bonnes et de me familiariser ainsi avec l'auteur. J'exécutai mon projet malgré le déplaisir que m'inspira la grande faiblesse de ses compositions, le manque de naturel de leur conception ainsi que leurs expressions vulgaires, quoique recherchées. Je n'ai été voir Hebbel qu'une fois et j'ai à peine causé avec lui. Je ne trouvai nullement dans la personnalité du poète la force brutale qui semble prête à éclater dans la plupart de ses personnages. Je n'ai compris ce qui m'avait si étrangement déplu en Hebbel que plusieurs années plus tard, en apprenant qu'il était mort d'un ramollissement des os. Il me parla du théâtre viennois du ton négligent de l'amateur qui n'oublie pas la question des affaires. Je n'eus guère envie de répéter cette visite, surtout après que, m'ayant rendu la mienne sans me rencontrer, il m'eut laissé sa carte où se lisait : « Hebbel, chevalier *des* plusieurs ordres. »

A Vienne, je retrouvai aussi mon vieil ami Henri Laube. Depuis plusieurs années déjà, il était directeur du Théâtre impérial et royal du Hofburg. Lors de mon dernier séjour, il avait cru de son devoir de me présenter

à différentes sommités littéraires. Homme pratique, pour lui les « sommités littéraires », c'étaient les journalistes et les critiques. Pensant qu'il me serait particulièrement favorable de me rencontrer avec le docteur Hanslick, il avait invité celui-ci à l'un de ses grands dîners, et avait été très étonné de ce que je ne lui eusse pas adressé une seule fois la parole. Laube m'avait prédit alors que j'aurais de la peine à triompher sur le terrain artistique de Vienne.

Lorsque je revins à Vienne, il m'accueillit simplement en vieil ami et m'offrit de partager sa table aussi souvent que cela me plairait ; j'y pourrais goûter le bon gibier dont il l'enrichissait en chasseur passionné. Je ne profitai pourtant pas très souvent de cette invitation : à ces dîners, la conversation ne roulait jamais que sur des questions d'affaires théâtrales horriblement sèches. Après le repas apparaissaient généralement des acteurs et des auteurs qui venaient prendre le café avec Laube. On se réunissait autour d'une grande table et tandis que lui se reposait silencieusement en s'enveloppant de nuages de tabac, sa femme tenait cour plénière. Par amour pour son mari, Mme Laube était devenue une vraie directrice de théâtre et jugeait nécessaire d'exprimer son opinion en termes choisis sur des choses auxquelles elle n'entendait absolument rien. Pourtant elle avait conservé le caractère bon enfant que j'aimais tant en elle autrefois, et lorsque, sans gêne aucune, je la contredisais, ce qu'aucun de ses courtisans ne se fût hasardé à faire, elle répliquait d'ordinaire avec une gaieté non dissimulée. Avec elle et son mari, je ne m'entretenais que par plaisanteries et

bons mots, car ce qui leur paraissait sérieux ne m'intéressait pas du tout. Elle en vint ainsi à me considérer comme un génial étourdi, si bien que plus tard, ayant assisté à mes concerts, elle me déclara avec une joyeuse surprise que je ne dirigeais pas mal du tout ; elle ne s'y attendait aucunement, après ce que les journaux avaient dit de moi.

Les renseignements pratiques que me donna Laube sur le caractère des membres influents de l'intendance des théâtres impériaux me furent très utiles. Il en résultait qu'un certain conseiller de cour, M. de Raymond, était un personnage important : le vieux comte Lanckoronski, premier maréchal de la cour, bien que d'ordinaire très jaloux de son autorité personnelle, ne se risquait jamais à prendre une décision dans les questions financières sans avoir consulté ce Raymond, réputé fort expert en ces matières. Celui-ci, vrai modèle d'ignorance, avait fini par subir l'influence de la presse viennoise qui ne cessait de me déprécier. Dès qu'il sut que j'avais l'intention de faire représenter *Tristan* à Vienne, il chercha à me dresser des embûches. Officiellement, je n'avais de rapports directs qu'avec le véritable chef de l'Opéra, M. Salvi, ancien maître à chanter d'une dame d'honneur de l'archiduchesse Sophie. D'une nullité absolue, Salvi avait le mot d'ordre de me montrer un vif désir de faire aboutir la représentation de *Tristan.* Par ses démonstrations de zèle et d'amabilité, il tâchait donc de me dissimuler l'état d'esprit de plus en plus inquiétant du personnel.

Je compris ce qu'il en était sous ce rapport un jour que

je fus invité avec un groupe de nos chanteurs à la maison de campagne d'un M. Dumba, qu'on m'avait présenté comme un de mes plus fervents admirateurs. Ander avait apporté sa partie de Tristan ; il faisait semblant de ne pouvoir s'en séparer un seul jour. Ceci provoqua le courroux de Mme Dustmann qui reprocha à Ander de jouer vis-à-vis de moi un rôle d'hypocrite : il savait aussi bien que tout le monde qu'il ne chanterait pas dans mon opéra. S'il agissait ainsi, c'est qu'il cherchait un prétexte pour en faire retomber la faute sur elle. Salvi essaya d'intervenir et d'atténuer le malheureux effet de ces déclarations. Pour remplacer Ander, il me conseilla d'engager le ténor Walter, mais celui-ci m'était absolument antipathique : je ne voulus pas en entendre parler. Alors Salvi m'offrit de faire venir des chanteurs étrangers. Et, en effet, il y eut quelques essais, entre autres d'un M. Morini, qui parut donner les meilleures espérances. J'étais si démoralisé et tellement possédé de l'idée de faire jouer mon œuvre à Vienne, qu'à la représentation de *Lucie* de Donizetti, à laquelle j'assistais avec Cornélius pour entendre ce Morini, j'essayai d'amener mon ami à juger favorablement le chanteur. Cornélius écoutait avec une profonde attention ; je l'observais plein d'anxiété ; soudain il éclata : « Affreux ! abominable ! » s'écria-t-il. Cela nous fit rire de bon cœur et en quittant le théâtre nous avions retrouvé notre bonne humeur.

Du personnel du théâtre, je ne fréquentai en fin de compte que l'honnête maître de chapelle Henri Esser. Il s'était adonné avec ardeur à l'étude, pour lui très difficile, de *Tristan*, et jamais il ne perdit complètement

l'espoir de voir représenter mon opéra : à son avis il eût suffi que je consentisse au choix du ténor Walter. Malgré mon refus constant de me servir de ce pis aller, nous restâmes amis, et comme il était bon marcheur, nous faisions souvent ensemble des promenades aux environs de Vienne, moi, me laissant aller à mon enthousiasme, lui, toujours loyal et sérieux.

Pendant que cette affaire de *Tristan* traînait en longueur ainsi qu'un mal chronique, Standhartner et les siens étaient retournés en ville. C'était à la fin de septembre : il me fallut donc chercher un autre gîte, et je choisis l'hôtel de l' « Impératrice Élisabeth ». Je n'en continuai pas moins mes amicales relations avec le médecin et sa famille. J'appris ainsi à connaître sa femme et leur fillette, ainsi que trois fils et une fille d'un premier mariage de Mme Standhartner. Dans ma nouvelle demeure, je regrettai les soins de l'aimable nièce Séraphine qui m'avait gâté tant par ses attentions que par son caractère affable et spirituel. A cause de sa taille mignonne et de ses cheveux toujours soigneusement bouclés « à l'enfant », je l'avais surnommée la « Poupée ». Dans ma triste chambre d'hôtel, il me fallait m'aider tout seul. De plus, les frais de mon séjour augmentaient de façon inquiétante. Je ne me rappelle pas avoir reçu à cette époque d'autre argent que vingt-cinq ou trente louis provenant des tantièmes de *Tannhäuser*, joué à Brunswick. En revanche, je reçus un envoi de Dresde : il m'était adressé par Minna et contenait quelques feuilles de la couronne argentée que ses amis lui avaient offerte pour le 24 novembre, jour de nos noces d'argent. Elle n'avait

pas manqué d'y joindre d'amers reproches, et cela ne me surprit nullement. Comme fiche de consolation, je lui donnai, dans ma réponse, bon espoir pour nos noces d'or. Forcé de rester sans but déterminé dans ce coûteux hôtel, je fis au moins mon possible pour obtenir la perspective d'une représentation de *Tristan*. Je m'adressai à Tichatschek à Dresde : ce fut en vain, bien entendu. J'essayai de même avec Schnorr, également sans succès. Il me fallait bien me l'avouer : l'entreprise était désespérée.

En écrivant aux Wesendonck à Zurich, je n'avais pas fait mystère de ma situation, et comme ils partaient pour Venise en voyage d'agrément, ils m'invitèrent à venir les rejoindre, sans doute dans la bonne intention de me distraire. Dieu sait quelle était ma pensée lorsque, par un temps gris de novembre, je pris vraiment le train de Trieste, puis le bateau à vapeur qui me transporta à Venise ! De nouveau, la traversée m'éprouva : j'eus le mal de mer. Enfin je pus me réfugier dans une chambrette de l'« Hôtel Danieli ».

Mes amis, que je trouvai dans d'excellentes dispositions, se délectaient à la vue des peintures et essayèrent de chasser ma mauvaise humeur en me faisant partager leurs jouissances. Ils ne parurent ou plutôt ne voulurent rien comprendre à ma situation à Vienne : chez eux aussi, je rencontrai à mon endroit la résignation que m'avaient montrée la plupart de mes amis après l'échec de mon entreprise parisienne de *Tannhäuser*, commencée sous de si glorieux auspices. Wesendonck, qui portait toujours une monstrueuse lorgnette en bandoulière, ne parvint

qu'une seule fois à m'entraîner dans l'Académie des Beaux-Arts où je n'avais jamais pénétré lors de mon premier séjour à Venise. Malgré la grande indifférence qui m'accablait alors, je dois reconnaître que l'*Assomption* de Titien me fit éprouver une sensation artistique extraordinaire qui me rendit brusquement toute ma force vitale.

Et je résolus d'écrire les *Maîtres chanteurs*.

Après avoir invité les Wesendonck et mon vieil ami Tessarin à un frugal déjeuner à l' « Albergo San Marco », après avoir renoué bonne connaissance avec la brave Luigia qui m'avait si bien soigné au « Palazzo Giustiniani », je quittai brusquement Venise, au grand étonnement de mes amis et au bout de quatre jours vraiment mélancoliques. Pour retourner à Vienne, je suivis la voie de terre avec ses longs détours en chemin de fer. Pendant ce trajet morose, j'eus la première évocation musicale des *Maîtres chanteurs* dont le poème, en sa conception primitive, était encore présent à mon esprit. Avec la plus grande précision, je créai immédiatement la partie principale de l'*Ouverture en ut majeur*.

Ce fait me rendit fort heureux et c'est dans cette disposition d'esprit que je débarquai à Vienne. J'annonçai mon retour à Cornélius par l'envoi d'une petite gondole que j'avais achetée pour lui à Venise et que j'accompagnai d'une *Canzona* versifiée dans un italien impossible. Mon intention de composer tout de suite les *Maîtres chanteurs* rendit Cornélius comme fou de joie et il resta dans cet état de véritable ivresse jusqu'au moment de mon départ de Vienne. Je mis immédiatement mon ami

en réquisition pour qu'il me procurât les matériaux nécessaires à la construction de ma pièce. Tout d'abord, j'étudiai attentivement la dissertation polémique de Grimm sur la musique de ces maîtres chanteurs, puis il me fallut consulter la chronique nurembergeoise du vieux Wagenseil. Cornélius m'accompagna à la Bibliothèque impériale ; l'ouvrage s'y trouvait heureusement, mais pour obtenir la permission de l'emprunter, mon ami dut faire une visite au baron Münch-Bellinghausen (Halm), visite qu'il me dépeignit comme fort désagréable. Enfin, je m'appliquai dans mon hôtel à faire de cette chronique des extraits dont je sus si bien me servir dans mon poème que les ignorants en ont été stupéfaits.

Mais avant tout, il s'agissait de trouver de quoi vivre pendant le temps que j'allais consacrer à mon travail. Je songeai à l'éditeur Schott de Mayence et lui offris les *Maîtres chanteurs*, à condition qu'il me fournît les subsides indispensables à mon existence durant la création de l'œuvre. Et, dans mon désir ardent de me pourvoir d'argent pour le plus longtemps possible, je proposai de lui céder non seulement la propriété littéraire des *Maîtres chanteurs*, mais encore mes droits d'auteur sur les représentations, le tout moyennant vingt mille francs. Un télégramme négatif de Schott fit crouler mes espérances. Contraint d'avoir recours à d'autres moyens, je résolus sur-le-champ de partir pour Berlin. Bülow, qui ne cessait de s'inquiéter de moi, m'avait laissé entrevoir la possibilité de gagner une assez forte somme en y donnant un concert que je dirigerais moi-même. Comme, d'autre part, je désirais ardemment trouver un abri chez

des amis, il me parut que Berlin était ma dernière planche de salut.

J'étais sur le point de me mettre en route lorsque, le matin de mon départ, je reçus de Schott la lettre qui suivait sa dépêche de refus et qui m'ouvrait des perspectives plus favorables. Schott m'offrait d'accepter immédiatement l'arrangement pour piano de la *Walkyrie* et de m'avancer quinze cents florins d'acompte sur le contrat définitif. A cette nouvelle, la joie de Cornélius fut indescriptible : il croyait les *Maîtres chanteurs* sauvés. D'un autre côté, Bülow se voyait forcé de me communiquer les fâcheuses expériences qu'il venait de faire en préparant l'organisation de mon concert. Plein de colère et de découragement, il m'écrivait que M. de Hülsen lui avait déclaré qu'il ne me recevrait pas si je venais à Berlin ; quant à donner l'audition dans la vaste tabagie de Kroll, il ne pouvait en être question.

J'esquissais donc avec ardeur le plan scénique détaillé des *Maîtres chanteurs*, lorsque l'arrivée du prince et de la princesse de Metternich vint donner une tournure encore plus avantageuse à mes affaires, en apparence du moins.

Mes protecteurs de Paris s'inquiétaient sérieusement de mon sort ; la chose était évidente. Voulant leur être agréable, je réussis à décider la direction du théâtre de me prêter son excellent orchestre pour quelques heures de la matinée afin que, sous forme de répétition au théâtre, je pusse faire exécuter quelques parties de *Tristan*. L'orchestre, ainsi que Mme Dustmann, répondirent à mon désir avec le plus grand empressement ; la princesse de Metternich et quelques-unes de ses connaissances

furent donc conviées à cette audition. Après une seule répétition avec orchestre, je fis jouer plusieurs fragments considérables de mon opéra : l'ouverture du premier acte et la moitié du second. Le chant était tenu par Mme Dustmann. Impossible d'en douter, l'effet produit sur les auditeurs fut excellent. Ander s'était montré aussi, mais sans essayer de chanter une note de sa partie que du reste il ne savait pas. Mes amis princiers, de même que Mlle Couqui, la première ballerine, qui s'était, à mon étonnement, glissée subrepticement dans la salle, me couvrirent de chaleureux applaudissements.

Ayant appris le désir que j'avais de me retirer dans une solitude complète pour composer une nouvelle œuvre, les Metternich me dirent un jour qu'ils pouvaient m'offrir cet asile à Paris. Le grand hôtel de l'ambassade d'Autriche avait été complètement remis à neuf. Ainsi qu'on l'avait fait à l'ambassade de Prusse, le prince tenait à ma disposition un appartement agréable ayant vue sur un jardin tranquille. Mon « Érard » était encore à Paris ; si je venais à la fin de l'année, tout serait prêt et je pourrais travailler sans être dérangé. J'acceptai avec une joie non dissimulée cette aimable invitation et me préparai à régler mes affaires de Vienne afin de pouvoir partir décemment pour Paris. Je jugeai qu'à cet effet il me serait fort utile de recevoir une partie des honoraires stipulés pour *Tristan* et que la direction, grâce à l'intervention de Standhartner, voulait bien me payer dès à présent. Seulement, les conditions qu'on mit à cette avance équivalaient presque à une renonciation de mes droits à la représentation de l'opéra à Vienne ; je refusai les cinq cents florins

qu'on m'offrait. Cela n'empêcha point les journalistes, qui se trouvaient toujours en rapports avec la direction théâtrale, de raconter que j'avais accepté une indemnité pour la non-réception de *Tristan*. Heureusement, je fus en état de prouver tout de suite la fausseté de leurs dires.

Mais les négociations avec Schott traînaient en longueur. A mon tour je n'avais pas voulu accepter sa proposition pour la publication de la *Walkyrie*. J'en étais resté à mon offre primitive de lui céder mes futurs *Maîtres chanteurs*. Finalement, il consentit à me laisser en acompte sur mon opéra à venir les quinze cents florins qu'il avait destinés à l'achat. de la *Walkyrie*. Le chèque reçu, je me hâtai d'emballer mes effets. Mais au milieu de mes préparatifs, un télégramme de la princesse de Metternich vint me surprendre. Retournée à Paris, elle me priait de retarder mon arrivée jusqu'au mois de janvier. Ne voulant pas modifier mes plans et rester à Vienne, je me décidai donc à aller à Mayence et, en attendant, d'y terminer de vive voix mes négociations avec Schott. A la gare, mon départ fut égayé par Cornélius qui, avec un enthousiasme mystérieux, me chuchota à l'oreille une strophe de Hans Sachs que je lui avais communiquée :

O jeune chevalier,
Tu m'as touché le fond de l'âme;
Tu nous feras tout oublier,
Hans Sachs l'atteste et le proclame.

A Mayence je fis la connaissance de la famille Schott, que je n'avais qu'entrevue à Paris. Le jeune musicien Weisheimer, dont j'ai parlé déjà, était leur hôte journa-

lier : il débutait comme maître de chapelle au théâtre de cette ville. Un jour que je dînais chez eux, un autre jeune homme, le juriste Staedl, porta sur moi un toast qui me surprit par sa haute valeur.

Cependant, mes pourparlers n'avançaient que très difficilement avec l'homme fort bizarre qu'était Franz Schott. Moi, suivant ma première proposition, je persistais à lui demander de me verser pendant deux ans, au fur et à mesure, les fonds qu'il me fallait pour pouvoir travailler sans souci à ma nouvelle pièce. Lui refusait sous prétexte qu'il lui répugnait d'avoir l'air de faire un marché avec un homme tel que moi. Car, ce serait un marché que d'acheter mon œuvre pour une somme quelconque et d'exploiter ensuite mes droits d'auteur. Il était éditeur de musique et rien d'autre. Je lui expliquai que sous cette forme je n'exigeais de lui que des avances d'argent qu'il me compterait comme honoraires sur la propriété littéraire de l'ouvrage, et que les droits d'auteur au théâtre lui serviraient seulement de gages. Ce fut à grand'peine qu'il consentit enfin à me faire ainsi des prêts successifs « sur des compositions musicales à livrer plus tard ». La forme m'était indifférente, pourvu que je pusse compter sur une somme de vingt mille francs, versée peu à peu, selon mes besoins.

Comme je me retrouvais sans ressources, après avoir payé mes dettes d'hôtel à Vienne, Schott me donna des traites sur Paris. De cette ville-ci, je reçus une lettre de la princesse de Metternich, dont je ne compris pas le sens : elle ne me parlait que de la mort subite de sa mère, la comtesse Sandor, et des changements qui résultaient de ce décès pour sa famille.

Je me demandai alors s'il ne serait pas plus raisonnable de choisir à Carlsruhe ou dans les environs un gîte modeste et provisoire qui, plus tard, pourrait peut-être devenir définitif. Il me paraissait aussi plus convenable et plus économique de reprendre Minna chez moi, car, selon la promesse que je lui avais faite, je lui allouais mille thalers par an. Mais une lettre qu'elle m'écrivit à cette époque me fit perdre toute envie de rapprochement : elle s'y efforçait de me monter la tête contre certaines personnes de mes amis. Je persistai donc à réaliser mon plan de Paris, qui avait l'avantage de m'éloigner d'elle le plus possible.

Je me mis en route vers la mi-décembre 1861, et, pour commencer, je me logeai dans le modeste « Hôtel Voltaire », sur le quai du même nom. Ma chambre était des plus simples, mais la vue me plaisait. Je pensais rester là pour me recueillir et y demeurer inaperçu jusqu'au moment où, avec la nouvelle année, je pourrais me présenter chez la princesse de Metternich, ainsi qu'elle l'avait désiré. Afin de ne pas mettre dans l'embarras Hatzfeld et Pourtalès, amis des Metternich, je ne me montrai pas chez eux non plus. Je ne vis que celles de mes anciennes connaissances qui se trouvaient en dehors de mon nouveau projet, c'est-à-dire Truinet, Gaspérini, Flaxland et le peintre Czermak. Je dînais régulièrement avec Truinet et son père à la « Taverne anglaise » où, sans risquer d'être reconnu, je pouvais me rendre le soir en me glissant par les rues obscures. Mais un jour, en ouvrant le journal, j'y lus la nouvelle du décès subit du comte de Pourtalès. Quels ne furent pas mon chagrin et mon regret surtout,

d'avoir négligé de me rendre chez cet ami dévoué, et cela pour obéir à de singuliers égards envers les Metternich ! Je m'empressai de me présenter chez le comte de Hatzfeld : il me confirma la triste nouvelle et m'expliqua que cette mort foudroyante provenait d'une maladie de cœur qui, jusqu'au dernier moment, avait échappé à l'œil des médecins. Par la même occasion, j'appris ce qui se passait à l'hôtel des Metternich. Le décès de la comtesse Sandor, que m'avait annoncé la princesse Pauline, avait des suites sérieuses pour moi. Dans l'intérêt de toute la famille, on surveillait comme un malade le comte Sandor, l'écervelé Hongrois bien connu. Sa femme disparue, on craignit que le veuf ne se livrât aux pires folies et, pour empêcher tout esclandre, les Metternich ne virent qu'un moyen, c'était de le prendre auprès d'eux. L'appartement qu'on m'avait réservé devenait le sien. Dans ces conditions il était évident qu'on ne songeait plus à me recevoir à l'hôtel de l'ambassade. Il ne me restait donc plus qu'à maudire le singulier destin qui m'avait rejeté dans ce néfaste Paris.

Que faire ? Le plus simple était de rester provisoirement dans mon « Hôtel Voltaire » qui n'était pas trop dispendieux, et d'y achever mon poème des *Maîtres chanteurs*, tout en cherchant à découvrir enfin l'asile tant désiré. Cet asile n'était pas facile à trouver. Mes échecs parisiens enveloppaient mon nom et ma personne comme d'une nuée grise qui semblait me rendre méconnaissable même à de vieux amis . Les Ollivier aussi parurent en être influencés. En tout cas, on trouva fort imprudent que je reparusse si tôt sur le pavé parisien. Il me fallut expliquer

par quelles circonstances bizarres je m'y retrouvais et assurer que je ne songeais nullement à m'y attarder. Sous ce rapport, les impressions que je reçus de la famille Ollivier étaient sans doute trompeuses ; pourtant je constatai de notables changements dans la vie de mes amis. La grand'mère s'étant cassé la jambe, Ollivier avait dû la prendre chez lui, et elle s'était alitée sans espoir de guérison. L'appartement n'était pas vaste ; on était obligé de dîner dans la petite chambre et près du lit de la vieille dame. Depuis l'été, Blandine semblait avoir beaucoup changé : elle était triste et sérieuse ; je crus remarquer qu'elle était enceinte. Émile, lui, distrait et sec, me donna cependant un conseil fort utile à propos du fameux R. Lindau.

Celui-ci m'ayant fait menacer par un avoué, afin d'obtenir de moi le dédommagement que lui avait accordé le tribunal pour sa collaboration imaginaire à la traduction de *Tannhäuser*, j'allai montrer la lettre à Ollivier en lui demandant ce que je devais faire : « Ne répondez pas », fut tout ce qu'il me dit. Le conseil était facile à suivre et je n'entendis plus jamais parler de cette affaire. Le cœur serré, je résolus de ne pas ennuyer les Ollivier ; et, lorsque je leur dis adieu, Blandine me jeta un regard d'une indicible mélancolie.

Ma société se borna donc à Czermak et à la famille Truinet, avec lesquels je dînais presque chaque soir à la « Taverne anglaise » ou dans un autre restaurant bon marché du même genre. D'ordinaire, nous fréquentions ensuite un des petits théâtres que je n'avais jamais vus au temps de mes hautes aspirations parisiennes.

J'avais une prédilection pour le Gymnase dont l'excellente troupe ne jouait pour ainsi dire que de bonnes pièces. L'une d'elles, un acte très fin et très touchant : *Je soupe chez ma mère*, est restée dans mon souvenir. Nous allions aussi au Palais-Royal, où je ne trouvais pas tant de finesse, et au théâtre Déjazet. J'appris ainsi à connaître dans l'original toutes les farces que, bon an mal an, on sert au public allemand dans une mauvaise adaptation et sans coloris local.

De plus, la famille Flaxland m'invitait quelquefois à sa table. Chose curieuse, cet éditeur ne désespérait pas de mon succès futur et définitif à Paris ; il continuait à publier en français le *Fliegender Hollaender* et même *Rienzi*. Cette œuvre-ci n'ayant pas été comprise dans notre premier contrat, il me la paya de petits honoraires particuliers s'élevant à quinze cents francs.

Le séjour que j'ai fait cette fois-ci à Paris a laissé dans ma mémoire un souvenir de véritable bien-être. La raison en est que chaque jour je pouvais enrichir mon manuscrit des *Maîtres chanteurs* de vers nombreux et satisfaisants. Comment aussi ne pas être de bonne humeur, lorsqu'en levant les yeux de mon papier pour réfléchir à mes divertissantes rimes et sentences, j'apercevais de mon troisième étage le fourmillement humain qui animait les quais et les nombreux ponts de la grande ville ; et plus loin, les Tuileries, le Louvre et l'Hôtel de Ville?

Le premier acte de ma pièce était déjà fort avancé lorsque arriva le nouvel an de 1862. Je fis à Mme de Metternich la visite que j'avais retardée jusque-là. Le princesse m'exprima avec une confusion bien naturelle ses

regrets de devoir retirer son invitation. De la meilleure humeur du monde, je la priai de ne pas se tourmenter.

Je demandai ensuite au comte de Hatzfeld de me prévenir quand la veuve du comte de Pourtalès serait assez calme pour me recevoir.

Et dans l'espace de ce mois de janvier, en trente jours exactement, j'achevai le poème des *Maîtres chanteurs*. Un soir, en suivant les galeries du Palais-Royal pour me rendre à la « Taverne anglaise », je trouvai dans une inspiration soudaine la mélodie des strophes que versifie Hans Sachs sur la Réformation ; c'est l'air par lequel, au dernier acte, le peuple accueille son maître chéri. Je réclamai tout de suite de Truinet, qui m'attendait déjà, une feuille de papier et un crayon pour noter la musique que je lui chantais à mi-voix. Truinet, que j'accompagnais d'ordinaire avec son père à leur appartement du faubourg Saint-Honoré, ne put que s'écrier avec joie, et à plusieurs reprises : « Mais quelle gaieté d'esprit, cher maître ! »

Cependant, mon travail touchant à sa fin, il me fallait songer sérieusement à me procurer un refuge pour plus tard. Je m'étais mis dans la tête que ce serait quelque chose dans le genre de ce que l'Altenbourg eût été pour moi, si Liszt ne l'avait pas quitté. Je me rappelai alors l'invitation chaleureuse que, l'année précédente, Mme Street m'avait faite de venir pour un long séjour chez elle et chez son père à Bruxelles. Je me hasardai donc à lui écrire pour lui demander si elle serait disposée à me recevoir quelque temps. On me répondit qu'on était dans la « désolation » de ne pouvoir remplir mon

souhait. Je m'adressai dans le même sens à Cosima à Berlin ; elle parut tout effrayée de mon idée, ce que j'ai compris plus tard, en voyant l'installation des Bülow.

En revanche, je fus vraiment surpris que mon beau-frère Avénarius, qui vivait également à Berlin dans une bonne situation, ne répondît point par un refus : il me pria seulement de venir d'abord me rendre compte si sa maison me conviendrait à la longue. Ma sœur Cécile était d'accord aussi, à condition de n'être pas obligée de recevoir ma femme ; mais au cas où celle-ci me ferait visite, on pourrait la loger facilement dans le voisinage. Là-dessus, la malheureuse Minna ne sut rien faire de mieux que de m'écrire une lettre furibonde pour se plaindre du manque d'égards de ma sœur. La perspective de voir les anciennes querelles recommencer au moindre prétexte m'effraya et m'empêcha d'accepter l'hospitalité d'Avénarius.

Il ne me restait donc plus qu'à m'établir dans un endroit tranquille des environs de Mayence, sous la protection financière de Schott. Celui-ci m'ayant parlé d'une jolie campagne appartenant au jeune baron de Hornstein et située de ces côtés, je crus vraiment faire un honneur à ce monsieur, en lui demandant l'autorisation de me retirer pour un temps dans sa propriété du Rhingau. Aussi fus-je absolument déconcerté de l'effroi que lui inspira mon exigence. Je résolus donc de me rendre tout bonnement à Mayence et c'est vers cette ville que je fis diriger mon mobilier, resté emballé à Paris pendant près d'un an. Avant de partir, j'eus la consolation de recevoir une noble exhortation à la persévérance et à la résignation. J'avais tenu Mme Wesen-

donck au courant de ma situation et de mes soucis, mais seulement dans la mesure qui convient entre amis affectueux. Elle m'envoya alors un petit presse-papier en bronze qu'elle avait acheté pour moi à Venise. C'était un lion de Saint-Marc, la patte posée sur la Bible : ce lion, je devais le prendre comme symbole.

La comtesse de Pourtalès m'autorisa à aller la voir avant mon départ de Paris. Malgré son deuil et son chagrin, elle tenait à m'exprimer sa sympathie. Lui ayant parlé de ce qui m'occupait, elle s'informa de mon poème. Je lui exprimai mon regret de ce qu'elle ne pouvait être disposée à goûter le caractère joyeux de mes *Maîtres chanteurs;* mais elle m'affirma amicalement qu'elle serait pourtant heureuse de les connaître, et m'invita à venir les lui lire le soir même. La comtesse de Pourtalès est donc la première personne qui entendit mon poème achevé et l'impression qu'il nous produisit fut assez forte pour nous faire éclater de rire tous les deux à plusieurs reprises.

Le soir de mon départ, le 1er février, je réunis mes amis Gaspérini, Czermak et les deux Truinet à un dernier dîner dans mon hôtel. Ce fut très gai : je communiquai ma bonne humeur à tous mes hôtes, bien qu'aucun ne connût au juste le sujet du poème dont j'attendais tant de choses à sa future représentation en Allemagne.

Toujours préoccupé de bien choisir mon lieu de refuge, je poussai d'abord jusqu'à Carlsruhe. Le couple grand-ducal me reçut encore fort amicalement et s'informa de mes plans d'avenir. On ne fit cependant pas mine de comprendre que j'eusse l'intention de me fixer à Carlsruhe.

Je fus frappé de l'inquiétude que manifesta le grand-duc sur mes moyens d'existence et sur ce que me coûtaient mes nombreux voyages. Je pris une mine sereine pour le calmer en lui disant que mon contrat avec Schott m'assurait les subsides qui m'étaient nécessaires jusqu'à l'achèvement de mes *Maîtres chanteurs.* Il parut consolé. Plus tard, Alwine Frommann m'a raconté que le grand-duc s'était plaint de la façon cassante dont je lui avais répondu, lorsque, en ami, il m'avait offert sa bourse. J'avoue ne m'être pas aperçu de cette offre ; dans notre entretien, il n'a été question que de mon retour prochain à Carlsruhe pour l'étude et la direction d'un de mes opéras, peut-être *Lohengrin.*

Je continuai donc mon voyage jusqu'à Mayence, où j'arrivai le 4 février, au milieu d'une grande inondation. Par suite de la fonte prématurée des neiges, le Rhin avait grossi de façon extraordinaire et ce n'est point sans danger que je parvins à atteindre l'habitation des Schott. Je n'en avais pas moins, pour le 5 au soir, annoncé une lecture des *Maîtres chanteurs*, pour laquelle Cornélius devait venir de Vienne. De Paris encore, je lui avais envoyé cent francs pour les frais de ce voyage. N'ayant pas reçu sa réponse, et apprenant que de toutes parts les communications étaient coupées par les fleuves débordés, je ne comptais plus sur lui. Cependant, j'attendis jusqu'au dernier moment pour commencer ma lecture et en vérité, au coup de sept heures, Cornélius parut. Après les plus terribles mésaventures (il avait même perdu son pardessus), il était arrivé à demi gelé chez sa sœur, quelques heures auparavant. A Mayence,

aussi, mon poème éveilla la plus grande gaieté. Je regrettai seulement de ne pouvoir décider Cornélius à ne pas repartir dès le lendemain. Il demeura ferme dans sa résolution. Venu à Mayence uniquement pour entendre une lecture des *Maîtres chanteurs*, il voulait garder à son voyage son caractère extraordinaire, et il s'en retourna à Vienne, malgré la débâcle des glaces et des inondations.

Ainsi que c'était convenu, Schott et moi, nous nous mîmes donc à la recherche d'un logis qui pût me convenir. Sur l'autre rive du Rhin, nous avions spécialement Biberich en vue : nous n'y trouvâmes rien à mon goût, et c'est pourquoi nous songeâmes à Wiesbaden. Enfin, je me décidai pourtant à descendre provisoirement à l'« Hôtel d'Europe » à Biberich. D'ici, j'irais en reconnaissance dans les environs. Ce qu'il me fallait avant tout, c'était une demeure solitaire où l'on n'entendît aucun bruit de musique. Je la découvris dans une grande maison récemment bâtie au bord du Rhin par l'architecte Frickhœfer ; le logis était fort petit, mais il répondait à mon désir. Pour y entrer, je dus attendre l'arrivée de mon mobilier. Quand il fut là, on le remisa, non sans peines et dépenses, sous le hangar de la douane à Biberich et je n'en pris que ce que je jugeai indispensable à mon installation.

De ce mobilier, je ne voulais garder que le nécessaire ; le reste, qui formait la plus grande part, devait être expédié à ma femme à Dresde. J'avais averti Minna ; mais dans sa crainte qu'en déballant les meubles ainsi au hasard, il n'y eût quelque chose de perdu ou de détérioré, elle arriva un beau matin, au moment où, après huit

jours de tracas, je venais de m'emménager tant bien que mal avec mon « Érard » dans le nouveau logis. Au premier instant, j'éprouvai un réel plaisir à voir la bonne mine de Minna et son énergie pratique ; je me dis même qu'il serait plus simple de la garder auprès de moi. Mais je ne pus conserver longtemps mes bonnes dispositions ; entre nous les anciennes scènes ne tardèrent pas à se renouveler. Quand, sous le hangar de la douane, nous procédâmes à l'emballage du « mien » et du « tien », Minna ne put dissimuler sa colère. Pourquoi n'avais-je pas attendu sa venue pour choisir ce dont je prétendais avoir besoin? Cependant elle jugea convenable de me laisser quelques ustensiles de ménage ; quatre couverts complets, fourchette, cuillère et couteau, ainsi que des tasses avec leurs soucoupes m'échurent même en partage. Le reste, qui n'était pas sans valeur, elle le fit soigneusement emballer et expédier à Dresde ; puis, convaincue qu'elle avait agi pour le mieux, elle s'en alla au bout d'une semaine. Elle croyait s'être suffisamment bien montée pour pouvoir, ainsi qu'elle l'espérait, me recevoir bientôt chez elle. Dans ce but, elle avait fait des démarches auprès des membres influents du gouvernement saxon, et on lui avait certifié que si je présentais officiellement au roi ma requête d'amnistie, rien ne s'opposerait plus à mon retour à Dresde.

Moi, je me demandais en hésitant ce que je devais faire. La présence de Minna avait achevé de troubler ma veine de travail, interrompue déjà par les tracas des semaines passées. Un temps rude, des poêles qui chauffaient mal, le manque de confort dans ma maison,

de fortes dépenses imprévues causées surtout par l'emménagement de Minna m'enlevèrent toute envie de me remettre à l'œuvre commencée à l' « Hôtel Voltaire ». Pour me distraire sans doute, la famille Schott m'invita à l'accompagner à Darmstadt, afin d'assister à une représentation de *Rienzi*, dans laquelle chantait Niemann. A la gare, le ministre, M. de Dalwigk, m'attendait et me pria de l'accompagner dans sa propre loge : il craignait évidemment que le public ne se livrât en ma faveur à des manifestations désobligeantes pour le grand-duc. Avec beaucoup d'esprit, il se donnait de cette façon l'air de me présenter lui-même au nom de la cour. Dans ce sens, tout se passa donc pour le mieux. Niemann avait un des meilleurs rôles et la représentation eut pour moi ceci d'intéressant qu'on avait retranché le plus possible de l'opéra afin de pouvoir allonger le ballet en répétant les passages les plus triviaux : c'était sans doute pour flatter le goût du grand-duc.

En rentrant chez moi, j'eus de nouveau à franchir le Rhin charriant ses glaçons. De fort méchante humeur, je tâchai du moins de rendre mon intérieur un peu plus commode et j'engageai une domestique qui savait préparer mon premier déjeuner. Les autres repas, je les prenais à l' « Hôtel de l'Europe ».

Mais, n'arrivant pas à retrouver mon entrain à la besogne, et me sentant de plus en plus nerveux, je donnai le change à mon agitation en allant faire au grand-duc de Bade la lecture promise de mes *Maîtres chanteurs*. Il avait acquiescé fort aimablement à ma demande par un télégramme signé de sa main. Le 7 mars, j'arrivais

à Carlsruhe pour faire connaître mon manuscrit au couple grand-ducal. Par une attention délicate, on avait choisi pour cette lecture un salon où se trouvait suspendu un grand tableau historique de mon ami Pecht et qui représentait le jeune Gœthe déclamant les premières parties de son *Faust* aux ancêtres des souverains badois. Mon poème fut accueilli très favorablement et la princesse eut la gracieuse idée de me recommander de soigner tout spécialement la musique de l'excellent Pogner. De sa part, cette recommandation semblait être l'aveu amical de la confusion qu'elle éprouvait de ce qu'un bourgeois protégeât les arts plus activement que bien des princes.

Il fut aussi question de donner *Lohengrin* à Carlsruhe sous ma direction, et je dus conférer de nouveau avec Édouard Devrient à ce sujet. Malheureusement, celui-ci m'effraya par une détestable représentation de *Tannhäuser*. J'y assistai à ses côtés et je constatai avec étonnement que ce dramaturge, que j'avais tant admiré, se laissait aller à la plus vulgaire routine théâtrale. Lorsque je lui exprimai ma surprise des fautes grossières qui se commettaient dans le jeu des acteurs, il me répliqua avec une surprise égale, mêlée de mécontentement, que je faisais trop de cas de choses usuelles à tous les théâtres. Malgré cela, il fut décidé qu'on donnerait l'été suivant, avec la participation des époux Schnorr, une représentation modèle de *Lohengrin*. A Francfort, mes impressions avaient été plus agréables. J'avais vu une jolie comédie où Frédérique Meyer, la sœur de Mme Dustmann, ma cantatrice viennoise, avait fait preuve d'un tact et d'une finesse de jeu bien rares chez les acteurs allemands.

Afin de rendre ma vie plus supportable et pour ne pas être réduit à l'unique société de la famille Schott et de mon hôtelier, je tâchai de faire des connaissances parmi les personnes demeurant aux environs de Biberich. Dans ce but, j'avais été voir les Raff, à Wiesbaden. Mme Raff, sœur d'Émilie Genast, que j'estimais beaucoup depuis le festival de Weimar, était actrice au théâtre de Wiesbaden. On me raconta que, par sa prodigieuse économie et par son ordre, elle avait réussi à remettre à flot la situation pécuniaire très négligée de son mari.

Quant à Raff, il me déçut absolument. Par tout ce que j'avais entendu dire de lui et de l'époque où, sous la protection de Liszt, il se livrait au désordre, je l'avais pris pour un génial excentrique. Je ne vis qu'un personnage sec et vaniteux, manquant de vues étendues et pourtant convaincu de son bon sens. Se trouvant dans une position avantageuse, grâce à la prévoyance de sa femme, il se permit de me donner des conseils d'amical pédant, sur la façon dont je devais arranger ma vie. Il prétendait que, de ma part, il serait plus raisonnable, en composant mes drames musicaux, de songer davantage à la réalité des conditions théâtrales. A ses yeux, ma partition de *Tristan* était le produit d'un extravagant idéaliste. Quoique sa femme fût assez banale, j'allais volontiers la voir au cours des promenades à pied que je faisais jusqu'à Wiesbaden. Raff, lui, finit par me devenir absolument indifférent. Pourtant, ayant appris à me connaître, il baissa peu à peu le ton et devint plus réservé dans ses conseils de prétendue sagesse ; à la fin il évita même de provoquer mes sarcasmes, auxquels il ne se sentait pas de force à tenir tête.

A Biberich, je recevais les visites assez fréquentes de Wendelin Weisheimer. Fils d'un riche cultivateur d'Osthofen, il s'était passionné de musique, au grand étonnement de son père. Or, il tenait beaucoup à ce que je fisse la connaissance de ce père, dans l'espoir que je le disposerais favorablement à la carrière musicale du fils. J'eus ainsi l'occasion de faire des excursions dans ces parages ; d'autre part, j'appris à connaître le talent du jeune Weisheimer comme chef d'orchestre dans une représentation d'*Orphée aux Enfers,* d'Offenbach. Jusqu'alors, il n'avait occupé qu'une place de second ordre au théâtre de Mayence. Mais je fus aussi furieux que dégoûté d'avoir, par intérêt pour ce jeune homme, assisté à l'abomination que fut cette audition d'*Orphée.* Pendant longtemps, j'en tins ouvertement rigueur à Weisheimer.

Pour me dédommager par une distraction d'un genre plus élevé, j'écrivis à Frédérique Meyer à Francfort, la priant de me prévenir lorsqu'on rejouerait *le Secret public* de Calderon, dont j'avais malheureusement manqué la première représentation. Très heureuse de la sympathie que je lui témoignais ainsi, Frédérique Meyer me répondit que cette pièce ne serait sans doute plus répétée, mais qu'on allait donner *Don Gutierre,* du même auteur. Je me rendis donc à Francfort pour cette soirée et j'appris à connaître personnellement cette intéressante artiste. J'eus lieu d'être satisfait de la manière dont la tragédie fut rendue, bien que l'intelligente interprète du rôle principal ne fût à la hauteur de sa tâche que dans les passages de tendresse. Ses forces ne purent suffire aux endroits pathétiques. Elle me raconta qu'elle allait sou-

vent voir à Mayence une famille amie ; je lui exprimai le désir qu'elle s'arrêtât aussi à Biberich et elle me promit de le faire à l'occasion.

Une grande soirée que donnèrent les Schott à leurs amis de Mayence me procura le plaisir de me lier avec Mathilde Maier. A cause de son « intelligence », m'assura Mme Schott, on l'avait placée à côté de moi à table. Son esprit sérieux et franc, la précision de ses expressions, malgré son dialecte de Mayence, la distinguaient du reste de la société sans qu'elle fît rien de particulier pour cela. J'allai la voir dans sa famille et je connus là une idylle domestique telle que je n'en avais point encore vu. Le père, ancien notaire, était mort en laissant une petite fortune : Mathilde vivait donc avec sa mère, deux tantes et une sœur dans un intérieur modeste, mais soigné ; elle n'avait de soucis que pour son frère, qui apprenait le commerce à Paris. C'était elle qui, avec son bon sens et sa raison, veillait aux intérêts de la famille et réussissait à satisfaire tout le monde. Lorsque j'allais à Mayence, ce qui arrivait presque chaque semaine, j'étais constamment reçu on ne peut mieux par ces dames et chaque fois on me forçait à accepter une petite collation. Comme Mathilde avait de nombreuses relations (elle connaissait entre autres le seul ami de Schopenhauer, un vieux monsieur de Mayence), nous nous rencontrions ailleurs encore, par exemple chez les Raff, à Wiesbaden. Parfois, elle m'accompagnait alors jusque chez moi avec Louise Wagner, une amie plus âgée qu'elle ; ou bien, moi, je la reconduisais jusqu'à Mayence.

A l'approche de la belle saison et sous l'influence des

bonnes impressions auxquelles contribuaient les promenades que je faisais dans le beau parc du château de Biberich, je sentis enfin renaître en moi le désir de travailler. Par un beau coucher de soleil que j'admirais de mon balcon et qui lançait ses rayons d'or sur Mayence et sur le Rhin majestueux, l'ouverture de mes *Maîtres Chanteurs* se dessina soudain dans mon esprit, non pas comme autrefois ainsi qu'en un mirage éloigné, mais parfaitement claire et distincte. Je la notai sur-le-champ telle qu'elle existe aujourd'hui dans la partition, avec les motifs principaux de tout l'opéra marqués de façon très précise. Puis, je continuai la composition en suivant le texte, scène par scène.

La bonne humeur où je me voyais m'engagea à aller faire une visite au duc de Nassau, mon voisin. L'ayant rencontré maintes fois quand je me promenais dans son parc, je jugeai convenable de me présenter à lui. Notre entretien n'eut malheureusement pas grand résultat ; je me vis en présence d'un homme très bon mais fort borné, qui s'excusa de fumer devant moi. « Car, disait-il, je ne peux vivre sans mon cigare ». Puis, il me confia sa prédilection pour la musique italienne : je le quittai alors, le laissant de grand cœur à ses goûts préférés.

En essayant de gagner la faveur du duc, j'avais une arrière-pensée. Sur les bords d'un étang, au fond de son parc, s'élevait une espèce de petit château si vieux qu'il était devenu une ruine pittoresque. Il servait d'atelier à un sculpteur. Or, j'avais éprouvé le vif désir d'obtenir la permission de me loger, ma vie durant, dans cette construction délabrée, car, déjà, j'étais de nouveau tour-

menté de devoir quitter mon logis actuel. La plus grande partie de la maison dont je n'occupais que deux chambres avait été louée pour l'été à une famille qui y entrerait armée d'un piano. Cependant, on me déconseilla bientôt de faire davantage ma cour au duc de Nassau ; la situation de ce petit château le rendait humide et malsain.

Je n'en continuai pas moins à chercher de tous côtés la maisonnette isolée, entourée d'un jardin, où j'aurais aimé vivre. Dans les courses que j'entreprenais à travers le pays avec cette idée en tête, j'étais souvent accompagné soit par Weisheimer, soit par Staedl, le jeune juriste qui, chez les Schott, avait porté un si joli toast en mon honneur. Ce docteur Staedl était un personnage fort bizarre, amateur passionné de la roulette à Wiesbaden, ce qui expliquait l'agitation de ses manières. Il me fit faire la connaissance d'un de ses amis, le docteur Schuler, de Wiesbaden, fort bon musicien. A nous trois, nous pesions toutes les chances que je pourrais avoir de découvrir le manoir de mes rêves. Un jour, nous visitâmes ensemble Bingen, avec la vieille tour célèbre qui, au temps jadis, a servi de prison à l'empereur Henri IV.

Après avoir escaladé la colline rocheuse sur laquelle elle s'élève, nous montâmes jusqu'à son quatrième étage. Il s'y trouve une vaste pièce carrée occupant tout l'intérieur de l'édifice. De sa seule fenêtre en encorbellement, on a vue sur le Rhin. Je reconnus là l'idéal que je cherchais ; au moyen de quelques rideaux, on pourrait pratiquer les cabines nécessaires et j'aurais ainsi un logement délicieux. Staedl et Schuler, qui étaient en relations avec le propriétaire de la ruine, pensaient qu'il leur serait pos-

sible de m'aider à réaliser mon désir. A quelque temps de là, ils m'annoncèrent en effet qu'on consentait à me louer cette salle moyennant un prix modique. Mais on me fit remarquer en même temps que mon projet n'était point praticable : personne ne pourrait ou ne voudrait me servir là-haut et il n'y avait en fait d'eau potable que celle, fort mauvaise encore, qu'on puisait dans la profonde citerne des oubliettes du château. Il me suffit de rencontrer un obstacle de ce genre pour me faire renoncer immédiatement à un projet si aventureux.

Je n'eus pas plus de chance avec la propriété du comte de Schœnborn, dans le Rhingau. On m'avait signalé ce château qui n'était jamais habité par ses maîtres. J'y trouvai vraiment quantité de pièces vides que j'aurais pu arranger à ma convenance. Je me renseignai auprès de l'intendant ; il écrivit au comte, mais la réponse fut négative.

Un incident curieux vint à cette époque troubler mon travail déjà commencé. Suivant sa promesse, Frédérique Meyer, revenant de Mayence, s'était arrêtée une après-midi chez moi avec une amie. Mais elle était à peine entrée qu'elle fut prise d'un grand malaise, et à notre effroi, elle déclara qu'elle se croyait atteinte de la fièvre scarlatine. Son état devint bientôt si grave qu'elle se hâta de se rendre à l'« Hôtel de l'Europe » et de s'y aliter pendant qu'on appelait un médecin.

Je fus frappé de la certitude avec laquelle Frédérique reconnut immédiatement la nature de la maladie qui la frappait et qui d'ordinaire ne se manifeste chez les enfants qu'en suite de contagion. Mais mon étonnement s'accrut

lorsque, le lendemain, de très bonne heure, le directeur du théâtre de Francfort, M. de Guaita, arriva auprès de la malade en montrant une inquiétude si vive qu'elle ne me sembla pas découler uniquement de ses intérêts de directeur. Fort soulagé de ce qu'il prît si chaudement Frédérique sous sa « touchante » protection, je m'entretins un peu avec lui de la possibilité de faire représenter un de mes opéras à Francfort. Le jour suivant, j'aidai M. de Guaita, dont la tendresse me parut paternelle, à transporter la malade à la gare.

A peu de temps de là, je reçus la visite d'un sieur Burde, mari de la célèbre cantatrice Ney et acteur au théâtre de Francfort. Causant avec moi du talent de Frédérique Meyer, il me raconta qu'elle passait pour être la maîtresse de M. de Guaita, homme fort considéré à Francfort à cause de son titre de noblesse, et qu'elle avait reçu de lui la maison qu'elle habitait. Cette nouvelle me causa un certain déplaisir, d'autant plus que M. de Guaita m'avait laissé une impression peu rassurante, tout à fait défavorable même.

Les personnes qui demeuraient dans le voisinage de mon asile de Biberich se comportèrent, elles, très amicalement envers moi, quand, le soir du 22 mai, jour de ma fête, elles acceptèrent ma modeste invitation. Mathilde Maier, sa sœur et son amie tirèrent fort adroitement parti de mon pauvre assortiment de vaisselle ; devenues en quelque sorte maîtresses de ma maison, ce furent elles qui en firent les honneurs.

Mais de nouveau ma tranquillité fut troublée par la correspondance de plus en plus agaçante de Minna. Lui

ayant désigné Dresde comme lieu de résidence, mais voulant encore lui épargner l'humiliation du divorce, j'avais fini par accomplir les démarches que, par son entremise, me demandait le ministre de la justice de Saxe. J'avais donc réclamé mon amnistie et l'on me l'avait accordée, m'autorisant ainsi à me fixer à Dresde. Alors Minna se crut en droit de louer un grand appartement et de l'installer au mieux avec le mobilier que je lui avais laissé ; elle se figurait que je me déciderais bien à venir le partager avec elle, par intermittence du moins. Sans réplique, je dus lui fournir les neuf cents thalers qu'elle exigea pour cela. Mais plus je me montrais résigné sous ce rapport, moins elle comprenait la froideur de mes lettres, dont le ton calme la blessait. Elle m'adressait des reproches sur toutes sortes de soi-disant torts anciens, et elle se servait de termes de plus en plus grossiers.

Finalement, j'eus recours à mon vieil ami le docteur Pusinelli qui, par affection pour moi, avait fidèlement soutenu la malheureuse femme au caractère si difficile ; je lui demandai d'avoir recours envers Minna au remède violent que récemment ma sœur Clara m'avait recommandé comme le meilleur : je priai mon ami de lui faire comprendre la nécessité d'une séparation définitive entre nous. Cette mission ne fut pas des plus aisées à remplir pour le pauvre Pusinelli. Il me raconta que Minna fut d'abord fort effrayée, puis qu'elle refusa catégoriquement de consentir jamais de son plein gré au divorce. Toutefois la prédiction de ma sœur s'accomplit : la manière d'être de Minna changea de façon frappante à partir de ce moment. Elle cessa de me tourmenter et parut prendre

son parti de la situation. Pusinelli lui ayant conseillé une cure à Reichenhall, je lui envoyai l'argent dont elle avait besoin et elle passa un été supportable au lieu même où, l'année précédente, j'avais rencontré Cosima.

Je pus donc me mettre de plus belle au travail : après chaque interruption, j'y retournais pour me rasséréner. Une nuit, je fus inquiété par un singulier incident. Par une belle soirée, j'avais composé le thème riant de Pogner chantant « la belle fête de la Saint-Jean » et je me le répétais à moi-même en m'assoupissant dans mon lit, quand soudain je fus réveillé par un rire bruyant qui se faisait entendre à l'étage supérieur. Ce rire de femme devint de plus en plus fou et se changea peu à peu en affreux gémissements qui furent suivis d'horribles hurlements. Épouvanté, je me levai et constatai que ce bruit était produit par ma domestique Lieschen, qui couchait dans la chambre au-dessus de la mienne. Lieschen avait une crise de crampes hystériques. Le servante de l'hôtel se tenait auprès d'elle ; on avait été chercher le médecin. Très effrayé, je tenais pour certain que cette fille allait rendre l'âme et je m'étonnai du calme que gardaient les autres assistants. J'appris alors que de telles crises sont fréquentes chez les jeunes filles, surtout quand elles ont beaucoup dansé. Je pus observer encore longtemps le développement de ce phénomène, car je le vis se renouveler à plusieurs reprises. Ainsi qu'une marée montante et descendante, il passait petit à petit d'une gaieté enfantine à un rire insolent et à des cris de damné. Lorsque le mal parut s'apaiser, je rentrai dans mon lit et « la fête de la Saint-Jean » chassa toutes les impressions pénibles que je venais d'éprouver.

Le jour où j'observai le jeune Staedl devant la roulette de Wiesbaden, il offrait quelque ressemblance avec ma pauvre servante. Gaiement j'avais pris le café noir avec lui et Weisheimer dans le jardin du Casino, lorsqu'il disparut tout à coup. Alors Weisheimer m'emmena dans la salle de jeu où nous le retrouvâmes. Rarement j'ai vu changement de physionomie aussi hideux que celui qui défigurait cet infortuné devenu la proie de la folie du jeu. De même que la malheureuse Lieschen, il était « possédé du démon », selon la formule populaire. Aucune exhortation, aucun reproche de notre part ne purent lui rendre quelque force morale. Me rappelant la rage de jouer qui m'avait empoigné adolescent, j'en parlai au jeune Weisheimer et lui proposai de lui montrer la confiance que j'avais, non dans la chance, mais dans le hasard. Une nouvelle passe s'étant engagée à la roulette, je lui dis tranquillement que le numéro qui sortirait serait 11. Il sortit. J'augmentai la surprise provoquée chez mon compagnon par cet heureux hasard en prédisant qu'au tour suivant, ce serait le numéro 27, et je me souviens d'avoir éprouvé en cet instant précis comme une calme sensation de double vue. Vingt-sept étant vraiment sorti, mon jeune ami fut tellement stupéfait qu'il me supplia de miser sur les chiffres que j'indiquerais. Je lui expliquai alors fort tranquillement que mon don de pressentiment m'abandonnerait dès que je jouerais sérieusement. Je l'entraînai loin du tapis vert et nous reprîmes le chemin de Biberich par un beau coucher du soleil.

A cette époque, j'eus une entrevue très pénible avec la

pauvre Frédérique Meyer. Elle m'annonça sa guérison et me pria de venir la voir, car elle éprouvait le besoin de s'excuser de tous les ennuis qu'elle m'avait causés. Un voyage à Francfort étant toujours une agréable distraction pour moi, je répondis volontiers à son désir. Je trouvai la convalescente encore bien faible et fort soucieuse de m'enlever la mauvaise impression que j'avais pu garder d'elle. Elle me parla de M. de Guaita comme d'un père presque trop tendre. Très jeune, elle s'était séparée de sa famille et de sa sœur Louise ; quand, tout isolée, elle était venue à Francfort, elle avait été heureuse d'accepter la protection de M. de Guaita, homme d'âge très mûr déjà. A son grand regret, cette amitié lui avait procuré bien des déboires, surtout de la part de la famille Guaita. On la poursuivait de calomnies qui minaient sa réputation et on l'accusait de vouloir se faire épouser par son protecteur.

Je ne pus m'empêcher de lui avouer que je m'étais aperçu de cette haine et que de plus on disait qu'elle avait reçu sa maison en cadeau. Cette communication mit la convalescente hors d'elle ; elle s'indigna de ces racontars, bien qu'elle les soupçonnât depuis longtemps. Elle s'était déjà demandé s'il ne vaudrait pas mieux quitter la scène de Francfort. A présent, elle y était fermement résolue. Je ne vis aucun motif de ne pas la croire sur parole. M. de Guaita ne m'avait inspiré de confiance ni par sa personne ni par son incompréhensible conduite, aussi pris-je le parti de cette artiste si douée, victime d'une injustice évidente. Je lui conseillai d'exiger un assez long congé de convalescence et de faire un séjour sur les bords du Rhin.

C'est à ce moment aussi que, sur les ordres du grand-duc, Édouard Devrient se rappela à mon souvenir pour la représentation de *Lohengrin* projetée à Carlsruhe. Cet homme, que j'avais jadis admiré si absolument, se montra alors dans toute sa médiocrité. Il m'écrivit une lettre dans laquelle, avec une aigre arrogance, il m'exprimait son déplaisir de ce que je ne voulusse pas lui concéder de coupures dans *Lohengrin*. Il m'y disait que pour son orchestre, il avait déjà fait copier la partition de l'opéra d'après les représentations données à Leipzig, où le directeur K.-M. Rietz avait opéré divers retranchements. Maintenant, il faudrait rajouter avec beaucoup de peine les parties que je voulais y restituer. A son avis, cette exigence était une véritable chicane de ma part.

Or, la seule représentation de *Lohengrin* qui avait presque totalement échoué et qui n'avait pour ainsi dire pas été répétée, était celle que Rietz avait massacrée à Leipzig. En songeant que Devrient voulait précisément prendre celle-là pour modèle parce qu'il se figurait que Rietz, digne successeur de Mendelssohn, était le plus sérieux musicien des « temps modernes », je ne pus m'empêcher de frissonner d'avoir été volontairement et si longtemps aveugle sur le compte de ce prétendu ami.

Ma réponse fut brève : je lui disais mon indignation en lui déclarant que je ne m'occuperais plus de faire jouer *Lohengrin* à Carlsruhe et que je m'en excuserais prochainement auprès du grand-duc. Cependant, peu de temps après, j'appris que l'opéra serait quand même représenté, mais à la manière habituelle, et que les

Schnorr, mari et femme, y joueraient les rôles principaux. J'avais grande envie d'entendre Schnorr une fois et c'est pourquoi je me rendis à Carlsruhe sans m'annoncer. Par l'entremise de Kaliwoda, je me procurai un billet et j'assistai incognito à la représentation. J'ai décrit dans mes *Souvenirs sur Schnorr* les impressions que me laissèrent cette soirée, et l'artiste spécialement. Sur-le-champ je me sentis attiré vers Schnorr. Je le fis prier de venir après la représentation passer une heure ou deux avec moi à mon hôtel.

On m'avait tant parlé de son état maladif que j'eus une joyeuse surprise à le voir, à cette heure avancée de la soirée, si plein de fraîcheur et les yeux si brillants, malgré l'effort sérieux qu'il venait d'accomplir. Aux craintes que j'exprimai de ce qu'il pût se fatiguer, il répondit qu'il acceptait volontiers de sceller notre jeune amitié en vidant avec moi une bouteille de champagne. Nous passâmes une bonne partie de la nuit à causer avec agrément et, par lui, je fus renseigné sur le caractère de Devrient.

Je me décidai à rester encore le lendemain pour déjeuner chez Schnorr et sa femme. Ne pouvant admettre que le grand-duc ignorerait ma présence à Carlsruhe, je lui fis demander une audience qui fut fixée à l'après-midi. J'appris à connaître en Mme Schnorr une femme de grande culture dramatique ; on me donna chez eux de singuliers aperçus sur la conduite de Devrient à propos de *Tristan*. Après le repas, je montai au château, auprès du grand-duc. Notre courte entrevue fut embarrassée de part et d'autre. Je n'hésitai pas à dire franchement

les raisons pour lesquelles je n'avais pu m'occuper de la représentation de *Lohengrin* et j'ajoutai que je connaissais de source certaine les traverses que Devrient avait mises à la représentation projetée de *Tristan*.

Cette déclaration impressionna péniblement le prince. Devrient avait eu l'adresse de lui faire accroire que son amitié pour moi était aussi grande que dévouée. Le grand-duc ne voulut donc pas admettre qu'il fût question entre nous d'autre chose que de légers différends artistiques. Lorsque je pris congé, il m'exprima le souhait que ce désaccord se changeât en une entente cordiale, mais je repartis avec insouciance que cela ne me paraissait guère possible. Alors, le prince laissa éclater une véritable indignation. Il n'aurait pas cru, me dit-il, que je montrerais tant d'ingratitude envers un ami éprouvé. Je me défendis de ce reproche en m'excusant tout d'abord d'avoir cru bienséant d'exprimer ma décision sur un ton paraissant manquer de sérieux ; mais puisque le grand-duc me parlait si « sérieusement » de cette question, je me voyais obligé de lui dire tout aussi sérieusement ma façon de penser sur mon soi-disant ami. Je lui déclarai donc sans ambages ne plus vouloir avoir affaire avec Devrient. Là-dessus le prince redevint très cordial et essaya de me faire changer d'avis, car il croyait qu'il arriverait bien à nous réconcilier. Je me retirai en exprimant de véritables regrets sur l'inutilité des démarches que pourrait entreprendre mon protecteur dans ce sens. Plus tard, j'ai appris que Devrient, qui avait été mis au courant de l'incident par le grand-duc, a cru y deviner de ma part une tentative de le déloger pour me mettre à sa place.

Le grand-duc ayant persisté dans son idée de me voir donner un concert où l'on jouerait des fragments de mes dernières œuvres, Devrient dut renouer ses rapports officiels avec moi. Il en profita pour prendre des airs de triomphateur et pour me faire entendre que, malgré mes intrigues, son haut patron désirait que mon concert eût lieu, car l'esprit élevé du grand-duc savait distinguer la « chose » de la « personne ». Je lui répondis simplement par un refus.

Avec les Schnorr, je m'entretins longuement de cette histoire; puis il fut décidé qu'ils viendraient bientôt me voir à Biberich où je retournai moi-même pour recevoir Bülow qui s'était annoncé. Il arriva au commencement de juillet afin de retenir des chambres pour Cosima; elle le rejoignit deux jours après. Nous eûmes grande joie à nous revoir et nous employâmes notre temps à toute sorte d'excursions dans le charmant Rhingau. Réunis dans la salle à manger de l' « Hôtel de l'Europe » et de l'humeur la plus gaie du monde, nous prenions nos repas avec les Schott qui étaient venus aussi. Le soir, on se retrouvait chez moi pour faire de la musique. Alwine Frommann, de passage, assista à une lecture de mes *Maîtres Chanteurs*, que j'offrais à mes amis. Mon poème produisit sur chacun un effet surprenant et l'on s'étonna du joyeux style populaire que j'y employais pour la première fois. La cantatrice Dustmann, en tournée à Wiesbaden, me fit également une visite, mais je fus attristé de constater l'aversion qu'elle éprouvait pour sa sœur Frédérique. Cela me confirma dans le sentiment que j'avais de la nécessité où était cette dernière de quitter Francfort.

Avec l'aide de Bülow, il me fut aussi possible de faire entendre à mes amis certaines parties achevées de la composition des *Maîtres Chanteurs;* nous parcourûmes de même *Tristan*, et les Schnorr durent me montrer où ils en étaient dans l'étude de leurs rôles. Je trouvai que leur expression manquait encore beaucoup de précision.

L'été amenait toujours plus de visiteurs dans la contrée, et parmi ceux-ci bon nombre de mes connaissances. Le violoniste David, de Leipzig, arriva chez moi avec son jeune élève Auguste Wilhelmy, fils d'un avocat de Wiesbaden ; nous fîmes alors de la musique très sérieusement. Aloys Schmitt, maître de chapelle à Schwerin, nous joua ce qu'il appelait une « vieille croûte » de sa composition. Un soir, ce fut une vraie réception chez moi : à mes autres amis s'étaient joints les Schott et les deux Schnorr qui, au plaisir de tous, chantèrent la scène d'amour du troisième acte de *Lohengrin*.

Un jour, l'apparition inopinée de Rœckel dans la salle à manger de l'hôtel nous produisit une vive émotion. Il sortait des prisons de Waldheim après treize ans de réclusion. Grande fut ma surprise de constater que mon vieil ami n'avait presque pas changé, à part ses cheveux blanchis. Il m'expliqua lui-même qu'il avait l'impression d'être comme sorti d'un cocon où il s'était conservé. Réfléchissant à quelle occupation il pourrait s'adonner maintenant, je crus bon de lui conseiller de demander un emploi utile à un prince aussi bienveillant et libéral que l'était le grand-duc de Bade. Mais Rœckel ne pensait pas avoir de chances d'avancement dans un ministère, car il lui manquait la science juridique ; en revanche, il

lui semblait qu'il ferait très bien à la tête d'un pénitencier : maintenant il connaissait à fond ce genre d'établissement et il savait les améliorations qui pourraient y être introduites. Rœckel se rendit à la fête de tir de Francfort qui avait lieu à cette époque, et ne put éviter l'ovation publique et flatteuse que lui valurent son martyre et sa ferme conduite. Il resta quelque temps dans cette ville et ses environs.

Dans ce temps-là, je fus bien ennuyé, et mes amis avec moi, par un peintre, nommé César Willig, qu'Otto Wesendonck avait chargé de faire mon portrait. Cet artiste n'arriva pas à se familiariser avec ma physionomie, bien que Cosima, qui assistait aux séances, se donnât toutes les peines du monde pour le mettre sur la bonne voie. Finalement, il me prit de profil et fit une peinture des plus rudimentaires, mais où se trouvait du moins une certaine ressemblance. Ayant ainsi obtenu un résultat qu'il déclara satisfaisant, Willig exécuta du portrait une copie qu'il m'offrit. Moi, je l'expédiai sur-le-champ à Minna à Dresde. Plus tard, elle est revenue à ma sœur Louise. C'était une horrible peinture que je revis à Francfort, où le peintre l'avait exposée.

Un soir, je fis avec les Bülow et les Schnorr une ravissante promenade jusqu'à Bingen. De là, j'allai prendre Frédérique Meyer qui, convalescente, séjournait à Ruedesheim, de l'autre côté du Rhin, et la présentai à mes amis. Ils s'intéressèrent infiniment à cette femme remarquable ; Cosima, surtout, l'apprécia beaucoup. Notre gaieté qu'animaient le vin et le plein air s'accrut par un fait inattendu. Un voyageur assis à une table assez

éloignée se leva soudain et vint à nous, le verre en main ; puis, d'un air respectueux, il nous adressa un petit discours très chaleureux et très réussi. C'était un Berlinois enthousiaste de mes œuvres. Il parlait en son nom et en celui de ses deux amis, qui vinrent à leur tour prendre place près de nous. Notre petite fête s'acheva ainsi dans la bonne humeur et le champagne. Une soirée délicieuse, un lever de lune admirable ajoutèrent leur charme à la griserie de notre retour par cette belle nuit.

Notre bonne humeur persistant, nous allâmes voir Alwine Frommann aux bains de Schlangenbad. De là, notre pétulance nous poussa à faire une excursion au Drachenfels. Notre première étape fut Remagen, où nous visitâmes l'église si bien située ; un jeune moine y prêchait justement devant une grande affluence de fidèles. Après avoir dîné dans un jardin au bord du Rhin, nous allâmes passer la nuit à Rolandseck, pour monter au Drachenfels le matin de bonne heure. Dans cette course, il m'arriva une aventure qui finit fort gaiement. En redescendant à la station de chemin de fer, de l'autre côté du Rhin, je m'aperçus que mon portefeuille me manquait ; il contenait un billet de cent florins et avait dû glisser de la poche de mon pardessus. Aussitôt deux messieurs, qui s'étaient joints à nous pour la descente du Drachenfels, s'offrirent à retourner sur leurs pas pour chercher l'objet perdu. Et vraiment, au bout de quelques heures, ils reparurent, m'apportant mon portefeuille et son contenu. Deux casseurs de pierre qui travaillaient sur la montagne l'avaient trouvé et immédiatement rendu. Ainsi qu'il avait été convenu, ces honnêtes gens avaient

reçu un bon pourboire et nous fêtâmes l'heureuse issue de l'incident par un repas fort gai, arrosé du meilleur vin.

Bien des années plus tard, j'ai su l'épilogue de ce petit événement. En 1873, étant entré dans un restaurant de Cologne, je fus salué par le tenancier qui se présenta comme étant celui qui nous avait servis dans l'auberge au bord du Rhin et auquel j'avais donné mon billet de cent florins à changer. Le même jour, il avait raconté l'histoire de cette banknote à un Anglais et celui-ci lui avait offert de la lui acheter le double de sa valeur. L'aubergiste n'avait pas voulu entendre parler d'un tel marché, mais il avait cédé le billet à condition que l'autre régalât de champagne la société qui se trouvait là quand l'anecdote fut racontée. Et l'Anglais avait accepté.

Une excursion moins agréable fut celle que nous procura une invitation de la famille Weisheimer, à Osthofen. Nous y logeâmes, non sans avoir dû prendre part aux agapes d'une noce de paysans. Cosima seule garda sa bonne humeur ; je tâchai de suivre son exemple, tandis que Bülow, en proie à un gros mécontentement, eut des accès de colère contre tout ce qu'il rencontrait sur son passage. Nous nous consolâmes en nous jurant que nous ne nous y laisserions plus jamais prendre. Le lendemain, les soins se rattachant à ma position me forçaient de rentrer chez moi. Cosima chercha à distraire et à égayer Hans en l'emmenant jusqu'à Worms admirer la vieille cathédrale, puis ils me rejoignirent à Biberich.

Je me rappelle aussi une petite aventure qui nous arriva à la roulette de Wiesbaden. On m'avait payé vingt louis

de tantièmes pour un de mes opéras ; ne sachant que faire d'une si petite somme et me trouvant d'autre part dans une situation pécuniaire de plus en plus alarmante, j'invitai Cosima à prendre la moitié de cet argent et à la risquer sur le tapis vert pour notre chance commune. Or, je constatai avec stupéfaction qu'elle n'avait pas la moindre idée de la marche du jeu et qu'elle lançait ses pièces d'or au petit bonheur sur la table, sans se soucier si elles tombaient sur un numéro ou une couleur, si bien qu'elles disparaissaient régulièrement sous le râteau du croupier. La peur me prit, et je me hâtai d'aller à une autre table corriger la mauvaise fortune de Cosima. La chance me fut si favorable que je rattrapai rapidement les dix louis perdus par mon amie et mon heureuse fortune nous fit rire cordialement.

Une représentation de *Lohengrin* à laquelle nous assistâmes ensemble nous procura moins de plaisir. Le premier acte était satisfaisant et nous avait bien disposés, mais le reste de l'opéra fut tellement dénaturé qu'il n'était plus reconnaissable. Je quittai le théâtre, furieux, et sans attendre la fin de la pièce, tandis que Hans, obéissant à Cosima, qui voulait sauver les apparences, demeura avec elle jusqu'au bout, étouffant son indignation et souffrant le martyre.

Les Metternich étant arrivés à leur château de Johannisberg, j'annonçai ma visite au prince. Toujours préoccupé de trouver un domicile paisible où je pusse achever mes *Maîtres Chanteurs*, j'eus l'idée que ce château, d'ordinaire inoccupé, pourrait me convenir. Les Bülow m'accompagnèrent à la gare. J'eus lieu de me féliciter de

l'aimable invitation de mes protecteurs. Eux aussi avaient songé à la possibilité de m'abandonner un petit appartement chez le régisseur du château, mais ils me rendirent attentif aux difficultés que j'aurais à m'y nourrir. Le prince s'occupait pour moi d'une autre question plus importante en cherchant à me créer à Vienne une situation durable. Dès qu'il irait à Vienne, m'assura-t-il, il s'adresserait au ministre Schmerling, qu'il croyait le plus apte à traiter cette affaire. Peut-être celui-ci réussirait-il à intéresser l'Empereur à ma personne et à trouver une position digne de moi. Lorsque je retournerais à Vienne, je devais tout simplement faire une visite à Schmerling en m'autorisant du prince. Puis, répondant à une invitation du grand-duc, les Metternich partirent pour Wiesbaden où je les accompagnai pour retrouver les Bülow.

Les Schnorr avaient quitté Biberich après une villégiature de quinze jours ; le moment du départ des Bülow approchait aussi. J'allai avec eux à Francfort où nous restâmes deux jours pour assiter à une représentation du *Tasse* de Gœthe, précédée du poème symphonique du même nom de Liszt. Cette représentation éveilla en nous les sentiments les plus divers. Tandis que Frédérique Meyer, dans le rôle de la princesse, et M. Schneider, dans celui du Tasse, nous enchantaient par leur jeu, la détestable exécution de l'œuvre de Liszt dirigée par le maître de chapelle Ignace Lachner désola Bülow. Au déjeuner que Frédérique Meyer nous avait offert avant la représentation, au restaurant du Jardin botanique, nous avions été rejoints par le mystérieux M. de Guaita. Et

bientôt nous avions eu la surprise de constater que toute la conversation se réduisait à un dialogue qui nous eût paru incompréhensible si nous n'avions deviné la féroce jalousie de Guaita à laquelle répondait l'ironique dédain de Frédérique. L'agitation de cet homme ne s'était calmée un peu que quand il m'avait parlé de son désir de représenter *Lohengrin* à Francfort sous ma direction. Le projet m'avait souri, car j'y voyais un prétexte de me retrouver avec les Bülow (qui s'étaient engagés à revenir) et les Schnorr, dont je m'étais assuré le concours.

Nouspouvions ainsi chasser, me semblait-il, la tristesse que nous ressentions à nous séparer. Mais l'humeur chagrine de Hans allait croissant. Il se croyait persécuté, et mon impuissance à le consoler me faisait soupirer bien souvent. Quant à Cosima, elle avait perdu vis-à-vis de moi sa timidité de l'année précédente à Reichenhall, et se montrait fort amicale. Chantant un jour à ma façon les *Adieux de Wotan*, j'avais observé sur le visage de Cosima l'expression qui m'avait frappé lors de son départ de Zurich ; mais cette fois, l'extase du regard était pleine de sérénité. Entre nous deux, tout était silence et mystère. Cependant, j'étais si intimement persuadé de notre parfaite entente que je pouvais me permettre avec elle les pires folies. A Francfort, reconduisant Cosima à l'hôtel et passant sur une place publique, je lui offris de s'asseoir dans une brouette qui se trouvait là et je m'engageai à la transporter ainsi jusque chez elle. Tout de suite, elle fut d'accord; mais moi, d'étonnement, je n'eus pas le courage d'accomplir mon projet baroque.

A Biberich, de graves préoccupations m'attendaient.

Schott, qui avait fait mainte difficulté pour me payer les derniers subsides, refusa définitivement de m'en envoyer de nouveaux. Il est vrai que depuis mon départ de Vienne j'avais eu recours aux seules avances de mon éditeur pour régler l'installation de ma femme à Dresde, mon propre emménagement à Biberich et différentes dettes cachées à Paris. Malgré ces dépenses qui avaient bien absorbé la moitié de ce qui m'avait été alloué pour les *Maîtres Chanteurs*, j'espérais qu'avec le reste de la somme je pourrais finir mon opéra en paix. Schott m'avait fait prendre patience jusqu'à l'époque où il réglerait ses comptes avec les libraires. Et il avait fallu me tirer d'affaire tant bien que mal. Mais il me semblait que tout irait parfaitement aussitôt que j'aurais remis à Schott un acte terminé de mes *Maîtres Chanteurs*. J'en étais déjà à la scène où Pogner présente Walter de Stolzing aux maîtres chanteurs, lorsque, vers la mi-août, et les Bülow étant encore chez moi, un accident qui avait paru de peu d'importance me mit dans l'impossibilité d'écrire durant deux mois entiers.

Mon maussade propriétaire tenait à la chaîne un bouledogue nommé Léo. On ne prenait aucun soin de la pauvre bête, aussi en avais-je grand'pitié. Or, un jour, ayant voulu le faire laver pour le débarrasser de sa vermine, je tenais l'animal par la tête, afin que la domestique chargée de la besogne n'eût pas peur. Malgré la confiance que le chien me témoignait, il me happa involontairement la première phalange du pouce de la main droite. Cela ne semblait rien du tout ; on ne voyait pas même de blessure, mais bientôt je dus constater que la

meurtrissure avait provoqué une inflammation du périoste. Et comme la douleur augmentait quand j'écrivais, on m'ordonna de ne plus me servir de ma main jusqu'à guérison complète. Les journaux racontèrent que j'avais été mordu par un chien enragé, et quoique le cas ne fût pas aussi grave, j'eus pourtant tout le loisir de réfléchir sérieusement à l'infirmité humaine. Pour achever mon œuvre, il ne me fallait pas seulement la santé de l'esprit, l'inspiration et le « métier », mais encore un pouce bien portant ; car il était impossible de dicter ma musique comme on dicte un poème. Pour livrer au moins quelque « marchandise » à Schott, je suivis le conseil de Raff qui trouvait qu'un cahier de romances de ma composition valait bien un millier de francs, et en attendant de lui envoyer les *Maîtres Chanteurs*, j'offris à mon éditeur cinq poésies de mon amie Mme Wesendonck. Je les avais mises en musique au temps où je m'occupais des études sur *Tristan*.

Ces romances furent acceptées et éditées ; mais Schott ne s'en montra pas plus coulant. Je finis par supposer qu'on l'excitait contre moi, et pour aller au fond des choses et en tirer mes conclusions, je me rendis à Kissingen où il faisait une cure. Il me fut impossible de lui parler. Sa femme veillait à sa porte comme un ange gardien, et pour me défendre d'entrer elle prétendit que son mari avait une violente crise hépatique. J'en savais assez. J'acceptai quelque argent que le jeune Weisheimer avait lui-même demandé à son riche père, puis je réfléchis à ce que j'allais faire. Ne pouvant plus compter sur Schott, je perdais l'espoir d'achever mes *Maîtres Chanteurs* en toute tranquillité

J'étais en plein dans ces soucis quand, à ma grande surprise, la direction de l'Opéra de Vienne m'invita à assister à la première de *Tristan*. On m'annonçait que les difficultés étaient levées, car Ander était complètement guéri de sa maladie de gorge. J'éprouvai un sincère étonnement à cette nouvelle et, m'étant informé, j'appris ce qui s'était passé à Vienne pendant tout ce temps. Avant mon dernier départ de cette ville, Mme Louise Dustmann, désirant jouer le rôle d'Iseult qui lui plaisait, s'était efforcée de supprimer le véritable obstacle à la réussite de mon entreprise.

Dans ce but, elle avait donné une soirée à laquelle nous avions été invités tous les deux, le docteur Hanslick et moi. La cantatrice savait que sans le bon vouloir du critique on n'arriverait à rien. Comme j'étais fort bien disposé ce jour-là, il me fut aisé de m'occuper de Hanslick ainsi que d'un convive quelconque jusqu'au moment où il m'attira à l'écart dans un entretien particulier. Pleurant et sanglotant, Hanslick m'assura qu'il ne pouvait supporter davantage d'être méconnu par moi ; ce qu'il avait dit de ma musique ne provenait pas de sa méchanceté, mais bien plutôt de son ignorance et il me suppliait de l'éclairer et de l'instruire. En me donnant cette explication, il était si fortement ému que je ne pus vraiment que le consoler et lui promettre que je m'intéresserais sérieusement à son activité future. Et, en vérité, peu de temps avant mon départ, j'avais appris que Hanslick s'était exprimé dans les termes les plus chaleureux sur moi et mon amabilité. Or, ce revirement avait eu une telle influence sur les chanteurs de l'Opéra et surtout sur

ce certain conseiller de cour Raymond qui avait l'oreille du premier chambellan, qu'en haut lieu on se mit enfin à considérer la représentation de *Tristan* comme une question d'honneur pour Vienne. Et c'est pourquoi maintenant on me faisait revenir.

Presque en même temps, le jeune Weisheimer m'écrivait de Leipzig où il s'était rendu, qu'il pensait pouvoir se risquer à y organiser un bon concert, si je voulais bien lui accorder la permission d'exécuter la nouvelle ouverture de mes *Maîtres Chanteurs* et celle de *Tristan.* Il estimait que cela ferait sensation, et que toutes les places se vendraient facilement ; on pourrait même hausser les prix et, tous frais payés, il me resterait une somme assez considérable. D'autre part, M. de Guaita s'occupait de la représentation de *Lohengrin* à Francfort, et tout en regrettant que les Schnorr fussent empêchés d'y participer, il me fallait tenir la promesse que j'avais faite de la surveiller. Toutes ces offres firent mûrir en moi le projet d'abandonner provisoirement la composition des *Maîtres Chanteurs* et de gagner le plus possible d'argent par des entreprises de concert. Le printemps suivant je reviendrais à Biberich et je reprendrais le travail de ma partition sans avoir à craindre les caprices de Schott. Je résolus donc de garder à tout prix mon logis actuel qui, somme toute, me convenait.

Mais, d'un autre côté, Minna insistait pour avoir mon lit et certains objets auxquels j'étais accoutumé et qu'elle voulait placer dans l'appartement loué à Dresde. Il fallait, m'écrivait-elle, que je trouve tout en ordre quand j'irais la voir. Ne voulant pas agir contre ma résolution

de lui rendre notre séparation aussi légère que possible, je lui expédiai tout ce qu'elle réclamait et j'installai à neuf ma demeure des bords du Rhin. Un fabricant de meubles de Wiesbaden consentit à me faire le long crédit que j'exigeais pour cela.

A la fin de septembre, je me rendis donc à Francfort pour y diriger huit jours durant les répétitions de *Lohengrin*. Et de nouveau, dès mes premiers rapports avec le personnel de l'Opéra, je fis les anciennes expériences dont j'avais tant souffert jadis. Je faillis tout abandonner. Cependant je fus arrêté par l'esclandre que provoquerait mon départ et par les peines qu'on se donnait pour me retenir. Finalement, et malgré un personnel de chant détestable, je m'intéressai moi-même à l'effet que devait produire une représentation exécutée sans coupures, dans les « tempi » exigés et avec une mise en scène correcte. Frédérique Meyer fut certainement la seule qui se rendit compte de cet effet. Pourtant le public s'enthousiasma comme de coutume ; mais on m'a raconté plus tard que les représentations suivantes dirigées par cette misérable mazette d'Ignace Lachner, tant choyé des Francfortois, étaient retombées à un niveau si bas que pour conserver l'opéra au répertoire, il avait fallu recourir à l'habituel mode d'estropiement.

Moi, l'impression d'ensemble m'avait fort abattu, d'autant plus que j'avais vainement attendu les Bülow. Cosima avait passé par Francfort sans s'arrêter ; elle avait dû se rendre rapidement à Paris pour porter les secours de son affection à sa grand'mère très malade et qu'une nouvelle douleur venait de frapper. Blandine

était morte en couches à Saint-Tropez. Alors, le froid étant revenu subitement, je me calfeutrai dans mon logis de Biberich et, malgré mon pouce encore fort endolori, je réussis à instrumenter pour les prochains concerts quelques parties achevées des *Maîtres Chanteurs*. J'en envoyai tout de suite l'ouverture à Weisheimer; il la fit copier à Leipzig tandis que je transcrivais pour orchestre la *Réunion des Maîtres Chanteurs* et le *Discours de Pogner*.

Les choses étant suffisamment avancées, je partis à la fin d'octobre pour Leipzig. Grâce à un singulier contretemps, j'eus l'occasion de m'arrêter au Wartbourg pendant le trajet. A Eisenach, où il y avait quelques minutes d'arrêt, j'étais descendu du train; quand je voulus y remonter, le convoi était déjà en marche. Involontairement, je me mis à galoper après mon wagon en criant au conducteur d'arrêter; ce qu'il ne fit pas, bien entendu. Mais ma déconvenue provoqua les grands éclats de rire de la foule de badauds qui encombraient le quai et qui avaient été attirés par le départ d'un prince. Je leur demandai : « Ce qui m'arrive vous fait plaisir, paraît-il? — Oui, cela nous fait plaisir », crièrent-ils. Depuis cet incident, je tiens pour un axiome que le malheur de l'un fait le bonheur de l'autre, quand « l'autre » est un public allemand.

Comme le train suivant ne passait que cinq heures plus tard, je prévins par dépêche mon beau-frère Hermann Brockhaus qui m'avait offert son hospitalité, puis je suivis un individu qui se disait guide et qui m'emmena visiter le Wartbourg. J'y vis les restaurations entreprises

sur l'ordre du grand-duc, entre autres la salle avec les peintures de Schwind, mais le tout me laissa très froid. J'entrai dans le restaurant de ce lieu de plaisance d'Eisenach et j'y rencontrai plusieurs citoyennes en train de tricoter. Dans la suite, le grand-duc m'a assuré que *Tannhäuser* jouissait en Thuringe d'une grande popularité et que le moindre petit paysan en connaissait les mélodies. Pourtant ni l'aubergiste ni mon guide n'en firent semblant alors. J'inscrivis mon nom en toutes lettres dans le livre des étrangers et racontai de quelle façon affable on m'avait reçu à la gare. Je ne sache pas qu'on ait jamais pris note de mes remarques. A Leipzig, Hermann Brockhaus, assez vieilli et grossi, m'accueillit très gaiement. Il m'emmena chez lui où Ottilie et ses enfants me témoignèrent une grande amitié. Nous avions bien des choses à nous raconter et la bonne humeur avec laquelle mon beau-frère prenait part à ces entretiens les faisait durer parfois jusque vers le matin. Mes rapports avec le jeune Weisheimer, compositeur totalement inconnu, leur inspirèrent quelque méfiance.

C'est qu'en effet le programme de son concert n'était composé dans sa grande partie que de ses propres œuvres et parmi celles-ci un poème symphonique, *le Chevalier de Toggenbourg*, qu'il venait d'achever. Sans doute, je me serais opposé à ce que le programme fût exécuté, si j'avais assisté aux répétitions avec l'impartialité d'esprit nécessaire. Mais les heures que j'ai passées dans la salle de concert sont demeurées pour moi un des meilleurs et des plus doux souvenirs de ma vie et cela à cause du retour des Bülow; Hans avait tenu à consacrer à mes côtés

les débuts de Weisheimer en jouant dans cette audition un nouveau concerto de Liszt.

En entrant dans cette vieille salle du « Gewand-Haus » que je connaissais si bien d'autrefois, en voyant tous ces nouveaux musiciens d'orchestre pour lesquels j'étais un véritable inconnu et auxquels je dus me présenter, j'avais été pris d'une humeur fort chagrine. Mais soudain j'eus le sentiment d'être ravi au monde : dans un coin de la salle, j'avais aperçu Cosima, toute pâle et en grand deuil, et Cosima me souriait.

Elle revenait à peine de Paris où elle avait quitté sa grand'mère alitée et incurable, et voilée par le grand chagrin que lui avait causé la mort subite et inexplicable de sa sœur, elle me parut, à moi, arriver d'un autre monde. Ce que nous ressentions était si sérieux et si profond que seule la joie de nous revoir pouvait nous faire oublier les moments pénibles que nous avions devant nous. Ces répétitions nous produisaient l'effet d'ombres chinoises auxquelles nous assistions comme de joyeux enfants. Hans, lui aussi, était en bonne disposition ; nous avions tous l'impression de nous embarquer dans une aventure à la Don Quichotte. Il me fit remarquer Brendel, qui, assis non loin de nous, semblait guetter mon salut. Je m'amusai à le laisser dans cette attente et fis semblant de ne pas le reconnaître : le pauvre diable fut, paraît-il, fort affecté de ma conduite, et c'est pour racheter mon tort envers lui que je vantai tout spécialement ses mérites dans les conférences publiques que je fis plus tard sur le *Judaïsme dans la musique.* C'était une sorte d'expiation envers celui qui était déjà mort.

L'arrivée d'Alexandre Ritter et de ma nièce Francisca ajouta à notre joyeuse humeur. Les compositions monstrueuses de Weisheimer faisaient passer cette dernière par des alternatives de stupéfaction et de gaieté. Ritter se moqua spécialement d'une mélodie mélancolique et incompréhensible des basses dans *le Chevalier de Toggenbourg*, et comme il connaissait déjà le poème de mes *Maîtres Chanteurs*, il déclara que ce motif méritait d'être surnommé l'air du « goulu solitaire ».

Peut-être eussions-nous pourtant fini par perdre courage si nous n'avions été ranimés dans un sens fort élevé par la bonne exécution de l'ouverture des *Maîtres Chanteurs*, et par l'admirable jeu de Bülow exécutant au piano la nouvelle composition de Liszt. Mais le concert nous montra ce que l'entreprise avait d'aventureux et combien nous nous étions abusés en conservant notre insouciance. Au grand effroi de Weisheimer, le public de Leipzig s'abstint absolument de venir, obéissant, à ce qu'il semble, à un mot d'ordre des organisateurs des concerts d'abonnement. Jamais encore je n'avais vu un tel vide en pareille circonstance. En dehors des membres de ma famille, parmi lesquels ma sœur Ottilie se faisait remarquer par une capote extravagante, il n'y avait que quelques étrangers venus du dehors pour le concert. Parmi ceux-ci, en première ligne, mes amis weimariens : le maître de chapelle Lassen, le conseiller d'État Franz Muller, ainsi que Richard Pohl et le conseiller Gille qui m'étaient toujours fidèles. Je remarquai avec une surprise inquiète le vieux conseiller de cour Küstner, ancien intendant du Théâtre royal de Berlin, et je dus répondre

avec une mine sereine à son salut et à ses remarques étonnées sur le vide incompréhensible de la salle. En fait de gens de Leipzig, je ne vis que les amis spéciaux de ma famille qui, en temps habituel, n'assistaient jamais à un concert ; ainsi Lothar Muller, fils de ma vieille connaisssance le docteur Moritz Muller et qui m'était fort dévoué. Au milieu de la salle, il n'y avait guère que la fiancée de Weisheimer et sa mère ; à quelques rangées de là, je m'assis moi-même à côté de Cosima pendant le concert, mais nos rires continuels scandalisèrent mes proches qui nous observaient de loin. Étant de fort mauvaise humeur, ils ne comprenaient rien à notre gaieté.

L'ouverture des *Maîtres Chanteurs* produisit un effet si favorable sur les quelques auditeurs qui composaient le public que nous dûmes la répéter, à la grande satisfaction de l'orchestre. Les musiciens avaient enfin perdu la méfiance qu'on leur avait inspirée artificiellement et la glace était rompue entre nous : lorsque le concert s'acheva par l'ouverture de *Tristan* et que je m'avançai pour saluer le public, ils sonnèrent une fanfare en mon honneur. Ma sœur Ottilie en fut tout enthousiasmée ; elle prétendit que cet hommage n'avait encore été rendu qu'à Jenny Lindt.

Dès ce moment, l'ami Weisheimer, qui avait poussé la patience de chacun à ses extrêmes limites, se sentit un peu mal à l'aise vis-à-vis de moi. Il se figura que son concert eût donné un meilleur résultat si mes brillantes œuvres orchestrales n'avaient pas été au programme et s'il s'était contenté d'offrir, à des entrées plus modestes, ses propres compositions au public. Quoi qu'il en soit,

Weisheimer, ou plutôt son père, violemment déçu, dut supporter les frais de l'entreprise et par-dessus le marché l'humiliation bien superflue de ne pouvoir me faire parvenir aucun bénéfice.

Cet insuccès n'empêcha pas mon beau-frère de donner chez lui les fêtes qu'il avait arrangées d'avance pour célébrer mon triomphe. Les Bülow aussi prirent part à un banquet. Il y eut une soirée pendant laquelle je fis la lecture de mes *Maîtres Chanteurs* à un nombreux public de professeurs. C'est alors que je renouvelai connaissance avec le professeur Weiss, qui m'avait tant intéressé dans ma jeunesse, lorsqu'il fréquentait mon oncle. Il m'exprima son étonnement et son admiration sur mon talent de lecteur.

Les Bülow étaient malheureusement retournés bientôt après à Berlin. Nous nous étions rencontrés une dernière fois dans la rue par un froid piquant et dans des circonstances assez moroses pour eux, car ils étaient en train de faire une tournée de visites de politesse. Pendant ce court adieu, nous avions plus ressenti l'oppression qui pesait sur nous que la bonne humeur des derniers jours. Mes amis savaient dans quel triste et complet abandon je me trouvais. J'avais été assez crédule pour escompter les bénéfices du concert de Leipzig et me figurer que je recevrais là de quoi subvenir au plus pressé. Mon embarras était extrême, surtout de ne pouvoir régler le loyer à mon propriétaire de Biberich. Je désirais faire mon possible pour m'assurer cet asile un an encore et l'homme auquel j'avais affaire était si soupçonneux que je ne pensais pouvoir gagner sa faveur qu'en lui payant un terme d'avance.

Le trimestre de la rente de Minna était échu aussi. On comprend donc que le secours du grand-duc de Weimar m'arrivant juste à ce moment par l'entremise du conseiller Muller me parut tomber du ciel. Ne pouvant plus compter sur Schott, je m'étais adressé à mon vieil ami Muller, et, dans ma pénurie, je l'avais prié d'exposer ma situation au grand-duc afin de le déterminer peut-être à m'octroyer une sorte d'avance sur mes futurs opéras. C'est ainsi que, très inopinément, je reçus la somme de cinq cents thalers. Plus tard seulement, je me suis expliqué la bienveillante conduite du grand-duc : il désirait à tout prix rappeler à Weimar son ami Liszt et il avait espéré avec raison l'influencer favorablement en se montrant généreux envers moi.

Il me fut donc possible de me rendre pour quelques jours à Dresde tant pour apporter des subsides à ma femme que pour lui témoigner l'estime qui devait la réconforter dans la position difficile où elle était. Minna vint me prendre à la gare et me conduisit dans l'appartement qu'elle venait d'installer rue Sainte-Valpurge, une rue qui n'existait pas encore à mon départ de Dresde. En arrangeant ce logis avec son habileté coutumière, Minna avait certainement été guidée par le souhait de me voir m'y plaire. Sur le seuil, un petit tapis m'accueillit par le mot « Salve » qu'elle y avait brodé. Je reconnus immédiatement les rideaux de soie rouge et les meubles de notre salon parisien ; une vaste chambre à coucher ainsi qu'un cabinet de travail très confortable m'étaient réservés personnellement avec le salon ; ma femme s'était contentée d'une petite chambre à alcôve, sur la cour. Dans

mon cabinet de travail paradait le grand bureau d'acajou que je m'étais fait faire jadis pour mon installation de maître de chapelle ; après ma fuite de Dresde, il avait été acheté par Mme Ritter et avait passé à son gendre, le musicien Kummer. Celui-ci l'avait prêté à Minna en me proposant de le racheter à ma convenance pour soixante thalers. Comme je n'en témoignai aucune envie, l'humeur de ma femme s'assombrit.

La pensée de rester en tête à tête avec moi inquiétait et gênait Minna, aussi avait-elle invité ma sœur Clara à venir de Chemnitz partager sa chambre pour quelques jours. Clara fit preuve de sa bonté et de son tact habituels; elle plaignait Minna et eût voulu lui aider à supporter ces temps douloureux, mais toujours avec l'intention de fortifier en elle la pensée que notre séparation définitive était nécessaire. C'est pourquoi elle la mit exactement au courant de mes soucis d'argent. Ils étaient si gros, ces soucis, que ma femme en fut assez fortement inquiète pour que son inquiétude contrebalançât les idées troublantes qu'elle se forgeait. Du reste, j'évitai toute explication avec elle en passant presque tout mon temps en compagnie d'autres personnes : nous vîmes ainsi la famille de Fritz Brockhaus et de sa fille mariée Clara Klessinger, Pusinelli, le vieux Heyne et finalement les deux Schnorr.

J'employais mes matinées à faire des visites. Lorsque, me rendant chez le ministre Baer pour le remercier de mon amnistie, je traversai, pour la première fois après tant d'années, les rues de Dresde, elles me parurent vides et ennuyeuses, car dans mon souvenir je les revoyais

à l'état fantastique et intéressant des barricades. Pas un visage connu ! Même le marchand de gants, chez lequel je m'étais toujours fourni autrefois, me traita comme un étranger. Mais j'étais encore dans son magasin, quand, venant de la rue, un homme âgé, très ému, les yeux pleins de larmes, y fit irruption. C'était le vieux musicien de chambre Karl Kummer, le meilleur hautboïste que j'aie jamais rencontré et pour lequel, à cause de cela, je m'étais presque pris de tendresse jadis. Nous nous embrassâmes amicalement et je lui demandai s'il jouait toujours aussi bien de son instrument ; il m'assura qu'après mon départ, il n'avait plus trouvé de réel plaisir à la musique, et que depuis longtemps il avait pris sa retraite. M'informant de toute la vieille garde de l'orchestre, j'appris qu'elle était ou morte ou retraitée : le long contrebassiste Dietz, notre intendant M. de Lüttichau, le maître de chapelle Reissiger, tous enterrés ; Lipinsky était retourné en Pologne ; le violoniste Schubert ne jouait plus. Que tout me parut nouveau et morne !...

Le ministre Baer m'exprima ses inquiétudes sur mon amnistie, qu'il avait pourtant eu le courage de signer lui-même. Il craignait que ma vogue de compositeur d'opéra ne donnât lieu à des démonstrations fâcheuses ; je me hâtai de le rassurer en lui promettant de ne m'arrêter que peu de jours à Dresde et de ne pas mettre les pieds au théâtre. Il me congédia en soupirant profondément et en me jetant un lourd regard.

La réception de M. de Beust fut toute différente. Sur le ton d'un homme de salon, il me dit en souriant que sans doute je n'étais pas aussi innocent que j'avais l'air de le

croire et il me rendit attentif à une lettre que j'avais écrite alors et qu'on avait trouvée dans la poche de Rœckel. Je l'avais oubliée et laissai volontiers entendre que je considérais l'amnistie qu'on m'avait accordée comme un pardon de mes imprudences. Nous nous séparâmes avec les plus riantes démonstrations d'amitié.

Je donnai encore une soirée dans le salon de Minna et je lus mes *Maîtres Chanteurs*, qu'on ne connaissait pas à Dresde. Puis ayant pourvu ma femme d'argent pour longtemps, je lui dis adieu à la gare où elle m'accompagna. Elle paraissait souffrir du mauvais pressentiment de ne plus me revoir.

A Leipzig, je descendis dans un hôtel où je revis Alexandre Ritter ; nous passâmes ensemble une bonne soirée, égayée par du punch. Si je m'étais arrêté à Leipzig, c'est qu'on m'avait certifié qu'en donnant un concert à moi seul, j'aurais du succès. Dans mon besoin d'argent, j'avais songé d'abord à suivre ce conseil, mais je reconnus bientôt que les risques étaient trop grands et je rentrai tout droit à Biberich pour mettre en ordre mes affaires de logement. A mon grand dépit, je trouvai mon propriétaire un peu plus bougon encore ; il paraissait ne pas pouvoir oublier que j'avais critiqué sa façon de traiter son chien, ni que j'avais pris parti contre lui à propos de l'amourette de ma domestique avec un tailleur. Malgré mon argent et mes promesses, il demeura désagréable et prétendit que sa santé l'obligeait à garder mon logis pour lui-même le printemps suivant. En le payant d'avance, je le contraignis du moins à me laisser en paix jusqu'à Pâques et je me lançai de plus belle à la recherche

d'un gîte. Avec le docteur Schuler et Mathilde Maier je visitai les différents villages du Rhingau, mais comme le temps me manqua pour découvrir quelque chose de convenable, mes amis me promirent de continuer la campagne pour moi.

A Mayence, je retrouvai Frédérique Meyer. Sa position à Francfort devenait de plus en plus difficile ; elle m'approuva quand je lui racontai que j'avais renvoyé le régisseur que M. de Guaita m'avait adressé afin de me remettre quinze louis d'honoraires pour ma direction de *Lohengrin*. Elle-même, ayant complètement rompu avec ce monsieur, avait obtenu sa démission et était sur son départ pour Vienne où elle allait en tournée au « Burgtheater ». Sa conduite et sa décision lui gagnèrent toute ma sympathie : j'y voyais la preuve manifeste que tout ce qu'on avait dit d'elle était calomnie. Comme j'étais moi-même en route pour Vienne, elle fut heureuse de faire une partie du voyage avec moi. Elle s'arrêterait un jour à Nuremberg où je la prendrais pour continuer le trajet. Ainsi fut fait et nous arrivâmes ensemble à Vienne. Mon amie descendit à l'hôtel « Munsch » ; moi, demeurant fidèle au mien, je me rendis à l' « Impératrice-Élisabeth ». C'était le 15 novembre 1862. J'allai voir immédiatement le maître de chapelle Esser qui m'assura qu'on répétait assidûment *Tristan*.

Malheureusement mes rapports avec Frédérique furent mal interprétés par sa sœur, Mme Dustmann, et j'eus un différend pénible avec cette dernière. Impossible de lui faire comprendre le véritable état des choses ; la conduite de sa sœur, prétendait-elle, déshonorait sa

famille ; en venant à Vienne, Frédérique compromettait Mme Dustmann elle-même. D'autre part, la santé de Frédérique m'inspira bientôt de sérieuses inquiétudes. Elle s'était engagée à donner trois représentations au « Burgtheater » sans songer que pour elle le moment était aussi mal choisi que possible de se montrer à un public tel que celui de Vienne. Sa longue maladie, sa convalescence si tourmentée l'avaient horriblement amaigrie ; de plus elle était presque chauve et ne voulait pas porter de perruque. L'animosité de sa sœur lui avait aliéné le personnel du théâtre ; tout cela, joint au choix malheureux de ses rôles, fit totalement manquer ses débuts sur cette scène. Il ne put être question d'un engagement.

Très affaiblie, souffrant d'insomnies continuelles, elle eut la pudeur généreuse de me cacher la tristesse de sa situation. Elle s'installa dans un hôtel meilleur marché, la « Ville de Francfort », et résolut car ses moyens semblaient le lui permettre, d'y attendre la guérison de ses nerfs délabrés. Sur mon conseil, elle consulta Standhartner qui ne sut pas la soulager grandement. Comme on lui avait ordonné beaucoup de mouvement en plein air et que fin novembre et commencement de décembre le temps était très froid, j'eus l'idée de lui proposer un long séjour à Venise. Pour ce voyage encore, elle parut avoir l'argent nécessaire ; elle m'obéit et, par un matin glacial, je la conduisis à la gare d'où je la laissai partir avec sa fidèle femme de chambre vers un destin que je souhaitais meilleur. J'eus bientôt la satisfaction de recevoir d'elle de bonnes nouvelles, particulièrement sous le rapport de sa santé.

Mêlé à ces pénibles histoires, je n'avais pourtant pas négligé mes relations avec mes anciens amis de Vienne. Un incident curieux s'était passé dès mon arrivée. Comme toujours et partout, je devais lire mes *Maîtres Chanteurs* à la famille Standhartner aussi et on avait cru bien faire en invitant M. Hanslick à venir les écouter, puisque aussi bien il comptait maintenant parmi mes amis. Mais, au cours de la lecture, on s'aperçut que le dangereux critique devenait de plus en plus pale et de plus en plus maussade. Lorsque j'eus terminé, il partit sans qu'on pût le retenir, en montrant une hâte irritée. Mes amis tombèrent d'accord que Hanslick devait avoir considéré mon poème comme un libelle à son adresse et notre invitation à venir l'écouter comme une insulte. En effet, à partir de ce moment, ses sentiments envers moi changèrent du tout au tout et prirent un caractère de violente hostilité dont j'eus bientôt à supporter les conséquences.

J'avais aussi retrouvé Cornélius et Tausig, auxquels j'en voulais encore de la façon dont ils s'étaient conduits envers moi l'année précédente. La cordiale sympathie que j'avais pour ces jeunes gens m'avait induit à les inviter à venir à Biberich en même temps que les Bülow et les Schnorr. Cornélius avait tout de suite accepté, aussi avais-je été très surpris de recevoir de lui une lettre datée de Genève. Tausig, qui paraissait avoir soudain trouvé des fonds, l'avait emmené dans un voyage sûrement plus agréable et plus important que ce que je leur avais offert. Sans s'excuser le moins du monde ni témoigner le moindre regret, ils s'étaient contentés de m'informer qu'ils venaient « de fumer un excellent cigare à ma santé ». Lorsque je

les revis à Vienne, je ne pus m'empêcher de leur reprocher leur manque d'égards, mais ils ne comprirent pas que j'eusse pu leur en vouloir d'avoir préféré un beau voyage dans la Suisse française à une simple visite à Biberich. De toute évidence, ils me tenaient pour un tyran.

A Vienne même et dans mon hôtel, Tausig se rendit encore coupable d'une conduite fort bizarre. Il prenait ses repas au restaurant du rez-de-chaussée, puis, tout de suite après, montait au quatrième sans s'arrêter à mon étage. Il allait faire de longues visites à une comtesse Krockow. L'ayant interrogé, il m'apprit que cette dame était très liée avec Cosima. Je lui exprimai mon étonnement de ce qu'il ne me mît pas en relations avec la comtesse. Il répondit par de singuliers faux-fuyants à cette prétention de ma part et lorsque je le taquinai sur son « amourette », il déclara qu'il n'était pas question de cela et que la dame n'était plus jeune. Je le laissai donc faire, mais j'eus lieu d'être plus étonné encore de sa manière d'agir quand, plus tard, je fus vraiment présenté à la comtesse et qu'elle m'avoua avoir vivement désiré me recevoir. Tausig avait toujours refusé de m'amener chez elle sous prétexte que je n'aimais pas la société des femmes.

Cependant mes relations avec Tausig redevinrent amicales, lorsque je m'apprêtai définitivement à réaliser mon intention de donner des concerts à Vienne. Bien que le maître de chapelle Esser s'occupât activement et sérieusement de répéter au piano les parties principales de *Tristan*, je n'arrivais pas à avoir confiance dans la

réussite de ces études, moins à cause des capacités du personnel qu'à cause de son mauvais vouloir. La conduite absurde de Mme Dustmann m'enlevait le goût d'assister fréquemment à ces répétitions. En revanche, j'espérais prouver à mes adversaires cachés que j'avais d'autres moyens à ma disposition pour présenter ma nouvelle musique au public et que je n'en étais pas réduit à dépendre de représentations théâtrales. Je n'avais qu'à faire exécuter dans un concert des fragments de mes opéras encore inconnus à Vienne. Tausig me fut d'un grand secours dans tout ce qui regardait le côté pratique de l'entreprise. Nous convînmes de louer pour trois soirées le théâtre « An der Wien » et d'y donner mes concerts fin décembre, à huit jours d'intervalle.

Mais il me fallait avant tout faire copier les parties d'instruments des fragments que je tirai deux par deux de l'*Or du Rhin*, de la *Walkyrie* et des *Maîtres Chanteurs*. Je retins l'ouverture de *Tristan*, qui eût risqué de coïncider avec la représentation de cet opéra, toujours annoncé. Cornélius et Tausig, aidés de quelques copistes, se mirent donc à cette besogne qui ne pouvait être exécutée que par de véritables musiciens sachant lire les partitions. Weisheimer, venu exprès à Vienne pour assister au concert, se joignit à eux. Tausig m'annonça que Brahms, « un bien brave garçon », disait-il, désirait aussi prendre part au travail, malgré la célébrité dont il jouissait déjà. Son lot fut un fragment des *Maîtres Chanteurs*. Brahms fit en effet preuve de modestie et de gentillesse ; seulement il manquait de vie et souvent il passait inaperçu dans nos réunions.

Je revis aussi Frédéric Uhl, que je connaissais d'autrefois et qui maintenant, avec la collaboration de Jules Frœbel et sous les auspices de Schmerling, rédigeait un journal politique, *le Messager*. Il mit sa feuille à ma disposition et publia dans son feuilleton le premier acte du poème des *Maîtres Chanteurs*. Mes amis observèrent que Hanslik devenait de plus en plus venimeux.

Moi et mes compagnons, nous étions ainsi absorbés par les préparatifs du concert, quand, un beau soir, nous vîmes arriver de Paris un personnage ridicule. C'était un M. Moritz, dont Bülow m'avait déjà parlé en se moquant. Il prétendait avoir des commissions de Bülow pour moi, et sa tenue fut si maladroite et si indiscrète que, poussé par Tausig que son sans-gêne horripilait, je mis cet individu à la porte. Alors celui-ci fit part à Cosima du traitement que je lui avais infligé, mais en m'accusant d'avoir été offensant envers Bülow, si bien qu'elle s'indigna de ma conduite vis-à-vis de mes meilleurs amis et m'écrivit une lettre à ce sujet. Je fus si étonné et si abattu du contenu de cette missive que, sans mot dire, je la tendis à Tausig. Que faire pour remettre les choses au point? Tausig se chargea immédiatement d'élucider le malentendu et de montrer à Cosima l'incident sous son vrai jour. Et peu de temps après, j'avais la joie d'apprendre le bon résultat de ses efforts.

Sur ces entrefaites, nous étions arrivés aux répétitions de mes concerts. L'Opéra de la cour me fournissait les chanteurs qui devaient exécuter les fragments de l'*Or du Rhin*, de la *Walkyrie*, l'*Air du forgeron* dans *Siegfried* et la *Harangue de Pogner* dans les *Maîtres Chanteurs*.

Pour *les Trois filles du Rhin*, je dus me contenter de dilettantes. Le violoniste Hellmesberger me fut très utile, car son jeu enthousiaste entraînait en toute occasion les musiciens. Après les premières répétitions, assourdissantes et dont le vacarme dans une des petites salles de l'Opéra rendit Cornélius absolument perplexe, nous pûmes monter sur la scène même du théâtre « An der Wien ». Non seulement la location de ce théâtre était fort élevée, mais je dus encore faire les frais d'une installation pour l'orchestre. La salle avec ses coulisses avait une mauvaise acoustique; cependant je ne crus pas avoir les moyens d'y faire construire une paroi de résonance et un plafond.

Bien que très fréquenté, le premier concert du 26 décembre ne me procura que des frais énormes et le chagrin de constater que, par le manque d'acoustique, l'orchestre n'avait point produit d'effet. Aussi malgré les mauvaises perspectives que m'offraient les deux concerts suivants, je résolus d'établir cette dispendieuse paroi de résonance. Je me flattais aussi que des démarches entreprises d'autre part éveilleraient pour ma musique la sympathie des cercles élevés de Vienne. Mon ami le prince de Lichtenstein pensait que ce ne serait pas impossible : il croyait que par l'entremise de la comtesse Zamoïska, dame de palais à la cour, on pourrait arriver jusqu'à l'Empereur. Passant par les innombrables corridors du château impérial, il me conduisit un jour chez cette dame. Plus tard, je me suis bien aperçu que là aussi Mme Kalergis avait préparé les voies. Mais on ne réussit à intéresser que la jeune impératrice : elle seule assista à l'audition.

Je connus la somme des déceptions au deuxième concert. Malgré les avertissements, je m'étais obstiné à le donner le 1er janvier. Il y eut très peu de monde. Mon unique consolation fut de jouir de l'excellent effet de l'orchestre, grâce à l'amélioration acoustique du local. Les morceaux produisirent ainsi une si forte impression qu'au troisième concert, le 8 janvier, la salle fut très remplie. J'eus là un bel exemple de l'excellent sens musical des Viennois : le prélude de la harangue de Pogner, qui n'a cependant rien de particulièrement émouvant, excita à tel point l'enthousiasme du public que celui-ci bissa frénétiquement le morceau, et bien que l'acteur chargé de la partie de Pogner se fût déjà levé pour chanter.

En ce moment, dans une loge, j'aperçus Mme Kalergis qui venait d'arriver à Vienne. Ce fut pour moi de bon augure, car je supposai qu'elle avait certainement l'intention de m'être utile. Et, en effet, étant liée avec Standhartner aussi, elle s'entendit tout de suite avec lui sur la façon de me tirer de la position critique où m'avaient jeté les grosses dépenses occasionnées par mes concerts. Elle avoua à notre ami commun qu'elle-même était sans moyens et que, pour des dépenses exceptionnelles, elle ne pourrait se procurer de l'argent qu'en faisant des dettes. Il s'agissait donc de me découvrir des protecteurs plus fortunés qu'elle. On songea alors à la baronne de Stockhausen, femme de l'ambassadeur de Hanovre. Celle-ci, très amie de Standhartner, me témoigna une chaleureuse sympathie et réussit à gagner à ma cause lady Bloomfield et son mari, l'ambassadeur d'Angleterre. Ces derniers, ainsi que Mme de Stockhausen, donnèrent diverses soirées en mon honneur.

Un jour, Standhartner m'apporta cinq cents florins que m'offrait une main anonyme pour m'aider à couvrir mes frais. Par Standhartner également, Mme Kalergis m'envoya mille florins qu'elle avait réussi à trouver pour mes dépenses à venir. A la cour, cependant, les efforts de Mme Kalergis étaient demeurés vains, malgré son intimité avec la comtesse Zamoïska. Leurs démarches avaient été contrecarrées par l'arrivée du nouvel ambassadeur de Saxe, un M. de Könneritz, dont la famille m'a porté malheur en tout temps et en tout lieu. Cette fois, ce membre de la famille néfaste sut enrayer tout mouvement en ma faveur en racontant à la toute-puissante archiduchesse Sophie que jadis j'avais mis le feu au château du roi de Saxe.

Cependant, ma protectrice ne se lassait pas de chercher à m'être utile de toute façon. Connaissant mon désir de me retirer pour quelque temps dans une demeure tranquille, elle avait pensé à la maison de l'attaché de l'ambassade d'Angleterre, fils du célèbre Bulwer Lytton. Celui-ci avait été rappelé de Vienne, mais conservait son installation. Elle me présenta donc à cet homme aimable et jeune encore et je fus invité à dîner chez lui en compagnie de Cornélius et de Mme Kalergis. La soirée se termina par la lecture du *Crépuscule des dieux*. Seulement, m'étant aperçu que les auditeurs manquaient d'attention, je coupai court et me retirai avec Cornélius.

Nous eûmes très froid en rentrant ; chez Bulwer même les pièces ne nous avaient pas paru suffisamment chauffées. Pour nous refaire un peu de calorique, nous entrâmes donc dans un café où l'on nous servit un verre de punch.

J'en ai conservé le souvenir, parce que, pour la première fois, j'observai chez Cornélius une humeur extraordinairement excentrique. Mais, tandis que nous nous laissions aller à notre joyeux sans-gêne, Mme Kalergis usait de toute sa persuasion féminine pour intéresser sérieusement Bulwer à ma personne. Elle réussit, et l'attaché mit pour neuf mois son appartement à ma disposition. Toutefois, en y réfléchissant, je ne vis pas bien l'avantage que je pouvais en tirer, car, à Vienne, je n'avais aucun moyen de subsister. Tous mes projets furent modifiés par l'invitation que je reçus de Saint-Pétersbourg. Moyennant deux mille roubles d'argent d'honoraires, je devais, au mois de mars, y diriger deux concerts de la Société philharmonique. Mme Kalergis avait, de ce côté-ci encore, intrigué pour moi. Elle me conseilla vivement d'accepter, car elle pensait que je pourrais augmenter mes recettes par un grand concert donné à mes risques et qui serait certainement d'un gros rapport.

Je n'aurais pas agréé cette demande si j'avais été sûr que *Tristan* fût représenté à Vienne dans les mois prochains. Mais un nouveau mal de gorge du ténor Ander ayant encore arrêté les répétitions, j'avais perdu toute confiance dans les promesses qui m'avaient attiré à Vienne. Cette confiance avait, du reste, été gravement entamée lors de ma première visite au ministre Schmerling. Celui-ci parut fort étonné quand je m'autorisai auprès de lui de la recommandation de Metternich : le prince, m'assura-t-il, ne lui avait pas dit un mot de moi. Toutefois, il me déclara avec amabilité que cette recommandation n'était pas nécessaire et qu'un homme tel que

moi s'affirmait par ses propres mérites. Mais lorsque je parlai de la pensée qu'avait eue Metternich d'obtenir que l'Empereur me fît une situation à Vienne, le ministre se hâta de me déclarer qu'il manquait absolument de l'influence nécessaire pour décider l'Empereur à quoi que ce fût. Cet aveu de M. de Schmerling me fut fort utile en ce qu'il m'éclaira sur la conduite de Metternich. Je me rendis compte que ce dernier avait jugé plus prudent d'agir sur le premier chambellan pour qu'on reprît sérieusement *Tristan* plutôt que de perdre son temps auprès du ministre.

Or, cette représentation ayant l'air de ne pas vouloir venir, j'acceptai l'offre de Saint-Pétersbourg et cherchai à me fournir les fonds indispensables au voyage. En cela, Henri Porges devait m'aider et organiser un concert que je dirigerais à Prague. Au commencement de février, je partis donc pour cette ville et j'eus lieu de me réjouir de la façon dont j'y fus reçu. Ce jeune Porges, adepte enflammé de Liszt et de moi, me plut par sa personne et par son zèle. Le concert eut lieu dans la salle de la « Sophieninsel »; on y exécuta une symphonie de Beethoven et des fragments de mes dernières œuvres. Les recettes en furent très favorables, car le lendemain, ayant réservé une certaine somme pour faire face à quelques petites dépenses ultérieures, Porges put me remettre mille florins. Je m'écriai alors en riant que c'était là le premier argent que j'eusse gagné par mon propre travail! De plus, je fis à Prague la connaissance de quelques jeunes gens très aimables et instruits du parti allemand et du parti tchèque, entre autres du professeur

de mathématiques Lieblein et de l'écrivain Musiol. J'eus aussi une véritable émotion à revoir la cantatrice Marie Lœwe, que je connaissais de ma première enfance ; elle était devenue harpiste et faisait partie de l'orchestre qui jouait dans mes concerts. Dès la première de *Tannhäuser* donnée à Prague, elle m'avait écrit pour m'exprimer son enthousiasme, qui ne fit qu'augmenter dans la suite. Marie Lœwe demeura pendant de longues années attentive à toutes mes créations.

Plein de satisfaction et repris d'espoir, je retournai rapidement à Vienne pour conclure définitivement, si possible, l'affaire de *Tristan*. Une répétition au piano des deux premiers actes me transporta d'admiration, car le ténor était tout à fait supportable et Mme Dustman exécuta si parfaitement sa partie difficile que je ne pus m'empêcher de lui exprimer toute mon approbation. Il fut donc résolu que mon œuvre serait représentée après Pâques, ce qui concordait fort bien avec mon retour de Russie.

L'espoir des recettes considérables que je ferais à Pétersbourg, me décida à reprendre mon plan de me fixer complètement dans le paisible Biberich. Comme il me restait assez de temps jusqu'à mon départ pour la Russie, je regagnai les bords du Rhin afin d'y mettre tout en ordre. Je descendis dans mon logis ; puis, accompagné de Mathilde Maier et de son amie Louise Wagner, je parcourus tout le Rhingau, en quête de la demeure désirée. N'ayant rien trouvé à mon gré, j'entrai en pourparlers avec l'architecte Frickhoefer pour la construction d'une maisonnette sur un terrain à acquérir près de sa

villa. M. Schuler, l'ami du jeune Staedl, devait, en sa qualité de juriste et d'homme d'affaires, prendre la chose en main. On établit un devis ; la réalisation de mon projet ne dépendait que des recettes que me rapporterait ma tournée en Russie. Comme, d'autre part, j'étais forcé, quoi qu'il arrivât, de quitter mon logis actuel à Pâques, je fis emballer tout mon mobilier et l'envoyai chez le tapissier de Wiesbaden, auquel je devais encore la plus grande partie des meubles qu'il m'avait fournis.

Puis, rempli des meilleures espérances, je me mis en route pour Berlin, où je m'arrêtai chez les Bülow. Cosima fut ravie de me revoir. Elle devait bientôt accoucher, mais cela ne l'empêcha pas de m'accompagner à l'École de musique pour y retrouver Hans. J'entrai dans une longue salle au bout de laquelle celui-ci donnait précisément une leçon de piano. Comme je restais silencieux près de la porte, il se fâcha et bondit soudain vers l'intrus ; alors seulement il me reconnut et éclata d'un rire joyeux. Nous convînmes de déjeuner ensemble et, en attendant, je fis avec Cosima une délicieuse promenade dans le beau landau de l' « Hôtel de Russie », dont nous ne nous lassions pas d'admirer l'élégant capiton en soie grise. Bülow avait craint de me laisser voir sa femme dans sa grossesse, parce qu'une fois, à propos d'une autre dame de notre connaissance, je lui avais exprimé l'éloignement que m'inspirait cet état. De pouvoir le rassurer au cas particulier me mit de fort bonne humeur, car, en Cosima, rien n'aurait su me déplaire. Mes amis m'accompagnèrent à la gare ; ils partageaient mon espoir et se réjouissaient de cœur du changement de ma

destinée. Je les quittai et poursuivis mon voyage dans la nuit.

A Königsberg, il y eut un arrêt d'une demi-journée et une nuit, mais peu désireux de revoir ces lieux si néfastes dans ma vie, je ne quittai pas ma chambre d'hôtel et ne me souciai même pas de savoir la rue où je logeais. Le lendemain de bonne heure, je me remis en route vers la frontière russe.

Quelque peu troublé par le souvenir de la façon illégale dont je l'avais passée autrefois, j'examinai le visage de mes compagnons pendant ce long trajet. L'un d'eux, un seigneur livonien, me frappa surtout par le ton dur et cassant avec lequel, en langue allemande, il exprimait son mécontentement de l'émancipation accordée par le tsar aux paysans russes. Je compris alors clairement que la noblesse allemande fixée dans les provinces baltiques ne serait pas d'un grand secours aux Russes qui voudraient secouer le joug de l'aristocratie. Près de Saint-Pétersbourg, je fus très effrayé de voir le train s'arrêter et des gendarmes y monter faire une perquisition. Ils recherchaient, paraît-il, les participants aux dernières émeutes de Pologne. A l'une des dernières stations avant la capitale, les places libres de mon compartiment furent envahies par des hommes dont les hautes casquettes russes de fourrure m'inspirèrent d'autant plus d'inquiétude que ces gens ne me quittaient pas des yeux. Soudain, la figure de l'un d'eux s'éclaira et il me salua d'un air enchanté en m'annonçant que lui et ses compagnons étaient des membres de l'orchestre impérial envoyés à ma rencontre. Ils étaient tous Allemands.

A la gare de Pétersbourg, ils me conduisirent triomphalement vers d'autres musiciens qui nous attendaient en grand nombre avec le comité de la Société philharmonique. On m'avait recommandé une « pension » allemande située sur la perspective Newsky. J'y fus accueilli avec beaucoup de prévenance par la femme d'un négociant allemand, Mme Kunst, qui m'avait préparé un salon réservé ayant vue sur la grande rue animée. Je prenais mes repas avec les autres pensionnaires. Parmi ceux-ci, je recevais de préférence chez moi Alexandre Séroff, que j'avais connu à Lucerne. Il était tout de suite venu à moi et j'avais dû constater qu'il occupait à Pétersbourg une misérable situation de censeur des journaux allemands. Fort négligé dans sa tenue, maladif et besogneux, il gagna ma sympathie par son esprit indépendant et la vivacité de son caractère ; ces qualités, jointes à un bon sens remarquable, avaient fait de lui un critique influent et redouté. Je m'en aperçus lorsqu'en haut lieu on me pria d'user de mon influence sur Séroff pour qu'il se retînt un peu dans son acharnement à poursuivre Antoine Rubinstein, qu'on protégeait difficilement. Je lui fis part de ce vœu, et quand il m'eut expliqué les raisons pour lesquelles il considérait l'activité de ce musicien comme funeste à l'art en Russie, je lui demandai, pour l'amour de moi, de faire trêve à ses persécutions pendant le temps que je passerais à Pétersbourg, car je ne désirais point être considéré comme rival de Rubinstein. Il s'écria alors avec une violence maladive : « Je le hais et ne puis consentir à aucune concession. »

Entre nous deux, en revanche, l'accord fut parfait.

Séroff me comprenait si bien, moi et ma manière, que bientôt nous ne causions presque plus qu'en plaisantant, car dans toutes les questions sérieuses, nous étions du même avis. Rien n'égalait son attention à me rendre service. Il s'occupa de faire traduire en russe le texte des fragments de mes opéras ainsi que les programmes explicatifs de mes concerts. Avec beaucoup de tact, il discernait les chanteurs aptes à rendre ma musique. Il se trouvait récompensé de ses peines en assistant aux répétitions et aux auditions; sa figure rayonnante m'encourageait et me stimulait sans cesse.

L'orchestre que je réunis autour de moi dans la grande et belle salle de la « Société de la noblesse » me procura aussi la plus vive satisfaction. Il était composé de cent vingt musiciens choisis dans les orchestres impériaux, pour la plupart véritables virtuoses qu'on n'employait d'ordinaire que pour accompagner les ballets et les opéras italiens. Tous, ils respirèrent avec soulagement de pouvoir, sous la direction qui m'est propre, s'adonner à une musique plus élevée.

Le premier concert ayant obtenu un succès considérable, on s'occupa de moi dans les cercles auxquels, discrètement mais chaudement, j'avais été recommandé par Marie Kalergis. Ma protectrice cachée avait su préparer avec adresse ma présentation à la grande-duchesse Hélène. Tout d'abord je fis usage d'une recommandation de Standhartner pour le docteur Arneth, qu'il avait connu à Vienne et qui était médecin de la princesse. Celui-ci me présenta à Mlle de Rhaden, dame d'honneur préférée de la grande-duchesse. La connaissance seule de

cette dame m'eût contenté, car je rencontrai en elle une femme d'une culture achevée, de grand jugement et de noble maintien ; mais l'intérêt manifeste qu'elle me témoigna fut toujours accompagné d'une certaine inquiétude qui paraissait se rapporter à la grande-duchesse. Mlle de Rhaden semblait sentir que quelque chose devait être fait pour moi, quelque chose de plus important que ce qu'elle pouvait attendre de l'esprit et du caractère de sa maîtresse.

Cependant, je n'arrivai pas tout de suite jusqu'à la princesse Hélène ; auparavant je fus invité chez la dame du palais à une soirée à laquelle devait prendre part la grande-duchesse. Antoine Rubinstein avait été chargé d'en faire les honneurs artistiques : il me présenta à la dame du palais et celle-ci se hasarda alors à me conduire vers sa maîtresse. La conversation marcha assez bien, et bientôt après, je recevais une invitation directe au thé intime de la grande-duchesse. Outre Mlle de Rhaden, j'y vis la seconde dame d'honneur, Mlle de Stahl, ainsi qu'un vieux monsieur cordial, qu'on me dit être le général de Brebern, ancien ami de Son Altesse. Il faut croire que Mlle de Rhaden avait bien travaillé en ma faveur, car la grande-duchesse manifesta le désir de m'entendre lire mon poème de l'*Anneau des Niebelungen*. N'en ayant pas d'exemplaire sur moi, mais sachant que Weber à Leipzig en avait terminé l'impression, je lui télégraphiai d'envoyer sur-le-champ à la cour princière les feuillets terminés. Pour le moment, mes protecteurs durent se contenter d'une lecture des *Maîtres Chanteurs*. La grande-duchesse Marie y assista aussi : belle encore et de taille distinguée,

elle était fille de l'empereur Nicolas et connue par sa vie assez passionnée. Ce qu'elle pensait de mon poème me fut rapporté par Mlle de Rhaden ; il paraît qu'elle n'avait pas cessé de trembler que Hans Sachs ne finisse par épouser Éva..

Quelques jours après, les bonnes feuilles de mon poème des *Niebelungen* arrivaient successivement et le cercle intime de la grande-duchesse se réunit quatre fois autour de moi pour en entendre la lecture. Le général de Brebern y assistait régulièrement, mais il s'endormait régulièrement aussi, et se réveillait « frais comme une rose », selon les termes de la jolie et joyeuse Mlle de Stahl, qui se livrait à de vives plaisanteries sur lui pendant que, par des corridors et des escaliers sans fin, je reconduisais les deux dames d'honneur à leurs appartements situés à l'autre bout du palais.

Comme autre personnage de marque, je n'appris à connaître que le comte Wilohorsky qui, du poste élevé qu'il occupait à la cour, s'adjugeait l'autorité d'un protecteur de l'art musical. Lui-même était convaincu de son remarquable talent de violoncelliste. Ce vieux monsieur parut fort amicalement disposé en ma faveur et très satisfait de mes concerts. Il m'assura qu'il avait vraiment joui de la huitième Symphonie de Beethoven (en *fa majeur*) et que ma direction la lui avait enfin fait comprendre. De même, il croyait avoir saisi tout à fait le sens de l'ouverture de mes *Maîtres Chanteurs*, au contraire de la grande-duchesse Marie qui la prétendait incompréhensible. Mais, à son avis, c'était affectation de la part de la princesse. Autrement, comment se serait-elle

passionnée pour *Tristan*, dont lui, musicien cultivé, n'avait pu suivre la musique qu'avec beaucoup d'efforts. Lorsque je répétai cette appréciation de Wilohorsky à Séroff, celui-ci s'écria enthousiasmé : « Ah ! l'animal de comte ! Cette femme connaît l'amour ! »

Le comte offrit en mon honneur un splendide dîner auquel furent invités aussi Antoine Rubinstein et Mme Abaza. Après le repas, je demandai de la musique à Rubinstein et Mme Abaza insista pour qu'il choisît ses *Chansons persanes*. Le musicien en parut irrité, car il pensait avoir créé d'autres belles choses encore. Néanmoins, ces compositions me donnèrent excellente opinion du talent des deux artistes. Mme Abaza avait été attachée comme cantatrice à la cour de la grande-duchesse et s'était mariée à un Russe riche et cultivé qui m'invita chez lui aussi et me reçut avec distinction. Entre temps, un baron, Vittinghof, s'introduisit auprès de moi en sa qualité de musicien amateur enthousiaste ; il m'honora d'une invitation à une réunion où je retrouvai la belle Ingeborg Stark, la pianiste suédoise et auteur de sonates, que j'avais connue à Paris. Elle me stupéfia par le rire impertinent auquel elle se livra quand M. le baron joua ses œuvres. A part cela, elle se donnait des airs fort sérieux, car elle était, disait-elle, fiancée à Hans de Bronsart.

J'avais échangé des visites amicales avec Rubinstein ; il se montra convenable à mon égard, quoique un peu mélancolique. Il m'assura qu'il songeait à quitter sa position de Pétersbourg ; il en était las, principalement à cause des attaques de Séroff. Comme je devais donner prochainement un concert à mon bénéfice, on jugea qu'il serait

avantageux de me conduire aussi dans le monde des marchands pétersbourgeois. J'assistai donc à une audition donnée dans la salle de la Société commerciale. Dans l'escalier déjà, je fus reçu par un Russe fortement aviné qui se présenta comme maître de chapelle.

Il avait sous ses ordres quelques musiciens choisis de l'orchestre impérial et leur fit exécuter l'ouverture de *Guillaume Tell* de Rossini ainsi que celle d'*Obéron*, de Weber. Les grosses caisses avaient été remplacées par un petit tambour militaire, ce qui produisit un bien drôle d'effet dans le plus beau passage de l'ouverture d'*Obéron*.

Si, pour mes propres concerts, j'étais bien pourvu sous le rapport de l'orchestre, les chanteurs, par contre, me donnèrent beaucoup de mal. Le soprano de Mlle Bianchi était assez bon ; mais pour la partie de ténor, je dus me contenter d'un M. Sétoff qui avait plus d'aplomb que de voix. Il rendit cependant possible l'audition des *Airs du forgeron*, de *Siegfried*, en donnant l'illusion du chant par sa présence sur la scène ; en réalité, l'orchestre seul dut se charger de produire tout l'effet. Après les deux concerts de la Société philharmonique, je m'occupai du mien, qui eut lieu dans la salle de l'Opéra impérial. Pour me seconder dans son organisation, on m'adjoignit un musicien retraité qui, en compagnie de Séroff, passa de longues heures dans ma chambre. Quoique celle-ci fût bien chauffée, il ne consentit jamais à enlever sa fourrure, et comme son incapacité nous causait mille ennuis, nous tombâmes d'accord qu'il représentait « l'âne vêtu de la peau du lion ». Mon concert réussit au delà de toute attente et je crois n'avoir jamais été accueilli par le public avec

un tel enthousiasme : dès mon apparition, je fus salué d'applaudissements si étourdissants et si interminables que je perdis contenance, chose qui, pourtant, ne m'arrive pas facilement. L'ardent dévouement de l'orchestre contribua certainement pour une grande part à entraîner le public, car c'étaient toujours mes cent vingt musiciens qui, chaque fois, redonnaient l'élan aux acclamations. Le fait était nouveau, paraît-il, à Saint-Pétersbourg. Je les entendais se livrer à leur admiration par des exclamations comme celle-ci : « Avouons que, maintenant seulement, nous savons ce que c'est que la musique ! »

Ces dispositions favorables furent mises à profit par le maître de chapelle Schuberth. Il m'avait été assez utile en m'aidant convenablement ; pour sa récompense, il me demanda de participer au prochain concert qui aurait lieu à son bénéfice. Assez vexé, car je voyais bien qu'il m'escamotait une brillante recette en la faisant passer de ma poche dans la sienne, j'écoutai pourtant le conseil de mes amis et consentis à répéter, huit jours plus tard, les morceaux à succès de mon programme. L'auditoire fut de nouveau très nombreux et la belle recette de trois mille roubles fut encaissée par cet être maladif que le sort punit de m'avoir exploité, car, dans le cours de la même année, Schuberth mourut inopinément.

Heureusement, j'avais de nouveaux succès et de nouveaux gains en perspective par le contrat que j'avais signé avec le général Lwoff, intendant du Théâtre de Moscou. Je devais y donner trois concerts pour lesquels on me garantissait la moitié des recettes ; au minimum,

mille roubles par soirée. J'arrivai à Moscou par un temps désagréable variant de la gelée à la pluie ; très refroidi et mal à mon aise, je me logeai dans une pension allemande fort mal située. L'intendant me fit piètre impression, malgré le grand cordon de sa décoration. Je dus m'aboucher avec lui pour le choix très difficile des morceaux ; puis, je me concertai sur leur exécution avec un ténor russe et une cantatrice italienne retraitée. Aux répétitions d'orchestre, qui commencèrent aussitôt, je fis la connaissance du directeur de la Société russe de musique, Nicolas Rubinstein, frère puîné d'Antoine. Dans sa partie, le jeune Rubinstein comptait comme autorité à Moscou. Vis-à-vis de moi, il se montra toujours fort modeste et complaisant.

L'orchestre se composait d'une centaine de musiciens, qui étaient au service du tzar pour accompagner les ballets et les opéras italiens. Je les trouvai, en général, inférieurs à ceux de Pétersbourg. Toutefois, il y avait parmi eux un petit nombre de quatuortistes très capables et absolument dévoués à ma personne ; l'un d'eux, l'excellent violoncelliste Lutzau, esprit caustique remarquable, était même une de mes vieilles connaissances de Riga. Mais j'étais surtout enchanté du violoniste Albrecht, le frère du voyageur qui, à mon arrivée à Pétersbourg, m'avait tant effrayé par son bonnet de fourrure. Malgré ces quelques exceptions, j'eus l'impression de déchoir, artistiquement parlant, en m'occupant de l'orchestre de Moscou. Je me fatiguais sans recueillir aucun plaisir de ma peine, et je me fâchais de voir mon ténor arriver aux répétitions en chemise rouge ; c'était sa façon de manifester contre ma

musique et de me témoigner sa patriotique répugnance à chanter les *Airs du forgeron* de *Siegfried ;* il les exécutait, du reste, dans le style fade et maniéré des Italiens.

Le matin du premier concert, je fus pris d'une forte fièvre catarrhale et il me fallut contremander l'audition. Mais dans ce Moscou inondé de neige fondue, il était, paraît-il, impossible de prévenir le public à temps. Devant le théâtre, on vit défiler inutilement de nombreux et brillants équipages, au grand mécontentement de ceux qui les occupaient. M'étant reposé vingt-quatre heures, j'exigeai que mes trois concerts eussent lieu dans l'espace de six jours. J'avais été poussé à cette résolution par le désir d'en finir au plus vite avec une entreprise qui me semblait indigne de moi. Quoique le grand théâtre fût bondé chaque fois et que les auditeurs y étalassent une élégance à laquelle je n'étais pas accoutumé, je n'arrivai pas à dépasser en recettes la somme garantie, car c'était l'intendance impériale qui réglait les comptes. L'accueil chaleureux qu'on fit à mes œuvres, l'enthousiasme de l'orchestre en particulier, me dédommagea pourtant jusqu'à un certain point. Ces messieurs m'envoyèrent une députation pour réclamer un quatrième concert. Je refusai. Alors on me demanda de diriger, tout au moins, une répétition, honneur que je déclinai encore en souriant.

Pour finir, l'orchestre m'offrit un banquet où Nicolas Rubinstein me porta un toast très aimable et de bon ton, et où les démonstrations d'amitié devinrent assez tumultueuses. Quelqu'un m'ayant pris sur son dos pour me promener par la salle, il faillit en résulter une bagarre, parce que chacun voulait avoir cet avantage. Les membres

de l'orchestre se cotisèrent et me firent présent d'une tabatière en or sur le couvercle de laquelle étaient gravées ces paroles du chant de Siegmund dans la *Walkyrie :* « Doch Einer kam » (Quelqu'un est venu...). Je répondis à ce cadeau par ma photographie grand format, que je dédiai à l'orchestre en y transcrivant la fin du vers précédent : « Keiner ging » (Personne n'est sorti).

En dehors de ces musiciens, je fis, grâce à la pressante recommandation de Mme Kalergis, l'intéressante connaissance d'un prince Odoiewsky. A ce que m'avait annoncé mon amie, ce prince était le plus noble des caractères et le plus capable de me comprendre parfaitement. Et, en effet, quand j'arrivai chez lui, après un pénible voyage de plusieurs heures, il m'invita sur-le-champ avec une simplicité patriarcale à m'asseoir à la table de sa famille. Il me fut très difficile de lui expliquer qui j'étais et ce que je voulais. Lui, ne songeait qu'à me faire admirer dans une vaste salle l'instrument en forme d'orgue qu'il avait inventé et qui avait été construit selon ses plans. Personne ne se trouvant là qui eût su en jouer, il dut se contenter de m'expliquer le service religieux qu'à l'aide de cet instrument il organisait chaque dimanche pour ses parents et amis. Me rappelant les exhortations de Mme Kalergis, j'essayai d'intéresser ce prince bienveillant aux difficultés de ma position et aux efforts que je faisais pour en sortir. Il parut réellement ému et s'écria : « J'ai ce qu'il vous faut, parlez à Wolffsohn ! »

M'étant informé, j'appris que ce génie tutélaire n'était pas un banquier, mais bien un romancier russo-juif.

En attendant, mes gains, ajoutés à ceux que j'avais

en perspective à Pétersbourg, me paraissaient assez considérables pour que je pusse songer à construire ma petite maison à Biberich. De Moscou encore, où je ne me suis arrêté que dix jours en tout, je lançai un télégramme à mon chargé d'affaires de Wiesbaden, afin qu'il mît la chose en train. Et à Minna, qui se plaignait de ses dépenses d'installation, j'envoyai mille roubles.

Mais dès mon retour à Saint-Pétersbourg, je me heurtai à de grandes difficultés. On me déconseilla de donner le lundi de Pâques le deuxième concert à mon bénéfice. Ce jour-là, la société russe a coutume de rester en famille. De plus, j'avais dû consentir à participer, trois jours après ma propre audition, à un concert donné au profit des prisonniers pour dettes de Saint-Pétersbourg. La grande-duchesse Hélène m'en avait instamment prié et, en vertu de cette haute protection, tout Pétersbourg crut de son devoir d'y assister. Toutes les places furent donc prises, tandis qu'à mon propre concert qui eut lieu au Casino de la noblesse, il me fallut jouer devant une salle presque vide, trop heureux encore que les frais du moins fussent couverts. La recette pour les prisonniers fut, au contraire, des plus brillantes. Au nom de ces derniers, le général Suwarof, homme parfaitement beau et gouverneur de Saint-Pétersbourg, m'offrit pour me remercier une belle corne à boire en argent ciselé.

Je m'apprêtai donc à quitter la Russie. Lorsque je lui fis mes adieux, Mlle de Rhaden me témoigna une sympathie toute spéciale. Par son entremise et pour me dédommager de la faible rentrée de mon dernier concert, je reçus de la grande-duchesse une somme de

mille roubles. En même temps, on me laissait entendre que ce cadeau se renouvellerait chaque année jusqu'à l'amélioration de ma situation pécuniaire. Je regrettai que ces bonnes dispositions à mon égard n'eussent pas de suites plus sérieuses et plus profitables. Par Mlle de Rhaden, je proposai donc à la grande-duchesse de me faire venir tous les ans à Pétersbourg, où je consacrerais mes capacités à diriger une suite de concerts et de représentations théâtrales. On n'aurait qu'à me donner un traitement suffisant. Mais on évita de me répondre.

La veille de mon départ, je confiai à mon aimable porte-parole le projet que j'avais de me fixer à Biberich et ne lui cachai pas mes craintes de me retrouver dans l'état précaire d'autrefois, lorsque j'aurais consacré à ma construction l'argent que j'avais gagné en Russie. Ne valait-il pas mieux renoncer à ce plan? Elle me répondit par ces mots électrisants : « Bâtissez et espérez ! » Au moment de partir pour la gare, je lui écrivis pour la remercier, en ajoutant que je savais maintenant ce que j'avais à faire. Je quittai donc Pétersbourg fin avril, accompagné des souhaits de bonheur de Séroff et des musiciens de l'orchestre. Je traversai le désert russe sans m'arrêter à Riga où l'on m'avait invité à donner un concert, et j'atteignis la frontière à la station de Wirballen. J'y trouvai un télégramme de Mlle de Rhaden dans lequel, se rapportant aux dernières lignes que je lui avais adressées, elle me recommandait la prudence : « Pas trop de témérité ! » me criait-elle. Je compris ce que cela voulait dire et mes hésitations à propos de ma future maison reprirent de plus belle.

Sans autre aventure, je débarquai à Berlin où je me rendis immédiatement chez les Bülow. Dans ces derniers mois, j'étais resté sans aucune nouvelle de Cosima et je tremblais d'anxiété en sonnant à sa porte. Ce fut sa domestique qui m'ouvrit. « Madame est souffrante, me dit-elle. — Est-elle vraiment malade? » demandai-je; et comme la fille souriait d'un air entendu, je compris le véritable état des choses. Aussitôt, je me hâtai d'aller saluer Cosima, qui, accouchée depuis assez longtemps de sa fille Blandine, se trouvait en pleine convalescence et ne fermait sa porte qu'aux indifférents. Tout allait pour le mieux. Hans aussi était gai, car il croyait que mes succès de Russie m'avaient délivré pour longtemps de mes soucis d'argent. Moi, je ne pouvais partager cette conviction; elle ne devenait réalité que si je passais tous les ans quelques mois à Saint-Pétersbourg. Or, une lettre détaillée de Mlle de Rhaden expliquant son télégramme vint me démontrer qu'il ne fallait pas compter là-dessus. Cette missive me fit songer à ménager sérieusement mon pécule. Mes frais de voyage et mes meubles de Wiesbaden payés, il ne me restait plus guère que quatre mille thalers. Il ne pouvait donc être question d'acheter un terrain et d'y construire une maison.

Néanmoins, je ne me laissai attrister par aucune préoccupation; j'étais trop heureux de retrouver Cosima si bien portante et de si agréable humeur. Tous deux d'une gaieté pétulante, nous refîmes une promenade dans une belle voiture par les allées du Thiergarten et le soir, nous dînâmes joyeusement à l' « Hôtel de Russie », en tâchant de nous persuader que les mauvais jours étaient finis.

Mais avant toutes choses, il me fallait rentrer à Vienne. Je venais, il est vrai, de recevoir la nouvelle que la représentation de *Tannhäuser* était renvoyée encore une fois, en suite de la fatigue de Mme Dustmann. Mais, désirant surveiller de près cette affaire si sérieuse, et ne me trouvant avec aucune ville d'Allemagne en rapports artistiques aussi importants qu'avec Vienne, il me sembla que, pour le moment, je devais me fixer d'une manière stable dans cette ville. Ce fut aussi l'avis de Tausig, alors dans la fleur de son talent. Il me décida tout à fait en se faisant fort de dénicher, aux environs de la capitale autrichienne, la demeure agréable et tranquille qu'il me fallait. Avec l'aide de son propriétaire, il réussit à souhait.

Dans la très riante maison d'un vieux baron de Rackowitz, à Penzing, on mit à ma disposition tout l'étage supérieur et un beau jardin ombragé dont j'avais la jouissance exclusive, moyennant un loyer annuel de douze cents florins. Je pris immédiatement à mon service le très brave homme de concierge nommé Franz Mrasek, ainsi que sa femme Anna, personne intelligente et d'aimable caractère. Ils devaient partager durant de longues annnées ma destinée changeante. Mais pour installer cet asile si longtemps souhaité, de façon que je pusse y trouver du plaisir au travail, il me fallut de nouveau dépenser de l'argent. Je fis venir de Biberich le reste de mon mobilier ainsi que mon piano d'Érard. Le 12 mai 1863, par un beau temps printanier, j'entrai dans cet agréable logis.

Pour commencer, l'agitation où me jetait le souci d'arranger confortablement mes chambres me fit perdre beau-

coup de temps. C'est alors que débutèrent mes rapports avec la maison Philippe Haas et fils, qui devaient avoir des conséquences si funestes. En attendant, tous les soins qui tendaient à rendre mon logis plus agréable me mettaient en joie. Ma salle de musique était prête : le grand piano y avait été monté et les parois étaient ornées de différentes gravures d'après Raphaël, qui m'étaient revenues du partage de Biberich. J'eus une surprise le soir du 22 mai : la Société chorale des commerçants vint me donner une sérénade aux lampions ; une députation d'étudiants s'y était jointe et l'on m'adressa des discours enflammés. J'avais veillé à ce qu'on servît du vin et tout se passa à merveille. Le ménage Mrazek tenait très convenablement mon logis et le talent culinaire d'Anna me permit même d'inviter plusieurs fois Tausig et Cornélius à ma table.

Malheureusement, mon repos fut encore troublé à diverses reprises par les violents reproches de Minna qui trouvait à redire à tout ce que je faisais. Ayant résolu de ne plus lui répondre directement, je m'adressai à sa fille Nathalie (qu'elle n'avait toujours pas reconnue) et la renvoyai à nos conventions de l'année précédente.

Pourtant je ressentais vivement la privation de soins féminins, et c'est ce qui me poussa à écrire à Mathilde Maier à Mayence en lui demandant naïvement de venir vivre auprès de moi afin de parer à ce qui me manquait. Je croyais cette amie assez sensée pour qu'elle comprît mon offre sans arrière-pensée. Sans doute je ne m'étais pas trompé, mais je n'avais pas tenu compte des idées de sa mère et de son entourage bourgeois. Ma proposition semble leur avoir causé une agitation telle que

finalement Mathilde chargea son amie Louise Wagner de me donner nettement et sensément le conseil de divorcer d'abord. Pour le reste, il serait ensuite facile de s'entendre. Horriblement effrayé, je retirai sur-le-champ ma proposition, que je déclarai irréfléchie et je m'efforçai de calmer les émotions qu'elle avait provoquées.

D'autre part, Frédérique Meyer continuait, sans qu'elle le voulût, à me préoccuper par la destinée bizarre et incompréhensible qui était la sienne. Elle avait passé plusieurs mois à Venise et s'en était trouvée fort bien, paraît-il. De Pétersbourg je lui avais demandé de venir me retrouver à Berlin chez les Bülow; sachant l'intérêt amical que lui portait Cosima, je pensais examiner avec celle-ci de quelle manière on pourrait aider notre amie à sortir de sa position critique. Elle ne parut point au rendez-vous et m'écrivit que sa santé étant très atteinte et entravant sérieusement sa carrière théâtrale, elle s'était retirée à Cobourg chez une amie. De temps en temps, elle jouerait sur la petite scène de cette ville et subsisterait par ce moyen. Pour bien des raisons, je ne pouvais lui adresser l'invitation que j'avais faite à Mathilde Maier. Elle nourrissait pourtant le vif désir de me revoir, ne fût-ce que pour un instant; ensuite, elle me laisserait en paix pour toujours, m'assurait-elle. Jugeant inutile et imprudent d'acquiescer tout de suite à sa demande, je lui laissai l'espoir de nous retrouver plus tard. Dans le courant de l'été, elle réitéra son souhait des différents lieux où elle demeurait, jusqu'à ce qu'enfin, devant me rendre en automne à Carlsruhe pour un concert, je lui proposai un rendez-vous dans cette ville.

Mais cette amie originale et intéressante ne répondit pas un mot à ma proposition. Et ne sachant même plus son adresse, je la perdis totalement de vue. Je n'ai appris que bien des années après le secret de sa vie compliquée. J'en ai conclu qu'elle n'avait pas osé me dire la vérité à propos de M. de Guaita. Il paraît que cet homme avait sur elle des droits plus sérieux que je ne le croyais, de sorte que, poussée par les circonstances, elle avait fini par s'abandonner à lui. Celui-ci lui était du reste demeuré fidèle. On m'a raconté que, retirée du théâtre et du monde, elle s'était mariée secrètement à M. de Guaita dont elle avait deux enfants et vivait dans la retraite d'une petite propriété au bord du Rhin.

Jusqu'alors, je n'étais pas arrivé à trouver pour mon travail le calme auquel je me préparais si consciencieusement. Le vol de la tabatière en or que m'avaient donnée les musiciens de Moscou me fit souhaiter d'avoir un chien de garde. Mon aimable vieux propriétaire me céda donc son chien de chasse, dont il ne se servait plus guère. « Pohl » est un des animaux les plus fidèles et les plus gentils que j'aie jamais possédés. En sa compagnie, je faisais journellement de grandes promenades dans les jolis environs, car je me trouvais encore passablement solitaire. Une grave maladie força Tausig à garder le lit pour longtemps, et Cornélius souffrait d'une blessure à la jambe qu'il s'était faite en descendant maladroitement de l'omnibus à Penzing. Je continuai les relations fort amicales que j'avais avec Standhartner et sa famille ainsi qu'avec le frère cadet de Henri Porges. Frédéric Porges était un futur médecin d'agréable carac-

tère dont j'avais fait la connaissance à l'occasion de la sérénade que m'avait donnée la Société des commerçants. C'est même lui qui l'avait organisée.

Je m'étais convaincu que je ne pouvais plus espérer que les études de *Tristan* fussent reprises à l'Opéra : si la fatigue de Mme Dustmann n'avait été qu'un prétexte, l'aphonie complète d'Ander était le véritable motif de la nouvelle interruption des répétitions. Le brave maître de chapelle Esser cherchait toujours à me persuader de confier la partie de *Tristan* au ténor Walter, mais ce chanteur m'était tellement antipathique que je ne pus même pas me contraindre à l'écouter une seule fois dans *Lohengrin*.

Je ne me souciai donc plus du tout de cette affaire et m'efforçai de m'absorber dans la composition de mes *Maîtres Chanteurs*. Je me mis à instrumenter la partie déjà composée du premier acte, dont je n'avais encore achevé que quelques fragments ; mais, avec l'été, les préoccupations de l'avenir vinrent me gâter les jouissances du présent et comme j'avais à tenir mes engagements, envers Minna surtout, je me rendis compte qu'il me fallait recommencer à gagner de l'argent.

Aussi l'invitation imprévue qui m'arriva du Théâtre national de Pest tomba-t-elle juste à propos. Je devais y diriger deux concerts. Dès la fin de juillet, je me mis en route pour la capitale de la Hongrie, où je fus reçu par l'intendant Radnodfay, que je ne connaissais pas du tout. Un violoniste de talent, nommé Reményi, autrefois protégé de Liszt, me déclara que je devais à ses seules démarches mon appel à Pest ; il continua du reste à

se démener passionnément pour moi. Bien que les gains ne fussent pas brillants (j'avais dû me contenter de cinq cents florins par concert), j'eus pourtant lieu d'être satisfait de la réussite de ces auditions et de la part qu'y prit le public.

On vivait à Budapest dans une opposition magyare prononcée contre le régime autrichien ; j'y rencontrai quelques jeunes gens de belle mine et bien doués, un M. Rosti entre autres, dont j'ai conservé un amical souvenir. Ils organisèrent en mon honneur une fête intime et idyllique consistant en un repas champêtre offert dans une île du Danube. Cette réunion à l'ombre d'un chêne séculaire avait quelque chose de patriarcal. Un jeune avocat, dont j'ai malheureusement oublié le nom, prononça un discours solennel qui me causa autant de surprise que d'émotion, moins par le feu de son éloquence que par le sérieux des pensées et la connaissance parfaite qu'il révélait de mes travaux et de mon activité. Le retour s'accomplit sur les barques légères et rapides du « Club de l'Aviron » auquel appartenaient mes hôtes ; mais nous eûmes à subir un orage diluvien qui gonfla et agita violemment le grand fleuve. Une seule dame, la comtesse Bethlen-Gabor, nous avait accompagnés ; elle avait pris place avec moi dans la nacelle étroite que conduisaient Rosti et un de ses amis. Ces deux rameurs n'avaient qu'une crainte, c'est que leur embarcation pût se fracasser contre les radeaux de bois vers lesquels nous poussait le courant. Ils se donnaient toutes les peines du monde pour nous en écarter. Moi, je voyais notre unique salut, celui de la dame surtout, dans la possibilité de

passer sur un de ces radeaux. Contre la volonté de nos navigateurs, je voulus y parvenir et m'accrochant en passant à la poutre qui faisait saillie sur un des radeaux j'arrêtai notre barque. Les deux rameurs crièrent alors que l'*Ellida* était perdue, mais moi, soulevant rapidement la comtesse sur le radeau où j'étais monté, je laissai mes amis sauver leur *Ellida* et traversai les radeaux pour atteindre la rive. La pluie et le vent faisaient rage, mais nous étions saufs, et de pied ferme nous marchâmes vers la ville.

Ma conduite dans ce danger ne manqua pas son effet et augmenta encore la considération dont je jouissais auprès de mes amis. Ils m'offrirent, dans un jardin public, un banquet solennel auquel prirent part de nombreux convives. Je fus absolument traité à la hongroise. Un énorme orchestre de tziganes m'accueillit par la marche de Rakoczy, que la société accompagnait de ses « eljens » impétueux. Ici encore on parla chaleureusement et en connaissance de cause de mes œuvres et de mon activité ; l'influence, affirma-t-on, s'en faisait sentir bien au delà des frontières de l'Allemagne. L'introduction des discours se faisait toujours en hongrois et avait pour but de s'excuser de ce que, par égard pour moi, on fît usage de la langue allemande. On ne me nommait pas Richard Wagner ; j'étais « Wagner Richard ».

Même les plus hautes autorités militaires, en la personne du feld-maréchal Coronini, tinrent à me rendre hommage. Cet officier m'invita à une audition de toutes les musiques militaires au château de Bude, où lui et sa famille m'accueillirent avec beaucoup de déférence. On

me servit des glaces, et, du balcon du château, je pus entendre un concert de toutes les fanfares réunies. L'impression générale de mon séjour à Pest fut si réconfortante que je regrettai presque de quitter ces éléments pleins de vie et de jeunesse pour rentrer dans mon silencieux et solitaire asile A mon retour, au commencement d'août, je fis une partie de la route en compagnie de M. de Seebach, l'aimable ambassadeur de Saxe, que j'avais rencontré jadis à Paris. Il se plaignit des pertes considérables qu'il venait de subir dans les terres de Russie appartenant à sa femme ; il en revenait et me dit les difficultés de leur gestion. Pour le rassurer sur mon propre sort, je lui racontai que ma situation s'améliorait, et cela parut lui faire plaisir.

Pourtant, je n'étais guère tranquille quand je regardais l'avenir : les recettes de mes concerts de Budapest avaient été bien modestes et, ce qui pis est, je n'en rapportais que la moitié. Maintenant que je m'étais assuré un domicile que je croyais stable, il s'agissait de me créer d'une façon ou d'une autre des revenus annuels fixes, fussent-ils peu considérables. Je n'avais pas abandonné l'espoir d'obtenir à Pétersbourg la réalisation du plan que j'avais proposé ; d'un autre côté, Reményi, qui se vantait de posséder une grande influence sur les magnats hongrois, avait prétendu que rien ne serait plus facile que de me faire avoir à Budapest une pension régulière dans des conditions analogues à celles dont j'avais parlé à la grande-duchesse Hélène. Et vraiment, peu après mon retour à Penzing, ce Reményi vint me voir, accompagné de son fils adoptif, le jeune Plotenyi, dont la par-

faite beauté et l'amabilité m'impressionnèrent très favorablement. Quant au père, bien que son grand talent de violoniste et sa façon d'exécuter la marche de Rakoczy obtînt toute mon approbation, il me fallut bientôt reconnaître qu'il ne m'avait fait toutes ses grandioses promesses que pour me procurer une satisfaction momentanée et qu'il ne songeait pas à y donner suite. Allant au-devant de son intention, je ne tardai pas à le perdre totalement de vue.

Je me revis donc forcé de m'occuper de projets de concerts. En attendant, je jouissais de mon beau jardin, très agréable par les grandes chaleurs qu'il faisait alors, et, chaque soir, j'entreprenais de longues promenades avec Pohl, mon chien fidèle. Je me rendais de préférence à la laiterie de Saint-Guy où je buvais un lait excellent qui me réconfortait. Mon cercle d'amis se bornait à Cornélius et à Tausig, enfin guéri. Mais celui-ci me fut enlevé pendant assez longtemps en suite des relations qu'il avait nouées avec de riches officiers autrichiens. En compensation, et pour quelque temps, l'aîné des Porges et son frère devinrent mes compagnons d'excursion. En outre, ma nièce Ottilie Brockhaus, de Leipzig, me fit souvent le plaisir de sa visite ; elle était en séjour dans la famille de Henri Laube, avec laquelle sa mère était liée.

Cependant, dès que j'essayais de me remettre sérieusement au travail, l'inquiétude de l'avenir venait me tourmenter. Il ne pouvait être question de retourner en Russie avant Pâques de l'année suivante. Pour mes concerts, je n'avais donc que des villes allemandes en

vue. Et de presque partout, de Darmstadt en particulier, je recevais des réponses négatives. A Carlsruhe où je m'étais adressé directement au grand-duc, on parut hésiter. Mais la plus grande déception m'arriva de Pétersbourg : un refus catégorique m'enleva tout espoir de voir s'accomplir le plan que j'avais soumis et par lequel j'exigeais des honoraires fixes pour mes peines. A ce qu'on m'assura, la cause de ce *non possumus* provenait de la révolution polonaise qui, ayant éclaté pendant l'été, paralysait tout essor artistique.

Les nouvelles de Moscou furent meilleures ; on m'offrait la perspecive d'y diriger quelques bons concerts l'année suivante. Alors, je me souvins que le chanteur Sétoff m'avait parlé de Kiew comme d'un terrain où je pourrais travailler de façon lucrative. J'entrai donc en correspondance avec cette ville ; mais on me renvoya également à Pâques prochain, époque à laquelle s'y réunissait la petite noblesse des environs. Tous ces projets étaient si lointains que d'y penser je perdais toute la quiétude nécessaire à ma besogne actuelle. Une chose était certaine : il me fallait jusque-là pourvoir à mon entretien et à celui de Minna. Obtenir une position à Vienne? C'était fort problématique. Ainsi à l'approche de l'automne il ne me restait d'autre ressource que d'emprunter. Tausig, fort expert dans ces matières, m'aida à trouver de l'argent.

La pensée de devoir quitter ma retraite de Penzing s'était déjà présentée à mon esprit, mais où aller? L'envie de composer me reprenait-elle, toujours elle était étouffée par les soucis du moment. Cependant, comme ma situa-

tion pouvait s'améliorer d'un jour à l'autre, je repris en attendant l'étude de l'*Histoire de l'antiquité,* de Dunker. Finalement tout mon temps fut absorbé par ma correspondance à propos des concerts. Henri Porges s'occupa de Prague et me fit de plus espérer une audition à Löwenberg, où le prince de Hohenzollern nourrissait de fort bonnes dispositions à mon égard. On m'adressa aussi à Hans de Bronsart qui dirigeait alors à Dresde l'orchestre d'une société privée. Celui-ci accepta très respectueusement mes propositions et nous convînmes de l'époque et du programme du concert que je dirigerais dans cette ville. Le grand-duc de Bade ayant aussi mis sa salle de théâtre à ma disposition pour un concert que je donnerais en novembre à Carlsruhe, il me sembla que j'avais fait suffisamment de démarches dans ce sens et que je pouvais me tourner d'un autre côté.

J'écrivis alors pour le *Messager* de Uhl et de Frœbel un assez long article sur le Théâtre impérial de Vienne. J'y indiquais les réformes radicales qu'il était indispensable d'opérer dans cet institut.

La valeur de mon écrit fut reconnue par la presse elle-même et il dut produire un certain effet dans les sphères supérieures de l'administration, car à peu de temps de là, j'appris par mon ami Rodolphe de Lichtenstein qu'on avait songé à lui pour la place d'intendant. Ceci était certainement en connexion avec l'idée de m'appeler à diriger le théâtre de l'Opéra. Ce projet, néanmoins, n'eut pas de suite. Une des raisons pour lesquelles on l'abandonna fut la crainte que sous mon intendance on n'entendît plus que des opéras de Wagner. C'est du moins ce que me rapporta Lichtenstein.

J'éprouvai un véritable soulagement à me mettre en route pour une tournée de concerts. Je commençai par Prague où j'arrivai dans les premiers jours de novembre 1863, avec l'espoir d'y faire une bonne recette. Malheureusement, cette fois-ci, Henri Porges n'avait pas pu prendre lui-même la chose en main et ses remplaçants, des maîtres d'école fort occupés, n'étaient pas à la hauteur de leur tâche. Comme on n'avait pas osé se risquer à demander des prix aussi élevés que ceux de mon premier concert, les recettes avaient diminué, tandis que les frais augmentaient. Je voulus me rattraper par une deuxième audition qui aurait lieu quelques jours plus tard : mes amis m'en dissuadèrent. Je n'en persistai pas moins et j'acquis la preuve que leurs appréhensions étaient fondées. Cette fois, les entrées couvrirent à peine les dépenses et comme j'avais dû envoyer à Vienne l'argent gagné pour payer les traites que j'y avais laissées, je n'aurais pas été en état d'acquitter ni ma note d'hôtel ni mon billet de chemin de fer si je n'avais accepté l'offre d'un banquier qui jouait au protecteur et qui, ainsi, me tira d'embarras.

Passant par Nuremberg, je continuai donc mon voyage vers Carlsruhe dans une humeur conforme aux événements ; le froid était glacial, les retards continuels et les difficultés innombrables. A Carlsruhe, je me vis tout de suite entouré d'un cercle d'amis attirés par l'annonce de mon entreprise : Richard Pohl, de Baden, qui ne manquait jamais, Mathilde Maier, Mme Betty Schott, femme de mon éditeur, Raff, venu de Wiesbaden avec Émilie Genast, et même Carl Eckert, engagé depuis peu comme maître de chapelle à Stuttgart.

Le premier concert, le 14 novembre, me causa déjà des ennuis, car le baryton Hauser, chargé de chanter les *Adieux de Wotan* et *l'Air du cordonnier* de Hans Sachs, était malade ; je dus me contenter d'un chanteur de vaudeville ayant de la routine, mais point de voix, ce qui, au dire d'Édouard Devrient, était d'ailleurs sans conséquence. Je n'eus avec ce dernier que des rapports exclusivement officiels ; néanmoins il se conduisit fort correctement et avait veillé à une installation de l'orchestre telle que je la désirais. Les musiciens jouèrent on ne peut mieux, de telle sorte que le grand-duc, qui m'avait reçu avec bienveillance dans sa loge, demanda une répétition du concert pour huit jours après.

Instruit par l'expérience, j'exprimai des doutes sur la réussite de cette répétition ; je savais que la forte affluence d'auditeurs en pareille occasion n'est due qu'à la curiosité, les véritables connaisseurs ne formant toujours qu'une minorité. Mais le grand-duc voulait absolument offrir cette distraction à sa belle-mère, la reine Augusta, qu'on attendait à Carlsruhe. Je dus céder. Comme il m'était pénible de passer ce temps de l'attente tout seul et inoccupé dans mon hôtel, j'acceptai avec plaisir d'aller rejoindre Marie Kalergis (devenue Mme Moukhanoff) à Baden-Baden où elle demeurait et où elle était retournée après avoir assisté à mon concert. Mon amie m'attendait à la gare et m'offrit de m'accompagner en ville ; je crus devoir décliner cet honneur, car je ne trouvais pas ma tenue assez convenable, avec mon chapeau de brigand calabrais. « Nous portons tous ici des chapeaux de brigand », me répliqua-t-elle, et, prenant mon bras, elle m'emmena chez Pauline

Viardot où nous devions dîner, car elle-même n'avait pas encore fini de monter sa maison.

Chez ma vieille amie, je fis la connaissance du poète russe Tourguéneff ; quant à M. Moukhanoff, sa femme me le présenta non sans une certaine inquiétude. Que penserais-je de son mariage? Secondée par son entourage de mondains routinés, elle s'efforça de soutenir une conversation passable en ma présence.

Très heureux des bonnes intentions de ma protectrice, je quittai Baden pour profiter de mon temps libre en poussant une pointe jusqu'à Zurich où je pensais me reposer quelques jours dans la famille Wesendonck. Je parlai ouvertement de ma situation à ces amis, mais je ne vis pas germer en eux l'idée de me venir en aide. Je retournai donc à Carlsruhe où, le 29 novembre, je dirigeai mon concert devant une salle peu garnie, ainsi que je l'avais prévu. Le couple grand-ducal se figurait que la présence de la reine Augusta suffirait à me distraire de toute impression désagréable. On me fit appeler dans la loge de la cour, où la reine, entourée de tous les princes et le front orné d'une rose bleue, devait me décerner les éloges que la cour badoise attendait avec curiosité et impatience ; mais lorsque la noble dame, ayant exprimé quelques banalités, dut aborder la question de ma musique, elle céda la parole à sa fille, disant qu'elle la croyait mieux au fait qu'elle-même.

Le lendemain, on m'envoya ma part de la recette qui, déduction faite des frais, se borna à cent florins. Je les employai aussitôt à m'acheter une pelisse qui coûtait cent dix florins, mais ayant marchandé et avancé que

les bénéfices de mes concerts n'avaient été que de cent florins, on me la laissa pour ce prix. Le grand-duc me fit un cadeau personnel : une tabatière en or renfermant quinze louis. Je dus le remercier par écrit, et en même temps je me demandais si, après les grandes fatigues des dernières semaines, j'aurais la force de diriger un concert à Dresde et d'augmenter ainsi le nombre de mes déceptions.

Bien des choses (presque tout ce qui se rapportait à ce voyage de Dresde) me décidèrent, au dernier moment à prendre mon courage à deux mains et à prier Hans de Bronsart, qui s'était amicalement mis à mon service, de tout décommander et de ne pas compter sur moi. Malgré les ennuis que lui valut ma résolution, il m'obéit de bonne grâce.

Pour essayer de m'entendre encore avec Schott à Mayence, je partis pour cette ville, voyageant de nuit, et arrivai chez Mathilde Maier qui me força d'accepter pour un jour sa cordiale hospitalité. Je fus soigné et gâté on ne peut mieux dans le simple logis de la rue des Chartreux et c'est de là que je risquai une nouvelle attaque de la firme Schott. Mais je ne rapportai pas grand butin de mon expédition, car je refusai mon consentement à la publication des fragments tirés de mes nouvelles œuvres et que j'avais réservés pour mes concerts.

Seule, l'audition de Löwenberg me donnait l'espoir de gagner quelque argent. Je me dirigeai donc de ce côté en faisant le petit détour de Berlin où j'arrivai le 28 novembre, très fatigué par une nuit de chemin de fer.

Les Bülow, qui m'attendaient, me prièrent instamment d'interrompre mon voyage vers la Silésie et de leur accorder une journée au lieu de faire le trajet d'un seul trait ainsi que j'en avais eu l'intention. Hans désirait surtout me voir assister au concert qu'il dirigeait le soir même et c'est ce qui me décida un peu à rester. Le temps était triste et froid et, tout en nous entretenant de mon affreuse situation, nous nous efforcions de garder notre bonne humeur. Pour augmenter mes fonds, nous résolûmes de charger notre vieil ami Weitzmann de vendre la tabatière en or du grand-duc. Pendant que je dînais avec les Bülow à l' « Hôtel de Brandebourg », on m'apporta les quatre-vingt-dix thalers qu'il en avait obtenus. Ce « fortifiant » de mon existence donna lieu à nos nombreuses plaisanteries.

Bülow ayant à s'occuper des préparatifs de son concert, je me promenai de nouveau seul dans une belle voiture avec Cosima. Alors le silence remplaça les badinages; les yeux dans les yeux, nous nous sentions vaincus par le désir impérieux de nous avouer la vérité ; nous n'avions pas besoin de parler pour comprendre le malheur infini qui nous accablait. Cet aveu muet nous soulagea. Un apaisement profond nous permit d'assister sans oppression au concert. Je fus même assez maître de moi pour prêter une véritable attention à l'exécution fine et entraînante de la petite *Ouverture de concert* (*en ut majeur*) de Beethoven, de même qu'à l'*Ouverture de Pâris et Hélène* de Gluck, que Hans avait remaniée avec infiniment de délicatesse. Alwine Frommann se trouvait également au concert ; pendant la pause nous

la rencontrâmes sur le grand escalier ; puis l'audition ayant repris son cours, et le vestibule étant désert, nous restâmes longtemps ensemble, assis sur une marche de l'escalier, à causer cordialement avec cette vieille amie.

Après le concert, il nous fallut nous rendre chez Weitzmann pour un souper dont le menu copieux nous mit dans un désespoir presque furieux, nous qui aspirions à la solitude de l'âme et des pensées. Enfin, cette journée s'acheva. Après une nuit passée chez les Bülow, je poursuivis mon voyage. En quittant Cosima, je me rappelai l'adieu si émouvant qu'elle m'avait fait à son départ de Zurich. J'avais l'impression que le temps écoulé depuis lors n'était qu'un mauvais rêve qui disparaissait sous les sensations de ces deux jours mémorables et décisifs de mon existence. Si autrefois la crainte mystérieuse d'être incompris m'avait forcé au silence, aujourd'hui, il m'était tout aussi impossible de rendre par la parole ce que nous nous étions dit par ce silence.

Le maître de chapelle Seifriz m'attendait à une station silésienne et me conduisit à Lœwenberg dans un carrosse du prince. Le vieux duc de Hohenzollern-Hechingen, que son amitié pour Liszt avait disposé en ma faveur, savait ma situation précaire par Henri Porges, qui avait séjourné quelque temps chez lui. Ma tâche était de donner un concert privé dans son modeste château. Le prince me reçut amicalement et m'installa au rez-de-chaussée de la maison, dans un appartement où il se faisait souvent conduire dans son fauteuil roulant,

quand il sortait de ses chambres situées dans l'autre aile. Là, je me sentis à mon aise et repris même un peu d'espoir. Aussitôt, je fis étudier au très supportable orchestre princier les fragments que j'avais choisis dans mes opéras. Le vieillard assistait régulièrement aux répétitions et en témoignait une grande satisfaction. Les repas se prenaient familièrement en commun. Le jour du concert, il y eut une sorte de dîner de gala dans lequel, à ma surprise, je rencontrai Henriette de Bissing, sœur de Mme Wille, que j'avais vue souvent à Mariafeld, près de Zurich. Elle possédait des terres non loin de Lœwenberg et le prince l'avait invitée en bon voisin. Ayant gardé pour moi un attachement enthousiaste, très sensée et spirituelle, elle devint ma société favorite.

Le concert marcha fort bien et le prince me demanda le lendemain de diriger encore, mais pour lui seul, la Symphonie en *ut mineur* de Beethoven. Mme de Bissing qui était veuve depuis quelque temps, assista également à cette audition et elle me promit de venir à Breslau pour le concert que je devais y donner. Avant mon départ de Lœwenberg, le maître de chapelle Seifriz me remit quatorze cents thalers d'honoraires de la part du prince et m'exprima les regrets de son maître de ne pouvoir se montrer plus généreux envers moi pour le moment. Franchement étonné, car mes expériences ne m'avaient pas accoutumé à d'aussi aimables procédés, je fus heureux d'exprimer ma reconnaissance chaleureuse à ce vaillant prince.

Je partis donc pour Breslau où le maître de chapelle Damrosch, que je connaissais de ma dernière visite à

Weimar, et qui m'était recommandé par Liszt, avait organisé un concert pour moi. Malheureusement, ainsi que je m'y étais attendu, toute l'affaire avait été pitoyablement mise en train et j'en ressentis une impression de grande tristesse et de découragement.

Le local était affreux : c'était une salle de brasserie dans le fond de laquelle se dressait une scène de théâtre d'été que fermait un rideau d'une horrible vulgarité. Il me fallut y faire construire une estrade pour l'orchestre, et je fus si dégoûté de l'entreprise que je faillis renvoyer sur-le-champ les musiciens qui, du reste, ne m'inspiraient aucune confiance. Mon pauvre ami Damrosch, fort effrayé, me promit de neutraliser l'abominable odeur de tabac répandue dans la salle. Quoiqu'il ne pût m'offrir aucune garantie sur le rendement des recettes, je me décidai à diriger ce concert afin de ne pas trop le compromettre. A mon étonnement, la salle, surtout dans les premières rangées, se garnit presque uniquement de juifs et je dus constater que si le concert me valut un certain succès, je ne le devais qu'à l'enthousiasme de cette classe de la population ; je m'en rendis compte le lendemain au dîner que Damrosch organisa pour moi et où il n'y eut que des juifs. Sortant du concert, le soir, j'avais été frappé comme du reflet d'un monde meilleur en voyant tout à coup Mlle Marie de Buch devant moi. Accourue avec sa grand'mère du domaine des Hatzfeld pour assister à mon audition, elle avait attendu, dans un semblant de loge formée de quelques planches, le départ du public, car elle voulait me saluer au passage. A la fin du dîner de Damrosch, la jeune dame revint me trouver

en costume de voyage, et me témoigna encore la grande sympathie qu'elle éprouvait pour ma triste situation. De retour à Vienne, je lui écrivis et la remerciai de cette attention ; elle me répondit en me demandant un feuillet d'album. Sous l'impression de l'état d'âme dans lequel j'avais quitté Berlin, je le lui envoyai en y ajoutant ces quelques mots de Calderon : « Ce qu'il est impossible de taire et impossible de dire ! » De cette manière heureusement ambiguë, je croyais faire part à un être ami du sentiment qui seul vivait encore en moi.

A Breslau, une nouvelle rencontre avec Henriette de Bissing eut des résultats fort différents. Elle m'avait suivi et était descendue dans le même hôtel que moi. Mon air malade lui inspirait sans doute grand'pitié pour moi et mes affaires. Je ne me gênai pas de lui confier l'état de ma situation et lui fis comprendre que cet état n'était que la conséquence du trouble où je me trouvais depuis mon départ de Zurich en 1858. Mes efforts incessants pour mettre un peu d'ordre dans mes conditions d'existence et retrouver les bases sûres d'une vie normale avaient été vains. Mon amie ne craignit pas d'imputer aux relations de ma femme avec Mme Wesendonck une grande part de la faute et elle se crut appelée à l'expier. Elle fut d'avis que je devais rester à Penzing, et souhaitait seulement qu'aucune entreprise du dehors ne vînt contrecarrer l'effet salutaire de ce repos. Elle ne voulut pas entendre parler de mon plan d'aller ce même hiver gagner de l'argent en Russie et s'engagea à me servir de sa propre fortune, très considérable il est vrai, la somme importante dont j'avais besoin pour

conserver mon indépendance un certain temps. Cependant, pour mettre cet argent à ma disposition, elle avait à vaincre d'assez grands obstacles. En attendant, je devais me tirer d'affaire tant bien que mal.

Tout consolé par les conclusions de cette entrevue, je rentrai à Vienne le 9 décembre 1863. Une grosse partie du présent que m'avait fait le prince de Hohenzollern-Hechingen avait servi à payer la pension de Minna et des dettes nouvellement contractées. C'est donc la bourse peu garnie, mais le cœur plein d'espoir, que je saluai mes quelques amis. Dès lors, Peter Cornélius arriva chez moi régulièrement chaque soir et nos réunions devinrent une douce habitude ; Henri Porges ainsi que Gustave Schönaich se joignaient à nous de temps en temps. La veille de Noël, je les invitai tous et, devant l'arbre illuminé, j'offris à chacun un petit présent symbolique. J'eus un peu d'occupation grâce à Tausig, qui me pria de participer à un concert qu'il donnait dans la grande salle des Redoutes. Outre quelques fragments de mes nouveaux opéras, j'eus la satisfaction de pouvoir diriger tout à fait à mon idée l'ouverture du *Freischütz*. L'effet en fut surprenant, même sur les membres de l'orchestre.

Et pourtant, en haut lieu, nul ne semblait prendre note de mes productions ; on continuait à m'ignorer. Les lettres de Mme de Bissing me découvraient peu à peu les difficultés qu'elle rencontrait dans l'accomplissement de sa promesse. Néanmoins, elles demeuraient pleines d'espoir, de sorte que je passai de fort bonne humeur la soirée de la Saint-Sylvestre chez les Standhartner. Cornélius m'y causa un très grand plaisir en m'adressant

une poésie humoristique et solennelle tout à la fois.

L'année de 1864 commença sous de mauvais auspices. Je tombai gravement malade d'un catarrhe douloureux qui, empirant toujours, força Standhartner à me faire de fréquentes visites. D'autre part, les lettres de Mme de Bissing prenaient une tournure inquiétante. Elle ne pouvait, paraît-il, percevoir l'argent qu'elle me destinait sans l'assistance de sa famille de Hambourg, celle de l'armateur Sloman, et elle avait à lutter contre les reproches les plus violents assaisonnés de calomnies sur ma personne. Cet état de choses me tourmenta au point que je préférai renoncer au secours de cette amie et que je repris mes anciens projets d'aller en Russie. Mais Mlle de Rhaden, à laquelle je m'étais de nouveau adressé, me déconseilla vivement toute visite à Pétersbourg. La route n'était pas libre ; l'agitation de la Pologne et les guerres me barraient le chemin. A Pétersbourg, d'ailleurs, on n'aurait pas eu le temps de s'occuper de moi. Par contre, on me proposait un voyage à Kiew, avec la perspective d'un gain possible de cinq mille roubles. C'est donc vers cette ville que je tournai mes pensées et avec Cornélius, qui voulait m'accompagner, je combinai de me rendre à Kiew en passant par la mer Noire et Odessa, et nous songions déjà à nous pourvoir des fourrures indispensables. En attendant, il ne me restait d'autre ressource que de signer de nouveaux billets à courte échéance pour payer les billets émis précédemment à échéance toute aussi courte. Je me lançais ainsi dans un système qui me conduisait infailliblement à la ruine si je ne trouvais à temps un sauveur. Poussé

dans mes derniers retranchements, je me vis contraint d'écrire à Mme de Bissing pour lui demander de me dire ouvertement, non pas si elle *pouvait* m'aider tout de suite, mais si elle *voulait* m'aider, car je n'étais plus capable de lutter contre ma perte. Elle devait souffrir au plus haut degré de sentiments que j'ignorais, autrement elle n'eût pu prendre sur elle de me répondre à peu près ceci : « Vous désirez donc savoir si je *veux* vous aider? Eh bien, à la garde de Dieu, non ! » Peu de temps après, sa sœur Mme Wille m'a donné une explication surprenante de cette conduite, pour moi incompréhensible alors, et que je mettais sur le compte de la faiblesse de son caractère.

Au milieu de ces soucis, nous étions arrivés à la fin de février. Cornélius et moi, nous faisions encore notre plan de route pour la Russie, quand je reçus de Kiew et d'Odessa la nouvelle que, pour cette année, il fallait renoncer à toute entreprise dans ces villes. En une telle occurrence, je ne pouvais plus songer à me maintenir à Vienne, c'était clair, ni à demeurer à Penzing. Je n'avais plus aucun espoir de trouver un moyen quelconque, même passager, de gagner de l'argent, et mes dettes qui, avec l'aide des usuriers, avaient atteint un total inquiétant, étaient si menaçantes que, sans un secours extraordinaire considérable, je risquais d'être atteint dans ma personne même. Sans rien lui celer, je demandai alors conseil à Édouard Liszt, juge à la cour d'appel impériale et oncle de mon vieil ami Franz. Dès mon premier séjour à Vienne, il m'avait montré un dévouement chaleureux et je savais trouver en lui un homme prêt à me rendre service. En ce qui concernait

le payement de mes billets, il ne vit d'autre moyen que l'intervention d'un riche bienfaiteur qui indemniserait mes créanciers. Pendant quelque temps, il espéra obtenir les fonds nécessaires d'une Mme Schœller, femme d'un commerçant opulent et grande admiratrice de mes œuvres. Standhartner, pour lequel je n'avais point de secrets, crut également qu'il pourrait faire quelque chose de son côté. Ma situation demeura donc pendante durant quelques semaines, et alors mes amis me déclarèrent qu'ils arrivaient tout au plus à réunir la somme dont j'avais besoin pour m'enfuir en Suisse. Cette fuite paraissait absolument nécessaire. Là, je serais à l'abri des poursuites et je pourrais attendre qu'il me fût possible de dégager mes billets à ordre. Cette éventualité plaisait spécialement à l'homme de loi qu'était Édouard Liszt, car, de cette façon, il serait à même de faire punir les usuriers qui m'avaient si indignement exploité.

Pendant ces mois d'angoisse, qui, malgré tout, avaient été éclairés d'une vague espérance, mes relations avec mes amis étaient demeurées fort animées. Cornélius venait chez moi chaque soir, accompagné souvent de O. Bach, du petit comte Laurencin et, une fois, de Rodolphe de Lichtenstein. Avec Cornélius je me remis à lire l'*Iliade;* lorsque nous en fûmes au catalogue des vaisseaux, je voulus sauter le passage, mais Cornélius s'y opposa et offrit d'en faire la lecture lui-même. Je ne sais pas si nous parvînmes jusqu'au bout. Pour mon compte particulier, je lisais l'*Histoire du comte de Rancé* de Chateaubriand, que Tausig m'avait apportée. Tausig lui-même disparut sans laisser de trace, puis il revint un

beau jour fiancé à une pianiste hongroise. A cette époque, je souffrais beaucoup de douloureux catarrhes chroniques. La peur de la mort me tourmentait tant que je ne cherchai plus à m'en défendre. Je léguai mes livres et mes manuscrits ; une partie devait en revenir à Cornélius. Auparavant déjà, j'avais recommandé à Standhartner les restes problématiques de mon mobilier de Penzing.

Comme mes amis me conseillaient vivement de me tenir prêt à fuir le plus tôt possible et que mon chemin me conduisait en Suisse, j'écrivis à Otto Wesendonck pour lui demander de bien vouloir me recevoir dans sa maison. Il refusa catégoriquement. Je ne pus m'empêcher de lui faire remarquer l'injustice de son procédé. Il s'agissait maintenant de donner à mon départ l'apparence d'un voyage de courte durée. Standhartner, fort inquiet que mes intentions ne fussent devinées, m'invita à déjeuner dans sa maison où déjà ma malle avait été apportée par mon domestique Franz Mrazek. Très oppressé, je dis adieu à celui-ci, à sa femme Anna et au bon chien Pohl. Le gendre de Standhartner, Carl Schönaich et Cornélius m'accompagnèrent à la gare ; le premier sanglotait ; le second, au contraire, affectait une humeur frivole. Je m'embarquai dans l'après-midi du 23 mars 1864. Mon intention était de rester *incognito* deux jours à Munich, et de m'y reposer des terribles excitations qui m'avaient secoué. Je passai ces jours à l'« Hôtel de Bavière », circulant un peu par la ville. C'était le Vendredi Saint. Le temps rude et froid semblait mettre son empreinte sur toute la population qui, vêtue de deuil, se rendait d'église en église.

Peu de jours auparavant, le roi Maximilien II, si cher aux Bavarois, était mort, laissant la couronne à son fils Louis II, qui, bien que n'ayant que dix-huit ans et demi, avait pourtant l'âge légal de régner. Dans une vitrine, je vis le portrait de ce jeune monarque, et je fus profondément ému, ainsi qu'on l'est toujours quand on voit la jeunesse et la beauté dans une situation qu'on suppose très difficile.

Ici, je me composai à moi-même une épitaphe humoristique ; puis, sans être inquiété, je traversai le lac de Constance. De nouveau, j'arrivais à Zurich en fugitif désireux de trouver un asile. Je me dirigeai tout droit vers Mariafeld, la propriété du docteur Wille. Cet ancien ami de Zurich m'était demeuré un peu étranger ; je m'étais lié davantage avec sa femme : c'est à elle que j'avais écrit pour lui demander l'hospitalité. Je voulais rester chez elle quelques jours, le temps de trouver un logis dans une des localités des bords du lac de Zurich. Elle m'accueillit amicalement. Son mari était absent, en train de faire un voyage d'agrément à Constantinople. Il ne me fut pas difficile d'exposer ma situation à cette amie, qui s'offrit de bon cœur à me venir en aide. Elle commença par m'arranger quelques pièces dans la dépendance habitée autrefois par Mme de Bissing ; malheureusement, on en avait enlevé l'ancien mobilier assez confortable. Je voulus pourvoir moi-même à ma nourriture, mais Mme Wille ne me le permit pas, et je cédai à sa prière de la laisser prendre soin de moi. Comme les meubles manquaient, elle crut pouvoir s'adresser à Mme Wesendonck ; celle-ci envoya immédiatement ce dont elle pouvait se passer dans son intérieur et me fit même expédier un piano.

Pour prévenir toute équivoque, Mme Wille désira que j'aille voir mes vieux amis de Zurich, mais mon état maladif qu'aggravait le froid de mes chambres difficiles à chauffer, dura si longtemps qu'à la fin ce furent Otto et Mathilde Wesendonck qui vinrent à Mariafeld. Ce ménage semblait se trouver dans une période trouble et critique dont je devinais un peu la raison, sans que, pour cela, ma manière d'être changeât à leur égard. Le mauvais temps et ma triste humeur augmentaient mes souffrances catarrhales et m'empêchaient d'aller dans les villages voisins à la recherche d'un logement. Enveloppé du matin au soir dans ma pelisse de Carlsruhe, je passai d'abominables journées que je tuais en m'engourdissant par la lecture des volumes que Mme Wille m'envoyait l'un après l'autre dans ma retraite. Je lus *Siebenkäs* de Jean-Paul Richter, le *Journal* de Frédéric le Grand, Tauser, des romans de George Sand et de Walter Scott, et enfin aussi *Felicitas*, de la plume même de ma bienveillante hôtesse. Du dehors, il ne m'arriva, outre un violent « lamento » de Mathilde Maier, que l'envoi surprenant et réjouissant de soixante-quinze francs de tantièmes parisiens, venant de Truinet.

A cette occasion, demi-jovial et demi-désespéré, je tins conseil avec Mme Wille sur ce qu'il me fallait faire pour sortir de ma fatale position. Nous eûmes, entre autres, l'idée d'amener ma femme à un divorce, afin que je pusse me remarier richement. Tout me paraissant possible et rien inutile, j'écrivis réellement à ma sœur Louise Brockhaus pour lui demander d'avoir avec Minna un entretien sérieux, dans lequel elle lui persuaderait de

se contenter de sa pension annuelle et de renoncer à ses droits sur ma personne. Là-dessus, je reçus en réponse le conseil emphatique de songer premièrement à consolider ma réputation et à acquérir du crédit par la composition d'une nouvelle œuvre ; ce serait plus utile que de songer à des démarches excentriques. Dans tous les cas, je ferais bien de briguer la place de maître de chapelle devenue vacante à Darmstadt.

Les nouvelles de Vienne étaient très mauvaises. Tout d'abord Standhartner m'annonça que pour sauver mon mobilier, resté dans mon logement à Penzing, il avait conclu une vente fictive avec un négociant de Vienne. J'en éprouvai une violente irritation, car de cette façon on lésait mon propriétaire, auquel je devais prochainement payer le loyer. Grâce à Mme Wille, je pus envoyer sur-le-champ l'argent de ce terme au baron de Rackowitz ; mais alors, j'appris que Standhartner et Édouard Liszt avaient déjà fait maison nette chez moi. Avec le prix des meubles, ils avaient réglé le loyer et m'avaient coupé ainsi toute possibilité de retour à Vienne. A leur avis, ce retour m'eût été pernicieux. En même temps, Cornélius m'apprenait que Tausig, qui m'avait cautionné pour un de mes billets, était de ce fait empêché de rentrer à Vienne (il était alors en Hongrie). Cette pensée me fut si pénible que je me décidai de retourner moi-même à Vienne à mes risques et périls. J'annonçai ma résolution à mes amis de là-bas. Mais auparavant, je voulus encore essayer de me procurer la somme qu'il me fallait pour offrir une transaction à mes créanciers. Dans ce but, je m'étais adressé à Schott en accompagnant ma demande pressante de reproches

véhéments sur sa conduite à mon égard, et je me décidai à aller attendre à Stuttgart le résultat de ces efforts, afin d'être plus à proximité de Mayence. J'avais encore d'autres raisons de quitter la Suisse.

Le docteur Wille était de retour et je n'avais pas tardé à m'apercevoir que ma présence à Mariafeld l'inquiétait, car, sans doute, il craignait que je ne fisse appel à sa bourse. Éprouvant cependant un peu de confusion des suites que provoqua sa manière d'être, il m'avoua dans un moment d'excitation qu'il avait à mon égard les sentiments de celui qui, habitué à être compté comme quelqu'un parmi ses pareils, se voit en rapports avec un homme devant lequel il se sent étrangement inférieur : « On désire pourtant être quelque chose dans sa propre maison et non pas seulement servir de piédestal à un autre. »

Mme Wille, pressentant les dispositions de son mari, s'était entendue avec les Wesendonck pour que ceux-ci, durant mon séjour à Mariafeld, m'envoyassent cent francs tous les mois. Dès que j'en fus averti, il ne me resta qu'à annoncer à Mme Wesendonck mon départ immédiat de la Suisse. Je la priai amicalement de ne plus s'occuper de moi, mes affaires s'étant tout à fait arrangées à mon gré. Il paraît que Mme Wesendonck, ayant jugé cette lettre compromettante, l'a renvoyée à Mme Wille sans l'ouvrir.

Je partis donc le 30 avril 1864 pour Stuttgart où depuis quelque temps Carl Eckert était maître de chapelle au Théâtre royal de la cour. J'avais lieu de croire à l'attachement de cet excellent homme, qui m'avait donné des preuves de son dévouement lorsqu'il était directeur de l'Opéra de Vienne, et qui avait assisté avec enthousiasme

à mon concert de Carlsruhe l'année précédente. Du reste, je ne voulais de lui que son aide pour trouver le tranquille asile où je désirais me retirer pendant l'été à venir et je pensais que je découvrirais peut-être quelque chose à Cannstadt, près de Stuttgart. Là, j'achèverais aussi vite que possible le premier acte des *Maîtres Chanteurs* afin d'envoyer à Schott une partie du manuscrit que je lui avais annoncé comme étant bientôt terminé lorsque je lui avais demandé une avance. Dans la retraite et la solitude, je verrais ensuite à me libérer de mes dettes viennoises.

Eckert me reçut en véritable ami. Sa femme, une beauté réputée de Vienne, qui avait sacrifié une situation sociale avantageuse à la fantaisie d'épouser un artiste, était demeurée suffisamment riche pour créer au « maître de chapelle » un intérieur confortable et hospitalier. Je me sentis fort à l'aise chez eux. Eckert crut de son devoir de m'emmener chez le baron de Gall, intendant du Théâtre de la cour. Celui-ci me parla avec infiniment de bienveillance et de jugement de la situation difficile que je m'étais faite en Allemagne : toutes les portes de mon pays me resteraient fermées aussi longtemps que les ambassadeurs de Saxe et leurs agents disséminés un peu partout chercheraient à me nuire en répandant sur mon compte les plus diverses calomnies. Lui, me connaissant mieux à présent, se sentait poussé à prendre mon parti auprès de la cour de Wurtemberg.

Le soir du 3 mai, à une heure assez avancée, nous étions en train de nous entretenir de ces questions chez Eckert lorsqu'on m'apporta la carte d'un monsieur, se disant « secrétaire du roi de Bavière ». Très désagréable

ment surpris de ce que ma présence à Stuttgart fût déjà connue par des personnes de passage, je fis répondre que je n'y étais pas et je ne tardai pas à retourner à mon hôtel. Là, on me dit encore qu'un monsieur de Munich désirait absolument me voir ; je donnai donc rendez-vous à l'étranger pour le lendemain à dix heures du matin. Craignant toujours de nouveaux ennuis, je passai une mauvaise nuit. Le jour suivant, dans ma chambre, je reçus M. Pfistermeister, secrétaire du cabinet de S. M. le roi de Bavière. Ce monsieur m'exprima tout d'abord sa grande joie de ce que, après m'avoir cherché vainement à Vienne et à Mariafeld sur le lac de Zurich, où on lui avait donné des renseignements exacts, il avait enfin pu me découvrir à Stuttgart. Puis, il me remit un billet du jeune roi de Bavière, ainsi que le portrait de celui-ci et une bague comme cadeau. En peu de mots, mais qui atteignirent le cœur de ma vie, le jeune monarque se déclarait grand partisan de mon art et m'affirmait sa volonté de me prendre ainsi qu'un ami sous son égide afin de me préserver de toutes les iniquités du destin. Alors, M. Pfistermeister m'annonça qu'il était chargé de me conduire sur-le-champ auprès du roi et me demanda la permission d'annoncer télégraphiquement notre arrivée à Munich pour le lendemain. A midi, j'étais invité chez Eckert et M. Pfistermeister s'excusa de ne pouvoir m'y accompagner.

Mes amis, parmi lesquels se trouvait aussi le jeune Weisheimer d'Osthofen, furent stupéfaits et ravis de la nouvelle que je leur apportais. On était encore à table quand Eckert reçut de Paris un télégramme lui appre-

nant la mort de Meyerbeer : alors Weisheimer éclata d'un rire de rustre provoqué par cette merveilleuse coïncidence ; puis il s'indigna de ce que le hasard eût empêché le maître qui m'avait tant nui d'assister à mon triomphe d'aujourd'hui. M. de Gall, qui arriva aussi, me dit avec beaucoup de bonne grâce qu'à présent je n'avais plus besoin de ses recommandations. Ayant déjà ordonné la représentation de *Lohengrin,* il me paya d'avance les honoraires stipulés. Le soir, à cinq heures, je rejoignais M. Pfistermeister à la gare et nous partions ensemble pour Munich où ma visite au roi avait été annoncée pour le lendemain dans la matinée (5 mai 1864).

Le même jour j'avais reçu de Vienne de pressantes conjurations de ne pas y retourner. De ma vie, je ne devais plus avoir de telles frayeurs. Le chemin dangereux que mon destin me faisait suivre pour atteindre le but le plus élevé, n'a jamais été libre de soucis et j'allais connaître des peines qui m'avaient été épargnées jusqu'alors : mais, sous la protection de mon noble ami, le fardeau des vulgaires misères de l'existence ne devait plus jamais me faire souffrir.

FIN

INDEX ALPHABÉTIQUE

Les *œuvres* sans nom d'auteur sont de Wagner.
Les articles suivis des lettres G. M. sont ceux qu'il écrivit pour la *Gazette musicale*, à Paris, en 1840-41.

A

C

E

G

I

L

M

P

Q

R

S

U

V

Certaines indications ne pouvaient prendre place dans la Table générale. Les voici :

T. I, p. 182. — Notes prises au jour le jour, et à l'aide desquelles l'autobiographie put ensuite être dictée.

T. II, p. 108-109. — Disposition des masses orchestrales.

T. II, p. 248 et suiv. (252, notamment). — Origine principalement artistique des idées révolutionnaires de Wagner (1848).

T. II, p. 346 et 351. — Dégoût qu'inspire le vieux monde à Wagner et désir d'émigrer en Amérique, en Orient, ou encore en Grèce et en Asie Mineure.

T. III, p. 93 et suiv. — Procédés de composition.

On peut voir l'origine de la « dispute » des *Maîtres chanteurs* (acte II, scène finale) dans la rixe nocturne à laquelle assista Wagner, pendant son séjour à Nuremberg (1835) et qu'il rapporte au tome I, p. 177-181.



TABLE PAR ANNÉES

TOME I

TOME II

TOME III

TABLE DES MATIÈRES

DES TROIS VOLUMES

TOME I

PREMIÈRE PARTIE

(1813-1842)

TOME II

DEUXIÈME PARTIE

(1842-1850) (Dresde)

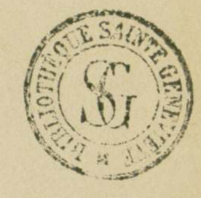
TOME III

TROISIÈME PARTIE

(1850-1861)

QUATRIÈME PARTIE

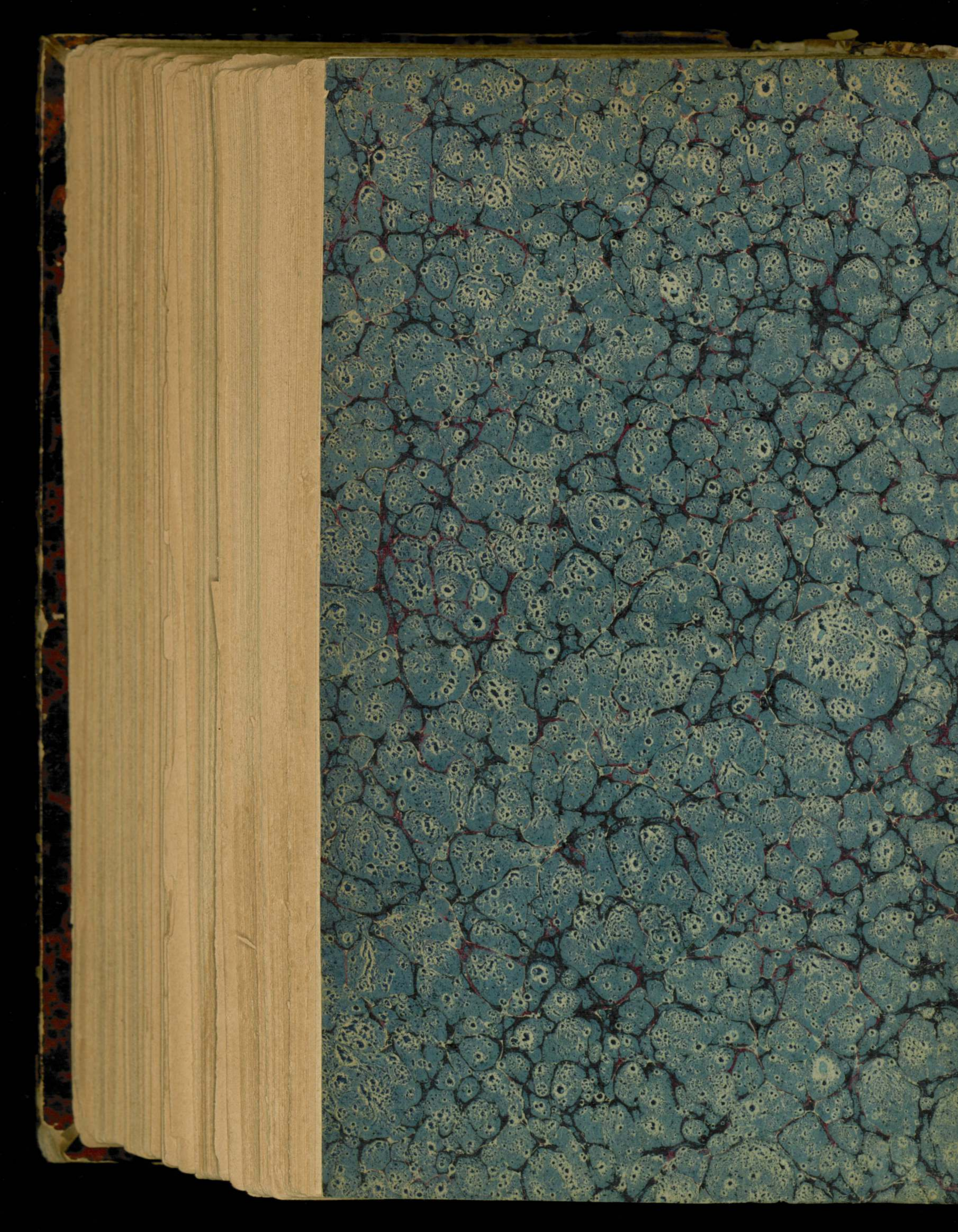
(1861-1864)

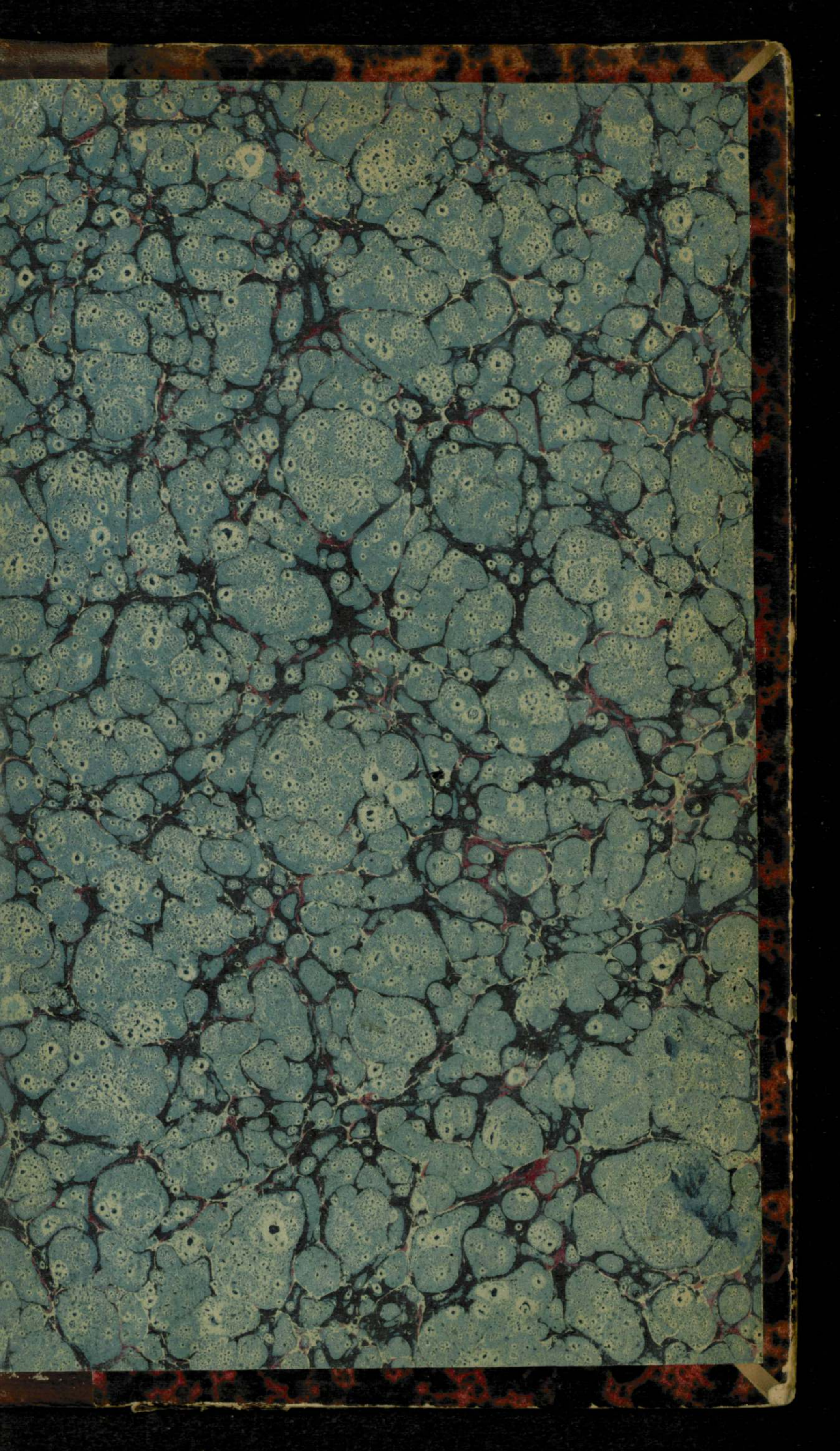


PARIS

TYPOGRAPHIE PLON-NOURRIT ET Cie

Rue Garancière, 8






Q
Sup



